This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

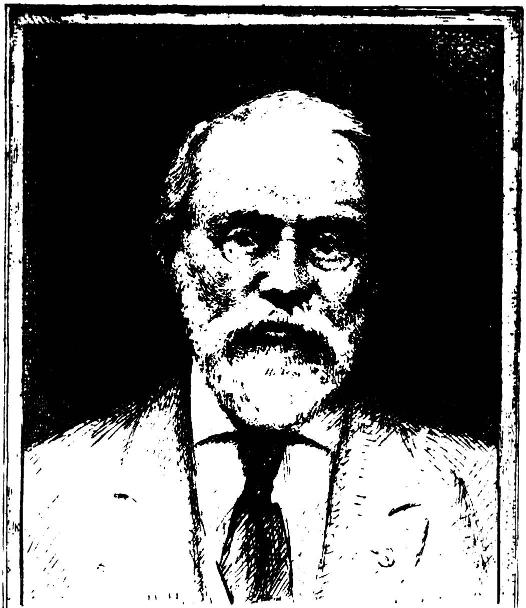
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AP
24
.C55

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ ſemper digniſſima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME NEUVIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVII.
AVEC PERMISSION.

4-C-40
4c 201

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

REFLEXIONS

Sur le Fanatiſme. *

LE Fanatiſme eſt un zèle aveugle & paſſionné, qui naît des opinions ſuperſtitieuſes, & fait commettre des actions ridicules, injuſtes, & cruelles; non-ſeulement ſans honte & ſans remords, mais encore avec

* Encyclopédie. Cet Article eſt de Mr. *De Leyre* Auteur de l'*Analyſe des Ouv. du Chanc. Bacon*, & Directeur du *Journ. Etranger.* Nous aurions ſouhaitté un peu moins de déclamation dans quelques endroits, & un peu plus d'exactitude & de préciſion dans d'autres. Quoique cet Article ſoit un peu long, le Lecteur ne s'en apercevra pas.

une ſorte de joie & de conſolation. Le *fanatiſme* n'eſt donc que la ſuperſtition miſe en action.

Imaginez une immenſe rotonde, un panthéon à mille autels; & placé au milieu du dôme, figurez vous un dévot de chaque ſecte éteinte ou ſubſiſtante, aux piés de la divinité qu'il honore à ſa façon, ſous toutes les formes biſarres que l'imagination a pû créer. A droite, c'eſt un contemplatif étendu ſur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumiére céleſte vienne inveſtir ſon ame; à gauche, c'eſt un énergumène proſterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire ſortir l'abondance: là, c'eſt un ſaltinbanque qui danſe ſur la tombe de celui qu'il invoque; ici c'eſt un pénitent immobile & muet, comme la ſtatue devant laquelle il s'humilie: l'un étale ce que la pudeur cache, parce que Dieu ne rougit pas de ſa reſſemblance; l'autre voile juſqu'à ſon viſage, comme ſi l'ouvrier avoit horreur de ſon ouvrage: un autre tourne le dos au midi, parce que c'eſt-là le vent du démon; un autre tend les bras vers l'orient, où Dieu montre ſa face rayonnante: de jeunes filles en pleurs meurtriſſent leur chair encore innocente,

cente, pour appaiſer le démon de la concupiſcence par des moyens capables de l'irriter; d'autres dans une poſture toute oppoſée, ſollicitent les approches de la divinité: un jeune homme, pour amortir l'inſtrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ſes forces; un autre arrête la tentation dès ſa ſource, par une amputation *tout-à-fait inhumaine*, & *ſuſpend* à l'autel les dépouilles de ſon ſacrifice.

Voyez-les tous ſortir du temple, & pleins du dieu qui les agite, répandre la frayeur & l'illuſion ſur la face de la terre. Ils ſe partagent le monde, & bien-tôt le feu s'allume aux quatre extrémités; les peuples écoutent, & les Rois tremblent. Cet empire que l'enthouſiaſme d'un ſeul exerce ſur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les *eſprits* raſſemblés ſe communiquent, tous ces mouvemens tumultueux augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de tems le vertige général.

Pouſſez-les dans le deſert, la ſolitude entretiendra le zèle: ils deſcendront des montagnes plus redoutables qu'auparavant; & la crainte, ce premier ſentiment de l'homme,

préparera la soûmission des auditeurs. Plus ils diront de choses effrayantes, plus on les croira; l'exemple ajoûtant sa force à l'impression de leurs discours, opérera la persuasion: des bacchantes & des corybantes feront des millions d'insensés: c'est assez d'un seul peuple enchanté à la suite de quelques imposteurs, la séduction multipliera les prodiges; & voilà tout le monde à jamais égaré. L'esprit humain une fois sorti des routes lumineuses de la nature, n'y rentre plus; il erre autour de la vérité, sans en rencontrer autre chose que des lueurs, qui se mêlant aux fausses clartés dont la superstition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

La peur des êtres invisibles ayant troublé l'imagination, il se forme un mélange corrompu des faits de la nature avec les dogmes de la religion, qui mettant l'homme dans une contradiction éternelle avec lui-même, en font un monstre assorti de toutes les horreurs dont l'espèce est capable: je dis *la peur*, car l'amour de la divinité n'a jamais inspiré des choses inhumaines. Le *fanatisme* a donc pris naissance dans les bois, au milieu des ombres de

de la nuit; & les terreurs paniques ont élevé les premiers temples du Paganiſme.

Plutarque dit qu'un Roi d'Egypte connoiſſant l'inconſtance de ſes peuples prompts à changer de joug, pour ſe les aſſervir ſans retour, ſema la diviſion entr'eux, & leur fit adorer pour cela, parmi les animaux, les eſpèces les plus antipathiques. Chacun, pour *honorer ſon Dieu*, fit la guerre aux adorateurs du *Dieu oppoſé*, & *les nations* ſe jurèrent entr'elles la même haine qui *régnoit* entre leurs divinités : ainſi le loup & le mouton virent des hommes traînés en ſacrifice au pié de leurs autels. Mais ſans examiner ſi la cruauté eſt une des paſſions primitives de l'homme, & s'il eſt par ſa nature un animal deſtructeur; ſi la faim ou la méchanceté, la force ou la crainte, l'ont rendu l'ennemi de toutes les eſpèces vivantes; ſi c'eſt la jalouſie ou l'intérêt qui a introduit l'homicide ſur la terre; ſi c'eſt la politique ou la ſuperſtition qui a demandé des victimes; ſi l'une n'a pas pris le maſque de l'autre, pour combattre la nature & ſurmonter la force; ſi les ſacrifices ſanglans du paganiſme viennent de l'enfer, c'eſt-à-dire de la férocité des paſſions noires & tur-

bulentes, ou de l'égarement de l'imagination, qui se perd à force de s'élever; enfin, de quelque part que vienne l'idée de satisfaire à la divinité par l'effusion du sang, il est certain que, dès qu'il a commencé de couler sur les autels, il n'a pas été possible de l'arrêter; & qu'après l'usage de l'expiation, qui se faisoit d'abord par le lait & le vin, on en vint de l'immolation du bouc où de la chèvre, au sacrifice des enfans. Il n'a fallu qu'un exemple mal interprété pour autoriser les horreurs les plus révoltantes. Les nations impies à qui l'on reprochoit le culte homicide de Moloch, ne répondoient-elles pas au peuple qui alloit les exterminer de la part de Dieu, à cause de ces mêmes abominations, qu'un de ses Patriarches avoit conduit son fils sur le bûcher, comme si une main invisible n'avoit pas détourné le glaive sacrilège, pour montrer que les ordres du ciel ne sont pas toûjours irrévocables?

Avant d'aller plus loin, écartons de nous toutes les fausses applications, les allusions injurieuses, & les conséquences malignes dont l'impiété pourroit s'applaudir, & qu'un zèle trop prompt à s'allarmer nous attribueroit peut-

être.

être. Si quelque lecteur avoit l'injuſtice de confondre les abus de la vraie religion avec les principes monſtrueux de la ſuperſtition, nous rejettons ſur lui d'avance tout l'odieux de ſa pernicieuſe logique. Malheur à l'écrivain téméraire & ſcandaleux, qui profanant le nom & l'uſage de la liberté, peut avoir d'autres vuës que celles de dire la vérité par amour *pour elle*, & *de dé*tromper les hommes des préjugés funeſtes qui les détruiſent! Reprenons.

Il eſt affreux de voir comment cette opinion d'appaiſer le ciel par le maſſacre, une fois introduite, s'eſt univerſellement répandue dans preſque toutes les religions; & combien on a multiplié les raiſons de ce ſacrifice, afin que perſonne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce ſont des ennemis qu'il faut immoler à Mars exterminateur: les Scythes égorgent à ſes autels le centiéme de leurs priſonniers; & par cet uſage de la victoire, on peut juger de la juſtice de la guerre: auſſi chez d'autres peuples ne la faiſoit-on que pour avoir de quoi fournir aux ſacrifices; deſorte qu'ayant d'abord été inſtitués, ce ſemble, pour en expier les horreurs, ils ſervirent enfin à les juſtifier.

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un Dieu barbare demande pour victimes: les Gètes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à Zamolxis les voeux de la patrie. Celui qu'un heureux ſort deſtine au ſacrifice, eſt lancé à force de bras ſur des javelots dreſſés: s'il reçoit un coup mortel en tombant ſur les piques, c'eſt de bon augure pour le ſuccès de la négociation & pour le mérite du député; mais s'il ſurvit à ſa bleſſure, c'eſt un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce ſont des enfans à qui les Dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner; *juſtice affamée du ſang de l'innocence*, dit Montagne. Tantôt c'eſt le ſang le plus cher: les Carthaginois immolent leurs propres fils à Saturne, comme ſi le tems ne les dévoroit pas aſſez tôt. Tantôt c'eſt le ſang le plus beau: cette même Ameſtris qui avoit fait enfoüir douze hommes vivans dans la terre, pour obtenir de Pluton, par cette offrande, une plus longue vie; cette Ameſtris ſacrifie encore à cette inſatiable divinité quatorze jeunes enfans des premiéres maiſons de la Perſe, parce que les ſacrificateurs ont toûjours fait entendre aux hommes qu'ils devoient offrir à l'autel ce qu'ils avoient de plus pré-

précieux. C'eſt ſur ce principe que chez quelques nations on immoloit les premiers-nés, & que chez d'autres on les rachetoit par des offrandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autoriſa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiecles, de voüer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'emprisonner dans le cloître les frères du Prince héritier, *comme on les* égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt *le* ſang *le plus pur* : *n'y* a-t-il pas des Indiens qui exercent *l'hoſpitalité* envers tous les hommes, & qui ſe font un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux, afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plûpart des idolâtres, ce ſont les Prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel; & chez les Sibériens on tuë les Prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple. Enfin toutes les idoles de l'Inde & de l'Amérique ſe ſont abreuvées de ſang humain. Quel ſpectacle pour Cortez entrant dans le Mexique, de voir immoler cinquante hommes à ſon heureuſe arrivée! mais quel étonnement, quand un des peuples qu'il avoit vaincus, députa vers lui

lui avec ces paroles: »Seigneur, voilà cinq »esclaves; si tu es un Dieu fier qui te paisse »de chair & de sang, mange-les, & nous »t'en aménerons davantage; si tu es un Dieu »débonnaire, voilà de l'encens & des plumes; »si tu es homme, pren les oiseaux & les »fruits que voici.« C'étoient pourtant des sauvages qui donnèrent cette leçon d'humanité à des Chrétiens, ou plûtôt à des barbares que les vrais Chrétiens reprouvent.

Mais si l'ignorance ou la corruption abusent des meilleures institutions, quel sera l'abus des choses monstrueuses? Aussi quand on se fut apprivoisé avec ces sacrifices inhumains, les hommes devenus les rivaux des Dieux, affectèrent de ne les imiter que dans leurs injustices: de-là l'usage d'appaiser les mânes, comme on appaisoit les Dieux, par le sang; en quoi l'avarice des Prêtres du Paganisme ne servoit que trop bien la haine des Rois. Ce ne sont plus des hécatombes où le sacrificateur trouve des dépouilles & le peuple des alimens, mais les plus chères victimes, qu'une barbare superstition immole à la politique. Ce même Achille qui avoit arraché Iphigénie au couteau de Calchas, demande le sang de Poli-

Polixene. Achille eſt Dieu par l'homicide, comme il étoit devenu héros à force de maſſacres. C'eſt ainſi que le *fanatiſme* a conſacré la guerre, & que le fléau le plus déteſtable eſt regardé comme un acte de religion: auſſi les Japonois n'ont-ils parmi leurs ſaints que des guerriers, & pour reliques que des ſabres & des cimeterres teints de ſang. C'eſt aſſez d'une injuſtice *diviniſée*, pour encourager l'émulation *à faire des progrès abominables.* Un conquérant ſignalera ſon entrée à Corinthe par le ſacrifice de ſix cents jeunes Grecs qu'il immole à l'ame de ſon pére, afin que ce ſang efface ſes ſouillures, comme ſi le crime pouvoit expier le crime.

Mais tous ces actes d'inhumanité feroient moins de honte à l'imbécillité de l'eſprit humain, qu'à la mémoire de quelques cœurs lâches & barbares, ſi l'on n'avoit vû les ſectes *& les* peuples entiers ſe dévoüer à la mort par des ſacrifices volontaires.

Que les Gymnoſophiſtes Indiens ſe brûlent eux-mêmes, afin que leur ame arrive toute pure au ciel; comme ils attendent que la vieilleſſe ou quelque maladie violente leur ait ôté toute eſpérance de vivre, c'eſt choiſir le genre

genre de sa mort, & non en prévenir le terme: mais qu'une jeune épouse se jette dans le bûcher de son époux; que les esclaves suivent leur maître, & les courtisans leur Roi, jusqu'au milieu des flammes; que les Tartares Circassiens témoignent leur deuil à la mort d'un grand, par des meurtrissures & des incisions dans tout le corps, jusqu'à rouvrir leurs plaies pour prolonger le deuil: voilà ce dont on ne peut attribuer la cause qu'à l'extravagance de l'imagination poussée hors des barrieres naturelles de la raison & de la vie, par une maladie inconcevable.

Quand on est entêté de ses Dieux, & frappé d'une vaine terreur jusqu'à mourir pour leur plaire, ménagera-t-on beaucoup leurs ennemis? De-là ces siecles de persécution qui achevèrent de rendre le nom Romain odieux à toute la terre, & qui feront à jamais l'horreur du Paganisme, & de toutes les sectes qui voudroient l'imiter. Le zèle d'une religion naissante irrite les sectateurs de l'ancienne; tous les événemens sinistres retombent sur les nouveaux impies (car c'est sous ce nom que les ministres de la superstition ont toûjours diffamé tous leurs contradicteurs), & les

les ennemis du culte dominant y servent de victimes. On prend prétexte de la zizanie qui se mêle entre les enfans du même père, pour éteindre toute la race des prétendus factieux; mais admirez une légion de six mille hommes, qui, plûtôt que de verser le sang des innocens, se laisse décimer & hacher toute en pieces: bel exemple pour les tyrans de toutes les sectes! L'acharnement de la résistance, *& l'impuissance même de* la tyrannie, augmentent les torrens de sang humain: on ne voit qu'échafauts dressés dans les principales villes d'un grand Empire; &, si l'on en croît les annales de l'Eglise, les bûchers manquent aux victimes qui courent s'immoler. La fureur de mourir ayant saisi tous les esprits, on se précipite du haut des toîts; en vain la religion défend de braver les Empereurs, le *fanatisme* cherche la palme par la desobéissance, & les hommes se poussent les uns les autres dans les supplices.

La défection enveloppe une ville entiére dans la proscription, & tous ses habitans périssent dans les flammes. L'obstination & la rigueur s'engendrent mutuellement, & se reproduisent tour-à-tour. Mais quel dut être l'é-

l'étonnement des Payens, continuent les historiens Eccléſiaſtiques, quand ils virent les Chrétiens devenus plus nombreux par la perſécution, ſe déclarer une guerre plus implacable que celle des Nérons & des Domitiens, & continuer entr'eux les hoſtilités de ces monſtres? Au défaut d'autres armes, ils s'attaquent d'abord par la calomnie, ſans ſonger qu'on ne ſe fait point des amis, de tous ceux qu'on ſuſcite contre ſes ennemis. On accuſe les uns d'adorer Caïn & Judas, pour s'encourager à la méchanceté; les autres de paitrir les azimes avec le ſang des enfans immolés: on reproche à ceux-là des impudicités infâmes, à ceux-ci des commerces diaboliques. Nicolaïtes, Carpocratiens, Montaniſtes, Adamites, Donatiſtes, Ariens, tout cela confondu ſous le nom de *Chrétiens*, donne aux idolâtres la plus mauvaiſe idée de la religion des Saints. Ceux-ci, coupables à force de piété, renverſent un temple de la fortune; & les Payens, auſſi fanatiques pour leurs Dieux que quelques-uns de leurs ennemis contre les idoles, commettent des atrocités inoüies, juſqu'à ouvrir le ventre à des vierges vivantes, pour faire manger du blé,

parmi

parmi leurs entrailles, à des pourceaux. Jérusalem, cette boucherie des Juifs, devient aussi celle des Chrétiens, qui y sont vendus par milliers à leurs frères de l'ancien Testament. Ceux-ci ont la cruauté de les acheter, pour en faire mourir de sang-froid quatre-vingt-dix mille: & comme si les Chrétiens avoient été la cause du massacre des onze cent mille ames qui périrent pour l'accomplissement des *prédictions*, *au lieu d'attribuer ces châtimens*, avec Josephe *leur historien*, à *l'impiété des zélés* qui avoient répandu le sang des ennemis dans le temple, ils rejettent sur le Christianisme toute la haine dont l'univers les accable ; &, ce que le *fanatisme* a pû seul inspirer, ils scient les prisonniers, mangent leur chair, s'habillent de leur peau, & se font des ceintures de leurs entrailles. Cet excès de vengeance cause des représailles qui *font* consumer dix-huit cent mille ames par le fer & par le feu.

Mais voici le *fanatisme* qui, l'Alcoran d'une main & le glaive de l'autre, marche à la conquête de l'Asie & de l'Afrique. C'est ici qu'on peut demander si Mahomet étoit un *fanatique*, ou bien un imposteur? Il fut d'a-

bord un *fanatique*, & puis un imposteur; comme on voit parmi les gens destinés par état au culte des autels, les jeunes plus souvent enthousiastes, & les vieillards hypocrites; parce que le *fanatisme* est un égarement de l'imagination qui domine jusqu'à un certain âge, & l'hypocrisie une réfléxion de l'intérêt, qui agit de sang-froid & avec de longues combinaisons. C'est ainsi que Jurieu (s'il faut en croire les historiens d'un parti contraire au sien) disoit des prétendus prophêtes du Vivarès, qu'ils pouvoient bien être devenus fripons, mais qu'ils avoient été prophêtes. La jeunesse emportée par la précipitation du sang, saisit de la meilleure foi toutes les idées de religion ou de morale outrées, & se laisse toûjours aller trop avant; mais détrompé de jour en jour par l'expérience, on tâche d'achever sa route en biaisant, parce qu'on ne peut tout-à-fait reculer sans se perdre. On rabat alors de ses maximes tout ce que l'enthousiasme y avoit ajoûté de faux ou de pernicieux; on modifie un peu l'austérité de ses principes; enfin on tire de ses illusions tout le parti qui se présente, & cela s'exécute sourdement par l'amour-propre dans les ames les plus pures:

car

car remarquez que le *fanatisme* ne régne guére que parmi ceux qui ont le cœur droit & l'esprit faux, trompés dans les principes, & justes dans les conséquences; & que semblables aux chevaux ombrageux, on les guériroit en les familiarisant avec les objets de leur vaine frayeur. Mahomet une fois desabusé, il lui en coûta moins de soûtenir son illusion *par des mensonges*, que d'avoüer qu'il s'étoit *égaré* : son *génie ardent lui avoit fait voir* ce qui n'étoit pas un Archange Gabriel, un prophête dans lui-même; & quand il se fut assez rempli de son vertige pour le communiquer, il ne lui fut pas difficile d'entretenir dans les esprits un mouvement qui avoit cessé dans le sien. D'ailleurs, comment n'eût-il pas conservé une sorte de confiance obscure en ce qui le servoit si bien? Mais ce n'est pas assez de répondre à cette question, si l'on ne demande grace aux lecteurs pour l'avoir faite: car il est peut-être contre le droit des gens, & contre les égards que les nations se doivent entr'elles, de jetter de pareilles imputations sur les législateurs mêmes qui les ont séduites; parce que le préjugé qui leur déguise la force des preuves d'une religion contraire,

femble les autorifer à la récrimination. Ainfi, loin d'approuver celui qui mettroit fur la fcène un prophête étranger pour le jouer ou le combattre; tandis que le fpectateur bat des mains & applaudit à fon heureufe audace, le fage peut dire au grand poëte: *fi votre but avoit été d'infulter un homme célèbre, ce feroit une injure à fa nation; mais fi vous ne vouliez que décrier l'abus de la religion, eft-ce un bien pour la vôtre?* A Dieu ne plaife qu'on prétende juftifier un culte auffi contraire à la dignité de l'homme; mais comme on parle ici pour toutes les nations & pour tous les fiécles, on deviendroit fufpect au grand nombre des lecteurs qui veulent s'éclairer, en s'accommodant au langage d'une legère portion de la terre. Ceux qui font perfuadés, n'ont pas befoin de preuves; & ceux qui ne le font pas, fans doute ne veulent pas l'être: ainfi ne balancez pas à détefter le *fanatifme* par-tout où vous le verrez, fût-il au milieu de vous.

Parcourez tous les ravages de ce fléau, fous les étendarts du Croiffant, & voyez dès les commencemens, un Calife affûrer l'empire de l'ignorance & de la fuperftition en brulant tous les livres, comme inutiles, s'ils font confor-

mes

mes au livre de Dieu; ou comme pernicieux, s'ils lui ſont contraires : raiſonnement trop politique pour être divin. Bientôt un autre Caliſe contraindra les Chrétiens à la circonciſion, tandis qu'un Empereur Chrétien force les Juifs à recevoir le baptême; zêle d'autant plus blâmable dans celui-ci, qu'il profeſſoit une religion de grace & de miſéricorde. Chez le peuple *conquérant*, la victoire eſt appellée *le jugement de Dieu*; & *deux religions* oppoſées mettent au rang des *notes* de leur divinité, la proſpérité temporelle, comme ſi le Royaume de J. C. étoit de ce monde. Des Chrétiens trop fervens oſent maudire Mahomet à la face des Sarraſins; & ceux-ci, par un zêle auſſi barbare que celui des autres pouvoit être indiſcret, coupent la tête aux blaſphémateurs, & raſent les Egliſes.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles. (Pardon, ô religion ſainte, ſi je rouvre ici tes plaies, & la ſource de tes larmes éternelles!) Toute l'Europe paſſe en Aſie par un chemin inondé du ſang des Juifs qui s'égorgent de leurs propres mains, pour ne pas tomber ſous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité;

bité; Rois, Pontifes, femmes, enfans & vieillards, tout cède au vertige ſacré qui fait égorger pendant deux ſiécles des nations innombrables ſur le tombeau d'un Dieu de paix. C'eſt alors qu'on vit des oracles menteurs, des hermites guerriers; les Monarques dans les chaires, & les Prélats dans les camps; tous les Etats ſe perdre dans une populace inſenſée; les monts & les mers franchies; de légitimes poſſeſſions abandonnées, pour voler à des conquêtes qui n'étoient plus la Terre promiſe; les mœurs, toûjours plus ſaines dans leur climat naturel, ſe corrompre ſous un ciel étranger; des Princes, après avoir dépouillé leurs Royaumes pour racheter un pays qui ne leur avoit jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon perſonnelle; des milliers de Soldats égarés ſous pluſieurs chefs, n'en reconnoître aucun, hâter leur défaite par la défection, & cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même eſprit de *fanatiſme* entretenant la fureur des conquêtes éloignées, à peine l'Europe avoit réparé ſes pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du

nôtre.

nôtre. A ce terrible mot, *allez & forcez*, l'Amérique fut desolée & ses habitans exterminés; l'Afrique & l'Europe s'épuiserent en vain pour la repeupler; le poison de l'or & du plaisir ayant énervé l'espèce, le monde se trouva desert, & fut menacé de le devenir tous les jours davantage, par les guerres continuelles qu'alluma sur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces Isles étrangeres. Voilà pourtant où nous ont conduits les progrès du *fanatisme* ! Quand le plus humain des législateurs envoya des pêcheurs annoncer sa doctrine à toute la terre comme une bonne nouvelle, pensoit-il qu'on abuseroit un jour de sa parole pour bouleverser l'univers ? Il vouloit lier tous les hommes par le même esprit de charité, qu'ils vissent la lumiére avant de croire à sa mission; mais le flambeau de la guerre n'étoit pas celui de son Evangile. Il laissoit les armes aux faux prophêtes qui n'auroient ni la raison ni l'exemple pour eux. Connoissant que l'hypocrisie endurcit les ames & que l'ignorance les abrutit; que des aveugles conduits par des méchans, sont un spectacle affligeant pour le ciel, & tout-à-fait déshonorant pour la nature humaine; il vouloit

gagner & perſuader, attacher les incrédules par le ſentiment, & retenir les libertins par la conviction. Les nations idolatres devroient-elles lui reprocher, que depuis deux mille ans la terre éprouve les plus ſanglantes révolutions dans toutes les contrées, où ſa loi pure a pénétré? Qu'eſt-ce donc, diſent-elles, qui a fait des eſclaves en Amérique, & des rebelles au Japon? ſeroit-ce la contradiction qui regne entre le dogme & la morale? non. Mais la fureur des paſſions ſoûlevées par un levain de *fanatiſme*; peut-être l'aheurtement à des opinions, qui n'ayant point leurs racines dans l'eſprit humain, ni leur modèle dans la nature, ne peuvent ſe ſoûtenir que par des reſſorts violens; la confuſion des idées, l'inévidence des principes, le mélange du faux & du vrai plus funeſte qu'une ignorance abſolue, cauſent cette alternative de bien & de mal qui fait de l'homme un monſtre composé de tous les autres. Eſt-il bien ſurprenant, quand il ne ſuivra plus le fil de la raiſon, le plus céleſte de tous les dons, qu'un Roi de Perſe immole au ſoleil ſon Dieu, ceux qu'il appelle *les diſciples du crucifié*, & qu'un Prince Chrétien aille brûler le temple du feu, & la ville des

des adorateurs du soleil; qu'on voye pendant dix siécles deux empires divisés par un seul mot; qu'un conquérant fasse vœu d'exterminer tous les ennemis du Prophête, comme ceux-ci se voüoient depuis deux cents ans au massacre des infideles, & qu'il détruise l'Empire d'Orient aux acclamations des Occidentaux, qui béniront le ciel d'avoir puni leurs *fréres schismatiques par la main des ennemis communs? Est-il possible que les Rois condamnent à mort tous les sujets de leurs Etats qui veulent retourner au paganisme, parce que la nouvelle religion ne leur convient pas; que les peuples excédés de la tyrannie de leurs conquérans, renoncent à cette même religion qu'ils ont reçûe par force; que dans la réaction des soûlevemens, ils s'oublient jusqu'à trépaner les Prêtres & raser les Eglises, & qu'enfin pour une Eglise détruite, on égorge toute une nation?* Prenez garde de vous laisser séduire à ce ton emphatique; ouvrez les annales de toutes les religions, & jugez vous même.

Au reste, si les excès de l'ambition se trouvent ici confondus avec les égaremens du *fanatisme*, on sait que l'une est le vice des chefs;
&

& l'autre la maladie du peuple. C'eſt aux lecteurs clairvoyans à démêler les nuances étrangères dans la teinture dominante. Ceux-là ne commettront pas l'injuſtice de rejetter ſur la religion, des abus qui viennent de l'ignorance des hommes. Le Chriſtianiſme eſt la meilleure école d'humanité. Une loi, dit un Auteur qu'aucun parti ne deſavoüera, quelle que fut ſa croyance; » une loi qui ordonne » à ſes diſciples d'aimer tous les hommes, » ſans en excepter même leurs ennemis; qui » leur défend de perſécuter ceux qui les haïſ» ſent, & de haïr ceux qui les perſécutent «, cette loi ne leur permet pas de maudire ceux qui béniſſent Dieu dans une autre langue. Ce n'eſt pas à elle qu'on imputera ces fleuves de ſang que le *fanatiſme* a fait couler.

Parcourez donc la ſurface de la terre; & après avoir vû d'un coup d'œil tant d'étendarts déployés au nom de la religion, en Eſpagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidèles à coups d'épée, s'entr'égorger aux piés de l'autel qu'ils devoient défendre; détournez vos regards de ce tribunal affreux é-

levé

levé sur le corps des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme Dieu jugera les morts, mais avec une balance bien différente. *Suspect, convaincu, pénitent & relaps*; qualifications odieuses qu'inventa la tyrannie, afin que personne ne pût se dérober aux proscriptions : car ainsi que dans une forêt on a soin de marquer d'avance à l'écorce les arbres qu'on a résolu de couper, de même jettoit-on des notes *d'hérésie ou* de magie sur tous ceux qu'on vouloit dépouiller & brûler. S'il est vrai qu'après les Edits sanguinaires d'Adrien, qui fit périr un million d'hommes pour cause de religion, les Juifs ayant passé dans l'Arabie deserte, y établirent la loi de Moyse par la voie de l'inquisition; les voilà dans le cas de ce tyran qui fut brûlé dans un taureau d'airain, funeste invention de sa barbarie; mais ce n'est pas à des Chrétiens *de les en punir*, eux qui professent la loi de miséricorde, & qui reprochent aux Juifs de n'avoir imité que le Dieu des vengeances.

» Cette fausse idée de Dieu & de la religion, dit Tillotson, que nous ne craindrons pas de citer encore, » les dépouille l'un & » l'autre de toute leur gloire & de toute leur » ma-

» majesté. Séparer de la divinité la bonté &
» la miséricorde, & de la religion la compas-
» sion & la charité, c'est rendre inutiles les
» deux meilleures choses du monde, la divi-
» nité & la religion. Les Payens regardoient
» si fort la nature divine comme bonne & bien-
» faisante envers le genre humain, que les
» Dieux immortels leur sembloient presque faits
» pour l'utilité & l'avantage des hommes. En
» effet lorsque la religion nous pousse à faire
» mourir les hommes pour l'amour de Dieu,
» & à les envoyer en enfer le plûtôt qu'il est
» possible, lorsqu'elle ne sert qu'à nous ren-
» dre enfans de la colère & de la cruauté,
» ce n'est plus une religion, mais une impié-
» té. Il vaudroit mieux qu'il n'y eût point
» de révélation, & que la nature humaine
» eut été abandonnée à la direction de ses
» panchans ordinaires, qui sont beaucoup plus
» convenables au repos & au bonheur de la
» société, que de suivre les maximes d'une re-
» ligion qui inspireroit une fureur si insensée;
» & qui travailleroit à détruire le gouverne-
» ment de l'état, & les fondemens de la pros-
» périté du genre humain. «

Comptez maintenant les milliers d'esclaves
que

que le *fanatisme* a faits, soit en Asie, où l'incirconcision étoit une tache d'infamie; soit en Afrique, où le nom de Chrétien étoit un crime; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptez les milliers d'hommes que le monde a vu périr, ou sur les échafauts dans les siécles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. La terre devient un lieu d'exil, de péril & de larmes: ses habitans, ennemis d'eux-mêmes & de leurs semblables, vont partager la couche & la nourriture des ours: tremblans entre l'enfer & le ciel qu'ils n'osent regarder, les cavernes retentissent des gémissemens des criminels & du bruit des supplices. Ici les viandes sont proscrites comme une *semence de corruption*; là le vin est prohibé comme une *production de satan.* Les abstinens appellent le mariage une *invention des enfers*; & pour mieux garder la continence, ils se mettent dans l'impossibilité de la violer. Plusieurs, après avoir attenté sur eux-mêmes, rendent ce service à tous les étrangers qui passent chez eux, malgré qu'ils résistent au nouveau signe d'alliance. Les hermita-

mitages deviennent la prison des Rois & le palais des pauvres, tandis que les temples sont la retraite des voleurs. On entend pendant la nuit des pénitens vagabons traîner des chaînes, dont le bruit effrayant jette la consternation dans les ames superstitieuses. On voit courir par bandes des gens à demi-nuds qui se déchirent à coups de foüet. On se voile le visage à l'occasion d'un tremblement de terre. On passe des jours entiers les bras attachés à une croix, jusqu'à mourir de ces pieux excès. L'Italie, l'Allemagne & la Pologne sont inondées de ces maniaques destructeurs de leur être; mais ces flagellations, aussi pernicieuses aux mœurs qu'à la santé, tombent enfin par le mépris; correctif bien plus sûr que la persécution. En effet il n'y a pas de doute qu'ils ne fussent tous morts sur la place, plûtôt que de mettre bas leurs armes de pénitence, si l'on eût tenté de les leur arracher par force; tant les vaines terreurs de l'imagination dans les uns, & l'amour de quelque indépendance dans les autres, rendent les ames furieuses & redoutables. Aussi quand vous verrez des hommes renoncer à tout pour un seul objet, craignez de les troubler dans

la

la possession de ce qui leur reste, parce que la violence de vos efforts rendroit leur cause bonne, fût-elle injuste; la compassion vous attirera des ennemis, & à eux des partisans, puis des fauteurs, enfin des disciples dont le nombre se multipliera à proportion de vos rigueurs. Gardez-vous sur-tout d'en faire des victimes; car c'est par la persécution qu'on a vû dans une religion de patience & de soumission, s'élever l'abominable *doctrine du tyrannicide*, appuyée sur douze raisons en l'honneur des douze Apôtres; & ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'elle fut établie pour justifier l'attentat d'un Prince contre son propre sang. Après que les Souverains eurent pris le prétexte de la religion pour étendre leur domination, ils furent obligés de subir un joug qu'ils avoient eux-mêmes imposé, & de se conformer à un droit abusif que la *main dont* ils l'avoient emprunté reclama contr'eux. La puissance qui autorisa les conquêtes sur les nations infidelles, cimenta sur ces fondemens la déposition des conquérans rebelles, & les donations établirent les réserves, par des conséquences aussi pernicieuses que les principes étoient injustes. Dès qu'il y eut

eut des hommes assez bons, ou plûtôt assez méchans pour accepter le titre de Rois *in partibus*, on ne dut plus s'étonner qu'il se formât une secte d'assassins, ennemis sacrés de la Royauté. Des Monarques accoûtumés de marcher à l'appel d'un seul homme, ne demanderent plus où, ni pourquoi, & confondirent dans leurs ligues les rivaux d'un chef ambitieux, avec les ennemis de la religion. L'enseigne des clés fut aussi respectée que l'étendart de la croix, parce que celle-ci étoit sortie des temples, sa véritable place, pour entrer dans les camps, où elle fut profanée. Il y a des abus accidentels qu'on ne peut ni prévenir ni prévoir; mais quand ils naissent essentiellement de la chose, on ne sauroit y remédier de trop bonne heure. Dès la premiére croisade, on pouvoit s'assûrer qu'il faudroit un jour en lever une contre les croisés même. L'ambition aveugle saisit le moment & le côté favorable, sans envisager les suites fâcheuses de ces usurpations; & quand elle se trouve liée par sa propre injustice, il n'est plus tems d'invoquer des droits qu'on a violés. Auroit-on vû dans deux vastes états une pépiniere d'enfans sortir de leurs familles, pour aller

aller à six cents lieues battre les ennemis du baptême, si le mauvais exemple de leurs parens n'eût autorisé ce ridicule emportement? Auroit-on vû, si l'on n'avoit mal économisé les trésors spirituels, & distribué sans discernement les palmes que la religion accorde aux martyrs, une armée de bergers, de voleurs, d'hommes bannis & excommuniés, sous le nom de *ribauts* & de *pastoureaux*, attaquer les Rois & le Clergé, desoler le patrimoine de l'Etat & de l'Eglise, jusqu'à ce qu'un boucher ayant renversé le pasteur d'un coup de coignée, la populace se jettat sur le troupeau, & l'assommât comme du bétail ordinaire? L'allégorie des deux glaives & des deux luminaires a fait plus de ravage que l'ambition des Tamerlan & des Gengis. Graces au ciel, il n'est plus de puissance qui se prétende établie sur les nations & sur les Souverains, pour planter & pour arracher les couronnes, pour juger de tout & n'être jugée de personne. Pourquoi regarder l'hérésie comme un crime inexpiable? eh! n'a-t-on pas une raison de le pardonner dans ce monde, dès qu'il ne se pardonne point dans l'autre? Pourquoi faire mourir dans les supplices un ordre

de guerriers qu'il ſuffiſoit d'éteindre. La perſécution enfante la révolte, & la révolte augmente la perſécution. Ce n'eſt pas qu'on doive tolérer l'audace du premier inſenſé qui vient troubler l'Etat par ſes viſions ou ſes opinions; mais ſi les maîtres de la morale violent la foi des ſermens & des traités envers des novateurs, il eſt indubitable que leurs ſectateurs, jugeant de la doctrine par les œuvres (méthode aſſez conſéquente, quoi qu'on en diſe), ne mettront pas la vérité du côté de l'injuſtice, & ſe prendront d'un ſaint enthouſiaſme pour ces prétendus martyrs de l'erreur: alors on verra ſortir de leurs cendres des étincelles qui mettront tout un Royaume en combuſtion.

Toutes les horreurs de quinze ſiécles renouvellées pluſieurs fois dans un ſeul, des peuples ſans défenſe égorgés aux piés des autels, des Rois poignardés ou empoiſonnés, un vaſte Etat réduit à la moitié par ſes propres citoyens, la nation la plus belliqueuſe & la plus pacifique diviſée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils & le pére, des uſurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides & des ſacrilèges violant toutes les conventions di-

divines & humaines par esprit de religion; voilà l'histoire du *fanatisme* & ses exploits.

Qu'est-ce donc que le *fanatisme?* c'est l'effet d'une fausse conscience qui abuse des choses sacrées, & qui asservit la religion aux caprices de l'imagination & aux déréglemens des passions.

En général il vient de ce que la plûpart des législateurs ont eu des vues trop étroites, ou *de ce qu'on a passé les bornes* qu'ils se prescrivoient. Leurs loix n'étoient faites que pour une société choisie. Etendues par le zèle à tout un peuple, & transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devoient changer & s'accommoder aux circonstances des lieux & des personnes. Mais qu'est-il arrivé? c'est que certains esprits d'un caractère plus analogue à celui du petit troupeau pour lequel elles avoient été faites, les ont reçûes avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres & même les martyrs, plûtôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres au contraire moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, & n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissemens; & de-là le schisme entre

les *rigoriſtes* & les *mitigés*, qui les rend tous furieux, les uns pour la ſervitude, & les autres pour la liberté.

Les ſources particuliéres du *fanatiſme* ſont :

1°. Dans la nature des dogmes ; s'ils ſont contraires à la raiſon, ils renverſent le jugement, & ſoûmettent tout à l'imagination, dont l'abus eſt le plus grand de tous les maux. Les Japonois, peuples des plus ſpirituels & des plus éclairés, ſe noyent en l'honneur d'Amida leur Dieu ſauveur, parce que les abſurdités dont leur religion eſt pleine leur ont troublé le cerveau. Les dogmes obſcurs engendrent la multiplicité des explications, & par celles-ci la diviſion des ſectes. La vérité ne fait point de *fanatiques*. Elle eſt ſi claire, qu'elle ne ſouffre guère de contradictions ; ſi pénétrante, que les plus furieuſes ne peuvent rien diminuer de ſa joüiſſance. Comme elle exiſte avant nous, elle ſe maintient ſans nous & malgré nous par ſon évidence. Il ne ſuffit donc pas de dire que l'erreur a ſes martyrs ; car elle en a fait beaucoup plus que la vérité, puiſque chaque ſecte & chaque école compte les ſiens.

2°. Dans l'atrocité de la morale. Des

hom-

hommes pour qui la vie est un état de danger & de tourment continuel, doivent ambitionner la mort ou comme le terme, ou comme la récompense de leurs maux: mais quels ravages ne fera pas dans la société celui qui desire la mort, s'il joint aux motifs de la souffrir des raisons de la donner? On peut donc appeller *fanatiques*, tous ces esprits outrés qui interprètent les maximes de la religion à la lettre, & qui suivent la lettre à la rigueur; ces Docteurs despotiques qui choisissent les systêmes les plus révoltans; ces casuistes impitoyables qui desespèrent la nature, & qui, après vous avoir arraché l'œil & coupé la main, vous disent encore d'aimer parfaitement la chose qui vous tyrannise.

3°. Dans la confusion des devoirs. Quand des idées capricieuses sont devenues des préceptes, & que de legeres omissions sont appellées de grands crimes, l'esprit qui succombe à la multiplicité de ses obligations, ne sait plus auxquelles donner la préférence: il viole les essentielles par respect pour les moindres: il substitue la contemplation aux bonnes œuvres, & les sacrifices aux vertus sociales: la superstition prend la place de la loi naturelle,

& la peur du facrilège conduit à l'homicide. On voit au Japon une fecte de braves dogmatiftes qui décident toutes les queftions, & tranchent toutes les difficultés à coups de fabre; & ces mêmes hommes qui ne fe font point un fcrupule de s'égorger, épargnent très-religieufement les infectes. Dès qu'un zèle barbare a fait un devoir du crime, eft-il rien d'inhumain qu'on ne tente? Ajoûtez à toute la férocité des paffions, les craintes d'une confcience égarée, vous étoufferez bientôt les fentimens de la nature. Un homme qui fe méconnoît lui-même au point de fe traiter cruellement, & de faire confifter l'efprit de pénitence dans la privation & l'horreur de tout ce qui a été fait pour l'homme, ne raménera-t-il pas fon pére à coups de bâton dans le defert qu'il avoit quitté? Un homme pour qui un affaffinat eft un coup de fortune éternelle, doutera-t-il un moment d'immoler celui qu'il appelle l'ennemi de Dieu & de fon culte? Un Arminien pourfuivant un Gomarifte fur la glace, tombe dans l'eau; celui-ci s'arrête & lui tend la main pour le tirer du péril: mais l'autre n'en eft pas plûtôt forti, qu'il poignarde fon libérateur. Que penfez-vous de cela?

4°. Dans l'usage des peines diffamantes; parce que la perte de la réputation entraîne bien des maux réels. Les révolutions doivent être plus fréquentes, ou les abus affreux, dans les pays où tombent ces foudres invisibles qui rendent un Prince odieux à tout son peuple. Mais heureusement il n'y a que ceux qui n'en sont pas frappés, qui les craignent; car un Monarque n'a pas toûjours la foiblesse, comme Henri II. Roi d'Angleterre, ou comme Louis le Débonnaire, de subir le châtiment des esclaves pour redevenir Roi.

5°. Dans l'intolérance d'une religion à l'égard des autres, ou d'une secte entre plusieurs de la même religion; parce que toutes les mains s'arment contre l'ennemi commun. La neutralité même n'a plus lieu avec une puissance qui veut dominer; & quiconque n'est pas pour elle, est contr'elle. Or quel trouble ne doit-il pas en résulter? la paix ne peut devenir générale & solide que par la destruction du parti jaloux; car si cette branche venoit à ruiner toutes les autres, elle seroit bien-tôt en guerre avec elle-même: ainsi le *qui vive* ne cessera qu'après elle. L'intolérance qui prétend mettre fin à la division, doit l'augmenter

ter néceſſairement. Il ſuffit qu'on ordonne à tous les hommes de n'avoir qu'une façon de penſer, dès-lors chacun devient enthouſiaſte de ſes opinions jusqu'à mourir pour leur défenſe. Il s'enſuivroit de l'intolérance, qu'il n'y a point de religion faite pour tous les hommes; car l'une n'admet point de ſavans, l'autre point de Rois, l'autre pas un riche; celle-là rejette les enfans, celle-ci les *femmes; telle* condamne le mariage, & *telle* le célibat. Le chef d'une ſecte en concluoit que la religion étoit un je ne ſai quoi composé de l'eſprit de Dieu & de l'opinion des hommes: il ajoûtoit qu'il falloit tolérer toutes les religions pour avoir la paix avec tout le monde; il périt ſur un échafaut.

6°. Dans la perſécution. Elle naît eſſentiellement de l'intolérance. Si le zèle a fait quelquefois des perſécuteurs, il faut avoüer que la perſécution a fait encore plus de zélateurs. A quels excès ne ſe portent pas ceux-ci, tantôt contre eux-mêmes, bravant les ſupplices; tantôt contre leurs tyrans, prenant leur place, & ne manquant jamais de raiſon pour courir tour-à-tour au feu & au ſang?

Il courut dans le xj. ſiécle un fléau, miraculeux

culeux selon le peuple, qu'on appella la *maladie des ardens.* C'étoit une espèce de feu qui dévoroit les entrailles. Tel est le *fanatisme*, cette maladie de religion qui porte à la tête, & dont les symptomes sont aussi différens que les caractères qu'elle attaque. Dans un tempérament flegmatique, elle produit l'obstination qui fait les *zélateurs*; dans un naturel bilieux, elle devient une phrénésie qui fait les *sicaires*, noms particuliers aux *fanatiques* d'un siécle, & qu'on peut étendre à toute l'espèce divisée en deux classes. La premiére ne fait que prier & mourir; la seconde veut regner & massacrer: ou peut-être est-ce la même fureur qui, dans toutes les sectes, fait tour-à-tour des martyrs & des persécuteurs selon les tems. Venons maintenant aux symptomes de cette maladie.

Le premier & le plus ordinaire est une sombre mélancolie causée par de profondes méditations. Il est difficile de rêver long-tems à certains principes, sans en tirer les conséquences les plus terribles. Je suis étranger sur la terre, ma patrie est au ciel, la béatitude est reservée aux pauvres, & l'enfer préparé pour les riches, & vous voulez que je

cultive

cultive le Commerce & les Arts, que je reste sur le trône, que je garde mes vastes domaines? Peut-on être Chrétien & César tout-à-la-fois? .... Heureux ceux qui pleurent & qui souffrent! que tous mes pas soient donc hérissés de ronces! Ajoûtons peine sur peine pour multiplier ma joie & ma félicité .... Que répondre à ce *fanatique?* ..... qu'il use très-mal des choses, parce qu'il ne prend pas bien les paroles, & qu'il reçoit de la main gauche ce qu'on lui a donné de la main droite. Relâchement que toutes ces mitigations, vous dira-t-il: quand Dieu parle, les conseils sont des préceptes; ainsi je vais de ce pas m'enfoncer dans un desert inaccessible aux hommes. Et il part avec un bâton, un sac, & une haire, sans argent & sans provision, pour pratiquer la loi qu'il n'entend pas.

Au second rang sont les visionnaires. Quand à force de jeûnes & de macérations, on ne se croit rempli que de l'esprit de Dieu; qu'on ne vit plus, dit-on, que de sa présence; qu'on est transformé par la contemplation en Dieu même, *dans une indépendance des sens tout-à-fait merveilleuse, qui loin d'exclure la joüissance, en fait un droit acquis à la raison;*

la vertu victorieuse des passions s'en sert quelquefois comme un Roi de ses esclaves. Tel est le jargon mystique, dont voici à-peu-près la cause physique. Les esprits rappellés au cerveau par la vivacité & la continuité de la méditation, laissent les sens dans une espèce de langueur & d'inaction. C'est sur-tout au fort du sommeil que les phantômes se précipitant tumultueusement dans le siége de l'imagination, ce mélange de traits informes produit un mouvement convulsif, pareil au choc brisé de mille rayons opposés qui coïncident & se croisent; de-là viennent les éblouïssemens & les transports extatiques, qu'on devroit traiter comme un délire, tantôt par des bains froids, tantôt par de violentes saignées, selon le tempérament & les autres situations du malade.

Le troisiéme symptome est la pseudoprophétie, lorsqu'on est tellement entêté de ses chimères phantastiques, qu'on ne peut plus les contenir en soi-même: telles étoient les Sibylles aiguillonnées par Apollon. Il n'est point d'homme d'une imagination un peu vive, qui ne sente en lui les germes de cette exaltation méchanique; & tel qui ne croit pas aux Sibylles, ne voudroit pas se hasarder à s'asseoir sur leurs

leurs trépiés, sur-tout s'il avoit quelque intérêt à débiter des oracles, ou qu'il eût à craindre une populace prête à le lapider au cas qu'il restât muet. Il faut donc parler alors, & proposer des énigmes qui seront respectées jusqu'à l'évenement, comme des mystères sur lesquels il ne plaît pas encore à la Divinité de s'expliquer.

Le quatriéme degré du *fanatisme* est l'impassibilité. Par un progrès de mouvemens, il se trouve que les vaisseaux sont tendus d'une roideur incompréhensible; on diroit que l'ame est refugiée dans la tête ou qu'elle est absente de tout le corps: c'est alors que les épreuves de l'eau, du fer, & du feu ne coûtent rien; que des blessures toutes célestes s'impriment sans douleur. Mais il faut se méfier de tout ce qui se fait dans les ténébres & devant des témoins suspects. Hé, quel est l'incrédule qui oseroit rire à la face d'une foule de fanatiques? Quel est l'homme assez maître de ses sens pour examiner d'un œil sec des contorsions effrayantes, & pour en pénétrer la cause? Ne sait-on pas qu'on n'admet au *fanatisme* que des gens préparés par la superstition? Toutefois comme ces énergumènes ne

parviennent à l'état d'insensibilité, que par les agitations les plus violentes, il est aisé de conclure que c'est une phrénésie dont l'accès finit par la léthargie.

Si tous ces hommes aliénés que vous avez vûs dans ce vaste panthéon étoient transportés à leur demeure convenable, il seroit plaisant de les entendre parler. Je suis le Monarque de toute la terre, diroit un tailleur, l'Esprit-saint me l'a dit. Non, diroit son voisin, je dois savoir le contraire, car je suis son fils. Taisez-vous, que j'entende la musique des globes célestes, diroit un Docteur: ne voyez-vous pas cet esprit qui passe par ma fenêtre? il vient me revéler tout ce qui fut & qui sera..... J'ai reçu l'épée de Gédeon: allons, enfans de Dieu, suivez-moi, je suis invulnérable..... Et moi, je n'ai besoin que d'un Cantique pour mettre les armées en déroute.... N'êtes-vous pas cet Apôtre qui doit venir de la Transylvanie? Nous nous promenons depuis long-tems sur les rivages de la mer pour le recevoir... Je suis venu, moi, pour la rédemption des femmes, que le Messie avoit oubliées.... Et moi je tiens école de prophétie: approchez, petits enfans.

Si ces divers caractères de folie, qui ne sont point tracés d'imagination, avoient par malheur attaqué le peuple, quels ravages n'auroient-ils pas fait? des hommes *étonnés* (*genus attonitum*) auroient grimpé les rochers & percé les forêts: là par mille bonds & des sauts périlleux on eût évoqué l'esprit de révélation; un Prophête bercé sur les genoux des croyantes les plus timorées, seroit tombé dans une épilepsie toute céleste, l'Esprit divin l'auroit saisi par la cuisse, elle se seroit roidie comme du fer, des frissons tels que d'un amour violent auroient couru par tout son corps; il auroit persuadé à l'assemblée qu'elle étoit une troupe imprenable; des soldats seroient venus à main armée, & on ne leur auroit opposé que des grimaces & des cris. Cependant ces misérables traînés dans les prisons, eussent été traités en rebelles. C'est à la Medecine qu'il faut renvoyer de pareils malades. Mais passons aux grands remedes qui sont ceux de la politique.

Ou le gouvernement est absolument fondé sur la religion, comme chez les Mahométans; alors le *fanatisme* se tourne principalement au-dehors, & rend ce peuple ennemi du genre

humain

humain par un principe de zèle: ou la religion entre dans le gouvernement, comme le Christianisme descendu du ciel pour sauver tous les peuples; alors le zèle, quand il est mal-entendu, peut quelquefois diviser les citoyens par des guerres intestines. L'opposition qui se trouve entre les mœurs de la nation & les dogmes de la religion, entre certains usages du monde & les pratiques du culte, entre les loix civiles & les préceptes divins, fomente ce germe de trouble. Il doit arriver alors qu'un peuple ne pouvant allier le devoir de citoyen avec celui de croyant, ébranle tour-à-tour l'autorité du Prince & celle de l'Eglise. L'inutile distinction des deux puissances a beau vouloir s'entremettre pour fixer des limites, il faudroit être neutre. Mais l'empire & le sacerdoce, au mépris de la raison, empietent mutuellement sur leurs droits; & le peuple qui se trouve entre ces deux marteaux supporte seul tous les coups, jusqu'à ce que mutiné par ses Prêtres contre ses Magistrats, il prenne le fer en main pour la gloire de Dieu, comme on l'a vû si souvent en Angleterre.

Pour détourner cette source intarissable de des-

desordres, il se présente à la vérité trois moyens; mais quel est le meilleur? Faut-il rendre la religion despotique, ou le Monarque indépendant, ou le peuple libre?

1°. On pourra dire que le tribunal de l'inquisition, quelque odieux qu'il dût être à tout peuple qui conserveroit encore le nom de quelque liberté, préviendroit les schismes & les querelles de religion, en ne tolérant qu'une façon de penser: qu'à la vérité une chambre toûjours ardente brûleroit d'avance les victimes de l'éternité, & que la vie des particuliers seroit continuellement en proie à des soupçons d'hérésie ou d'impiété; mais que l'Etat seroit tranquille & le Prince en sureté: qu'au lieu de ces violentes maladies qui épuisent tout-à-coup les veines du corps politique, le sang ne couleroit que goutte à goutte; & que les sujets dans un état d'infirmité habituelle ne se plaindroient pas des brusques fermentations qu'éprouvent les gouvernemens d'une constitution vigoureuse.

2°. Que si vous préferiez les périls inséparables de la liberté, à l'oppression continuelle, seroit-il mieux de mettre votre Souverain à l'abri de toute domination étrangére, & qu'il n'y

n'y eût qu'un ſeul chef dans l'Etat? *Mais s'il n'y a point de barriere au pouvoir du Souverain.....* Hé quoi! ne nous reſte-t-il pas des loix fondamentales & des corps intermédiaires? *Il s'enſuivroit donc une réforme générale dans le corps dévoué au culte religieux.* Mais ſeroit-ce un malheur qu'un corps trop puiſſant perdit quelque choſe, ſi tant d'autres devoient y gagner? Tandis qu'il reſteroit une extrême conſidération pour les richeſſes, le commerce tiendroit les autres Etats en équilibre; la nobleſſe ne prévaudroit pas; les tribunaux ſe rempliroient d'excellens ſujets, qui ne ſont pas toûjours tels dans l'ordre Eccléſiaſtique: au lieu de ces diſcuſſions théologiques, qui tourmentent les eſprits ſans affermir la religion, l'application ſe tourneroit vers les matiéres de droit public; on s'éclaireroit ſur les véritables intérêts de la nation: cette fourmiliére, qui ſe jette dans les bas emplois de la Magiſtrature & de l'Egliſe, peupleroit les campagnes & les atteliers; on s'occuperoit du travail des mains, beaucoup plus naturel à l'homme que les travaux de l'eſprit. Il ne faudroit qu'adoucir la condition du peuple, pour l'accoûtumer inſenſiblement à cette amélioration.

3°. Les Rois ont tant d'intérêt à arrêter les progrès du *fanatisme*; s'il leur fut quelquefois utile, ils ont eu tant de raisons de s'en plaindre, qu'on ne peut assez demander comment ils osent traiter avec un ennemi si dangereux. Tous ceux qui s'occupent à le détruire, de quelque nom odieux qu'on les appelle, sont les vrais citoyens qui travaillent pour l'intérêt du Prince & la tranquillité du peuple. L'esprit philosophique est le grand pacificateur des Etats; c'est peut-être dommage qu'on ne lui donne pas de tems-en-tems un plein pouvoir. Les Sintoïstes, secte du Naturalisme au Japon, regardent le sang comme la plus grande de toutes les souillures; cependant les Prêtres du pays les détestent & les décrient, parce qu'ils ne prêchent que la raison & la vertu, sans cérémonies.

Un peu de tolérance & de modération; surtout ne confondez jamais un malheur (tel que l'incrédulité) avec un crime qui est toûjours volontaire. Toute l'amertume du zèle devroit se tourner contre ceux qui croyent, & n'agissent pas; les incrédules resteroient dans l'oubli qu'ils méritent, & qu'ils doivent souhaiter. Punissez à la bonne heure ces libertins qui ne

secouent la religion, que parce qu'ils sont révoltés contre toute espèce de joug, qui attaquent les mœurs & les loix en secret & en public: punissez-les, parce qu'ils deshonorent & la religion où ils sont nés, & la philosophie dont ils font profession: poursuivez-les comme les ennemis de l'ordre & de la société; mais plaignez ceux qui regrettent de n'être pas persuadés. Eh, n'est-ce pas une assez grande perte pour eux que celle de la foi, sans qu'on y ajoûte la calomnie & les tribulations? Qu'il ne soit donc pas permis à la canaille d'insulter la maison d'un honnête homme à coups de pierre, parce qu'il est excommunié: qu'il jouïsse encore de l'eau & du feu, quand on lui a interdit le pain des fidèles: qu'on ne prive pas son corps de la sépulture, sous prétexte qu'il n'est point mort dans le sein des élus; en un mot, que les tribunaux de la justice puissent servir d'asyle au défaut des autels.... *Quelle indigne licence, dites-vous, va faire tomber la religion dans le mépris?* ..... Est-ce qu'elle se soûtient sur des bras de chair? Voudriez-vous la faire regarder comme un instrument de politique? N'en appellez donc plus des decrets des hommes à
 l'au-

l'autorité divine, & soûmettez-vous le premier à une puissance de qui vous tenez la vôtre; mais plûtôt faites aimer la religion, en laissant à chacun la liberté de la suivre. Prouvez la vérité par vos œuvres, & non par un étalage de faits étrangers à la Morale, & moins conséquens que vos exemples; soyez doux & pacifiques; voilà le triomphe assûré à la religion, & le chemin coupé au *fanatisme*.

Ajoûterons-nous, d'après un Auteur Anglois, que » le *fanatisme* est très-contraire à » l'autorité du sacerdoce? En effet portés dans » leurs extases à la source même de la lumié» re, loin de reconnoître les loix de l'Eglise, » les fanatiques s'érigent eux-mêmes en légis» lateurs, & publient tout haut les secrets de » la Divinité, au mépris des traditions & des » formes reçues. « Comme un favori du Prince, qui n'attend ni son rang ni l'expérience pour commander, & qui ne pouvant être à la tête des affaires, faute d'habileté, se plaît à renverser par son crédit les dispositions du ministère; » le fanatique, sans recevoir l'onc» tion, se consacre lui-même; & n'ayant pas » besoin de médiateur pour aller à Dieu, il » substitue ses visions à la révélation & ses » grimaces aux cérémonies.

» En

» En général nous avons vû en Angleterre » nos enthousiastes en fait de religion, passionnés pour le gouvernement républicain, tan» dis que les plus superstitieux étoient les par» tisans de la *prérogative*. De même, continue le même Auteur, » nous voyons ailleurs » deux partis, dont l'un esclave & tyran de » la cour est dévoüé à l'autorité, & l'autre » peu soûmis conserve quelques étincelles de » l'amour pour la liberté. «

Si la superstition subjugue & dégrade les hommes, le *fanatisme* les relève: l'une & l'autre font de mauvais politiques; mais celui-ci fait les bons soldats. Mahomet n'eut presque jamais qu'un croyant contre dix infidèles dans la plûpart de ses combats: avec trois cents hommes, il étoit en état d'en vaincre dix mille, tant la confiance en des légions célestes & l'espérance d'une couronne immortelle donnoient de force à sa petite troupe. Un Général d'armée, un Ministre d'Etat, peuvent tirer grand parti de ces ames de feu. Mais aussi quèls dangereux instrumens en de mauvaises mains! Un enthousiaste est souvent plus redoutable avec ses armes invisibles, qu'un Prince avec toute son artillerie. Que faire à

des gens qui mettent leur ſalut dans la mort, qui ſe multiplient à meſure qu'on les moiſſonne, & dont un ſeul ſuffit pour réparer les plus nombreuſes pertes ? Semblables au polype, partagez tout le corps en mille piéces, chaque membre coupé forme un nouveau corps. Exilez ces eſprits ardens au fond des provinces, ils mettront toutes les villes en feu. Il ne reſteroit donc qu'à les enfermer çà & là dans les priſons, où ils ſe conſumeroient comme des tiſons embraſés, juſqu'à ce qu'ils fuſſent réduits en cendres.

On ne ſait guere quel parti prendre avec un corps de *fanatiques* ; ménagez-les, ils vous foulent aux piés ; ſi vous les perſécutez, ils ſe ſoûlevent. Le meilleur moyen de leur impoſer ſilence, eſt de détourner adroitement l'attention publique ſur d'autres objets ; mais ne forcez jamais. Il n'y a que le mépris & le ridicule qui puiſſent les décréditer & les affoiblir. On dit qu'un chef de police, pour faire ceſſer les preſtiges du *fanatiſme*, avoit réſolu, de concert avec un chimiſte célébre, de les faire parodier à la foire par des charlatans. Le remede étoit ſpécifique, ſi l'on pouvoit deſabuſer les hommes ſans de grands

riſques ;

risques; mais pour peu qu'on léve le voile, il est bien-tôt déchiré. Ménagez la religion & le peuple, parce qu'ils sont redoutables l'un par l'autre.

Le *fanatisme* a fait beaucoup plus de mal au monde que l'impiété. Que prétendent les impies? se délivrer d'un joug, au lieu que les *fanatiques* veulent étendre leurs fers sur toute la terre. Zélotypie infernale! A-t-on vû des sectes d'incrédules s'attrouper, & marcher en armes contre la divinité? Ce sont des ames trop foibles pour prodiguer le sang humain; cependant il faut quelque force pour pratiquer le bien sans motif, sans espoir, & sans intérêt. Il y a de la jalousie & de la méchanceté à troubler des ames en possession d'elles-mêmes, parce qu'elles n'ont ni les prétentions, ni les moyens que vous avez..... On se garde bien au reste d'adopter de semblables raisonnemens, qui ont fait le tourment de tant d'hommes aussi célébres par leurs disgraces, que par les écrits qui les leur ont attirées.

Mais s'il étoit permis d'emprunter un moment, en faveur de l'humanité, le style enthousiaste, tant de fois employé contr'elle, voici l'unique priére qu'on opposeroit aux *fanatiques* :

 » Toi

» Toi qui veux le bien de tous les hom-
» mes, & qu'aucun ne périsse; puisque tu ne
» prens aucun plaisir à la mort du méchant
» délivre nous, non pas des ravages de la
» guerre & des tremblemens de terre, ce sont
» des maux passagers, limités, & d'ailleurs
» inévitables, mais de la fureur des persécu-
» teurs qui invoquent ton saint nom. Enseigne-
» leur que tu hais le sang, que l'odeur des
» viandes immolées ne monte point jusqu'à
» toi, & qu'elle n'a point la vertu de dissiper
» la foudre dans les airs, ni de faire descen-
» dre la rosée du ciel. Eclaire tes zélateurs,
» afin qu'ils se gardent au-moins de confondre
» l'holocauste avec l'homicide. Rempli-les
» tellement de l'amour d'eux-mêmes, qu'ils
» puissent oublier leur prochain, puisque leur
» pitié n'est qu'une vertu destructive. Hé!
» quel est l'homme que tu as chargé du soin
» de tes vengeances, qui ne les mérite cent
» fois plus que les victimes qu'il t'immole?
» Fais entendre que ce n'est ni la raison ni la
» force, mais ta lumiére & ta bonté, qui con-
» duisent les ames dans tes voies, & que c'est
» insulter à ton pouvoir, que d'y mêler le
» bras de l'homme. Quand tu voulus former
» l'U-

» l'Univers, l'appellas-tu à ton secours? & s'il » te plaît de m'introduire à ton banquet, n'es-» tu pas infini dans tes merveilles? mais tu » ne veux pas nous sauver malgré nous. Pour-» quoi n'imite-t-on pas la douceur de ta grace, » & prétend-on m'inviter par la crainte à » t'aimer? Répands l'esprit d'humanité sur la » terre, & cette bienveillance universelle, qui » nous remplit de vénération pour tous les ê-» tres avec qui nous partageons le don préci-» eux du sentiment, & qui fait que l'or & » les émeraudes fondus ensemble ne sauroient » jamais égaler devant toi le vœu d'un cœur » tendre & compatissant, encore moins expier » l'horreur d'un homicide. «

ARTICLE DEUXIEME.

VOYAGE

DANS LE MICROCOSME,

Par un Disciple moderne de Pythagore.

LA dernière fois que mon ame quitta le corps auquel elle étoit unie, elle ne passa point tout de suite dans un autre. Dégagée de son envelope grossiére, elle ne demeura pas sans organes; un corps subtil lui restoit, à-peu-près tel que Leibnitz l'avoit conçu, & je reconnus qu'elle en étoit inséparable. J'éprouvai alors la vérité de cette maxime des Philosophes, que l'idée de la grandeur est purement relative: le corps humain me parut un monde entier, dont je résolus de visiter les merveilles. Vous pensez bien, Lecteur, que la tête d'un Philosophe fut le premier de ces Mondes ambulans, qui excita ma curiosité.

M'étant introduit sans peine dans cette tête, je gagnai le cerveau en diligence. Je me trou-

trouvai bientôt au milieu d'une grande place, à laquelle aboutissoient cinq rues fort larges, & qui portoient chacune le nom d'un des cinq sens. Par ces cinq rues arrivoient continuellement des marchandises de toute espèce, *images*, *sensations*, *idées confuses*, *&c.* Un porte-faix robuste, nommé *Mémoire*, se chargeoit de tout ce qu'il pouvoit saisir, & le portoit dans ses magasins. Là, il faisoit un triage; je le vis choisir une partie des choses qu'il avoit apportées, & les distribuer par ordre dans des boëtes bien étiquetées, à-peu-près comme les drogues sont rangées dans la boutique d'un Apoticaire. Le reste demeuroit pêle-mêle en un tas confus, où la plûpart se réduisoient en poussiére & s'évanouissoient avec le tems.

Au-dessus de ces magasins, habitoit la *Réflexion*, espèce d'Officier qui venoit faire la revuë des drogues. Il en prenoit quelques-unes & les portoit dans un laboratoire, où un Chymiste, nommé *Abstraction*, les mettoit à l'alambic & en faisoit des *Extraits*, que l'on portoit dans le Cabinet de l'*Entendement*. Je vis dans ce Cabinet un spectacle admirable, les principes de toutes les choses contenues dans

dans les magaſins de *Mémoire*, rangés dans le plus bel ordre, ſuivant les genres & les eſpèces; & ces principes, comme tous les *Eſprits*, ſe conſervoient beaucoup plus longtems que les matiéres dont on les avoit extraits. Ils étoient même inaltérables, quand l'opération avoit été bien faite.

Un ſage Miniſtre, nommé *Raiſon*, les conſidéroit attentivement, les comparoit, les mêloit en différentes proportions, ſuivant mille combinaiſons diverſes, & obſervoit ſoigneuſement ce qui en réſultoit. Il l'écrivoit enſuite dans ſes Régiſtres, & en formoit la Métaphyſique, ou la Philoſophie premiére. C'étoit ſur les découvertes que le Miniſtre faiſoit dans ſes opérations, qu'il dreſſoit ſes ordres, pour les envoyer à la *Volonté*, chargée de l'exécution.

Mais il avoit une rivale dangereuſe dans la perſonne d'une Fée nommée *Imagination*. L'ame avoit pris cette Fée à ſon ſervice, pour préſider à ſes plaiſirs, & même pour divers ouvrages utiles. Elle pourroit ſe rendre recommandable par ſes aimables talens, ſi elle vouloit ſe ſoumettre aux ordres de *Raiſon*. Mais capricieuſe à l'excès, elle ne connoît aucune régle, & ſouvent elle ne ſe plaît qu'à

trou-

troubler le Miniſtre dans ſon travail. Elle excelle dans la Peinture : elle prend en deux coups de pinceau l'image de tout ce que les ſens apportent dans la Place publique, des objets que *Mémoire* a ramaſſés ; elle les unit enſemble, les ſépare, les mutile, les combine à ſa fantaiſie, & les fait parvenir à la *Volonté*, comme des ordres de *Raiſon*. Souvent, au moyen d'une *Lanterne-magique*, elle repréſente tous ces vains phantômes ſur le mur extérieur de l'*Entendement*, & met aux champs les *Paſſions*, ſoldateſque impétueuſe & turbulente, qui prend les preſtiges de la Magicienne pour des ſignaux & des commandemens de la Souveraine. Quelquefois elle s'aviſe de vouloir peindre les eſſences des choſes, & de ſubſtituer ſes figures aux *Extraits* que le Chymiſte de *Refléxion* fournit à l'*Entendement*. L'ame de mon Philoſophe étoit fort occupée à rendre cette enchantereſſe plus traitable : elle en eſpéroit les plus belles choſes, ſi elle pouvoit l'engager à bien vivre avec le Miniſtre.

Après avoir vu toute la Cour du petit monde où je me trouvois, je déſirai de connoître la Reine. Mais elle ſe cachoit à mes yeux ; je me crus chez un de ces Monarques de l'Orient,

rient, soigneux d'étaler leur faste & de dérober leur personne aux regards du peuple. D'abord, sur la foi de Descartes, je me rendis dans la *glande pinéale* : je n'y trouvai point ce que je cherchois. Alors ne doutant pas que quelques Modernes n'eussent raisonné plus juste, je courus au *corps calleux*. Mes soins n'eurent pas un meilleur succès. Enfin je demeurai convaincu qu'ayant des organes matériels, il m'étoit impossible d'appercevoir un être simple & spirituel ; & je résolus bien d'avertir les Philosophes, que leurs yeux étant encore infiniment plus grossiers que les miens ne l'étoient alors, inutilement chercheroient-ils la tête d'un Géant pour la disséquer ; ils n'y appercevroient aucun vestige de *l'ame*.

Je commençois à m'ennuyer dans un monde si sérieux. Ma curiosité étoit satisfaite : je me promettois plus d'amusement dans quelqu'autre planète de même espèce, & je fis dessein de m'y rendre incessamment. L'occasion de sortir du lieu où j'étois se présenta bientôt. Un Adversaire attaqua la doctrine de mon Philosophe. A l'instant il s'éleva dans sa tête un orage terrible ; tout y étoit en fermentation : les esprits animaux se portoient impé-

impétueusement vers sa bouche ; il crioit à plein gosier. Je sortis en nageant dans le torrent de ses paroles.

Avide de connoissances, je recommençai bientôt mes voyages. Mais il étoit question de choisir un monde dans lequel je ne revisse pas précisément les mêmes choses. Je me déterminai pour une jeune Coquette ; n'espérant pas de trouver jamais une tête moins semblable à celle d'un Philosophe.

Mais je voulus commencer par visiter le cœur, que je croyois beaucoup plus cultivé & plus vivant que la tête. Pour cet effet, voyant un Petit-maître qui se disposoit à lui débiter des fleurettes, je me tins prêt, & j'entrai avec le souffle de ses paroles dans l'oreille de la Dame. Mon étonnement fut grand, quand je me vis parvenu à son cerveau. Je m'étois flatté que des paroles si douces me conduiroient droit au cœur. Mais j'appris que ce cœur est pour l'ordinaire de difficile accès. Un monstre qu'on appelle *Orgueil*, en défend l'entrée. D'ailleurs, il est presque toujours environné de neiges & de glaces, qui en rendent les avenues impraticables. Seulement, en certaines saisons, les vapeurs qui s'é-

s'élévent des régions plus basses, fondent ces neiges & ces glaçons; le monstre lui-même est embarrassé dans ce dégel; & celui qui sçait profiter du moment, entre dans la Place. Mais on assure que le climat n'est pas supportable, & que jamais personne n'y a fait un long séjour. Le Lecteur se contentera, s'il lui plaît, de cette relation que je lui donne sur de bons Mémoires; car j'ai perdu l'envie de voyager en semblable Pays.

Cependant je me trouvois dans la tête, & je résolus de la visiter. La Place publique étoit infiniment plus tumultueuse que celle de la tête Philosophe. Je me crus au milieu de la Foire S. Germain. Des torrens de sensations de toute espèce remplissoient les cinq rues des sens, & dégorgeoient dans la Place. Celles de ces sensations qui étoient les plus vives & les plus légères, entroient par les fenêtres dans le Magasin de *Mémoire*, qui ne se mettoit point en peine de les arranger. Je m'apperçus seulement qu'elle mettoit à part celles que lui indiquoient certains Messagers de la Reine. Je demandai à l'un de ces gens, si je pourrois voir la Maîtresse d'un Pays si remarquable. Sans difficulté, me répondit-

il;

[illegible]

ſirs ſont les occupations de notre aimable Souveraine, & la conquête des cœurs eſt le grand objet de ſes travaux. Ce vieux radoteur troubloit nos plaiſirs, & ſous ſes ordres nous n'euſſions pas conquis deux cœurs dans une année. Nous nous liguames tous contre lui; la Reine le bannit à perpétuité. Gardez-vous de parler de lui & de témoigner que vous le connoiſſez; vous ne ſeriez pas bien reçu. Entrez dans la Sale du Conſeil; vous entendrez les délibérations. Comment, lui dis-je, un Etranger oſe-t-il y pénétrer? Oh! reprit le Courtiſan, on ne vous remarquera pas: le Conſeil change ſi ſouvent, que la Reine n'en connoît jamais tous les Membres; le Favori, & ceux que vous voyez aſſis dans les cinq ou ſix premiéres places, ſont ſeuls permanens. J'entrai: *Vanité* ouvroit la bouche dans ce moment pour avertir qu'on avoit vu paroître un Petit-maître fier & brillant, dont le cœur ſeroit une conquête d'importance, & fort propre à donner de la réputation aux armes de la Princeſſe. Il fut réſolu tout d'une voix, & par acclamation, qu'on la tenteroit. On commençoit à délibérer ſur les moyens; mais *Caprice* prenant la parole, dit d'un ton bruſque: *Il*

fait beau, allons nous promener. La Reine se leva, & une partie de sa Cour la suivit dans les Jardins. Elle m'apperçut en passant, & m'ayant accueilli d'un souris gracieux, elle ordonna qu'on me fit voir les raretés du Palais, en attendant son retour. Celui qui fut chargé de me conduire, me fit parcourir une multitude de Sales, de Galeries, de Cabinets, où tout respiroit le luxe & la mollesse. Mais l'*uniformité* de l'ameublement me frapa: partout les murs étoient revêtus de glaces, au lieu de tapisseries. Il faut, me dit mon guide, que notre Souveraine se voye par-tout: de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle rencontre son image; on ne peut lui offrir rien de plus agréable. Tout au plus elle souffre les Portraits que vous voyez dans les intervalles: les plus éloignés représentent ses conquêtes passées; ceux-ci, beaucoup plus en vue, annoncent celles qu'elle se propose de faire. Il y a des gens de tout état, Courtisans, Guerriers, Abbés, Gens de Robe, mais tous Petits-maîtres: les gens sages sont trop unis & trop modestes; ils ne méritent pas notre attention.

Je me souvenois du Monde Philosophe, &

 voulant

voulant ſçavoir s'il y avoit quelque choſe de ſemblable dans celui-ci: Menez-moi, dis-je à mon guide, dans l'appartement de *Réflexion*; je ſuis curieux de voir comment on fait ici les *Extraits* des choſes. De quoi me parlez-vous? dit-il; je ne connois point votre *Réflexion.* C'eſt, lui dis-je, cet Officier qui fait mettre les idées à l'alambic par un Artiſte habile, pour en tirer la quinteſſence. Ha! ha! reprit le guide, il me ſemble en avoir ouï parler; ce ſont des opérations à la vieille mode, & qui ne ſont plus bonnes que pour les Pédans. Nous ne les connoiſſons point ici. *Réflexion* a délogé en même tems que *Raiſon.* *Imagination* ſuffit à tout. La Reine n'a beſoin que de connoître la ſuperficie des choſes: ſon grand Miniſtre lui en fait des Tableaux en miniature, ſur leſquels elle ſe détermine & prend toutes ſes réſolutions. Convenez que tous ces *Extraits* de votre Chymiſte ſont avantageuſement remplacés. Entrons dans le Cabinet du Miniſtre, vous le verrez travailler. Je vis en effet des rouleaux de parchemin, ſur leſquels un pinceau délicat avoit tracé des figures de toute eſpèce: je crus voir les Livres hiéroglyphiques des anciens Prêtres d'E-

gypte.

gypte. Voilà, me dit-on, de quoi se déterminer avec connoissance de cause, & prendre de justes mesures. Considérez la figure de ce Cavalier. N'y voit-on pas d'un coup d'œil s'il a l'air noble, la taille proportionnée, la jambe bien faite? Qu'importe l'intérieur? D'ailleurs on en juge aisément à la physionomie. Voyez cette foule de Captifs attachés à un Char de Triomphe: toutes vos idées alambiquées exprimeront-elles avec la même force cette gloire qui suit les conquêtes de deux beaux yeux?

J'avois peine à m'empêcher de rire dans cet auguste sanctuaire de l'Etat. Heureusement mon guide me tira de peine. Venez, dit-il; je vous réserve encore des choses plus importantes: allons à l'Arsenal. Comment, m'écriai-je; y a-t-il ici un Arsenal? Et pourquoi non? reprit-il; tout Conquérant n'a-t-il pas le sien? Il me conduisit dans une vaste cour environnée de bâtimens d'ordre composite, & qui me parurent construits de porcelaine & de vernis de la Chine.

Les Equipages de guerre se trouvoient dans la Cour. C'étoient des Caléches, des Cabriolets, & des Obligeantes en cul de singe, en ver-

 nis

nis de *Martin*, extrêmement leftes & galantes; peu de Carroffes, & prefque entiérement de glaces. Plus loin fe voyoient les trophées; Bonnets de Préfidens, Mîtres, Petits-collets, Plumets, Coffres-forts de Financiers, entaffés pêle-mêle, furmontés de cœurs fanglans & de cerveaux renverfés. D'un autre côté fe voyoient les atteliers, où des milliers d'Ouvriers de toute efpèce étoient continuellement occupés. On y broyoit le vermillon, & des fards, dont le fecret n'étoit connu que d'un feul homme de confiance; on y diftilloit des parfums & des eaux merveilleufes. La premiére Dame d'atour commandoit dans tout l'Arfenal.

Nous entrâmes dans le principal Pavillon; là, je vis une Sale immenfe, & tout autour des Armoires de cryftal, contenant des ajuftemens de toute forte, robes, coëffures, dentelles, rubans, &c. Un Cabinet joignant la Sale, contenoit tout ce qui fert plus particuliérement à la toilette. J'obfervai des armoires, nullement tranfparentes, comme celles de la Sale, & fermées exactement. Mon guide me dit à l'oreille, qu'elles contenoient des

des remèdes admirables contre les défectuosités naturelles & les injures du tems.

Une espéce d'autel que l'on nommoit *la Toilette*, attira sur-tout mes regards. Il étoit consacré à la *Beauté*. La Dame d'atour y faisoit les fonctions de Grand-Prêtre; le rouge, le fard, les mouches, les pommades, les essences, les parfums, rangés en bel ordre dans une multitude de boëtes, de pots & de phioles, paroissoient autant d'offrandes destinées à la Divinité du lieu. Des cheveux mal plantés, des sourcils irréguliérement placés, étoient autant de victimes qu'on lui sacrifioit. Tout cela se traitoit avec une attention extrême; la Grande-Prêtresse paroissoit méditer profondément; & afin que tout ce sérieux ne nuisît point aux charmes de la Reine, un jeune Abbé avoit la charge de l'entretenir des nouvelles du jour, ou de lui faire quelque lecture.

La Bibliothèque étoit auprès de ce cabinet. Tous les livres se trouvoient distribués en deux classes, l'Histoire & les beaux Arts. Dans la premiére, je vis tous les Romans modernes, & toutes les Historiettes galantes; dans la seconde, divers ouvrages singuliers, dont le Lecteur sera curieux sans doute de voir ici le

Catalogue. Voici les titres des principaux.

Ajustemens du beau Sexe, par ordre alphabétique, 50. vol. *in-folio.*

Traité des Champs de bataille: 1°. De la Promenade: 2°. Des Spectacles: 3°. Du Bal: 4°. Des Petits-soupers, 4. vol. *in*-4°.

L'Art de placer une mouche, 2. vol. *in*-8°. avec figures.

L'Art de mettre en œuvre les dons de la nature, où l'on traite de la conduite des yeux, du ménagement de la voix, & sur-tout du grasseyement, &c. 4. vol. *in*-12.

Correctifs de la Nature, 12. vol. *in*-12.

Satyres de la Modestie, du Sentiment, de la Constance, de la Fidélité, &c. *in*-8°.

Récréations de Toilette, ou du petit-lever. (C'étoit un Recueil de Contes, Epigrammes, Chansons, &c. en plus de 30. vol.)

Connoissances nécessaires aux femmes du beau monde, en Philosophie, Histoire, Géographie, &c. Brochure de 6 pages *in*-24. Par un Sçavant à la mode.

Après avoir parcouru rapidement cette curieuse Bibliothèque, je revins à la Toilette. Les agaceries, les œillades, les minauderies y faisoient l'exercice sur une glace de miroir. Je

reſtai quelque tems à les admirer : l'Infanterie *Pruſſienne* n'éxécute pas mieux le maniment des armes & toutes ſes évolutions. Deux violons, avec un flageolet, donnérent le ſignal ; toutes ces troupes ſe rangérent en bataille. *Coquetterie* commandoit en chef, & *Manége* étoit ſon Major-général. Il s'agiſſoit de conquérir le cœur du Petit-maître, dont j'ai parlé. On ſe mit en marche. Les *Ris* & les *Jeux* formoient l'avant-garde. En un moment ils envelopérent l'ennemi ; le Corps de bataille s'avança, & les *Oeillades* ayant percé de coups le Petit-maître, la Reine accourut pour jouïr de ſon triomphe. Mais à l'inſtant, celui qu'elle croyoit vaincu, ſe releva, fredonna un petit air, fit une cabriole, & diſparut dans les airs, comme une vapeur légére ; ſoit que les coups qu'il avoit reçus n'euſſent point pénétré, ſoit, comme le prétendit le Chirurgien-Major de l'armée, que cette eſpéce n'ait point de cœur & ne puiſſe être bleſſé mortellement.

La Reine mortifiée de l'avanture, forma le deſſein de s'attacher à des conquêtes plus ſolides & plus glorieuſes. *Imagination* lui avoit parlé quelquefois d'un Seigneur très-bien fait, nourri dans les belles connoiſſances, & parfaitement

tement

tement formé à l'usage du monde. Voilà, dit la Princesse, une conquête propre à relever ma gloire. Les ordres furent donnés pour cette grande entreprise. Ce Seigneur s'étoit enfermé dans une Place, que *Raison* & l'*Expérience* avoient fortifiée : il y fut assiégé. La Reine déploya toutes ses forces & son habileté. Mais le terrain étoit difficile, les assiégés vigilans & pleins de valeur ; les travaux n'avançoient point. Mécontente de ses Généraux, la Reine confia le commandement & la direction du siége à l'*Amour*. Ce Dieu malin résolut de profiter de l'occasion, pour se venger d'une Princesse, qui ne lui avoit jamais rendu que des hommages trompeurs. Il séduisit *Caprice*, & ce traître lui ayant ouvert une porte secrette du *Cœur* de sa Maîtresse, l'*Amour* s'en empara.

La Reine consternée, fit offrir au Seigneur de la Place assiégée un Traité d'Alliance, portant, que les deux Empires seroient réunis sous leur commune autorité. Mais ce fier ennemi lui fit répondre, que leurs Sujets n'étoient point faits pour vivre ensemble ; il lui conseilla de décamper secrettement pendant la nuit, & promit généreusement de ne la point troubler dans sa retraite. Ici,

Ici, Lecteur, vous me dispenserez de vous peindre ce qui se passa dans la tête où j'étois logé: ma plume n'y pourroit suffire. Tout fut en un moment dans la plus grande confusion. *Imagination* se troubla; le Favori *Amour-propre* tomba dangereusement malade; *Vanité* fut saisie d'une fiévre ardente. La Reine cassa de dépit une partie de ses glàces; & dans son premier transport, elle ordonna de mettre le feu à l'arsenal. Je ne veux plus, disoit-elle, de ces indignes armes, qui m'ont si mal servie. Mais *Vanité*, malgré sa fiévre, eut assez de présence d'esprit pour remontrer que l'on devoit moins s'en prendre à l'Arsenal même, qu'à celle qui y commandoit, laquelle avoit sans doute très-mal fait son devoir. La Reine l'embrassa tendrement pour cet avis salutaire. On chassa honteusement la Dame d'atour, & l'on se promit pour la suite des succès plus heureux. Le calme se rétablit insensiblement. Je profitai de la bonace, & m'échappai par une fente qui s'étoit faite pendant le tumulte au Dôme du Palais.

* * *

ARTICLE TROISIEME.

REFLEXIONS

Sur la différence qu'il y a entre l'Homme honnête & civil, & l'Homme poli & bien élevé. *

ON confond très souvent, dans le langage ordinaire, l'idée d'*homme honnête & civil* avec celle d'*homme poli & bien élevé*. Elles sont cependant différentes. L'idée d'*homme poli & bien élevé* emporte avec elle celle d'*homme honnête & civil*; mais cette derniére n'est point dans le même cas par raport à la premiére. La *civilité* & l'*honnêteté* ont un prix & un mérite qui leur est propre; la *politesse* & la *bonne éducation* servent à en réhausser l'éclat, & y ajoutent souvent beaucoup en y mettant ce qui leur est particulier.

Sacrifier son amour propre à celui des autres,

* Cette piéce est tirée d'un Ouvrage Anglois périodique, intitulé, *The World*.] L'Auteur est le Comte de *Chesterfield*.

tres, c'eſt, ſelon moi, ce qui caractériſe l'*homme honnête* & *civil* : Faire ce ſacrifice d'un air aiſé, naturel, rempli de graces, c'eſt ce qui diſtingue l'*homme poli & bien élevé*. La bonté du cœur donne la premiére de ces qualités ; l'autre eſt le fruit du bon ſens aidé de l'expérience & des lumiéres d'un eſprit attentif & obſervateur.

Un Villageois, s'il a un bon naturel, ſera *honnête & civil* ; mais il ne ſera pas un *homme poli & bien élevé*. Un homme de Cour pourra être *très poli* & paſſer pour *bien élevé*, quoiqu'il ne ſoit point recommandable par la bonté de ſon cœur ; il ne lui faut pour cela que de la prudence & du bon ſens.

Comme la *franchiſe* dégénére ſouvent en *brutalité*, de même la *politeſſe*, pouſſée trop loin, dégénère en *flatterie*. La vraie politeſſe tient toujours le milieu entre ces deux extrémités odieuſes. Elle ne donne pas trop non plus au *Cérémoniel*, qui, en fait de politeſſe, eſt en quelque ſorte ſuperſtition & bigotterie, ainſi qu'il l'eſt ſouvent en fait de Religion : cependant, comme il conſtitue l'extérieur de l'une & de l'autre, il ne convient pas de le proſcrire abſolument ; il faut s'y ſoumettre juſques

à

à un certain point, quoiqu'il ſoit d'autant plus mépriſé par ceux qui penſent, qu'il eſt plus admiré & reſpecté par ceux qui ne penſent pas.

On ne peut parvenir au plus haut degré de la politeſſe, comme je l'ai déja inſinué, que par un grand uſage du monde, & la fréquentation des meilleures compagnies. Ce n'eſt point un objet de pure ſpéculation, ni une choſe dont on puiſſe donner une exacte définition, puis qu'elle conſiſte dans une parfaite convenance de ſes actions, de ſes paroles, de ſes regards même, avec toutes les circonſtances où l'on peut ſe rencontrer, & ce nombre infini de ſituations qu'occaſionne la différence des tems, des lieux, des choſes, & des perſonnes. C'eſt un *mode* & non une *ſubſtance*; car ce qui eſt *politeſſe* à *St. James*, paſſeroit pour mocquerie & impertinence dans un village à quelque diſtance de ce brillant quartier de la Capitale; & la *civilité* d'un habitant de ce village pourroit être priſe à la Cour pour *brutalité.*

Un Pédant encloitré pourra bien ſe former de juſtes idées de la *civilité*; mais ſi, dans la pouſſiére de ſon cabinet, il prétend bâtir un ſyſtême ſpéculatif ſur la *politeſſe*, il ne paroitra guére moins ridicule qu'un de ſes pareils

qui

qui vouloit jadis donner des leçons à Annibal ſur l'art militaire. Auſſi les plus ridicules & les plus mal-adroits de tous les hommes, ſont les moines & les religieux de tous les ordres & de toutes les ſectes qui ont appris par théorie la politeſſe & le ſavoir vivre.

La politeſſe, ſemblable en cela à la charité, ne couvre pas ſeulement une multitude de péchés & de fautes, elle ſuplée même, juſques à un certain point, au manque de quelques vertus. Dans le cours ordinaire de la vie, elle tient lieu de la bonté du cœur; ſouvent même elle fait ce que celle-ci ne feroit pas; elle fait ſuivre aux ſots & aux gens d'eſprit ces régles de bienſéance, que ces derniers ne ſont que trop capables de violer, & que les premiers n'ont jamais connuës.

La Cour eſt le ſiége de la politeſſe & du ſavoir-vivre; elle doit l'être néceſſairement; ſans cela elle feroit le ſiége de la violence & du déſordre. C'eſt là que les paſſions ſont dans le plus haut degré de fermentation. Tous y pourſuivent ce qui ne peut être le partage que d'un petit nombre, & pluſieurs y aſpirent à ce dont un ſeul peut jouïr. Les excès qui peuvent réſulter de là, ne ſont reprimés que par la po-

litesse.

liteſſe. A la Cour, deux ennemis s'embraſſent, qui ſe perceroient le cœur. Un ſourire y ſert ſouvent à cacher des larmes. On s'y fait des offres mutuelles de ſervices, tandis qu'on ne cherche qu'à ſe nuire. C'eſt à la Cour que le ſerpent ſait le mieux prendre les aparences de la ſimple colombe. Tout cela, il eſt vrai, ſe fait aux dépens de la ſincérité, mais il ſuffit qu'il en réſulte un bien pour la ſocieté en général.

Je ne voudrois cependant pas qu'on prit mal ma penſée, & qu'on s'imaginat que je recommande qu'on fit un uſage auſſi profane & auſſi criminel de la politeſſe, que de la faire ſervir d'inſtrument à la fourberie & à la perfidie; je veux ſeulement conclure de ce que j'ai dit ci-deſſus, combien le mérite de la politeſſe peut relever celui de la vertu & de la candeur, puiſqu'il eſt autant capable de diminuer la laideur & l'atrocité du menſonge & du vice.

Je ſuis fâché d'être obligé d'avouer que ma patrie ne me paroit pas être le ſiége de la plus parfaite politeſſe & du ſavoir-vivre le plus accompli, quoique je ſois bien perſuadé qu'elle ne le céde à aucun pays, à l'égard d'une ci-

vilité vraie & sincére, du moins entant que cette civilité est, (& on peut dire qu'elle l'est jusqu'à un certain point) un devoir inférieur de morale, qui tient à ce grand devoir, de faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait. Si les François nous surpassent en politesse, l'incomparable Auteur de l'*Esprit des Loix* en rend raison avec beaucoup d'impartialité, & je pense, avec beaucoup de vérité. *Si mes compâtriotes*, dit-il, *sont les plus polis de tous les hommes, c'est qu'ils sont les plus vains.* * Il est certain que leur politesse, & leur attention à flatter l'amour propre des autres, a sa source dans leur intérêt propre; c'est un commerce général qui se soutient par un échange d'attentions, & souvent sans un grain de mérite solide qui pût faire lever la balance.

Il seroit à souhaiter qu'on regardat la politesse comme une partie essentielle de l'éducation, surtout de celle des jeunes gens de qua-

* Les Anglois manquent à la politesse, surtout envers les étrangers, par une sorte de vanité bien plus condamnable que celle qui rend les François si polis. Chez ceux-ci: un vice produit une qualité, chez ceux-là, un vice en produit un autre.

lité. On pourroit employer à les y former ce tems qu'on donne à certaines études Académiques qui sont assez inutiles, ou du moins y consacrer quelques-unes de ces heures que nos jeunes Seigneurs passent auprès de leurs chevaux, ou sur le siége de leurs cochers. Il seroit naturel que ceux qui, par leur rang & leur fortune, sont appellés à faire l'ornement de la Cour, n'en fussent pas la honte & l'opprobre par leurs maniéres. Mais je remarque avec peine, qu'il est du bon ton parmi notre jeunesse de l'un & de l'autre sexe, de donner à la politesse le nom de cérémonie & de formalité : de là vient qu'ils la tournent en ridicule, & qu'ils adoptent à sa place une négligence & une inattention offensante pour ceux avec qui ils se rencontrent, & qui, j'ose le dire, les prive eux-mêmes de plaisirs, que peut-être ils n'ont jamais connu, & qui cependant sont de vrais plaisirs.

L'amour & l'amitié produisent nécessairement, & authorisent avec raison la familiarité ; mais alors même il faut que la politesse en marque les bornes ; car il n'est pas rare de voir des exemples de passions & d'amitiés affoiblies, & même tout-à-fait détruites par une trop grande fami-

familiarité : une certaine retenue, une reserve polie assure à cet égard notre plaisir sans le diminuer en rien.

La politesse fait aussi l'ornement & le lien du commerce de la vie ; elle nous attache, elle nous rend chers les uns aux autres ; & en même tems qu'elle nous assure & nous permet une liberté raisonnable, elle met un frein à cette licence indécente dans les discours, qui éloigne les honnêtes-gens, ou qui les revolte contre nous. Les grands talens illustrent un homme, un mérite éclatant le fait respecter, un profond savoir le fait estimer, la politesse seule lui gagne les cœurs.

Je crois devoir la recommander en particulier à mes chêres compatriotes, comme le plus grand ornement de celles qui ont la beauté en partage, & comme la ressource la plus sure de celles qui sont privées de cet avantage. La politesse facilite la victoire, embellit le triomphe, assure les conquêtes ; elle fait, en quelque maniére, d'une belle femme une Déesse ; & elle assure au moins le respect à celles qui n'ont pas assez de charmes pour exciter notre admiration & nos hommages.

Je dirai enfin, que quoiqu'on ne puisse

pas mettre la politesse dans le rang des vertus proprement dites, elle produit cependant tant d'heureux effets, qu'on doit la regarder, non pas seulement comme une chose de pure perfection, mais comme une espéce de devoir.

ARTICLE QUATRIEME.

DISCOURS

Sur cette queſtion : *Le Caffé eſt-il utile ou nuiſible à la ſanté?* *

MONSIEUR de *Juſſieu* dans un ouvrage publié en 1715., diſoit que depuis ſoixante ans qu'on parle du Caffé en Europe, tant de gens en avoient écrit ſans le connoître en effet, qu'on feroit un volume des erreurs dans leſquelles on eſt tombé à ſon ſujet. On peut ajouter, que depuis plus de deux ſiécles qu'il eſt en uſage en Aſie, on feroit pluſieurs volumes des bonnes & des mauvaiſes qualités qu'on lui attribue contradictoirement. L'entouſiaſme a entrainé preſque tous ceux qui l'ont

 défini;

* Quoique ce Diſcours ne ſoit pas dans le genre de ceux qui entrent dans notre plan, nous avons cru qu'il feroit plaiſir à tous les ordres de Lecteurs ; il a été lû dans une ſéance de l'Académie de Lyon ; nous ſouhaitetions que la modeſtie de l'Auteur ne s'obſtinat pas à nous empêcher de le nommer, lui étant déja redevables de l'excellent Diſcours ſur *Tout ce qui eſt, eſt bien.* Vol. III.

défini ; &, ſoit l'obſcurité de cette fêve, qui, quoique dans nos mains, préſente encore bien des difficultés à ſurmonter pour être analyſée parfaitement ; ſoit ſon origine ou ſa découverte, qui tient un peu du merveilleux ; ſoit l'éloignement du pays qui lui a donné la naiſſance ; ſoit enfin le plaiſir qu'on trouve à en uſer ; toutes ces raiſons nous laiſſent encore dans une ſorte d'incertitude, qu'il faut vaincre, s'il eſt poſſible : ayons le courage de chercher des motifs aſſez plauſibles pour prendre un parti, qui ne repugne pas à la raiſon, quand il repugneroit à la mode, & voyons ſi l'uſage du Caffé eſt auſſi bon ou auſſi mauvais qu'on le prétend.

Il ſeroit embarraſſant & fort inutile de diſcuter les différents noms qu'on lui a donnés, & ſous leſquels il eſt connu : le mot Latin *Faba Arabica*, & le mot François *Caffé*, ſuffiſent à cet égard ; laiſſons de même la maniére dont il a été découvert, & s'il eſt vrai ou non qu'un berger l'ait fait connoitre au ſuperieur d'un Monaſtere pour tenir ſes moines éveillés pendant l'office. La comparaiſon qu'on en fait avec le Nepenthe d'Homere eſt une exagération, qui n'a pas plus de vraiſemblance, quelqu'ho-

qu'honorable qu'elle ſoit au Caffé, que la prétention de ceux qui en font remonter l'uſage juſqu'aux Lacédémoniens même, qui n'en ont jamais entendu parler. L'arbre du Caffé, qu'on peut appeller Caffier, croit dans ſon pays natal, qui eſt l'Arabie heureuſe, & même à Batavia où les Hollandois l'ont tranſporté, juſqu'à la hauteur de 40. pieds; ſon tronc n'excéde pas quatre à cinq pouces de diamètre; on y voit en toutes les ſaiſons des fruits, & preſque toujours des fleurs; il fournit deux ou trois fois l'année une recolte très abondante. C'eſt à Mr. de Meſſons, Lieutenant Général d'Artillerie, qu'on doit le premier Caffier qu'on ait vû au jardin du Roi; il avoit cinq pieds de hauteur & un pouce de groſſeur, lorſque Mr. de Juſſieu en a parlé, & je ne crois pas qu'il ait augmenté depuis. Il ne peut être rangé dans une claſſe qui lui convienne mieux que celle des jaſmins, ſi l'on a égard à la figure de ſa fleur, à la ſtructure de ſon fruit & à la diſpoſition de ſes feuilles.

La maniére de préparer le Caffé & d'en former cette boiſſon délicieuſe qui lui a donné tant de vogue, varie chez les différents peuples; ils ſe réuniſſent preſque tous à le rôtir

& à le reduire en farine pour en tirer le suc. On a reproché aux Arabes de tremper dans l'eau bouillante ou de passer au four tout le Caffé qui sort de leur pays, de peur qu'il ne produise ailleurs que chez eux : ce reproche tombe à plus juste titre sur les Colons de l'Amérique, à qui l'interêt, ce guide trop général des hommes, a inspiré de défendre sous peine de mort de laisser sortir du Caffé de leur territoire avant qu'il ait été passé au four ; on le cultive aujourd'hui en tant d'endroits différents, qu'on doit présumer que les Arabes l'ont cédé à d'autres peuples, qui sont venus à bout de le transporter dans tout son entier où ils ont voulu. Cette multiplication du Caffé dans tant de climats différents, est une objection qu'on peut faire à ceux qui le croyent si salutaire ; le climat influe sans doute beaucoup plus sur les arbres & sur les fruits que sur les hommes, il doit les dénaturer : qui peut s'assurer d'avoir du Caffé de l'Arabie heureuse où la Providence l'a placé, dans l'ordre général qu'elle a donné aux végétaux ? où ne va point l'avidité humaine ? quelles tromperies n'éprouve-t-on pas sur cet article comme sur tant d'autres ? Une seconde difficulté plus grande, & qui est attachée à presque

que tout le genre végétal, qui vient de loin, c'eſt que le Caffé ſe deſſéche aſſez promptement, & perd la vertu qu'il peut avoir: les auteurs qui en ont parlé, ſoutiennent que le meilleur Caffé ne peut ſe conſerver plus de cinq à ſix ans, quoique l'opinion commune ſoit de croire qu'il n'eſt jamais meilleur que lorſqu'il eſt vieux: le Caffé frais & humide mis en baril ne ſe conſerve pas.

Les Chimiſtes s'accordent aſſez à dire que le Caffé dans ſa décompoſition donne du ſoufre & du ſel volatil: on reconnoit à ce produit la qualité inconteſtable dont il jouit, de tenir éveillés ceux qui en prennent. Il y a tant à dire ſur ce ſoufre & ſur ce ſel volatil, que je ne l'entreprendrai pas: il y a des ſoufres & des ſels volatils de tant de ſortes, ils varient d'ailleurs ſi fort par la dépendance de la terre & de l'air, qui concourent à la production du Caffé qui les contient, qu'il eſt au-deſſus de la Chimie même d'apprécier leur juſte valeur & de marquer toutes leurs nuances.

On devroit d'abord conclure de cette qualité eſſentielle du Caffé, qu'il n'y a que ceux qui dorment trop qui en ont beſoin; & ce nombre eſt aſſez petit: il faudroit encore connoitre

noitre la ſource de l'aſſoupiſſement dont il s'agit ; car s'il vient de quelqu'engorgement ou de quelqu'obſtruction dans les nerfs, il ne ſeroit pas douteux que l'action du Caffé n'y fût nuiſible ; il augmenteroit le mal au lieu de le détruire : il faudroit enfin ſçavoir aſſez au juſte la ſorte d'eſprits que donne le Caffé, pour en proportionner la fourniture au beſoin qu'on en a. Je vois que les gens les moins endormis en prennent autant que ceux qui le ſont le plus. On doit pourtant opter & convenir, que s'il eſt ſalutaire aux premiers par la vivacité qu'il met dans leur ſang, aſſez forte pour les tenir éveillés, il eſt auſſi nuiſible à ceux qui ne dorment qu'autant qu'il le faut ; il doit produire dans ces derniers une privation de ſommeil infiniment déſavantageuſe, & qui peut devenir la ſource d'une infinité de maux. Je voudrois que ceux qui dorment trop, avant que d'en venir à une boiſſon, de l'aveu de la raiſon, auſſi incertaine que celle-là, euſſent éprouvé des remédes plus naturels que ceux qui ont été placés ſi loin d'eux, & dont l'Univers ſi ancien ne jouit que depuis ſi peu de tems. Me perſuadera-t-on que la diette, l'exercice & l'eau, qui ſont donnés à tous les hommes

& dans tous les pays, si analogues d'ailleurs avec la constitution humaine, ne sont pas des moyens plus certains & plus efficaces que l'espéce de boisson dont nous parlons? J'ai vû plus de gens se plaindre que le Caffé leur ôtoit le sommeil, le quitter même par cette raison, que je n'en ai vû se féliciter d'être délivrés de leur assoupissement par le Caffé: tous croyent qu'il les éveille, & que par le soufre & les sels qu'il leur fournit, il les anime; il reste à sçavoir si en les animant il ne les anime pas trop, si en les agitant il ne les affoiblit pas, & si une sorte d'épuisement ne succéde pas assez vite à ce feu momentané qu'il leur donne: ces effets sont dans l'ordre des choses, & le contraire n'y est point du tout.

Boecler nous apprend que plusieurs personnes sont tombées dans la consomption, pour avoir pris long-tems du Caffé à jeun. La proprieté qu'a le Caffé, d'aiguillonner les fibres & de mettre les humeurs en mouvement, donne lieu de croire qu'il est très nuisible en ce point.

Hoffman prétend que l'usage fréquent de cette liqueur est extrémement préjudiciable aux personnes foibles, dont il affoiblit encore les nerfs: à combien de gens a-t-il causé des trem-

ble-

blements ? Le Caffé, ajoute-t-il, de même que toutes les autres espéces de fève, contient une huile, qui n'est ni balsamique, ni bienfaisante, mais nuisible au systême nerveux, qu'elle attaque toujours de plus en plus.

Slave dans l'épitre dédicatoire qu'il a mise à la tête de son apologie du sucre, rapporte que l'usage trop fréquent du Caffé le jetta dans une paralysie, dont il ne fut guéri qu'en l'abandonnant tout-à-fait. Qui oseroit soutenir que les apoplexies devenues si fréquentes de nos jours, & sur lesquelles je vois la médecine endormie, n'ayent pas une de leurs sources dans l'usage fréquent du Caffé, puisqu'au rapport des Medecins que j'ai cités, il est nuisible aux nerfs & coagule le sang à force de l'agiter ? C'étoit le systême que je soutenois, il y a quelques mois, à un sçavant Jésuite, qui prenoit beaucoup de Caffé, & qui ne répondit à mes raisons qu'en me citant le plaisir & le débarrassement de cerveau qu'il y trouvoit ; il n'a que trop aidé à la preuve du sentiment que j'avançois, par l'attaque d'apoplexie qu'il a essuiée, & qui a degéneré en paralysie, en ne nous laissant qu'une juste crainte de perdre tout-à-fait un homme vraiement estimable.

Si

Si à la qualité active & irritante du Caffé on ajoute l'eau chaude dans laquelle on le prend, & qui de l'aveu de tous les Physiciens resout & affoiblit les fibres de l'estomach & de tout le corps, on conclurra encore plus volontiers avec *Waldschmidius*, que l'usage du Caffé dispose à la paralysie.

Il y auroit de l'injustice à croire qu'il n'y a pas des temperaments à l'abri de ces influences malignes, dont la constitution nerveuse & sanguine est si bien disposée, qu'elle ne peut guères se ressentir de l'usage du Caffé, à moins que cet usage ne soit excessif; mais on ne peut pas en conclurre qu'il fortifie ces sortes de tempéraments; tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il ne les affoiblit pas autant que les autres.

Quant au secours qu'il donne à l'estomach pour aider sa digestion, je ne puis me persuader qu'il ne se suffise pas à lui-même pour operer ses fonctions: toute précipitation de digestion est un mal pour l'estomach qui ne peut que le déranger: quand il ne feroit que l'habituer à ce secours, ce feroit lui nuire. C'est un homme qui dans la pensée d'y voir plus clair prend des lunettes à vingt ans, & qui à cinquante n'a plus non seulement l'usage

de

de ſes yeux, mais trouve à peine des verres, qui puiſſent y ſuppléer. Je croirois que dans les grandes indigeſtions, après avoir bû beaucoup d'eau le Caffé pourroit aider comme beaucoup d'autres drogues à l'évacuation entiére des matiéres qui les ont cauſées ; c'eſt une erreur, qui peut avoir alors ſon utilité, mais que l'habitude rendroit inutile à cette ſorte de bien, en opérant toujours une ſorte de mal.

Je conviens, dira quelqu'un, que ſi nous vivions ſobrement nous nous paſſerions facilement de tous ces ingrediens, que la bonne chére & le luxe ont introduits ; mais comment faire ? il faut hurler avec les loups, & puiſque nous mangeons trop comme tout le monde, il faut bien avoir recours à ces moyens, que j'avouë étrangers peut-être à nôtre tempérament. Cet aveu eſt une avance, dont il ſeroit raiſonnable pour ceux qui la font de tirer parti : qu'ont-ils de plus néceſſaire que leur ſanté pour jouïr des plaiſirs que leur état leur preſente ? De quoi jouit-on quand on n'a plus qu'une ſanté languiſſante ? Que ne ſacrifieroit-on, pas quand on ſouffre, pour ne plus ſouffrir ? Cet aveu ſi ſage ne ſuffit pas à la raiſon, qui l'arrache. Examinons encore ſi le ſecours qu'offre le Caffé

fé à ceux qui font dans le cas, n'eſt pas plutôt une augmentation de mal aſſez conſidérable pour en ôter toute idée de bien & de ſecours, comme on oſe le croire. Pour nous en convaincre, revenons à la nature du Caffé; reprenons ſon ſoufre, ſon ſel volatil, ſon huile, ſes parties terreſtres, qui dans l'état de la plus parfaite cuiſſon, du meilleur acabit du Caffé, ne peuvent changer leurs proprietés néceſſaires, qui ſont d'agiter le ſang, de rendre ſa circulation plus languiſſante dans l'extrémité des petits vaiſſeaux, d'obliger les ſucs épais, viſqueux & terreſtres d'y croupir; & quand une fois leur cohéſion a commencé par l'accrétion & la combinaiſon des parties ſimilaires, à former des obſtructions qui produiſent des engorgements & tous les ſymptomes qui en ſont la ſuite.

Je n'ignore point tout ce qu'ont dit des auteurs célébres à l'avantage du Caffé, les prodiges qu'ils lui ont attribués: des eſtomachs rétablis, des maux de tête habituels diſſipés, des temperaments même fortifiés par ſon uſage, ſont les moindres effets de cette boiſſon ſalutaire: je ne doute pas que ceux qui ont avancé ces faits ne les croyent; je doute ſeulement

qu'ils

qu'ils les croyent avec raison. Il n'y a guéres que les gens de l'art, qu'on puisse consulter avec quelque sorte de confiance; ils connoissent l'économie animale; plusieurs se sont donné la peine d'examiner les principes constitutifs du Caffé; & parmi ceux-là il n'en est aucun, qui conseille indifféremment le Caffé à à tout le monde; quelques-uns en dissuadent ceux qui leur demandent ce qu'ils en pensent. Pour avancer un sentiment favorable au Caffé & qui fût fondé, il seroit à propos de démontrer, que de plusieurs moyens mis en œuvre pour opérer une guérison, le Caffé seul a pû la produire; c'est ce que je ne croirai que lorsque j'y serai forcé par l'évidence. Je ne fonde aucune opinion recevable sur les hommes en général, qui, sans teinture de médecine & de connoissances naturelles, parlent du Caffé sans sçavoir ce qu'ils disent, ignorent également si leur estomach est chaud ou froid, ce qui lui convient comme ce qui ne lui convient pas, & se conduisent sur le Caffé, comme sur tout le reste, par prévention, par mode & souvent par caprice.

Il n'est pas si facile de répondre à ceux qui n'opposent à toutes les raisons qu'on leur présente

présente pour les détourner de cet usage, que l'habitude où ils sont d'en prendre & que le plaisir qu'ils y trouvent; j'en ai vû plusieurs disputer sur le Caffé & se retrancher à la fin sur cette habitude & sur ce plaisir: j'avouë que j'ai été de ce nombre, & que convaincu par un Médecin célébre, qui vient de s'immortaliser en France, je me défendis encore par ces deux moyens, qui ne laissent pas d'avoir de la force; il m'attaqua alors par les armes de la Philosophie, toujours victorieuse dans ses mains; il me fit honte de laisser ma raison esclave d'une habitude & d'un plaisir, qui pouvoient nuire à ma santé; je cédai à sa persuasion, & je m'en trouve bien: combien d'ennemis qu'on redoute de loin & qu'on terrasse de près! Il n'est pas le premier cet homme habile qui ait avancé que le Caffé étoit un poison lent; tous ces phénomènes que l'on cite (& qui par dérision appellent le Caffé un poison lent en effet, puis qu'il y a quatre-vingts ans qu'ils en prennent sans le ressentir) ne prouvent rien en faveur du Caffé: par la raison que ce sont des phénomènes, on ne peut rien en conclûre pour le general des hommes; il reste toujours à constater s'ils n'auroient pas autant vécu, &

plus encore, ſans le Caffé, & s'ils n'ont pas éprouvé des incommodités, qu'on peut croire être l'apanage du Caffé; il ne s'agit pas abſolument de vivre long-tems, le point capital eſt de vivre ſans ſouffrir.

On croit avoir tout dit lors qu'on a aſſuré qu'on prend du Caffé depuis long-tems & qu'on n'en reſſent aucun mauvais effet, comme s'il ne ſe paſſoit pas dans la combinaiſon & dans le rapport de nos fluides & de nos ſolides une infinité de choſes, qui ne ſont ſenſibles qu'à la longue, qui acheminent le mal pas à pas, & qui ne s'annoncent véritablement que lorſque le mal eſt tout-à-fait à ſon comble: ajoutez encore que la nature de nos maux eſt ſouvent ſi peu connuë, que le ſouffrant qui les reſſent eſt auſſi embarraſſé de les définir que celui qui doit y remédier, & qui ne peut en juger qu'à travers le voile épais de nos corps & que par des ſymptomes équivoques. Si la nature du mal eſt ſi peu connuë, les principes qui l'on produit ſont encore plus obſcurs: mettons le Caffé dans le rang des cauſes qui produiſent ces ſortes de maux, il eſt à la mode, il eſt délicieux au gout, il embaume, il vient de loin, il amuſe, il réveille, il anime

même; en faut-il davantage pour l'aimer & pour s'étourdir sur les mauvais effets qu'il peut causer? Il semble qu'il y a de l'humeur à le condamner: peut-on le soupçonner de quelque malignité en le montrant sous des dehors si séduisants? Sommes-nous donc si neufs sur cette maniére d'être trompés? Ne nous est-il jamais arrivé d'être trahis par ce que nous aimions le plus?

Cette multitude de peuples, qui prennent beaucoup de Caffé, n'est pas une objection: il y a tant d'erreurs universelles, qu'il ne faut pas être effrayé d'y joindre encore celle-là; elle n'est pas la plus pernicieuse de celles qui aveuglent le genre humain; mais ces peuples même n'ont-ils point de maux qui leur étoient inconnus il y a deux ou trois siécles? les vapeurs des Orientaux, leur énervement est un mal nouveau chez eux selon leurs anciennes histoires; la force des Turcs n'est plus qu'un proverbe; j'oserois parier que leur population est moindre qu'elle n'étoit autrefois.

La Providence ne fait rien en vain, dit-on; pourquoi auroit-elle donné au Caffier une si grande fertilité, si son fruit étoit inutile ou nuisible aux hommes? Je réponds, 1°. Qui som-

mes-nous pour lui demander compte de ses desseins? Plus la Philosophie gagne, & plus cette raison acquiert de valeur pour combattre les divers systêmes de l'arrangement de l'Univers. 2°. Si sa volonté eût été qu'il nous fût utile, elle ne l'auroit pas laissé ignorer pendant tant de siécles, & ne l'auroit tout au plus destiné qu'à ceux chez qui il nait. 3°. Combien de monstres & d'insectes qui n'ont que trop de fécondité !

Je ne suis point détourné de ma pensée par la découverte récente de tant de drogues employées si utilement dans la Médecine, & qu'on tire de si loin ; ce sont des secours, mais quelquefois funestes & dont on abuse souvent ; ils jettent dans le traitement des maladies un merveilleux, qui nous nuit encore plus qu'il ne nous sert. La nature simple n'a pû avoir eu un besoin si essentiel de tant de secours éloignés ; il est bien plus question de l'étudier, de l'aider, de la conserver par des moyens aussi simples qu'elle, que de l'étonner par des breuvages étrangers, nouveaux, violents & sur lesquels il reste toujours un doute, une incertitude, qui fait trembler.

Qu'a-t-on découvert de plus utile que

l'or ? Il y a près de deux mille ans que cette découverte, bien inférieure à celle qui s'est faite depuis, inspiroit aux sages de ce temslà des malédictions contre ceux qui avoient fouillé la terre pour y chercher ces richesses, la source & l'origine de tant de maux : *effodiuntur opes irritamenta malorum.*

Si l'on se réduit à dire qu'on fera du Caffé ce qu'on fait de tant de boissons qu'on sçait bien être nuisibles au corps & dont on use toujours quoi qu'il puisse en arriver, je n'ai rien à répondre à ce déraisonnement; je n'examine pas si le plaisir qu'on y trouve est assez vif & assez séduisant pour l'emporter sur la persuasion où l'on est du danger qui le suit; il sera vrai au moins qu'on ne colorera plus ce plaisir si modique ou si grand, d'une utilité qu'il n'eut jamais pour la santé.

On trouvera peut-être que je décide bien souverainement sur une matiére susceptible au moins de partage, puisqu'il y a presqu'autant de Médecins qui disent du bien du Caffé, qu'il y en a qui en disent du mal. Tout ce qu'on peut me reprocher c'est de m'être rangé du côté des ennemis du Caffé; j'ose avouer que je les crois mieux fondés en principes que

les autres. Je vai plus loin; je présume assez avantageusement de ceux qui le soutiennent encore, pour penser qu'il y a plus de complaisance que de vérité dans leur sentiment, qu'ils se font un monstre de combattre la mode & le préjugé, que pour adoucir à leurs malades la sévérité des remédes qu'ils leur ordonnent, ils leur permettent le Caffé comme pouvant les amuser beaucoup & ne leur nuire que foiblement.

Il y a une classe d'êtres qu'il est si difficile de combattre de front, qu'il faut séduire parce qu'ils sont incapables d'être persuadés, que je ne suis pas surpris qu'on n'ose pas les contredire ouvertement. Je me garderai bien de penser qu'il y ait des Médecins, qui ignorent les qualités du Caffé faute de les avoir examinées selon la recette de leur art, qui n'opinent que du bonnet quand on les consulte en passant à l'avis des docteurs qui conseillent le Caffé, qui craindroient d'innover sur un sujet reçu quel qu'il soit, qui s'abstiennent de revolter en aucun cas des gens à qui ils ont peut-être plus envie de plaire qu'ils n'en ont de les guérir, faute d'en sçavoir les moyens.

Deux célébres Médecins, *François Duncan* &

& *Hecquet*, eurent le courage, il y a environ trente ans, de s'élever contre le Caffé; il n'a pas été couronné par le succès; combien de vérités ont eu le même sort! Il ne faut pas se lasser d'en dire; il y a toujours quelqu'un qui en profite; le tems amène des révolutions dans les esprits comme dans le gouvernement du monde; il arrivera peut-être un jour qu'on sera étonné d'avoir connu si tard le danger de l'usage du Caffé; que ne dira-t-on pas alors contre une mode qui a eu tant de cours? On blâmera les Médecins de ne s'y être pas opposés plus formellement; on taxera les hommes de legéreté sur les objets qui leur sont les plus essentiels: en attendant que la lumiére se montre, je ne demande pas mieux que d'être éclairé si je me suis trompé, je n'ai point de prévention contre le Caffé, je l'aime encore comme ces personnes qu'on a beaucoup aimé, que leurs défauts n'empêchent pas d'être toujours chéres, mais avec lesquelles on sent qu'il est dangereux de conserver des rélations.

Je finis par cette pensée, qui a fait beaucoup d'impression sur moi, & que je voudrois rendre aussi efficace sur tout le mon-

de. Suppoſons que tout ce qu'on a dit ſur le Caffé pour & contre ſoit à peu près égal, il eſt conſtant qu'en ramaſſant les preuves de part & d'autre, il paroit que le bien qu'a fait le Caffé à quelques perſonnes eſt fort incertain, puis qu'on ne peut le démontrer, & que le mal qu'il a fait à d'autres, eſt très certain, puiſque ce n'a été qu'en répétant des expériences fâcheuſes, qu'on s'eſt abſtenu d'en uſer; je n'apporte que les inſomnies & les tremblements devenus ſi ſenſibles pour une infinité de gens, & qui n'ont ceſſé pour eux que lors qu'ils ont ceſſé de prendre du Caffé. Or dans la nuit obſcure où nous vivons ſur la nature des choſes, quel meilleur guide avons-nous que l'expérience? Le Médecin célébre dont j'ai parlé dans ce Mémoire, & à qui je l'avois adreſſé, m'a fait une réponſe, que je ne crains pas d'inſérer ici pour l'utilité publique.

» Si le Caffé ſe buvoit froid ou à la glace, » il feroit bien moins de mal; le véhicule tié» de ou chaud en fait encore plus que le » Caffé qu'on y infuſe : les Turcs le boivent » preſque froid. Ce qu'il y a de bien ſûr, » c'eſt que depuis l'uſage général des boiſſons

» chau-

» chaudes dont la plus foible moitié du genre
» humain abuse le plus, il s'est joint aux
» maladies connues & décrites par les anciens,
» de nouveaux maux, qui leur étoient incon-
» nus. Ces nouveaux maux, dont le siége est
» dans les nerfs, sont à present un peu plus
» de la moitié des maladies des gens aisés. Ce
» qu'on nomme le peuple ne s'en ressent, à
» quelques exceptions près, que dans les pays
» où l'exemple, mais plus encore l'économie, lui
» fait préferer à l'usage du vin trempé ou de
» la Biére celui du Thé ou du Caffé; c'est une
» des principales causes de la foiblesse des Ba-
» taves nos contemporains; leurs péres & les
» anciens Germains, qui ne buvoient que de
» l'eau froide ou de la biére, faisoient trem-
» bler les Gaulois. *Voyez* Tacite.

» La vie sédentaire & retirée des femmes
» a fait de l'usage des boissons chaudes un
» amusement pour elles; elles se le procurent
» sans peine, & il ne coute presque rien; &
» comme ce qui reste de mœurs ne leur per-
» met pas encore d'en corriger l'effet par l'u-
» sage du vin & des liqueurs fortes, elles en
» souffrent plus que les hommes; ces femmes
» ainsi affoiblies sont moins fécondes, & si

» elles

» elles le ſont, c'eſt à pure perte; les fauſſes-
» couches ſont plus fréquentes, & les enfants,
» qui échapent au naufrage, plus foibles &
» plus délicats. C'eſt ainſi que la foibleſſe de
» la race humaine ſe perpétue, que les mala-
» dies des nerfs deviennent héréditaires, & que
» la propagation diminue.

ARTICLE CINQUIEME.

REFLEXIONS

Sur le MAIS.

ON appelle la particule *Mais*, une particule *adversative*. Que le *Mais* eſt haïſſable! C'eſt la particule de la *médiſance*, & des exceptions déſavantageuſes. *Darilas* eſt un honnête homme, *mais* .... *Uranie* a beaucoup de mérite, elle a de l'eſprit, de la politeſſe, du tour, des maniéres; elle eſt enjouée, ſérieuſe; elle fait d'elle tout ce qu'elle veut, *mais*.... Le *P. Bourdaloue* eſt un bon Prédicateur, *mais* .... Mais d'où vient, pour dire *mais* à mon tour, d'où vient que le bien qu'on dit du prochain ne fait que friſer l'oreille, & que le *mais* eſt écouté de toutes les oreilles?

Mais eſt encore la particule de *l'objection*, terreur de la pareſſe, & de l'orgueil. Comme ce dernier prétend à l'infaillibilité, il faut néceſſairement livrer bataille au *Mais*. S'il arrive que le *Mais* ait raiſon, l'orgueil entre en furie,

rie, il ſe déſarçonne, il ſort des rangs, il dit des injures, il prend le ton des héros d'*Homére*, il laiſſe la victoire au *Mais*, au grand plaiſir des Spectateurs qui ordinairement ſont les bons amis du *Mais*. A l'égard du pareſſeux, s'il lui échappe de dire quelque choſe, voici le *Mais* qui l'oblige à parler encore. Autre ſupplice bien plus grand que celui de l'Orgueil, parce que ce dernier ſe conſole du *mais* dans la confiance d'en triompher. Oui, le pareſſeux aimera mieux reculer devant le *Mais* que d'en ſoutenir l'aſſaut.

Le *Mais* eſt auſſi la particule de la *contradiction*. Car la contradiction eſt différente de l'objection en ceci: c'eſt que l'objection ouvre la carriére d'une conférence, ou plutôt d'une diſpute dans les formes, au lieu que la contradiction eſt du reſſort de la converſation, elle en eſt le fléau. *Polemon* a du mérite infiniment; il a beaucoup d'eſprit, & ſa converſation plairoit, s'il n'étoit pas toujours à l'affut de la contrarieté, & s'il n'avoit pas toujours le *Mais* ſur le bord des lévres. Il n'y a rien de plus redoutable que ce caractére pour les eſprits doux. L'objection, & la contradiction ont ceci de commun, c'eſt que l'une & l'autre bleſſent

ſent l'orgueil & la pareſſe. Pour l'orgueilleux, il n'eſt pas à plaindre s'il eſt homme d'eſprit, pourvû qu'il ne ſoit point pareſſeux. Il eſt au contraire flátté par la contradiction, parce qu'il a réponſe *à qui va là?* MAIS ſi n'ayant point d'orgueil, il ſe trouve pareſſeux, il n'y a eſprit qui tienne; il aimera mieux ſouffrir la contradiction que de contredire à ſon tour, être le plaſtron que de porter la botte ou de la parer.

Mais eſt auſſi la particule du refus. Je voudrois bien vous donner, ou vous prêter ceci, ou cela, *mais* j'en ai beſoin. Je ſuppoſe un homme opulent au-delà de ce que peuvent poſſéder, non des particuliers, mais des Princes & des Souverains, il me ſemble l'entendre dire: Ah! que n'ai-je les tréſors d'un Créſus! Quel plaiſir de faire fleurir les Arts & les Sciences, d'aller au devant des beſoins de la République, de faire des fondations pieuſes, de ne permettre pas que perſonne ſouffre, non ſeulement dans les lieux où je ſuis établi, mais même dans des climats éloignés! *Mais*.... Il n'y a point de *Mais* qui trouve plus de raiſons à alléguer que celui-ci.

Mais eſt une particule fatale à l'ambition, &

à

à la vanité, ces ſources inépuiſables de déſirs. Elle arrête ordinairement tout court les *je voudrois*. Si on conſulte l'intérieur des hommes, il ne s'en trouvera guéres qui ne fuſſent bien aiſes d'être Grands, d'être Princes, & Rois; & même, à voir la conduite des Grands envers leurs inférieurs & leur aigreur dans les mauvais ſuccès, on comprend aiſément qu'un peu de Divinité ne les incommoderoit pas, *Mais*... Non ſeulement cela, le *Mais* vient impitoyablement à la traverſe des commodités de la vie, & même du néceſſaire. Je voudrois avoir un caroſſe, *Mais*... Je voudrois bien avoir du bois pour me chauffer, un habit pour me garantir du froid cet hyver, &c. *Mais*... Il ne devroit point y avoir, dira-t-on, de pareils *mais* en pays d'humanité, je l'avouë, *mais*.... Le *Mais* eſt donc auſſi la particule de l'avarice, & le bridon de la généroſité, & de la compaſſion.

Le *Mais* eſt la particule favorite du grand adverſaire de tout bien, c'eſt l'inſtrument funeſte des controverſes, c'eſt-à-dire d'un des plus grands fléaux de la Societé & de la Religion. Quand le Prince de la paix vint au Monde pour réunir le genre humain, il ne trouva point de plus grand Antagoniſte que le *Mais*. Les Apôtres alloient

porter

porter la doctrine salutaire par tout le monde; à peine eurent-ils passé de Jérusalem à Antioche, que le *Mais* les obligea d'y retourner pour arrêter les progrès de la contradiction. Inutilement. Le *Mais* a toujours été le plus fort. Après avoir fait la guerre à la paix avec la plume, il s'est armé du fer, il a allumé le feu, & il a fait du monde le théatre de mille scènes sanglantes. En un mot on peut dire que le *Mais* est la remore de tous les agrémens de la vie.

Il y a pourtant des occasions, où le *Mais* est assez aimable. Qu'il vient à propos dans la bouche d'un fâcheux! Je vous entretiendrois plus long-tems, *Mais*... D'un Prédicateur ennuyeux; il seroit temps de passer à ma seconde partie, *Mais*.... J'aime bien le *mais* qui me sauve d'une visite active ou passive quand elle est incommode. Si le *Mais* ne retenoit la colere, que de fracas en mille occasions! Neptune alloit lancer son trident contre Eole, *mais* ....

Quos ego ....
Sed motos præstat componere fluctus.

» Par la mort... Il n'acheva pas, car il avoit
» l'ame trop bonne.

En un mot je me reconcilierai avec le *Mais*, s'il ne s'employe jamais que pour exprimer les obstacles au mal, & au crime. A R-

ARTICLE SIXIEME.

LETTRE A M....

Sur la queſtion propoſée par l'Académie de Marſeille: *Le bonheur eſt-il plus commun chez les grands que chez les petits?*

Monsieur,

IL m'a paru par les notes dont vous avez accompagné le diſcours couronné par l'Académie de Marſeille, que vous croyez le Pére *Menc* plus Orateur que Philoſophe, & que ſi vous lui euſſiez adjugé le prix de l'éloquence, vous lui auriez refuſé celui de la vérité. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les deux autres compétiteurs ont pris le même parti que lui. J'aime à croire, que ç'a plûtôt été chez eux amour de l'humanité, qu'envie de briller dans le paradoxe, ou ſimplement d'humilier un peu nos Maîtres. Mais quelque plaiſir qu'il y eût à les en croire, puiſ-

puisque le nombre des heureux se trouveroit par-là décuple au moins de celui des misérables, ils n'ont pas démontré leur thése, & surement ils ne l'ont pas fait, parce qu'ils n'ont pû le faire. Votre suffrage m'enhardit à en chercher les causes. Je ne ferai qu'indiquer mes réfléxions; il sera aisé de les déveloper. Vous les inférerez dans le *Choix Litteraire*, si elles en sont dignes; au cas que vous ne les trouviez pas telles, je n'en lirai pas avec moins de plaisir ce recueil, qui me paroit le plus intéressant de tous les ouvrages périodiques.

En posant pour accordé, que le bonheur nait de la vertu; si je prouve qu'il est plus aisé aux Grands qu'aux Petits de la pratiquer; si je prouve qu'ils courent moins de risque de l'abandonner; cela suffira, je pense, pour refuter l'assertion des trois Orateurs.

Qu'il me soit permis de faire une remarque préliminaire sur ce style Académique & fardé, plein d'antithéses & de fleurs, mais qui exclut toujours ces vérités grandes & fortes, qui montrent que l'Auteur posséde bien son sujet, qui donnent au lecteur ce sublime plaisir qu'il goute à la vuë de l'évidence, qui

forcent le préjugé à se taire, & toujours quelques hommes à y renoncer. Il semble qu'on dispute pour avoir le prix; ne suffiroit-il pas de le mériter ?

Le Grand qui veut être vertueux, peut très aisément le devenir. C'est pour lui que naissent les Platons & les Aristotes. Il n'a pas moins de secours pour pratiquer ses devoirs, que pour s'en instruire; il fait lui seul un parti, il peut braver le ridicule & la mode, il est né pour donner l'exemple, & quand il en donne un bon, il fait toujours des prosélytes : les Catons forment les Brutus. Avec quelle joie la multitude ne se répand-elle pas en éloges sur son bienfaiteur? Et l'on sait quelle force les applaudissemens prêtent à l'athléte : il peut donner à sa vertu tout son essor; quel plaisir pour l'homme de bien!

Il y a même telle vertu, qu'il est seul à portée de pratiquer. C'est à lui qu'est reservé le plaisir de jouïr du regard d'un heureux sorti de ses mains; il s'éléve au mérite en le caressant; s'il est libéral, on l'honore, eut-il d'ailleurs mille vices; on l'adore presque, s'il l'est avec affabilité. Car ce qui grave le Petit, est moins d'être traité en Petit, que la

crainte trop bien fondée de n'être compté pour rien. Mais quand il voit que les Grands s'occupent de lui, qu'ils entrent dans ses besoins, qu'ils le supposent homme, il seroit prêt à les croire eux-mêmes des Dieux.

Il faut avouer qu'il est rare que les Grands jouïssent de ce bonheur, que leur donneroit la vertu; mais c'est précisément pourquoi les Petits sont corrompus & malheureux. J'appliquerai aux premiers ce qu'un grand homme dit avec raison du pouvoir du sexe; les Petits seront toujours ce qu'il plaira aux Grands qu'ils soient; vicieux, quand leurs maîtres le sont; flateurs, vils complaisans, amateurs de tous les petits mérites, quand c'en sera un pour plaire à Son Excellence; prêts à se tourner du côté de la probité, quand on se mettra par-là sur le bon ton, quand elle sera le chemin des graces & de la faveur. La vertu des Romains se soutint, tant que les Patriciens gardérent la leur; mais quand, en introduisant le luxe, ils eurent augmenté les besoins du Plébeien, & se furent ôté les moyens de le soulager; quand ils eurent versé le sang des Gracques; (a) cette

(a) Ce sera une honte éternelle aux Grands, que le premier sang citoyen que les troubles civils firent couler à

cette multitude immense à qui l'on refusoit le nécessaire, ne voulut plus donner les emplois, elle les vendit; & ceux qui avoient vendu la gloire de Rome à l'étranger, ou pillé les Provinces de son Empire, en furent les acheteurs. Mais à quelque excès que la corruption fût montée, je doute que les mœurs n'eussent pû renaître, si Caton avoit pû obtenir des Grands, comme Lycurgue & Cléomène l'avoient obtenu de Sparte, un nouveau partage des terres.

Supposons cependant un homme du peuple assez vertueux pour mériter d'être heureux; le sera-t-il? Non, Mr. Le plus puissant encouragement, la plus délicieuse recompense de la vertu, est ce sentiment de sa propre excellence, qu'elle inspire à celui qui la pratique. Or cet encouragement manque absolument au Petit; que dis-je? De toutes les vertus qui sont à sa portée, il n'en est peut-être point dont on ne se fasse un titre pour le ridiculiser & le mépriser. Sa frugalité est la marque de

---

à Rome, ait été celui de deux hommes, qui vouloient bien que les Grands fussent très grands, c'est-à-dire, très riches, mais qui ne vouloient pas que la patrie laissât deux-cent-mille de ses enfans misérables. Quoi, barbare Noble, tu n'es pas content de 500 arpens de terre, & ton frére n'en a pas cinq piés!

de ſa miſére; ſon aſſiduité au travail, un tribut qu'il paye pour exiſter; ſon obéiſſance aux loix, néceſſité; la chaſteté eſt dès long-tems une preuve de roture, & il s'en faut bien que ſa pieté lui donne autant de relief qu'au Déiſte l'incrédulité. En un mot, il anime de tout ſon pouvoir les vertus des Grands, & ceux-ci ne lui tiennent compte d'aucune des ſiennes. Souvent même ſes vertus l'empêchent d'en acquérir d'autres. C'eſt ſon travail opiniâtre & preſque ſervile, qui perpétue ſon ignorance, qui émouſſe toute la vigueur de ſon ame; ce ſont les déférences, les ſoumiſſions perpétuelles qu'on en exige, qui enſeveliſſent enfin chez lui toute idée de ſa grandeur originelle; il eſt exemt de vices, plutôt qu'orné de vertus, & tout ſon bonheur ſe réduit à n'être pas dans la miſére (b).

(b) Je remarquerois ici, ſi vous ne l'aviez déjà fait, que toute perte eſt eſſentielle au petit, & lui devient ſouvent irréparable. Or de combien de côtés ces pertes ne le menacent-elles pas? La guerre ſeule, toujours allumée par l'ambition des Grands, la guerre de combien de maux n'eſt-elle pas mére? Elle dépeuple les campagnes, & améne la famine; elle ruine le commerce, elle cauſe de longues ſaiſons mortes aux Artiſtes. Celui qui avoit le commode, eſt réduit au néceſſaire; le pauvre tombe dans la miſére; grande tentation de tomber dans le crime, qui le méne irrémiſſiblement à la mort. Et l'on nous vient dire, que les Petits ſont heureux!

Que ſi pourtant doué par la nature de talens ſupérieurs, & plein de magnanimité & de courage, il oſe chercher les occaſions de les développer, la multitude à la vérité le portera par ſes vœux, mais la cabale des Grands, toujours mieux liée & mieux entendue, repouſſera bientôt l'homme nouveau : il lui eſt défendu d'être un Héros, ou du moins d'oſer le paroître ; & ſuppoſé que le ſalut de l'Etat dépende de lui, ce ſera merveille, ſi la vanité des Grands ne les fait s'expoſer à perdre la patrie, plutôt que de recourir à un Sauveur plébeïen. On ſent qu'avec ſi peu d'encouragemens, ou pour mieux dire, ayant tant d'obſtacles à vaincre, le Petit ne doit guère avoir qu'une petite vertu, bien inſuffiſante pour le rendre heureux. Encor peut-être ne l'auroit-il pas, ſans les précautions que les Grands qui en ont beſoin, ont priſes pour la lui aſſurer, en établiſſant des loix égales en apparence pour tous, mais dont ils ſavent bien éluder & l'obſervation & les peines (c).

On

(c) Plus l'humanité lui doit, plus la ſocieté lui refuſe ; ſi quelquefois il obtient juſtice, c'eſt avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace ; ſi ſa pauvre charette renverſe, loin d'être aidé par perſonne, je le tiens heureux, s'il évite en paſſant les avanies des gens leſtes d'un jeune Duc ; toute aſſiſtance gratuite le fuit, précisément parce

On passe au Puissant presque tous ses désordres; il ne faut pas, dit-on, déshonorer la famille. On n'en pardonne aucun au Petit; c'est pour lui qu'ont été inventées les prisons, les liens, les carcans, les fouets, les potences & les roues. Le Puissant concussionne impunément ses vassaux réduits au nécessaire, & qui par-là même n'ont garde d'entrer en procès avec lui. Le gibet venge le Seigneur d'un misérable qui lui a enlevé une partie de son superflu. Le Petit aime le Grand, quand il n'en reçoit point de mal; le Grand pense faire honneur en acceptant ses services; & qui pis est, celui-ci a la bassesse de l'en croire. Chargé presque seul de la pesanteur des impôts, que l'avarice des Publicains vient doubler encore, comment vivroit-il heureux? il a peine à vivre. Comparera-t-on l'ennui qui s'assied quelquefois avec le Magistrat sur le Tribunal, aux angoisses mortelles d'un plaideur, qui a trop de vertu, ou trop peu d'argent pour acheter la justice? Le Capitaine

parce qu'il ne peut la payer, & je le tiens pour un homme perdu, s'il a l'ame honnête, une fille aimable, & un puissant voisin. *Discours sur l'économie politique, Encyclopédie. T. 5.*

fraude impunément le soldat d'une partie de sa paye, & le fait pendre, s'il a maraudé.

Après tout, si le bonheur se trouvoit dans les étages inférieurs, le Riche, le Puissant n'est-il pas toujours libre de descendre ? Mais non, ceux qui commandent, ne renoncent guère au commandement; que dis-je? il n'est rien qu'ils n'employent pour monter plus haut: & les petits ne manquent pas l'occasion de cesser de l'être. Qu'on ne dise point, que si les premiers se trouvoient bien de leur état, ils ne chercheroient pas à le changer; c'est précisément parce qu'ils trouvent du plaisir dans l'autorité, qu'ils veulent augmenter leur pouvoir, dans l'espérance d'augmenter leur félicité. Et en effet il n'est pas difficile de sentir qu'il est plus doux d'être accablé de solliciteurs que de solliciter soi-même. Enfin, ce ne sont point les Grands qui appellent la mort à leur secours, ce ne sont point eux qui se la donnent; ce crime affreux, si contraire à la nature, qu'il est presque pardonnable, est le crime du Petit, qui succombe sous la grandeur de ses maux.

Qui ne feroit après cela étonné de la conclusion du P. *Menc*? Trois choses me paroissent l'avoir induit en erreur. Il n'a entendu

par

par les Petits que ceux de l'état médiocre; il les a ſuppoſé vertueux, & les Grands toujours vicieux; & il auroit raiſon, ſi tout cela étoit légitimement ſuppoſé. Mais je crois 1°. que l'Académie a voulu donner un ſens plus étendu au mot de Petits, & qu'elle a entendu par-là tous ceux qui obéiſſent, qui travaillent, qui ne ſont pas Grands. 2°. Il s'en faut bien que ceux qui jouïſſent de la médiocrité, ſoient tous vertueux; ils en veulent preſque toujours ſortir; ce qui leur en ravit toutes les douceurs. Avant même que d'en être ſortis, ils en prennent les airs & les maniéres; ce qui aboutit ſouvent à les mettre au-deſſous de leur premier état. 3°. Enfin il n'eſt pas vrai que tous les Grands ſoient corrompus; il eſt des Publicola parmi les Appius, & des Titus parmi les Tibéres; & doutera-t-on que ces grands hommes fuſſent heureux? La calamité publique eſt même en un ſens pour eux une nouvelle ſource de bonheur, par le plaiſir qu'ils goutent à la ſoulager. Concluons. Je crois que les Grands ſont plus heureux; que les médiocres, toute proportion gardée, le ſont plus ſouvent; & que la derniére & la plus nombreuſe claſſe ne l'eſt preſque jamais.

Les

Les deux premiéres manquent la félicité par leur faute, & la troisiéme en partie par sa faute, & beaucoup plus par celle des autres. Les Grands pourroient seuls, en se rendant heureux, faire la félicité universelle; il ne faudroit qu'être bienfaisans. La bienfaisance leur enléveroit avec le superflu les moyens de se livrer à la mollesse, de séduire l'innocence, d'écouter l'ambition & l'orgueil; l'appât des flateurs deviendroit le pain des malheureux, leurs Palais les asyles de la vertu, & leur conscience un lieu de délices. En descendant au second étage, ils calmeroient l'envie, ils y feroient rester ceux que la vuë chagrinante de plus grands qu'eux portoit à en vouloir sortir, & ils y feroient monter ceux du dernier rang. Et ne croyez pas qu'un tel sacrifice demeurat sans recompense: les Plébeïens de Rome, après avoir obtenu l'entrée du Consulat, n'y nommérent pendant long-tems que des Patriciens. Les Grands obtiendroient de l'amour ce qu'ils acquéroient auparavant par l'intrigue & la corruption; tous seroient grands; tous seroient heureux, parce qu'ils seroient tous vertueux (d). En

(d) Je ne saurois mieux finir cet éloge de la bénéficence, que par un trait du *Spectateur*, qui parle d'un Lord, à l'enterrement duquel il se trouva trois mille pau- vres

En cas que les Grands ne veuillent point de ce bonheur, ce que je n'ose promettre, je conseillerois aux médiocres de ne point chercher à acquérir une puissance & des facultés qui n'étendroient que leur devoir. S'il m'étoit permis devant le beau monde, de parler de Dieu à ceux qui n'ont d'autre appui, je promettrois aux pauvres sa bénédiction sur leur travail, leur frugalité & leur modestie; je leur dirois que la vie est courte, & qu'un jour peut-être ils seront aussi grands Seigneurs que ceux dont ils souffrent à présent les dédains & les injustices.

---

vres tous fondans en larmes. Jamais Conquérant eut-il un si beau jour en sa vie, que le fut pour ce Seigneur celui de sa sépulture ?

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS

Sur la Manie de Rimer. *

TOus les hommes dont le caractére d'esprit est disposé à la belle Littérature, ressentent, sur-tout dans la jeunesse, les efforts d'un attrait séducteur pour la Poésie; le plus grand nombre ne s'y refuse point; quelques-uns le suivent avec ardeur, & s'y livrent sans réflexions. Les premiers essais, dans ce genre, les éblouïssent; ils n'examinent point si la nature a parlé; bientôt ils ne sont plus capables de faire un retour sérieux sur les dispositions qu'ils en ont reçuës, & sur l'usage des talens qu'elle leur a confiés; ils oublient ce qu'ils doivent à la Société; ils croyent y tenir un rang assez distingué dès qu'ils y font des vers, & c'est le premier écueil de leur amour propre.

Il est inutile d'observer qu'il ne s'agit point ici

* Par Mr. Le Corvaisier Secretaire de l'Académie Royale d'Angers.

ici de ces hommes privilégiés, que le génie de la Poësie inspire, qui conduits comme par une puissance supérieure, sont bientôt placés sur l'Hélicon; ce sont des aigles qui peuvent s'élever assez haut pour fixer leurs regards assurés sur l'astre qui répand la lumiére, parcourir toute la nature, nous en rapprocher les objets ornés & embellis, & se retrouver de niveau avec nous pour recevoir nos hommages, souvent nous instruire, & toujours occuper agréablement nos loisirs. Ces heureux mortels portent des caractéres trop distinctifs pour être confondus avec ces versificateurs, qui n'ont d'autres talens que celui de déguiser une Prose languissante, sous une mesure qui la resserre, & la rime qui la termine.

Mais l'objet de cette dissertation seroit-il d'interdire absolument la liberté de rimer? Entreprenons-nous de proscrire ces petites piéces d'occasion & de société, qui amusent & qui sont sans conséquence? Non, un Littérateur peut faire quelques vers, n'en fit-il que de médiocres. Plusieurs prétendent même qu'il est à propos de s'y appliquer quelquefois, afin de connoître la valeur des termes, & de se procurer par la dépendance de la rime & des con-

structions

ſtructions Poëtiques, une maniére plus vive & plus variée d'écrire en proſe.

On ne s'éléve ici que contre la manie de rimer, contre la verſification dans le genre inférieur, contre ces rimailleurs d'habitude & de métier, qui inondent la Capitale & la Province de productions ſans goût, ſans harmonie, ſans chaleur, ſans utilité; qui les annoncent avec oſtentation, qui ne s'apperçoivent point du ridicule dont ils ſe chargent, qui le chériſſent même toujours aux dépens de leur réputation, ſouvent de leur bonheur, & quelquefois de leur fortune.

Si l'on pouvoit diminuer l'eſtime qu'ils font de leur prétendu talent, en le définiſſant tel qu'il eſt, & en leur mettant ſous les yeux les ſuites funeſtes qu'il entraîne, peut-être réuſſiroit-on à en dégouter quelques-uns, du moins à prémunir de jeunes éléves, & à leur épargner bien des mortifications & des travers.

L'expoſition ſeule de la verſification, dans le genre inférieur, doit inſpirer au moins de l'indifférence; le détail des dangers qui l'accompagnent & les diſgraces qui la ſuivent, doit faire naître une crainte légitime de s'y livrer.

Si

Si on l'examine ſans partialité, on convien-dra que c'eſt une vraie manie, que la lecture des Poëtes a fait naître, qu'une mémoire habile à retenir leurs expreſſions entretient, dont la galanterie ou le démon de la ſatyre ont preſque toujours fait éclater les premiers accès. On lit de bonne heure les Poëtes; il ſeroit à ſouhaiter que l'on fût en état d'entendre les Grecs & les Latins, avant que de ſe livrer à ceux qui ont écrit dans notre langue; mais on débute par les Poëtes François, on les parcourt avec activité, on revient plus d'une fois ſur ces grands morceaux qui contiennent une beauté réelle, dont l'impreſſion ſe fait ſentir avec plus ou moins de vivacité; on ne ſe borne pas à lire les beaux endroits; on les prononce avec une ſorte d'enthouſiaſme; l'harmonie qu'ils contiennent s'inſinuë; la meſure, la cadence donne de l'agitation à ceux qui eſſayent de les retenir; on ne tarde point à ſe perſuader que dans cette même harmonie, dans cette même meſure, on pourroit également renfermer une penſée qui ſeroit originale, & qui nous appartiendroit. Une idée ſe préſente, on la captive ſous la rime, on eſt étonné de voir éclore des vers à l'inſtant, on

les

les examine, on ſe ſçait bon gré de ſa production, on ſe perſuade que le génie des Poëtes ſe tranſmet en liſant leurs ouvrages ; le parti eſt pris, on fera des vers.

Il faut produire un ouvrage d'une certaine étenduë afin de le donner au Public. Si l'on n'étoit Poëte que pour ſoi, l'amour propre y perdroit de ſes droits ; il faut être ſur la ſcéne ; on cherche un ſujet ; pour le remplir on rapproche tous les moyens & tous les ſecours ; on ſe rappelle les traits Poëtiques dont on a été frappé ; les vers coulent avec rapidité ; l'ode eſt commencée ; l'épitre s'avance ; les Stances ſont à leur terme ; on eſt Auteur. Mais preſque tous les vers ſont imités ; des hémiſtiches entiers ſont enlevés à nos Poëtes ; les expreſſions, quoique tranſpoſées, ſont celles de nos grands Maîtres ; qu'importe ; ou l'on s'apperçoit qu'on s'approprie les idées d'autrui, ou on l'ignore réellement : ſi on eſt Plagiaire ſans le ſçavoir, le bonheur n'en eſt pas moins grand ; ſi la piraterie ſe montre d'elle-même, on ſe perſuade d'avoir préſenté les idées d'autrui ſous une face nouvelle ; d'ailleurs on ſe raſſure ſur la nature du ſujet que l'on traite, c'eſt de la galanterie ou de la ſatyre ; l'une ne manque jamais

de

de plaire à la malignité ; l'autre amuſe la vanité, intéreſſe le cœur ; en effet, ſi le nouvel habitant du Parnaſſe eſt jeune, s'il eſt répandu dans le monde, il chantera l'amour, ſes tourmens & ſes plaiſirs ; quelles reſſources ne trouvera-t-il point dans les vieux Romanciers ! Les Poëtes élégiaques, il les dépouillera avec ſécurité ; il chargera ſes tableaux de nouvelles fadeurs & de pompeux éloges ; ce ſera pour un Iris en l'air, ou pour ſa chére Thémire ; les Vers ſeront préſentés, ils ſeront acceptés, applaudis, parce que les femmes, en général, ne déſapprouvent guéres les ouvrages qui traitent de l'amour, ou qui flattent leur vanité.

Si le Verſificateur eſt ſombre, atrabilaire, à charge à lui-même, & toujours fâché contre le Public ; des ridicules, des vices, ſe préſenteront à ſon imagination, il les peindra avec de ſombres couleurs ; il ira plus loin, il établira ſur la ſcéne un ennemi, un rival, peut-être même un homme diſtingué qu'il ne hait que parce qu'il a du mérite ; il ſaiſira leurs défauts, ou leur en ſuppoſera ; il répandra ſur leur portrait tout le venin de la ſatyre ; il les déchirera impitoyablement & avec facilité ; (les Vers malins ſe font plus aiſément que les autres, & ſont

toujours sûrs de trouver des Approbateurs ;) l'ouvrage est-il fini ? il faut consulter ; l'Auteur va trouver un ami, il l'assure qu'il sera docile & qu'il veut être jugé rigoureusement ; on lit, on examine, on prononce d'abord que les Vers, regardés comme essais, contiennent une sorte d'agrément ; ce début allarme déja l'amour propre ; mais enfin, que trouvez-vous dans ma maniére d'écrire ? La Poësie n'est-elle pas facile ? Les expressions ne sont-elles pas naturelles ? N'appercevez-vous pas un air de nouveauté ? Je crois, ajoute l'ami, retrouver ici des Vers de plusieurs Poëtes connus ; ceux qui vous appartiennent sont un peu languissans & par fois obscurs ; il faut deviner votre sujet ; il ne se présente pas de lui-même ; il faudroit corriger quelques endroits, en supprimer d'autres, en racourcir quelques-uns, mettre un peu plus d'ordre dans vos idées. Convenez, mon cher, répond l'Auteur, avec un ris moqueur, que vous ne vous connoissez point en Poësie : *tout ce que vous approuvez, est précisément ce qui m'a le plus couté, & ce qui me fera le plus d'honneur* : vous n'en êtes pas moins aimable pour n'être pas connoisseur dans cette partie ; c'est un talent de moins, vous en avez assez d'au-

tres

tres qui vous dédommagent. Ce langage étonne notre Censeur, il voit qu'il s'est mépris, il est déconcerté, on se quitte, on ne se revoit plus. On s'adresse à un autre; après le préambule ordinaire dans lequel on imite la déférence & la candeur; on lit la piéce; on fait à peu près les mêmes observations; notre Auteur ne paroît pas si vif, quoiqu'il ne soit pas moins mortifié; peut-être a-t-il plus de ménagemens à garder, peut-être aussi qu'une seconde décision le rend plus timide; avec un air de reconnoissance il prend un crayon, fait quelques notes, & le lendemain il fait imprimer la piéce dans son entier, sans avoir presque rien changé; il la prône lui-même devant quelques Complaisans, ou devant des Caustiques qui s'égayent à l'applaudir; il commence par leur apprendre qu'un ami qu'il nomme, avoit fait main-basse sur les plus beaux endroits, & qu'il auroit tout perdu s'il avoit suivi son conseil; ce propos se répéte, se multiplie, il parvient à notre Aristarque, qui soutient son opinion & qui ne se refuse point alors au plaisir de critiquer; l'aigreur s'en mêle, l'amitié disparoit; fier de ses ouvrages comme une femme de sa beauté, & qui ne pardonne jamais le mépris de ses charmes, le Poë-

 te

te prétendu devient furieux ; il éclate, son cœur ulcéré se répand en reproches, en injures. Cette expérience rend les autres amis du Versificateur réservés, même dissimulés ; ils sçavent qu'il ne consulte qu'à dessein d'être loüé ; aussi lorsqu'il paroit & qu'il vient à eux avec un porte-feuille bien rempli, (car la fécondité est son appanage) ils sont disposés d'avance à dire que tout est bon, & ils tiennent exactement ce langage en sa présence. Le Poëte enchanté s'empresse de se donner encore en spectacle ; pour subjuguer ses lecteurs, il nomme ceux qui lui ont prodigué des éloges ; on n'en est point la dupe : cependant on raille les doucereux amis ; ceux-ci sont obligés de s'expliquer pour n'être point compromis ; ils avoüent qu'ils ont trouvé les Vers pitoyables, & qu'ils ont manqué malgré eux à la vérité, pour ne pas rompre une ancienne liaison : ceci devient la nouvelle du jour ; l'Auteur est désolé, il crie à l'injustice, à la mauvaise foi, à la trahison ; il soutient qu'il n'auroit point fait paroître son ouvrage si on ne l'eût approuvé, quoiqu'il soit décidé & bien constaté aux yeux de tout le monde, que la plus judicieuse critique n'est pas capable de l'arrêter. Ces procédés extraordinaires lui enlévent

toutes

toutes ſes connoiſſances; il n'a plus de liaiſon qu'avec des hommes ignorés, qui s'ennuyent bientôt eux-mêmes de ſa ſociété; il eſt livré à lui ſeul: alors une baſſe & rampante jalouſie s'empare de ſon cœur. Cette paſſion eſt preſque auſſi commune aux gens de lettres qu'aux amans; dans ceux-ci, elle dégénére en haine, finit par le mépris, ou ſe guérit par l'inconſtance: mais dans les Auteurs connus par le ridicule de leurs ouvrages & de leur préſomption, elle devient rage, fureur, frénéſie; elle ne garde point de meſure; elle les porte à détruire tous les ſuccès de leurs rivaux; elle les rend ennemis de tous les gens à talens, & peu à peu de tout le public; perſonne n'eſt à l'abri de leurs traits; le ſacré, le profane, tout eſt confondu dans un Poëme inſipide, ou dans une miſérable chanſon; tantôt c'eſt la Religion qu'on attaque par des plaiſanteries ſcandaleuſes; tantôt c'eſt le Gouvernement que l'on veut reformer dans une inſolente épigramme; ici la conduite la plus ſage d'un homme reſpectable eſt préſentée dans des Vers libertins ſous le vernis du ridicule; là les amuſemens les plus innocens ſont peints ſous les plus noires couleurs dans des contes

licencieux : Auſſitôt la malignité triomphe, les ſoupçons injurieux ſe répandent, la fermentation augmente, la diſcorde s'empare des eſprits, tous les cœurs s'aigriſſent, & ſouvent il arrive que dans une ville on ſe hait tous juſqu'au moment où l'on découvre celui qu'on doit ſeul déteſter.

Voilà les ſuites ordinaires qu'entraine l'art futile de la Verſification dans le genre inférieur ; on voit combien elles ſont funeſtes à la Société en général ; les mauvais Poëtes ſont le plus ſouvent des hommes fâcheux, qui en troublent l'harmonie ſans y avoir mis aucune utilité ; la plûpart ſe ſont ſouſtraits aux devoirs de la vie civile, ils ont renoncé aux emplois honorables qu'on devroit ſe faire une gloire de remplir ; toute autre occupation que celle de faire des Vers leur paroit peu digne de leurs ſoins : Selon eux, ce ſeroit dégénerer en fait de génie, que d'être bon Magiſtrat, bon Guerrier, bon Financier, bon Juriſconſulte, bon Négociant : s'ils ſont nés dans la claſſe du plus bas peuple, ils rejetteront bien plus loin les occupations de leurs Péres, & ils ſe croiront plus néceſſairement obligés à ne paroître en public que ſous le titre de Poëte

&

& d'Auteur ; ce sont par conséquent des hommes déplacés, dont la Patrie a doublement à se plaindre : ils n'ont rien fait pour elle, ils travaillent contr'eux-mêmes, & ils déchirent le plus souvent les liens respectables qui unissent les hommes. On ne sçauroit donc s'élever avec trop de force contre ces sortes de Poëtes : on a déja essayé plus d'une fois de caractériser leurs travers ; la Métromanie mise en action par un Auteur habile, est de toutes les critiques la plus juste, la bonne plaisanterie la dirige ; beaucoup d'autres grands écrivains se sont exercés en Vers & en Prose contre ces rampans versificateurs, & sur-tout contre ces Auteurs satyriques & ces infames chansonniers, gens également méprisables & généralement méprisés ; mais malgré le mépris général, la manie de rimer, de satyriser, de chansonner, n'est encore que trop commune, & l'on ne peut trop souvent se réunir pour la décréditer, pour la réprimer, pour la punir ; c'est travailler pour la Société que d'en bannir ces pestes publiques, que de démasquer ces ennemis secrets de la concorde & de la paix, que de livrer ces calomniateurs anonymes à l'indignation de tous les honnêtes gens & à leur pro-

pre infamie ; c'est s'intéresser pour les vrais Poëtes, dont le talent est moins considéré, lorsqu'une multitude d'usurpateurs prennent leurs titres & s'arrogent leurs honneurs. En un mot, détruire des ridicules & combattre des vices, c'est être Citoyen.

ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS

Sur l'Education considérée particuliérement du côté moral. *

L'Éducation roule sur trois articles principaux; la *Science*, qui cultive & orne l'esprit des jeunes gens; la *Morale*, qui forme leur cœur; & la *Religion*, qui en fait de bons Chrétiens. Il paroit de-là, que le bonheur des Etats & des Peuples dépend d'une bonne éducation: c'est elle, en effet, qui dépouille de la grossiéreté & de l'ignorance, des hommes qui auroient été inutiles ou nuisibles à la societé, & qui les rend capables d'exercer différens emplois, & de s'en acquitter avec succès. C'est elle qui leur enseigne ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parens, à leur patrie, à leurs Rois, & à tous leurs supérieurs.

Pour

* Ces Réfléxions pourront servir de suite à celles de Mr. *du Marsais*, que nous avons inserées dans le vol. précédent; elles roulent sur une partie essentielle de l'éducation, dont l'Encyclopédiste n'avoit pas parlé.

Pour prouver combien l'étude des ſciences & des beaux arts contribue à former l'eſprit, & tend à procurer le bonheur des Etats & des Peuples, nous n'avons qu'à conſidérer la différence que l'étude met, non-ſeulement entre les particuliers, mais auſſi entre les Nations.

En faiſant cet examen, on trouvera, que plus les ſciences ont fait de progrès dans une nation, plus auſſi ſes habitans ont été transformés en des hommes nouveaux; elles les font ſortir de l'obſcurité dans laquelle ils languiſſoient; elles les portent à ſe dépouiller de leur groſſiéreté naturelle, en leur inſpirant des inclinations & des mœurs plus douces, en leur fourniſſant des loix plus humaines. Pendant qu'*Athenes*, qui ne poſſedoit qu'une petite partie de la *Grèce*, élevoit de grands Orateurs, d'illuſtres Capitaines, de ſages Legiſlateurs, de profonds Politiques, d'habiles Muſiciens, des Peintres, des Sculpteurs, des Architectes qui excelloient dans leurs arts, elle étendoit au-déhors ſa réputation, & au-dedans elle avançoit ſa perfection & ſa grandeur. Suivant moi, ces paroles de *Ciceron*, *Cedant arma togæ*, *Que les armes le cédent à la robe*, ne furent jamais mieux appliquées qu'à la ſupériorité

riorité que *Rome* s'acquit sur tous les esprits, en civilisant, par toutes sortes d'arts & de sciences, ces peuples, qu'elle s'étoit soumis par la force des armes. L'*Afrique* produisit pendant un certain tems plusieurs savans personnages. L'*Egypte* est, de l'aveu de tout le monde, la source d'où sont sorties toutes les sciences pour se répandre dans tout l'Univers. Aujourd'hui *Athenes* n'est plus; *Rome* a perdu sa gloire; l'*Afrique* & l'*Egypte*, par la négligence des Lettres, sont devenues stériles, & n'ont pas produit une seule personne dont le mérite soit comparable à celui de leurs ancêtres. Aussi la barbarie, l'ignorance, la superstition, rendent-elles leurs habitans féroces, rebelles, intraitables, & leur attirent-elles la haine & le mépris. Tandis que nous voyons dans les parties Occidentales & Septentrionales de la terre, des savans en tout genre, qui ont égalé en intelligence, en solidité, en profondeur, en sublimité, tout ce que les autres nations ont produit de grands hommes, depuis que les peuples qui les habitent, qui auparavant étoient regardés comme grossiers & barbares, ont manifesté leur goût pour les sciences & les arts. Je pourrois prouver ce que j'avance,

vance, en marquant les époques où l'on a commencé à voir briller le ſavoir, dans les *Gaules*, la *Grande-Bretagne*, le *Dannemark*, la *Suède* & la *Moſcovie.* D'où je conclus, qu'il n'y a pas parmi les hommes une auſſi grande inégalité qu'on ſe l'imagine pour l'ordinaire, mais que les eſprits ſont preſque tous les mêmes en fait de talens, dans toutes les parties du monde, & que les différences qui ſe trouvent entr'eux, ne proviennent pas du terroir ou du climat, mais de la culture des ſciences & des arts. Les Nations s'élévent ou tombent, à proportion qu'elles s'y adonnent ou qu'elles les négligent. De ſorte que le bonheur des Etats dépend, juſqu'à un certain point, d'une bonne éducation.

Conſidérez la nature, vous verrez d'abord la différence qu'il y a entre une terre cultivée, & celle qui ne l'eſt pas. L'une donnera des fruits & des grains en abondance; l'autre ne produira que des ronces & des chardons. Il en eſt de même de l'eſprit humain; » c'eſt un » terrain, dit *Ciceron*, riche & fertile, lorſqu'il » eſt bien cultivé; il nous rend avec uſure les » ſoins qu'il nous coûte, « car l'étude nous aprend à conſidérer la vérité ſous ſes différens points de vuë; à découvrir l'abondance d'un prin-

principe, à en tirer les conséquences les plus éloignées ; à démêler les sophismes ; à combattre l'erreur, & à dissiper les préjugés qui sont nés d'une mauvaise éducation. L'étude donne de la justesse, de l'exactitude à nos pensées & à nos raisonnemens ; elle nous aprend à écrire & à parler comme il faut ; elle nous fournit l'exemple des sages les plus illustres de l'antiquité ; elle nous propose pour modéles ces précepteurs du genre-humain, afin que nous marchions en sureté en suivant des guides, qui, après avoir soutenu l'épreuve de tant de siécles & de tant de peuples, & survécu aux révolutions & à la ruine de tant d'Empires, sont encore regardés aujourd'hui comme les souverains juges du bon goût, & les modeles les plus accomplis en fait de sciences & de beaux arts.

L'étude sert encore à rendre les hommes propres aux affaires & aux emplois. Ce fut aux instructions que *Scipion* reçut de son pére, qu'il dut la gloire qu'il s'acquit par la conquête de *Carthage* & de *Numance*. Personne ne savoit mieux que lui remplir ses heures de loisir. Partagé entre la guerre & la paix, il exposoit son corps aux dangers, & il perfectionnoit son esprit par l'étude. *Lucullus* fit tant de progrès,

en lisant les bons auteurs, & en s'apliquant à l'étude de l'histoire, que quoiqu'il fût parti de *Rome* à la tête d'une armée, ayant peu ou point d'expérience dans l'art militaire, il étoit un grand General lorsqu'il arriva en *Asie*. Et sans parler ici de ce qui est raporté de *Brutus*, &c. il est certain que les plus grands Generaux étoient des hommes de lettres & des savans distingués. *César*, *Polybe*, *Xenophon*, *Thucydides*, transportent le lecteur sur le champ de bataille par la beauté & la vivacité de leurs descriptions: ils lui exposent la raison de la disposition des troupes & du choix du lieu de la bataille; ils lui parlent des premiers chocs & de ce qui se passa dans le fort de la mêlée, des inconvéniens qui survinrent & des remédes qu'on y aporta; ils lui montrent la victoire panchant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & le conduisent ainsi, comme par la main, à l'événement.

On peut dire la même chose des autres emplois, tant dans l'Eglise que dans l'Etat. Il n'est, en effet, aucun rang dans la vie qui ne demande que nous sachions écrire ou parler en public ou en particulier; ou que nous soyons en état de rendre compte de notre administration; ou

ou que nous ayons l'art de gagner & de persuader les autres. Rien de plus ordinaire, que d'entendre des personnes nées avec de très heureuses dispositions, se plaindre de leur ignorance, & blâmer leurs parens, leurs tuteurs, &c. de ce qu'ils ont négligé leur éducation; ce qui les met hors d'état d'obtenir des emplois lucratifs, les empêche d'égaler en connoissances ceux qui les obtiennent, ou les rend incapables de les remplir dignement lorsqu'ils les ont obtenus.

Enfin, non seulement l'étude nous éléve au-dessus des autres hommes, elle sert encore à nous faire triompher de nos propres foiblesses. Elle tire l'homme de l'habitude de la paresse, de la fainéantise, du jeu & de la débauche. Elle lui fait passer agréablement des heures de loisir, qui sont à charge à l'ignorant. Elle nous apprend à juger du travail des autres hommes; elle nous fait lier un commerce avec des personnes d'un génie vaste & solide, & discourir avec les savans; par ce moyen elle orne & perfectionne notre esprit. Quoique nous n'ayons pas souvent occasion de parler de l'Histoire Grecque ou Romaine, des Mathématiques, de la Philosophie, dans les conversations

or-

ordinaires, ou dans les discours publics, cependant lorsque nous avons bien fait ces sortes d'études, elles nous font penser avec justesse, elles donnent de la solidité, de l'exactitude à notre esprit, & une certaine grace que les savans distinguent d'abord, & qui prévient le vulgaire même en notre faveur. Mais l'éducation ne rempliroit pas son but, si elle ne s'apliquoit qu'à faire de l'homme un savant. Il ne suffit pas de cultiver l'entendement, il faut surtout former le cœur à la vertu.

Lorsque le cœur d'un homme est dépravé, on ne peut en attendre aucun bien. La vertu seule met un homme en état de remplir ses emplois avec honneur; elle en fait un instrument propre à contribuer au bonheur de la société. Elle lui inspire un ardent amour pour sa patrie; elle le porte à préférer toujours le bien public à son intérêt particulier ou à sa passion; elle lui fait regarder son devoir comme la seule chose nécessaire; elle lui dicte sans cesse, que l'intégrité & la droiture méritent seules l'estime & les éloges, que rien n'est plus doux que l'aprobation de sa conscience & celle des gens de bien, & qu'il n'y a que le vice qui couvre d'une honte méritée. En un mot,

là vertu rend un homme désintéressé; elle lui assure sa liberté; elle le met au-dessus de la flatterie, du reproche & des menaces; elle l'empêche d'écouter la voie de l'injustice, quelque puissante & formidable qu'elle puisse être; elle l'habitue à mépriser, dans toute sa conduite, le foible brillant de la fausse gloire, qui se dissipe comme la fumée, à la fin de ses jours; & à regarder toujours au jugement assuré & incorruptible de la postérité.

Telles sont les fins que doivent se proposer de bons Maîtres, lorsqu'ils sont chargés de l'éducation de la jeunesse. Je ne fais aucun cas des sciences, lorsqu'elles ne conduisent pas à la vertu. * Je regarde cette immense érudition, dont on remplit la tête d'un jeune homme, non-seulement comme inutile, mais en-

* De vrai, le soin & la dépense de nos péres ne vise qu'à nous meubler la tête de science; du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple, *O le savant homme!* & d'un autre, *O le bon homme!* Il ne faudra pas à détourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur, *O les lourdes testes!* ...... Il faut s'enquerir qui est mieux savant, non qui est plus savant. *Montag.* Liv. 1.

core comme préjudiciable, lorſqu'elle n'a pas la probité pour compagne. Je préfére l'honnête homme à celui qui dévore les livres; j'aimerois mieux rendre mes diſciples vertueux, enfans dociles, bons péres, amis fidèles, zélés citoyens, que leur inſpirer la mauvaiſe habitude de critiquer, & de diſputer à tout propos. C'étoit l'avis du ſage *Seneque*, » Si » les ſemences de la vertu ne ſe trouvent pas » dans le cœur, les ſciences peuvent ſervir à » nourrir l'orgueil & la fierté; mais elles ne » peuvent jamais corriger nos défauts, & diſ» ſiper nos préjugés, gouverner nos paſſions, » & nous inſpirer la juſtice, la valeur, & la » genéroſité. « *Platon* dit expreſſément, que » le » but qu'on doit ſe propoſer dans l'éducation » des jeunes gens, doit être principalement de » les rendre meilleurs; & que quiconque s'é» carte de cette régle, quelque mérite qu'il ait » d'ailleurs, n'eſt cependant pas digne de l'eſ» time & de l'aprobation du Public. Par ex» emple, dit-il, *Pericles* ne gouverna-t-il » pas longtems *Athenes* de maniére qu'il s'at» tirat une brillante réputation? Ne remplit-il » pas la ville de temples, de théatres, de ſta-

» tuës

» tues & de bâtimens publics? Ne l'embellit-» il pas de monumens illustres, de chefs-d'œu-» vre de sculpture, de peinture & d'architec-» ture? N'a-t-il pas laissé, dans ses écrits, à » la posterité le modèle & la régle du bon » gout? Cependant, on ne peut pas dire, qu'a-» vec tous ses soins, il ait rendu un seul homme » plus sage & plus vertueux. Au contraire, » comme il étudioit pour plaire plutôt que » pour instruire, il fut la cause de ce que ses » sujets dégénérérent des vertus de leurs an-» cêtres, & devinrent fainéans, babillards, » querelleurs, amateurs des dépenses les plus » folles, & admirateurs de la vanité & d'un » ridicule superflu. « Aussi *Platon* conclud-il, que c'étoit à tort qu'on vantoit son administration, puisqu'il ne méritoit pas plus d'éloges qu'un Palefrenier, qui s'étant chargé du soin de dresser un beau cheval, ne lui aprend qu'à broncher, à donner du pied, & le rend ombrageux & vicieux.

Concluons de là, qu'il ne faut pas négliger l'étude des sciences & des arts, mais que nous devons en tirer des exemples utiles, & les regarder, non comme le but de notre exis-

tence, mais comme un moyen pour nous y conduire. Ils nous préparent à la vertu, comme les premiers rudimens de la Grammaire nous préparent aux arts & aux ſciences; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont des inſtrumens très utiles ſi on nous aprend à nous en ſervir. Il vaudroit mieux n'avoir pas étudié, ſi les mœurs n'en ſont pas meilleures, ſi l'*ame reſte de travers*, comme dit Montagne: *ſi l'ame n'en va un meilleur branle*, dit-il ailleurs, *ſi nous n'en avons le jugement plus ſain, j'aimerois auſſi cher que mon écolier eût paſſé le tems à la paume, au moins le corps en ſeroit plus allégre..... il en devoit raporter l'ame pleine, il ne la remporte que bouffie. Les boiteux ſont mal propres aux exercices du corps; & aux exercices de l'eſprit les ames boiteuſes.*

Pour peu que nous conſidérions la nature de l'homme, nous verrons qu'il a un funeſte panchant au mal; ce panchant étouffera bientôt le peu de bonnes inclinations qui ſe trouvent dans le cœur des jeunes gens, à moins que les parens & les maîtres ne ſoient continuellement ſur leurs gardes, pour détruire ces mauvaiſes diſpoſitions, & pour conſerver & for-

fortifier ces foibles restes d'innocence avec un soin infatigable. Je dis donc, que pour cet effet les jeunes gens ont besoin d'un conseiller fidèle, d'un avocat qui plaide sans cesse la cause de la vérité, de l'honnêteté & de la droite raison. Le maître qu'on leur donne doit être ce conseiller & cet avocat dont nous parlons; & pour réussir dans l'éducation de ceux qui lui sont confiés, il doit les transporter dans d'autres tems & d'autres lieux, pour les préserver de la contagion du siécle présent. Il doit opposer l'opinion & l'exemple des grands hommes de l'antiquité aux faux principes & aux mauvais exemples qui égarent la plus grande partie du genre humain. Il arrive très souvent, qu'une leçon indirecte, donnée par un *Camille*, un *Scipion*, ou un *Cyrus*, fait plus d'impression sur l'esprit des jeunes gens, que des leçons qui leur sont directement adressées.

Il est triste de voir que le goût de la véritable gloire & de la solide grandeur baisse de plus en plus chaque jour. L'abatardissement actuel de la véritable noblesse ne rapelle-t-elle pas à nos esprits la justesse de la remarque de *Salluste*, sur les familles nouvellement

coucha toujours dans le même aparte.
portoit rarement d'autres habits que
l'Impératrice *Livie*, ou sa sœur
avoient travaillés de leurs mains.
ton. in Aug.

De tels exemples ne peuvent q
pression sur l'esprit. » C'est un vr
» moi, dit *Senéque* (Ep. 86. & 87
» rer les mœurs de *Scipion* ave
» Ce Héros, la terreur de Car
» gloire de Rome, devint laboure
» tenta de son petit hameau. (
» grand, de plus digne de n
» que cet homme qui avoit com
» mées, gouverné des Provinc
» avoit décerné les honneurs d
Quel modéle qu'un *Caton* sur u
son porte-manteau derriére lui,
Quel est le lecteur qui puisse s'en
rer *Scipion* disant à *Masinissa* (
» que la continence étoit la ve
» le il s'estimoit le plus; que
» ont moins à craindre d'une a
» que des plaisirs qui se prés
» tout côté, & que quiconque

bricius, ce vieillard respectable, qui s'étoit illustré par plusieurs triomphes, aimoit à se retirer au coin de sa cheminée, & à se nourrir, sur la fin de sa vie, de légumes que ses propres mains avoient fait croître & avoient cueillis dans son jardin. Ces sortes de Magistrats n'étoient pas habiles à garnir une table; ils employoient leurs talens à vaincre leurs ennemis dans la guerre, & à bien gouverner leurs sujets pendant la paix. Les Temples & les édifices publics qu'ils faisoient construire, étoient magnifiques; mais, dans leur particulier, ils étoient les ennemis déclarés du luxe & de la prodigalité; ils se contentoient de petites maisons, ornées des dépouilles de leurs ennemis, & non de celles de leurs concitoyens. Entrons seulement dans les palais du grand *Auguste*, qui éleva les Romains au plus haut degré de gloire où ils soient jamais parvenus, qui bâtit Rome toute de marbre qu'il avoit trouvée toute de briques, & nous ne verrons qu'une grande simplicité, soit en ville, soit à la campagne; nous n'appercevrons que des meubles dont, peu de tems après, de simples particuliers auroient eu honte. *Auguste* pendant l'espace de quarante ans,

coucha toujours dans le même apartement ; il portoit rarement d'autres habits que ceux que l'Impératrice *Livie*, ou sa sœur *Octavie*, avoient travaillés de leurs mains. Voyez *Sueton. in Aug.*

De tels exemples ne peuvent que faire impression sur l'esprit. » C'est un vrai plaisir pour » moi, dit *Senéque* (Ep. 86. & 87.) de comparer les mœurs de *Scipion* avec les nôtres. » Ce Héros, la terreur de Carthage, & la » gloire de Rome, devint laboureur, & se con» tenta de son petit hameau. Quoi de plus » grand, de plus digne de nôtre imitation, » que cet homme qui avoit commandé des ar» mées, gouverné des Provinces, à qui on » avoit décerné les honneurs du triomphe ? « Quel modéle qu'un *Caton* sur un cheval, avec son porte-manteau derriére lui, & sans suite ! Quel est le lecteur qui puisse s'empêcher d'admirer *Scipion* disant à *Masinissa* (Liv. lib. 30.) » que la continence étoit la vertu pour laquel» le il s'estimoit le plus ; que les jeunes gens » ont moins à craindre d'une armée d'ennemis » que des plaisirs qui se présentent à eux de » tout côté, & que quiconque étoit capable de

» met-

» mettre un frein à ses désirs, & de les assu-
» jettir à la raison, avoit remporté une vic-
» toire plus glorieuse que celle qu'ils venoient
» de gagner sur *Syphax.* « Ce discours étoit fondé sur un exemple de sagesse qu'il avoit donné quelques années auparavant, lorsqu'il rendit à son amant une Princesse qui étoit sa prisonniére, sans avoir attenté à son honneur. Exemple d'autant plus frapant, que *Scipion* étoit un jeune conquérant, & qu'il n'étoit pas marié. Exemple de générosité, qui lui attira l'estime & l'affection de toute l'Espagne, qui le regardoit comme un Dieu descendu du Ciel sous la forme humaine, & triomphant de tous les obstacles, bien plus par sa grande bonté, que par la force de ses armes. Pleins d'admiration, les Espagnols firent graver cette action sur un bouclier d'argent, & le présentérent à *Scipion.*

De tels exemples montrent aux jeunes gens leur devoir, * leur inspirent du goût pour la vertu, & leur enseignent à n'admirer & à n'estimer que le vrai mérite. En réfléchissant sur ces

* Voyez sur ce sujet un excellent Discours du Spect. Anglois Tom. 4. le troisiéme Discours.

ces exemples, ils aprennent à juger des hommes, non sur ce qu'ils paroissent être au dehors, mais sur ce qu'ils sont réellement; à vaincre les préjugés populaires, & à ne pas se laisser séduire par les déhors trompeurs d'actions brillantes; à préferer les actes de bonté & de générosité, à ceux qui, pour l'ordinaire, attirent les regards & l'admiration du vulgaire ignorant; & à prévenir les conséquences funestes qui découlent de l'abandon aux passions, & de la dureté du cœur. *Ciceron* fait plus de cas de la bonté de *César* à l'égard d'un de ses anciens amis qui étoit dans la misére, que de tous les avantages qu'il avoit retiré de ses victoires les plus éclatantes. On ne peut qu'admirer aussi la réponse du jeune *Themistocle* à *Eurybiade*, qui le menaçoit de lui donner des coups de canne parce qu'il s'étoit opposé à son avis dans un conseil de guerre: » Frappe, lui dit-il, mais écoute. « Par là, non seulement il remporta la fameuse bataille de *Salamine*, mais il aprit encore aux jeunes Officiers, à ne pas prendre feu à la moindre opposition qu'on leur fasse, & à détester la barbare coutume de laver une prétendue injure dans le sang de leurs amis les plus intimes.

Dans

Dans ce trait qui est raporté de *Thémistocle*, on voit que cette coutume, que l'on honore dans ce siécle du nom de noblesse & de grandeur d'ame, étoit inconnue à ce jeune Athénien, & aux anciens Conquerans, qui étoient assurément de bons juges sur le point d'honneur & sur la véritable gloire, & qui reservoient leur haine & leurs ressentimens pour leurs ennemis, & ne se disputoient avec leurs compatriotes que pour la gloire & pour la vertu. Comme la compagnie & la conversation des personnes dont la morale est saine, & les mœurs sont sans reproche, est plus propre que toute autre chose à éloigner du vice & à inspirer la vertu, de même la lecture des anciens auteurs forme une espéce de relation entre nous & les plus grands hommes de l'antiquité; par ce moyen nous vivons avec eux, nous conversons avec eux, nous sommes les témoins de leurs actions, nous entrons insensiblement dans leurs principes & leur façon de penser, & nous tirons d'eux cette noble grandeur d'ame, ce généreux désintéressement, cette vive horreur de l'injustice, ce zèle ardent du bien public, que nous remarquons avec tant de plaisir dans leurs discours & dans leur conduite.

Je dois cependant avertir ceux qui ſuivent cette méthode d'enſeigner, de ne pas trop étendre les reflexions morales. Les préceptes les plus propres à faire une vive impreſſion, ſont courts, & vifs. *Non multis opus eſt, ſed efficacibus.* Comme une petite ſemence, jettée dans une terre bien préparée, ſe dévelope par degrés, juſques à ce qu'elle ſe montre hors de la terre; de même, ces ſentences renfermées en peu de mots, produiſent leur effet en leur tems, quoiqu'elles ſemblent quelquefois n'être plus dans l'eſprit, ou bien y être inutilement.

Je ne puis m'empêcher de raporter ici ce que dit *Quintilien* ſur ce qu'il convient de faire pour former les jeunes gens à la vertu. Il veut que tous ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans, connoiſſant la force des premiéres impreſſions, ſurtout à l'égard du mal, ſoient extrémement attentifs à ne leur donner que des nourriſſes & des domeſtiques dont les bonnes moeurs leur ſoient connuës, & à veiller ſur le choix de leurs amis, afin qu'ils ne s'attachent qu'à ceux qui peuvent leur être en bon exemple. Il blâme l'aveugle indolence des parens envers leurs enfans, & le peu de ſoin qu'ils

qu'ils se donnent pour faire naître & conserver chez eux le précieux trésor de la modestie, dont la perte devient la source de presque tous les désordres auxquels les jeunes gens s'abandonnent. Il condamne, & avec raison, cette éducation trop indulgente, qu'on nomme faussement *bonté* & *tendresse*, parce qu'elle ne sert qu'à énerver l'esprit & le corps. Il veut qu'on fasse une attention particuliére aux discours que l'on tient devant les jeunes gens, & aux exemples qu'on leur donne. Il exhorte à réprimer les premiéres saillies des passions, & à faire ensorte de se servir de toutes les occasions qui se présentent à leur inculquer les principes d'une bonne morale. Il voudroit que les copies même que leur donnent les maîtres d'écriture, continssent quelque maxime de sagesse, utile pour la conduite de la vie. S'agit-il de la lecture? il dit, qu'il faut bien prendre garde à celle qu'on leur fournit, de peur que les jeunes gens, qui sont susceptibles de fortes impressions, n'aprennent ce qui est déshonnête, & ne reçoivent des leçons de débauche. Il ne permet la lecture des comédies que lorsque la raison est formée & la vertu suffisamment établie dans le cœur.

Voila

Voila les leçons que donnoit *Quintilien*; quoiqu'il ne fût éclairé que des lumiéres naturelles; il sentoit combien il importe de former de bonne heure les jeunes gens à la vertu. Les maîtres d'aujourd'hui ne doivent pas s'en tenir là; ils doivent faire de l'homme moral un Chrêtien. L'honnêteté & la probité méritent sans contredit nôtre estime & nos éloges; mais il faut convenir que la piété en est en quelque sorte l'ame, & reléve infiniment leur valeur. La Religion doit être la fin de toutes nos instructions: quoiqu'elle ne soit pas continuellement dans notre bouche, elle doit être toujours dans nôtre esprit; il ne faut jamais la perdre de vuë.

C'est dans la jeunesse qu'il faut faire étudier la Religion; dans cet âge heureux, le cœur n'étant pas encore gâté par le monde & les passions, l'esprit admet facilement des vérités dont il sent l'évidence, & se laisse charmer par des maximes & des préceptes dont la justice & la sagesse se font sentir dès qu'on les propose. La Religion Chrêtienne a une beauté simple & naturelle; on trouve quelque chose au-dedans de soi qui aprouve d'abord tout ce qu'elle enseigne, à moins qu'on ne l'examine

au travers des passions qui la défigurent; il convient donc de ne pas attendre pour la faire connoitre, que ces dangereuses passions se soient emparées du cœur. Si on néglige de l'étudier dans la jeunesse, il est à craindre qu'on ne l'étudie jamais; les occupations, le tumulte du monde, les facultés de l'ame qui s'affoiblissent, une certaine indolence qui s'empare de l'homme, le mettent hors d'état de faire dans la suite cette étude, la plus importante de toutes.

Je dis que cette étude est la plus importante de toutes; en effet toutes les autres sciences ne sont rien en comparaison de la science de la Religion. Qu'y a-t-il de plus intéressant pour l'homme que de connoître ce qu'il est venu faire dans ce monde, quel est son Créateur, quel est le moyen de se rendre agréable à ses yeux? Qu'y-a-t-il de plus intéressant pour l'homme que de connoître quelle doit être la durée de son existence; si elle est bornée au court espace de cette vie; si cet esprit qui habite son corps périt avec lui, ou s'il est d'une nature immortelle? Qu'y a-t-il de plus intéressant pour l'homme que de connoître avec certitude, qu'il est fait pour vivre pendant

l'éter-

l'éternité, que le tems de cette vie n'est que l'aurore d'un jour qui n'aura point de déclin, que pendant ce tems il peut travailler à un bonheur éternel qu'il ne tient qu'à lui de mériter? Qu'y-a-t-il de plus important pour l'homme, qui se voit foible & fragile, que d'aprendre de quel œil son Créateur voit ses efforts, & les remédes qu'il a aporté à ses maux en envoyant son fils dans le monde? Si ce n'est pas là la plus belle, la plus utile de toutes les sciences, je voudrois qu'on m'aprit quelle est celle qui doit lui être préférée.

Quand il s'agit de l'enseigner à des jeunes gens, les péres & méres ne sauroient faire trop attention aux personnes qu'ils choisissent pour cela. Il faut plus d'intelligence & de capacité, qu'on ne l'imagine pour l'ordinaire, chez ceux qui sont chargés de ce soin. S'il y a tant de Chrétiens qui le sont machinalement & sans connoissance de cause, c'est qu'on a mis entre leurs mains quelque catéchisme mal digéré, ou qu'on a confié le soin de les instruire à des Maîtres ignorans, ou qui se mettent peu en peine d'en faire des Chrétiens éclairés pourvû qu'ils en fassent des Chrétiens.

Si l'on me demande quelle doit être la Méthode

thode qu'on doit ſuivre pour faire de l'homme un vrai Chrétien, pour lui inſpirer cette piété que j'ai dit être l'ame des vertus morales, voici en abrégé comment je crois qu'il faut s'y prendre. Je voudrois qu'un jeune homme aprit d'abord l'hiſtoire ſacrée du Vieux & du Nouveau Teſtament; après qu'il auroit acquis cette connoiſſance préliminaire, je tâcherois de lui prouver l'origine céleſte de nos livres ſacrés; je mettrois d'abord ſous ſes yeux le caractère de Jéſus-Chriſt; je lui en montrerois la beauté; je lui peindrois toutes les vertus qui ont brillé dans ſa perſonne; je préviendrois ainſi ſon cœur en faveur de l'auteur de cette Religion que je voudrois lui faire connoître; enſuite, je conſidérerois avec lui cette Religion elle-même, ſon accord avec les lumiéres naturelles, la beauté de ſes maximes & de ſes préceptes, & je gagnerois ainſi ſa raiſon, qui auroit aprouvé elle-même tout ce que je cherchois à lui faire recevoir. Comme le jeune homme auroit vû que les Auteurs ſacrés donnent à J. C. le titre de Meſſie, je lui montrerois qu'il en a eu tous les caractères; & comme ils lui attribuent le pouvoir de faire des miracles, j'examinerois avec lui la nature

de ces miracles; je lui ferois remarquer qu'ils étoient faits en faveur des malheureux, qu'ils étoient faits en public, & qu'ils étoient de differentes sortes; j'insisterois particuliérement sur le miracle de la Résurrection de J. C. & je tâcherois de lui prouver la vérité de cette Résurrection, en lui montrant que les Apôtres ont toutes les qualités qu'on demande des témoins pour qu'ils soient dignes de foi. Je lui parlerois ensuite de la conversion de St. Paul, que je regarde comme un des grands argumens en faveur de la Religion Chrétienne; de l'établissement rapide de cette Religion; de l'accomplissement des prophéties de J. C. touchant la destruction de Jérusalem, & de l'état actuel du Peuple Juif, qui ne semble subsister encore aujourd'hui que pour être une preuve vivante de la divinité du Christianisme.

Après lui avoir fait sentir la force de toutes ces preuves, & les avoir bien gravées dans son esprit, j'exposerois à ses yeux la beauté de cette Religion; je lui montrerois sa supériorité sur tout ce que les Philosophes ont jamais enseigné aux hommes; quel seroit le bonheur de l'homme, s'il en suivoit exactement les préceptes; quel seroit celui de la societé, si chacun

de ſes membres étoit un véritable Chrétien. Je lui montrerois que cette Religion eſt faite pour l'homme ; qu'elle lui aprend tout ce qu'il peut déſirer de ſavoir, ſon origine, ſon état actuel, le ſort qui l'attend après le trépas.

Voilà en abrégé la méthode que je voudrois qu'on ſuivit quand il s'agit d'enſeigner aux jeunes gens la grande ſcience de la Religion & d'en faire des Chrétiens éclairés. Il me paroit que c'eſt le ſeul moyen de faire naitre chez eux cette foi raiſonnée, ſi je puis parler ainſi, ſeule capable de ſoutenir un jeune homme contre les aſſauts du monde & des paſſions. D'où vient le grand nombre des incrédules ? De ce qu'ils ignorent la Religion Chrétienne, ou de ce qu'ils n'en ont qu'une connoiſſance vague & imparfaite. Il eſt impoſſible de la connoitre telle qu'elle eſt, & d'être incrédule.

Mais les myſtères de la Religion, comment faut-il en parler aux jeunes gens ? En deux mots, Tenez vous en à ce que dit l'Evangile ; ne parlez point de ce que les hommes y ont ajouté ; & vous ne verrez rien que la raiſon d'un jeune homme n'admette, lorſque vous lui aurez une fois prouvé l'origine cé-

leſte de cet Evangile. Aprenez leur la Religion de J. C. & non pas celle des Théologiens; ces deux Religions ſont bien différentes.

Je n'ai plus qu'un ſeul avis à donner aux Parens qui veulent faire aprendre à leurs enfans la ſcience de la Religion, & qui déſirent qu'on leur inſpire une vraye & ſolide pieté, c'eſt de ne les confier qu'à des maîtres qui en ſoient eux-mêmes remplis, qui *ayent la tête bien faite, plutôt que bien pleine*, comme dit notre ami *Montagne*. Un maitre qui reſpecte la Religion, qui n'en parle qu'avec la gravité que demande un ſi grand ſujet, fait paſſer ce reſpect chez ceux qui l'écoutent. Une ame vertueuſe eſt bien éloquente.

Geneve.

ARTICLE NEUVIEME.

LE MENSONGE ET LA VERITE'.

Allégorie. *

CHez les Perses toute l'éducation qu'on donnoit aux enfans se réduisoit à leur enseigner *à monter à cheval*, *à tirer de l'arc*, *& à dire la vérité.* Les Péres pouvoient aisément réussir à l'égard des deux premiéres parties de cette éducation, mais ils étoient fort heureux s'ils connoissoient des moyens infaillibles pour inspirer l'amour de la vérité à leurs enfans, & s'ils pouvoient leur fournir des préservatifs surs contre la tentation de dire des mensonges.

La corruption du genre humain est venuë à un tel point qu'on est porté par un grand nombre de motifs à déguiser la vérité; on est si souvent dans la nécessité de cacher ses fautes

* Traduite de l'Anglois.

& d'en impoſer à la crédulité & à l'ignorance des autres; on évite tant de maux & on ſe procure tant d'avantages par la diſſimulation & la fourberie, que parmi les perſonnes qui ſont dans les affaires du monde, on en voit peu qui ayent la force & le courage néceſſaire pour ſoutenir conſtamment le caractère d'homme vrai & ſincère.

Afin que tous les hommes puſſent aprendre à dire la vérité, il faudroit que tous apriſſent auſſi à l'écouter; car il n'y a point d'eſpèce de menſonge plus commune que la flatterie; le lâche s'y abandonne par crainte, le ſujet ou l'eſclave par intérêt, l'ami par tendreſſe; lorſqu'il n'y a ni crainte ni intérêt qui y porte, on s'y livre afin de donner du plaiſir à celui qui en eſt l'objet; tant que l'orgueil continuera à faire d'injuſtes demandes, la crainte ou l'amitié s'empreſſeront à le ſatisfaire.

Le Menſonge eſt devenu un vice très commun; pluſieurs même de ceux qui ne pourroient pas ſe reſoudre à s'avilir juſqu'à dire une fauſſeté, ont, ſi je puis parler ainſi, corrompu la moralité des actions des autres par leur vanité, & favoriſé un vice qu'ils croyent avoir en horreur.

Ce

Ce n'eſt pas cependant que nous n'aimions la vérité en elle-même; lorſqu'elle nous déplait, c'eſt qu'elle eſt contraire à nos déſirs, & que nous ne voulons pas ſuivre ſa voix; & comme notre attention ne ſe porte pour l'ordinaire que ſur nos intérêts, nous n'écoutons qu'à regret ce que nous ne déſirons pas d'aprendre, & nous oublions ce que notre panchant ne nous porte pas à graver dans notre mémoire.

C'eſt pour cela qu'on a donné tant de préceptes propres à vaincre les obſtacles qui nous détournent de la vérité, & qu'on a caché ces préceptes ſous des envelopes qui puſſent porter les hommes à fuir le menſonge.

Dans l'enfance du Monde la *Vérité* vint du Ciel, & le *Menſonge* de la Terre, parmi les mortels. La *Vérité* étoit fille de *Jupiter* & de la *Sageſſe*, & le *Menſonge* naquit de la *Folie* & du *Vent*. L'un & l'autre s'avancérent avec une égale confiance pour ſe ſaiſir de l'empire ſur le nouveau monde créé; & comme les Intelligences Céleſtes connoiſſoient leur inimitié réciproque & les forces de l'un & de l'autre, tous les yeux des habitans du Ciel ſe tournérent ſur le combat qu'alloient ſe livrer ces deux ennemis.

La *Vérité* paroiſſoit ſentir ſon pouvoir ſupérieur & la juſtice de ſes prétentions; elle prit un air fier & majeſtueux, qui annonçoit qu'elle n'avoit pas beſoin d'être ſoutenue, qu'elle ſeule ſuffiſoit pour ſe défendre; cependant la *Raiſon* ne ceſſoit point de la regarder; mais elle paroiſſoit bien plus ſa ſuivante que ſa compagne. Sa démarche étoit lente & majeſtueuſe, cependant elle ne s'arrêtoit point, & lorsqu'elle avoit mis le pied ſur quelqu'endroit, aucun pouvoir humain ou divin n'auroit pû l'obliger à ſe retirer.

Le *Menſonge* s'efforçoit de prendre l'air & le maintien de la *Vérité*; il avoit l'art de ſe contrefaire; il étoit environné, ſoutenu, animé par des légions innombrables de *panchans* & de *paſſions*; mais, ſemblable à ces Commandans foibles par eux-mêmes, il étoit ſouvent obligé de recevoir la loi de ſes alliés. Ses mouvemens étoient prompts, irréguliers & violens; il n'avoit ni fermeté ni conſtance. Il fit pluſieurs conquêtes par des incurſions ſubites; il n'en ſeroit pas venu à bout par ſes propres forces, mais il étoit aidé par les paſſions, qui lui inſpiroient de la hardieſſe & du courage.

Il

Il arrivoit ſouvent que les deux Antagoniſtes ſe rencontroient; alors le *Menſonge* cachoit ſa tête dans un nuage, & ordonnoit à la *Fraude* de dreſſer des embuches devant les pas de la *Vérité*. Il tenoit dans ſa main gauche le bouclier de l'*Impudence*; le carquois du *Sophiſme* étoit attaché à ſon épaule. Toutes les paſſions étoient attentives à ſa voix; la *Vanité* battoit des aîles devant lui, & l'*Opiniâtreté* le ſoutenoit par derriére. Avec de tels ſecours, tantôt il oſoit faire face à la *Vérité*, tantôt il évitoit ſon attaque, mais toujours il tâchoit d'eſcarmoucher à une certaine diſtance; il changeoit continuellement de place; les fléches qu'il lançoit étoient dirigées vers différens endroits; il avoit ſenti que ſes forces diminuoient toutes les fois que les regards de la *Vérité* tomboient directement ſur lui.

La *Vérité* avoit le regard grand & terrible de Jupiter ſon pére, quoiqu'elle ne tint pas dans ſa main ſon tonnerre. Lorſque les deux ennemis, pendant le combat, ſe voyoient plus près l'un de l'autre, le *Menſonge* laiſſoit tomber les armes du *Sophiſme*, & ſaiſiſſant de ſes deux mains le bouclier de l'*Impudence*, il ſe faiſoit un rempart de toutes les paſſions.

La *Vérité*, quoique ſouvent bleſſée, ne tardoit pas à ſe rétablir; mais il lui arrivoit quelquefois, que les moindres bleſſures qu'elle avoit reçues du *Menſonge* communiquoient leur venin à ce qui l'environnoit, & ſe r'ouvroient lorſqu'elles ſembloient guéries.

L'Expérience fit bientôt apercevoir au *Menſonge* qu'il ne pouvoit être ſupérieur à la Vérité qu'en précipitant ſa marche & en changeant continuellement de ſtation; c'eſt pourquoi il ordonna au *Soupçon* de battre la campagne devant lui, & il évita ſoigneuſement de ſe rencontrer ſur le chemin de la *Vérité*: comme celle-ci n'avoit qu'un point fixe & qu'elle marchoit toujours ſur la même ligne, le *Menſonge* l'évitoit aiſément par ſa marche détournée, ſes retraites ſimulées & ſes converſions ſubites, lorſque l'ennemi commençoit à répandre la terreur par ſon aproche.

Par cet artifice le *Menſonge* s'établiſſoit ſur la Terre & étendoit ſon empire dans tous les pays & dans tous les climats. Dans tous les lieux où il avoit remporté quelque victoire, lorſqu'il les quittoit, il laiſſoit aux *Paſſions* un plein pouvoir; celles-ci trouvoient tant de plaiſir à commander, qu'elles faiſoient la plus

vi-

vigoureuſe réſiſtance lorſque la *Vérité* vouloit s'emparer de leurs poſtes, & elles ne manquoient jamais de retarder ſes progrès, quoiqu'elles ne puſſent pas toujours les empêcher; elles ne cédoient qu'après avoir longtems combattu, s'être ralliées fréquemment; & lorſque tous leurs efforts devenoient entiérement inutiles, elles étoient toujours prêtes à ſe revolter dès que la *Vérité* ceſſoit de les tenir dans le reſpect & la ſoumiſſion par ſa préſence.

La *Vérité*, en quittant le Ciel, avoit penſé qu'elle ſeroit reçuë avec un cri univerſel de joie, chérie avec une tendreſſe infinie, écoutée avec une grande docilité, & que ſon empire s'étendroit ſur toute la terre; auſſi fut-elle extrêmement ſurpriſe des efforts qu'elle avoit à faire pour s'y établir. Tous les eſprits lui étoient fermés par le *Préjugé*, & tous les cœurs par la *Paſſion*. Elle s'avança cependant, mais avec beaucoup de lenteur; ſouvent elle perdoit les conquêtes qu'elle laiſſoit derriére elle, par les revoltes ſoudaines des paſſions, qui ſe rangeoient ſous les étendarts du *Menſonge*.

Quoique la *Vérité* ne fût pas affoiblie par le combat, car elle ne pouvoit rien perdre

de

de sa force naturelle, cependant elle étoit indignée de se voir jouée & arrêtée par un ennemi qu'elle regardoit d'un œil de mépris, & qui n'avoit d'autre avantage que celui qu'il tiroit de son inconstance, de sa lâcheté, & de ses artifices; ce qui fit que, rebutée par les obstacles qu'elle rencontroit de toute part, elle pria *Jupiter* son pére de lui permettre de retourner dans le Ciel d'où elle étoit descenduë, & de laisser le genre humain en proie au désordre & aux misères qu'il avoit mérité en se soumettant volontairement à l'empire que le *Mensonge* avoit usurpé sur la *Vérité.*

Jupiter ému de compassion pour le genre humain, ne lui accorda pas sa demande, mais il voulut rendre ses travaux moins pénibles, & diminuer les persécutions qu'elle avoit à essuier. Il lui ordonna de consulter les *Muses*, & d'aprendre d'elles par quel moyen elle pourroit engager les hommes à la recevoir, à la prendre pour leur Souveraine, sans qu'il fût nécessaire de soutenir une guerre continuelle. Elle aprit qu'elle avoit elle-même mis obstacle à ses progrès par la sévérité de son regard, & l'air de solemnité avec lequel elle dictoit ses arrêts; & que les hommes ne la recevroient que lors-
qu'ils

qu'ils cesseroient de la craindre, puisqu'en se soumettant à l'empire du *Mensonge* ils faisoient rarement quelque sacrifice de leur repos ou de leurs plaisirs, parce qu'il avoit l'art de se présenter à eux sous une forme séduisante, & paré par les mains même du Desir. Les *Muses* lui firent sur le métier de *Pallas* une robe d'une couleur changeante, semblable à celle que le *Mensonge* revêtoit pour gagner les cœurs, & ils l'appellérent *Fiction.* Par ce moyen elle eut de grands succès; car lorsqu'elle demandoit aux *Passions* la permission d'entrer, elles la prenoient souvent pour le *Mensonge*, & lui remettoient ce qui étoit sous leur garde; mais lorsqu'elle avoit une fois pris possession de quelqu'endroit, la *Raison* lui ôtoit sa robe; elle reprenoit sa figure naturelle avec toute sa dignité & tout son éclat.

A R-

ARTICLE DIXIEME.

PENSE'ES CELTIQUES. *

COnsidérez bien toutes les entrées avant que de vous engager quelque part, car on ne peut jamais savoir trop bien où sont les ennemis qui vous dressent des embuches.

* * *

L'hôte qui vient chez vous, a les genoux froids, donnez lui du feu : celui qui a parcouru les montagnes, a besoin de nourriture, & de vétemens bien sechés.

* * *

Il faut de l'eau à celui qui vient s'asseoir à votre table, il a besoin de s'essuyer les mains ; mais tenez lui des discours agréables, si vous voulez qu'il vous parle, ou qu'il vous écoute.

* * *

Celui qui voyage a besoin de sagesse. On peut

* Elles sont tirées d'un livre intitulé, *Monumens de de la Mythologie & de la Poësie Celtique*, &c. par Mr. MALLET *Professeur Royal de Belles-Lettres Françoises*, &c. Ces Pensées donnant une idée de la Morale des Celtes & des Scythes, nous avons crû qu'on les verroit avec plaisir dans ce Recueil.

peut faire chez soi tout ce qu'on veut, mais celui qui ne sait rien, s'attirera des regards dédaigneux, lorsqu'il sera assis avec des hommes bien appris.

* * *

Celui qui va à un repas où il n'est pas attendu, parle avec soumission, ou se tait; il prête l'oreille à tout, il parcout tout des yeux; par-là il acquiert de la science & de la sagesse.

* * *

Heureux celui qui s'attire la louange & la bienveillance des hommes; car tout ce qui dépend de la volonté des autres, est hazardeux & incertain.

* * *

Il n'y a point d'ami plus sûr en voyage qu'une grande prudence; il n'y a point non plus de provision plus agréable. Dans un lieu inconnu la prudence vaut mieux que les trésors; c'est elle qui nourrit le pauvre.

* * *

Il n'y a rien de plus inutile aux fils du siécle que de trop boire de biére, car plus un homme boit, plus il perd de raison. L'oiseau de

de l'oubli chante devant ceux qui s'enyvrent ; & leur dérobe leur ame.

* *
*

L'homme dépourvu de ſens croit qu'il vivra toujours, s'il évite la guerre ; mais ſi les lances l'épargnent, la vieilleſſe ne lui fait point de quartier.

* *
*

L'homme gourmand mange ſa propre mort, s'il n'y prend garde ; & l'avidité du ſot fait rire les ſages.

* *
*

Les troupeaux ſavent retourner à l'étable & quitter le paturage ; mais l'homme ſans honneur ne ſait point mettre de frein à ſa bouche.

* *
*

L'homme méchant rit de tout, ſans penſer que ce qui lui convient, eſt de s'abſtenir de faute.

* *
*

L'homme dépourvû de ſens veille toutes les nuits, il conſidére tout, mais quand il eſt las au point du jour, il n'eſt pas plus ſavant qu'il n'étoit la veille.

* *
*

Il croit ſavoir tout lorſqu'il a appris quelque choſe de facile, mais il n'a rien à répon-

pondre, quand on l'interroge sur une chose obscure.

* * *

Plusieurs hommes se croyoient sincérement unis, mais l'expérience les a détrompés : c'est la querelle des siécles, qu'un hôte n'est pas fidéle à son hôte.

* * *

Ce qu'on posséde, quoique petit, est toujours le meilleur.....

* * *

Je n'ai jamais trouvé d'homme si libéral & si magnifique, que, chez lui, recevoir ne fût pas recevoir, & qui méprisat un présent, s'il pouvoit l'obtenir.

* * *

Que les amis se réjouïssent réciproquement par des présens d'armes & d'habits. Ceux qui donnent & qui reçoivent, restent long-tems amis, & se donnent souvent des festins les uns aux autres.

* * *

Aimez vos amis, & ceux de vos amis ; mais ne favorisez pas l'ennemi de vos amis.

* * *

La paix brille plus que le feu pendant cinq

nuits, entre des amis mauvais, mais elle s'éteint quand la sixiéme approche, & alors toute l'amitié se tourne en haine.

* * *

Quand j'étois jeune, j'errois seul dans le monde; il me sembloit que j'étois devenu riche quand j'avois trouvé un compagnon. Un homme fait plaisir à un autre homme.

* * *

Qu'un homme soit sage modérément, & qu'il n'ait pas plus de prudence qu'il ne faut. Qu'il ne cherche point à savoir sa destinée, s'il veut dormir tranquille.

* * *

Levez-vous matin, si vous voulez vous enrichir ou vaincre un ennemi. Le loup qui est couché, ne gagne point de proye, ni l'homme qui dort, de victoire.

* * *

On m'invite çà & là à des festins, si je n'ai besoin que d'un déjeuné; & mon fidéle ami est celui qui me donne un pain quand il en a deux.

* * *

Il vaut mieux vivre bien que longtems. Quand un

un homme allume du feu, la mort est chez lui avant qu'il soit éteint.

* * *

Il vaut mieux avoir un fils tard que jamais. Rarement voit-on des pierres sépulchrales élevées sur les tombeaux des morts, par d'autres mains que celles de leurs fils.

* * *

Les richesses passent comme un clin d'œil; elles sont les plus inconstantes des amies. Les troupeaux périssent, les parens meurent, les amis ne sont pas plus immortels, vous mourrez vous-même: mais je connois une seule chose qui ne meurt point, c'est le jugement qu'on porte des morts.

* * *

Que l'homme prudent use avec modération de son pouvoir; car lorsqu'il viendra parmi des hommes distingués, il trouvera qu'il n'est pas le plus excellent de tous.

* * *

Louez la beauté du jour quand il est fini, une femme quand vous l'aurez connuë, une épée quand vous l'aurez essayée, une fille après qu'elle sera mariée, la glace quand vous l'aurez traversée, la biére quand vous l'aurez bûe.

* * *

Ne vous fiez pas aux paroles d'une fille ; ni à celles que dit une femme, car leurs cœurs ont été faits tels que la roue qui tourne, la légéreté a été mise dans leurs cœurs. Ne vous fiez ni à la glace d'un jour, ni à un serpent endormi, ni aux caresses de celle que vous devez épouser, ni à une épée rompue, ni au fils d'un homme puissant, ni à un champ nouvellement semé.

* * *

La paix entre des femmes malignes, est comme si vous vouliez faire marcher sur la glace un cheval qui ne seroit pas ferré, ou comme si vous vous serviez d'un cheval de deux ans, ou comme si vous étiez dans une tempête sur un vaisseau qui n'auroit point de gouvernail.

* * *

Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de son sort.

* * *

Le cœur seul connoit ce qui se passe dans le cœur, & celui qui trahit l'esprit, c'est l'esprit même.

* * *

Si vous voulez fléchir vôtre maîtresse, ne l'allez

l'allez voir que de nuit. Quand trois personnes ſavent ces choſes là, elles ne réuſſiſſent point.

* * *

Ne cherchez point à ſéduire les femmes d'autrui.

Soyez humain à l'égard de ceux que vous rencontrez ſur vôtre route.

Celui qui a une bonne proviſion en voyage, ſe réjouït aux approches de la nuit.

* * *

Ne découvrez jamais vos chagrins à un méchant homme, car vous n'en recevrez aucun ſoulagement.

* * *

Sachez que ſi vous avez un ami, vous devez le viſiter ſouvent. Le chemin ſe remplit d'herbes, & les arbres le couvrent bientôt, ſi l'on n'y paſſe ſans ceſſe.

* * *

Ne rompez jamais le premier avec votre ami. La douleur ronge le cœur de celui qui n'a perſonne à conſulter que lui-même.

* * *

Il vaut mieux flatter les autres que soi-même.

* * *

N'ayez jamais trois paroles de dispute avec le méchant. Souvent le bon céde lorsque le méchant s'irrite & s'enorgueillit. Cependant il y a du danger à se taire, si l'on vous reproche d'avoir un cœur de femme, car alors on vous prend pour un lâche.

* * *

Je vous prie, soyez circonspect, mais non pas trop; soyez-le cependant lorsque vous avez trop bû, lorsque vous êtes près de la femme d'autrui, & quand vous vous trouvez parmi des voleurs.

* * *

Ne vous moquez point, ne riez point de votre hôte, ou d'un étranger: ceux qui demeurent chez eux, ne savent point qui est l'étranger qui arrive.

* * *

Il n'y a point d'homme vertueux qui n'ait quelque vice, ni de méchant quelque vertu.

* * *

Ne riez point du vieillard, ni de votre vieux ayeul.

ayeul. Il ſort ſouvent des rides de la peau des paroles pleines de ſens.

* * *

Le feu chaſſe les maladies, le chêne la ſtrangurie, la paille conjure les enchantemens, les Runes détruiſent les imprécations, la terre abſorbe les inondations, & la mort éteint les haines.

* * *

ARTICLE ONZIEME.

DISCOURS

Sur ces paroles : *L'amour mutuel du Prince pour les Sujets, & des Sujets pour le Prince, est le plus ferme appui d'un Etat Monarchique.* *

CHaque Gouvernement a son principe, sa nature, ses usages, ses loix. La vertu fait marcher le fier Républicain à la défense de sa Patrie ; les intérêts de sa liberté, les préjugés de son enfance, les exemples qu'il a sous les yeux lui tracent ses devoirs & réglent sa conduite. Toujours prêt au contraire à rompre les fers qui l'accablent, l'esclave rampe sous les pieds du Despote ; la crainte des bourreaux, la terreur des supplices sont les motifs honteux de son obéissance. La tendresse du Prince & l'affection des Sujets sont les puissans appuis du Gou-

* Ce Discours de Mr. *Castilhon* a remporté le prix par le Jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en l'année 1756.

Gouvernement Monarchique. Eh! s'il est vrai que de tous les Etats il soit le premier dans l'ordre des tems, n'est-il pas également vrai que les traits de perfection qu'il renferme le rendent supérieur à tout autre?

Heureux les Peuples qui sont aimés de leur Souverain! plus heureux encore le Prince qui tenant de l'amour de ses Peuples l'autorité qu'il a sur eux, ne leur fait sentir sa puissance que pour les combler de bienfaits! Il sçait que ce n'est point dans la force des armes, dans la valeur des soldats, dans l'éclat des conquêtes, que consiste la solide grandeur des Empires. Dompter les Nations par le fer & la flamme, c'est la gloire du Conquérant; celle du Monarque c'est de commander en Pére à des Sujets qu'il s'attache par son amour: amour mutuel, qui est le plus ferme appui d'un Etat Monarchique, parce qu'il en conserve la nature, & qu'il est le mobile des différens ressorts de ce Gouvernement.

PREMIERE PARTIE.

C'est la souveraine puissance qui fait briller sur le Trône le sacré caractère que les Rois

ont

ont reçu de la Divinité; mais quoique nécessaire à leur véritable grandeur, ne la regardons pas cette autorité comme le principe d'un pouvoir despotique; au lieu (a) d'être l'objet d'un respect nécessaire ou d'une crainte raisonnable, elle ne produiroit qu'une servile obéissance: puisqu'elle est une suite de la confiance publique, regardons-la comme le sceau de la stabilité du Trône, comme l'attribut le plus respectable du bandeau des Rois.

Quelle est donc la nature de ce Gouvernement où un seul homme conduit les autres par des loix fondamentales? Elle consiste dans des pouvoirs (b) intermédiaires, toûjours dépendans, toûjours subordonnés; canaux moyens, si j'ose m'exprimer ainsi, par où se communique l'autorité suprême. Ce sont ces Corps augustes, qui opposés également aux abus d'une puissance illimitée & aux excès d'une liberté sans bornes, constituent la nature de ce Gouvernement sage & modéré.

Mais ce qui dans la spéculation la plus exacte se montre à nous comme parfait, manque souvent

(a) Testament Politique du Cardinal de Richelieu.
(b) Voyez Montesq. dans l'*Esprit des Loix*.

vent dans l'exécution; les plus solides établissemens portent dans leur sein un principe de destruction inséparable des choses humaines.

Une voix secrete, une voix puissante nous dit sans cesse que la force accable, que la contrainte irrite, que toute puissance supérieure choque la liberté. Comment avec ce germe d'indépendance que nous portons au fond de nos cœurs aurions-nous souffert la domination des Souverains?

Né fier & même un peu féroce, l'homme ne cherche qu'à satisfaire ce panchant fatal qu'il a reçu de la nature, pour augmenter les droits de son pouvoir & pour en abuser; funeste orgueil, qui changeant le Monarque paisible en Tyran homicide, porteroit dans ses Etats ce trouble destructeur qui précéda toujours la dissolution des Empires.

Il n'appartient qu'à l'amour mutuel de combattre ces deux vices directement opposés à la nature du Gouvernement Monarchique: gage sacré de la grandeur des Rois & du bonheur des Peuples, c'est lui, c'est cet amour qui ressèrre par les plus aimables nœuds le lien politique & le lien civil, en unissant le Souverain à ceux qui vivent sous ses Loix; il rend doux

&

& léger le joug de l'obéissance, en persuadant à des hommes libres que l'indépendance est aussi affreuse que l'esclavage.

Cette affection réciproque peut seule subjuguer les mouvemens rebelles des cœurs ambitieux & des cœurs indépendans, parce qu'on ne résiste à un panchant qu'en lui en opposant un second qui puisse le détruire, ou du moins le rallentir. Ouvrons les Fastes de l'Histoire, & nous apprendrons que la tendresse filiale, ce sentiment le plus naturel & le plus vrai, calme les passions les plus vives, & qu'on opposeroit en vain des digues au torrent qu'il n'a pû dompter.

Ce n'est pas assez de sçavoir que l'amour mutuel étouffe ces deux vices qui sappoient les fondemens de la Monarchie, si nous n'examinons dans le Prince & dans les Sujets le désordre qu'entraîne la privation de ce sentiment: nous verrons alors les panchans indomptés des uns & des autres les conduire au renversement de ces pouvoirs sacrés, qui sous la dépendance du Monarque, constituent l'essence de la Monarchie, & nous en conclurons la nécessité de l'amour mutuel pour la conserver.

Jettons les yeux sur un Roi peu sensible à l'a-

l'amour de ses Sujets, & peu touché de leur confiance: persuadé qu'il ne tient sa puissance que de la supériorité de son rang, il n'agit plus que rélativement aux droits de son autorité. Les Loix anciennes, ces Loix fondamentales, qui sont la force de l'Etat, gênent-elles son pouvoir? il les anéantit; l'éclat d'une fausse gloire lui fait entreprendre des guerres injustes: ce ne sont plus les besoins des Peuples qui sont les motifs des subsides, la voix des passions étouffe celle des devoirs. Ces différens corps de l'Etat par où découle sa puissance sont un obstacle à ses desseins; il faut alors que son ambition les abbaisse, & sa main sacrilége osera bientôt les détruire: plus de frein qui puisse arrêter les caprices d'une volonté momentanée; des ordres absolus ont pris la place des Loix; le Monarque parloit en Pére à des enfans, le Despote commande en Maître à des esclaves.... La liberté expirante ne peut plus faire entendre sa voix jusqu'au Trône; elle ne peut rompre ses fers qu'en renversant le Trône même.

Quand ces premiers excès d'un Despotisme naissant feroient arrêtés dans leur principe, la constitution de la Monarchie n'en est pas moins dé-

détruite ; une ſoudaine révolution doit la diſſoudre & changer la face de l'Etat.

Ces formidables Républiquains, qui dans la ſuite ont englouti dans leur ſein les Nations les plus indomptables, ne dûrent leur établiſſement qu'aux plus funeſtes révolutions : des tems orageux avoient corrompu la nature du Gouvernement Monarchique qui avoit précedé ces nouvelles conſtitutions : ce furent, ou des enfans rebelles à l'autorité paternelle, ou des Péres durs & cruels, qui étouffant la voix de la nature, avoient voulu ſe ſervir des liens même de la tendreſſe pour en forger les fers d'un honteux eſclavage.

Rome dans ſon enfance fut ſoûmiſe à des Rois; mais comment auroit-elle pû conſerver le même Gouvernement ſous un Prince qui forçoit ſon Peuple à le haïr ? inſenſé, qui détruiſoit ainſi le fondement de ſa puiſſance ! le coup fatal qui renverſa ſon injuſte domination ne fit qu'avancer de quelques inſtans une chûte inévitable. Le plus ferme appui de ſon Trône avoit été ébranlé par l'affoibliſſement * du Sénat,

Ac-

* Tite-Liv. Tacit. Juſtin, Florus, Plutarq.

Acquise par la violence, son autorité ne fut qu'une usurpation abhorrée; elle supposoit une haine mutuelle, & ne pouvoit subsister qu'autant que des Sujets abbatus auroient préféré une servitude déshonorante aux douceurs de la liberté.

Ne cherchons plus les causes qui ont successivement fait passer les mêmes Peuples sous différentes sortes de Gouvernement. Si des Princes ont été dépouillés de leur puissance, si des Trônes ont été renversés, si des Nations entiéres ont secoué le joug de l'obéissance & levé l'étendart de la rebellion; n'attribuons ces événemens, ni à la vicissitude des tems, ni à la fatalité des conjonctures; le défaut de l'amour mutuel annonça toûjours les crimes des Tyrans, l'infidélité des Sujets, la destruction des Monarchies & la chûte des Rois.

Si nous sommes effrayés des excès qu'entraine l'abus du pouvoir lorsque l'amour ne le tempére point, le serons-nous moins de ceux qui suivent les premiers pas qu'on fait vers l'indépendance?

L'attrait qu'on a pour la liberté prend de nouvelles forces; on tâche de secouer un joug que l'habitude n'a pû rendre léger: les Loix

tonnent en vain; elles ne ſont plus reſpectées; leur foibleſſe aſſûre l'impunité: l'agitation des eſprits fait ceſſer l'harmonie, des factions inteſtines déchirent intérieurement le Royaume, le déſordre augmente, la voix du devoir ne ſe fait plus entendre, la fidélité diſparoit, les défiances naiſſent & les crimes ſe multiplient. Trop fiers pour obéir aux ordres du Monarque, les Citoyens refuſent même de défendre la Patrie, en oppoſant à l'autorité légitime une fauſſe liberté: les pouvoirs intermédiaires, placés auparavant à une égale diſtance du Prince & des Sujets, ſe rapprochent de ces derniers; ils donnent l'exemple de l'indépendance: dès qu'ils ceſſent d'être ſubordonnés, la Monarchie n'eſt plus; elle va ſe perdre dans le tumulte de l'Ariſtocratie.

Ainſi a-t-on vû des Souverains parler en ſupplians à des Sujets indociles, demander en tremblant des ſubſides néceſſaires, & recourir à l'artifice des détours pour gagner la bienveillance d'un Peuple qui ſembloit parler en maître à un fantôme couronné. De nouveaux différens ſurviennent-ils entre le Prince & le Corps qui repréſente la Nation? les Citoyens diviſés s'excitent au meurtre, ils s'acharnent avec fureur à

leur

leur mutuelle destruction. Malheur au parti qui triomphe! il ne triomphe que par les crimes: malheur au parti qui succombe! le Monarque va devenir peut-être la premiére victime de la férocité des vainqueurs.

Qu'il est à craindre encore qu'après la destruction de l'État Monarchique, une Anarchie funeste ne favorise l'ambition des Tyrans!

Ces malheurs multipliés que nous venons de décrire, ces Constitutions monstrueuses qui ne dûrent leur existence qu'au funeste renversement qui les fit éclorre, tout nous conduit insensiblement à la connoissance de la vérité que nous voulons établir, tout nous montre que le lien indissoluble de l'amour mutuel du Prince & des Sujets est le principe conservateur de la nature de notre Gouvernement.

En vain l'honneur voudroit-il y suppléer: quoiqu'essentiellement nécessaire, il ne peut cependant rien par lui-même; s'il n'est guidé par la confiance réciproque du Peuple & du Souverain, il perd toute sa puissance; que dis-je? peut-il encore avoir des droits où ne subsiste plus cet accord?

L'honneur, qui n'est autre chose que l'envie d'être estimé & distingué, s'aveugle & s'é-

gare ; il ne cherche que l'éclat & la gloire ; ses loix orgueilleuses & bizarres plient avec peine sous les volontés d'un Maitre ; tout l'allarme, tout l'irrite ; & si l'amour ne le détermine, il n'a de force que pour se soustraire à l'obéïssance. Une malheureuse conformité de désirs peut alors diviser les Sujets. L'ambition, auparavant nécessaire, maintenant dangereuse, allume de toutes parts le feu de la discorde, & l'honneur mal guidé peut faire de la Patrie le théatre des plus sanglantes révolutions.

Mais si l'honneur que l'amour n'inspire point est si nuisible à la Monarchie, ne seroit-ce pas une erreur de penser que la vertu seule peut y produire les mêmes effets que l'amour mutuel ? La modération * dans les désirs, le renoncement à soi-même, le sacrifice perpétuel de ses plus chers intérêts, en un mot la vertu fait dans les Républiques ce que l'honneur inspiré par l'amour fait dans les Monarchies. Nous sçavons que dans ce dernier Gouvernement les Sujets n'y connoissent presque point la vertu ; elle est inutile à l'Etat, dit le plus célébre des Politiques ; j'ose ajoûter encore que telle qu'il la définit elle peut lui être dangereuse.

Les

* Voyez Montesquieu, dans *l'Esprit des Loix*.

Les citoyens en effet n'étant plus excités par le désir secret de s'élever au-dessus de la sphère où la nature les plaça, leur activité cesse, leur industrie languit, leur génie s'éteint; l'amour du travail diminue; l'austère frugalité bannit l'émulation; les plus utiles établissemens tombent en décadence. Confondus dans la foule, les pouvoirs intermédiaires ne sont plus respectés du vulgaire, & l'égalité, suite nécessaire de la vertu, brise les liens de la dépendance. Bientôt la haine se forme, se fortifie, se déclare. L'Etat, pareil à un vaste & somptueux édifice élevé sur des fondemens ruineux, doit être écrasé sous son propre poids.

Il n'y a donc que l'amour mutuel qui puisse conserver la nature de Gouvernement modéré d'un seul, en retenant dans des bornes légitimes l'autorité du Souverain & la liberté du Peuple. Ne cherchons point dans l'Antiquité la plus reculée ou chez des Nations étrangéres des preuves que nous offre la plus brillante des Monarchies.

Quel fut durant quelques siécles le malheureux état de la France? Aussi foible au-dedans qu'impuissante au-dehors, sa grandeur n'étoit pas encore établie sur les solides fon-

demens qui la rendent inébranlable. L'ambition des Grands aspiroit à l'indépendance ; ils fomentoient sans cesse des divisions entre le Monarque & le Peuple ; ils opprimoient tout ce qui pouvoit arrêter leur audace. Le Prince, toûjours invisible pour des Sujets qui se croyoient haïs, ou toujours occupé à reprimer l'orgueil ambitieux de ceux qui vouloient limiter sa puissance, pouvoit-il devenir l'objet de la confiance publique ? Quels monstres n'enfanta point alors cette cruelle division ! Le crime triompha de la timide innocence, les plus tyranniqu es usages tinrent lieu de Loix. La nature du Gouvernement se corrompoit, parce que l'autorité des Rois & la liberté des Sujets étoient également violées. Mais à peine l'amour mutuel eut-il repris ses droits, que les désordres cessérent ; on vit les plus beaux jours succéder à tant d'orage. Puisse l'accord heureux qui fait la solide grandeur de nôtre Gouvernement être toûjours le mobile de ses ressorts, comme nous avons vû qu'il en conserve la nature !

Seconde Partie.

Vainement l'amour mutuel conſerveroit l'eſſence de l'Etat Monarchique, en écartant au loin tout ce qui pourroit la corrompre, ſi les divers reſſorts qui doivent concourir au ſolide bonheur de ce Gouvernement languiſſent dans un funeſte repos; c'eſt à leur activité que nous devons cette heureuſe harmonie, cette admirable intelligence d'où réſultent la force & la durée des Empires.

Quel pourroit être le principe de cette action inviſible & continue? C'eſt ſans doute l'accord qui régne entre les Sujets & le Souverain. Tel un chêne reſpecté de l'orage & des vents, dont la cime majeſtueuſe ſemble affronter les Cieux, ne doit ſa force & ſa grandeur qu'à cette ſêve utile, qui coulant ſans interruption dans ſes profondes racines, remonte & ſe répand dans les extrémités des plus petits rameaux qu'elle vivifie & décore.

Un Etat Monarchique ne ſçauroit être durable ſans le concours des différens reſſorts d'où dépendent le bonheur & la ſureté du Souverain & des Sujets. Il faut que dans les

tems paiſibles, comme dans les tems orageux, rien ne puiſſe ternir ſa gloire & ſon éclat; il faut que l'ordre invariable de la juſtice ne ſoit point interrompu, que la ſage adminiſtration des Finances prévienne les beſoins publics, qu'un fertile Commerce répande en tous lieux l'abondance, & que les Arts cultivés excitent les talens.

Quoiqu'eſſentiels à la conſtitution de l'Etat, ces différens reſſorts ne pourroient cependant produire ces effets, ſi une liaiſon intime, une confiance réciproque entre le Prince & les Sujets n'en étoit le mobile; c'eſt la ſtatuë de Prométhée, qui parfaite dans toutes ſes parties & exactement organiſée, n'a point encore reçu ce feu divin, ce ſouffle créateur qui peut ſeul l'animer & la faire agir.

Oui, dans tous les tems l'affection des Sujets pour un Souverain qui leur donna ſans ceſſe des marques de ſa bienveillance, leur fit aimer ſes Loix: Loix aimables, que dicte & que reçoit la tendreſſe, vous êtes moins les ſignes de nôtre dépendance que les gages de notre bonheur! Par vous un Pére chéri devient le centre où vont aboutir les peines, les allarmes de tous les Citoyens, & d'où partent

tent avec rapidité les secours nécessaires au salut de l'Etat. Toûjours active, votre sagesse éclaire & guide en même tems le Souverain qui régle vôtre course & les canaux par lesquels vous coulez.

En effet, un Prince équitable, persuadé que l'autorité dont il est revêtu suppose des conditions qui en rendent l'usage légitime, écarte avec soin tout ce qui pourroit les détruire; il sçait que si des Loix fixes & établies empêchent sa puissance suprême de devenir arbitraire, elles assûrent en même tems la grandeur de la Monarchie & rendent plus glorieux le Sceptre qu'il tient dans ses mains.

Organe incorruptible de ses volontés, & protecteur des Peuples, un Corps auguste & vénérable veille sans cesse à la conservation des droits de la Couronne & à la sureté de l'Etat: dépositaire des Loix fondamentales du Gouvernement, c'est cette puissance éclairée, qui remplissant l'intervalle immense qui sépare le Roi de ses Sujets, entretient par sa vigilance une paisible & constante harmonie entre tous les Ordres: tour à tour occupée à annoncer, à faire exécuter les Loix du Législateur, & à porter jusqu'aux pieds de son Trône

ne les vœux de tous les cœurs, ou les timides priéres d'un Peuple qui s'allarme aiſément, elle reſſerre par ſon activité les nœuds de l'amour mutuel.

Que le Deſpote ſanguinaire faſſe lui-même exécuter les ordres qu'il preſcrit, ou que, vil inſtrument de ſes caprices, un Miniſtre farouche répande en tous lieux la terreur; parmi nous c'eſt dans le ſein de cet Ordre majeſtueux que l'eſtime & l'amour du Monarque, que le reſpect & la tendreſſe des Peuples ont déposé le glaive de Thémis.

Vengeurs des Rois, défenſeurs des Peuples, précieux Membres de ce Corps intermédiaire, vous ſeuls devez porter & retracer juſqu'aux extrémités de la Monarchie l'image de la Majeſté Royale, & faire jaillir par-tout la ſource intariſſable de ſes bienfaits.

Chargé des plus pénibles ſoins, comment le Souverain auroit-il pû veiller à l'obſervation de ſes Loix? Pourroit-il être en même tems Légiſlateur & Juge ſans bleſſer & ſans allarmer la confiance publique? Non, il raſſure, il pardonne, pendant que les Loix tonnent & qu'elles puniſſent. Si la ſureté des Citoyens, ſi leur intérêt le plus cher l'obligent quelquefois à de-

venir

venir impitoyable, nous plaindrions-nous de sa sévérité ? Des sermens inviolables avoient déja prévenu ses bontés ; il avoit juré d'être nôtre vengeur, & ses rigueurs même sont des bienfaits pour nous.

Tandis que, fidéle à ses engagemens, le zèle infatigable du Ministére public conserve & rétablit l'ordre, ou qu'il reprime les coupables efforts des puissances audacieuses qui voudroient le troubler, les mains bienfaisantes du Prince versent du haut du Trône les graces & les faveurs. Qu'il soit à jamais, comme la Divinité, dont il est l'image sacrée, l'objet de nos plus tendres vœux ! Puisse son exemple apprendre aux Maîtres du monde que le devoir le plus essentiel des Rois est de contribuer au bonheur des Sujets qui leur sont confiés ! Si notre amour pour lui nous fait respecter ses Loix, ce ne sont que des marques légéres de notre affection & de notre reconnoissance. Nous ne pouvons ignorer que la grandeur & la félicité de la Monarchie, que son immortalité même, sont les gages de sa tendresse. Eh ! comment pourroit-il travailler avec autant de succès à la gloire du Gouvernement, si des Sujets ingrats refusoient de répondre à son zèle ?

Le poids d'une Couronne eſt immenſe, & les beſoins de l'Etat ſont toûjours renaiſſans ; la néceſſité des dépenſes publiques, qui le font ſubſiſter, demande des contributions qui puiſſent y fournir ; l'impoſition & la levée des ſubſides ſont donc auſſi juſtes qu'indiſpenſables. Toûjours utile, toûjours agiſſant, l'amour du Prince fait ſervir ces mêmes ſubſides à la tranquillité générale. Bientôt mille voiſins, jaloux de notre gloire, entreprendroient de troubler notre repos, ſi de nombreux bataillons n'étoient toûjours prêts à diſſiper leurs efforts conjurés. Quels fraix immenſes ne demandent point les fortifications de nos Places, l'entretien des Villes maritimes, les récompenſes deſtinées & dûes à ces nobles victimes qui ont ſi ſouvent répandu leur ſang pour la défenſe de la Patrie ! Quel nombre infini de Vaiſſeaux pour nous procurer la liberté des Mers & la ſureté du Commerce ! C'eſt l'ame des Etats ; il doit être, comme les Arts, l'objet des ſoins & de l'amour du Monarque. Guidés par le même motif, tous les Sujets s'empreſſeront alors à ſeconder ſes vûes.

Amour, accord heureux, tes nœuds ſont mille fois plus forts que ceux de la crainte ;

ceux-

ceux-ci irritent, & dégradent la nature; les tiens la parent & la décorent. N'avons-nous pas vû presque de nos jours une Nation sauvage, toûjours prête à détrôner ses Maîtres, toûjours prête à briser le Sceptre de ses Rois, dépouiller tout à coup sa férocité, renoncer à son inconstance, & suivre * sans effort les Loix que lui donnoit un Maître dont le souvenir glorieux passera d'âge en âge à la postérité?

Le goût des Sciences & des Arts fut dans ces climats le premier fruit de l'amour mutuel qui animoit les Sujets & le Souverain. Déja sur des sables arides & dans des lieux qui n'étoient autrefois que de vastes marais, s'élévent des Villes florissantes; on y construit de nombreux vaisseaux, qui bientôt couvrent les mers; cette terre ingrate, stérile, s'embellit par le secours des Arts. L'amour du grand *Alexiowits* pour les Russes acheva, dans un court espace de tems, ce que la force & la puissance auroient inutilement tenté.

Semblables à ces fleurs délicates qui ne peuvent germer que sous un Ciel pur & tempéré, les

* Voyez la Préface du Dictionnaire de Commerce, & Mr. de Fontenelle, dans son Eloge du Czar Pierre I.

les Arts n'habitent que les Etats paiſibles. Moins ſenſible à la gloire des armes qu'à la félicité de ſes Sujets, le Monarque doit s'empreſſer à les faire éclorre en comblant de faveurs les Citoyens induſtrieux qui les cultivent. Dans peu, ſur les débris honteux de la molleſſe, s'éléveront les plus ſuperbes établiſſemens; on verra le produit de différentes Contrées mis en œuvre par des mains habiles: peu content d'imiter la nature dans toute ſa beauté, l'Artiſte ingénieux lui prêtera des graces nouvelles.

Ainſi l'amour mutuel fait mouvoir les différens reſſorts qui ſoûtiennent la Monarchie durant la paix: ainſi animera-t-il ceux qui la ſoutiendront pendant la guerre.

Un Etat, en effet, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne peut eſpérer de jouïr long-tems d'un bonheur tranquille; le Prince le plus pacifique ne peut toujours éviter les combats. Les entrepriſes d'un injuſte voiſin, les droits de la Couronne violés, les efforts que fait une puiſſante Ligue l'obligent quelquefois de rappeller dans ſes Etats le fleau qu'il voudroit en bannir. Guidé par ſon amour, guidé par ſon devoir, le Monarque prend alors les armes, non pour ſatisfaire les feux qu'allume dans le ſein d'un Héros le déſir

d'une gloire frivole, mais pour venger & défendre des Peuples qu'il chérit. Egalement animés pour l'amour de leur Roi, les Sujets sont autant de Héros qui volent à la victoire; ils sçavent qu'il ne les expose qu'à regret; ils obéissent sans contrainte. La valeur, qui ne fut autrefois qu'un désir effréné de régner par la force, n'est plus qu'une noble émulation, qui dans le cœur du Prince n'a pour objet que la défense de son Peuple, & chez le Peuple heureux que la défense d'un Monarque chéri. La valeur des Soldats naît de leur confiance; ils combattent vaillamment pour soutenir les droits d'un Pére qu'ils adorent: Eh! combien ce sentiment doit-il augmenter leur valeur!

O vous, qui rassemblez sous les Drapeaux de votre Souverain, fixates par votre courage la victoire encore incertaine, intrépides Héros, quels nobles sentimens enflammoient vos ames? quel Dieu guidoit vos bras dans cette fameuse journée * aussi funeste à nos Ennemis qu'elle fut glorieuse à la France? La présence auguste du MONARQUE BIEN-AIME' ranimoit, excitoit vos forces; vous combattites sous ses yeux, &

* Fontenoy.

& vos exploits rapides furent la preuve de votre amour pour vos Maîtres. Puissances ennemies, les nuages que vous aviez rassemblés formérent l'orage qui fondit sur vos têtes; quelques formidables que fussent vos forces, une honteuse défaite vous apprit bientôt, que rien ne sçauroit ébranler une Monarchie dont l'amour mutuel du Prince & des Sujets est le plus ferme appui.

ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

LA SANTE',

Eglogue. *

C'Etoit le tems, où des Bergers impriment les traces profondes de leurs pas sur la verdure que l'Aurore vient d'arroser de ses pleurs, lorsque le jeune *Damon*, libre des soins de la ville, traversoit un champ nouvellement moissonné. Une maladie de langueur l'obligeoit à chercher des lieux consacrés au Silence & au Contentement. Il les trouve; & sentant ses forces renaître, il dirige sa promenade vers un berceau qu'il apperçoit dans l'éloignement. Là, il s'arrête, & chante, après quelques momens de repos, une Hymne en honneur de la Divinité, dont il commence à éprouver le pouvoir bien-faisant.

» Vien, Déesse des champs, belle Santé!
» Arrive ici, portée sur les aîles des Zéphirs
» Ete-

* Traduite de l'Anglois; l'Auteur est Mr. Parnell, dont les poësies sont fort estimées en Angleterre.

» *Etesiens*. Que je respire tes dons avec l'air
» frais du matin !

» Les fontaines, les fleurs, & tant d'autres
» merveilles qui parent nos champs, s'évanouïs-
» sent toutes en ton abscence, & ne reparois-
» sent qu'à ton retour.

» Quelle touchante émotion ! Je sens la
» Déesse qui approche, & la face de la Na-
» ture s'égaye avec moi. Le souffle des vents
» coule légérement sur l'herbe tendre ; les mar-
» guerites s'épanouïssent aux rayons du Soleil ;
» les ruisseaux roulent, en murmurant, leurs
» flots argentés ; & les feuilles des arbres sont
» doucement agitées par l'haleine des Zéphirs.

» De tous côtés j'entends des oiseaux invi-
» ter les échos des bois à repeter leur rama-
» ge ; & ma vûë est également charmée, soit
» qu'elle contemple ces collines, dont l'Astre
» du jour éclaire les sommets, ces vallons,
» où l'ombre se plait à faire son séjour, ces
» bords tapissés de mousse, ou ces côteaux
» fleuris, qui vont en serpentant. Vien, Dées-
» se des champs, vien ! mais améne avec toi
» l'Exercice, ton frére, qui habite les mon-
» tagnes. Il accourt à ta voix, dès que tu
» l'appelles. Toujours actif, il annonce la fin
de

» de la chasse en sonnant du cor: il grimpe » au haut des rochers, & semble glisser sur la » surface des plaines: son teint hâlé brave les » injures de l'air; & les filets, qu'il porte, » flottent au gré des vents. Ces travaux, ac» cablans pour des hommes foibles, sont avec » toi des sources de vigueur & de plaisir.

» Que la mollesse reste jusqu'à midi éten» due sur le duvet; qu'énervée par le repos, » elle se berce, l'éventail à la main, dans une » ville étouffée de chaleur; qu'elle se serve de » châtiment à elle-même; ou que la langueur, » qui l'accable, aille encore en augmentant: » pour moi, je monte mon coursier; j'appel» le mes chiens, qui sçavent forcer le renard » à quitter son terrier pour gagner un fort; » je les méne dans les endroits où le cerf tra» verse d'épaisses brossailles, & de son bois » ébranle les arbrisseaux; je lâche le faucon, » qui prend son essor vers le Ciel, & ne s'ar» rête que pour fondre sur sa proye; j'offre » au poisson un appât trompeur; ou je charge » mon fusil d'un plomb meurtrier. C'est ainsi » que je réunis constamment l'Exercice & le » Plaisir.

» Belle Santé! reste ici jusqu'à la fin de cet-

» te année. Quand l'année suivante arrivera ; » mes vers t'inviteront à rester encore.

» Amène aussi avec toi ta fille, la Joye » tranquille. Je la connois : elle a les jouës » vermeilles, & l'air riant : l'éclat qui l'envi- » ronne, chasse au loin les sombres nuages » de la Tristesse. C'est pour elle que je rends » mes gazons unis, & que j'ai soin de cour- » ber mes berceaux, de tondre mes hayes, & » d'étayer mes fleurs. C'est en sa faveur que » j'ai construit cette retraite, & je l'y rece- » vrai avec amitié, quand elle me fera sen- » tir, qu'un repos studieux, qui succède aux » exercices du corps, n'est, sous une nouvel- » le forme, qu'un plaisir continué.

» Le commerce de mes amis reléve les » charmes de ce séjour, & le *Tuscule* de *Ci-* » *ceron* revit dans le mien. Tantôt je m'oc- » cupe à lire des ouvrages que la sagesse mê- » me a dictés, & j'y puise des connoissances » moins propres à me faire considérer dans le » monde qu'à me rendre meilleur. Ou bien, » parcourant d'un pas leger des lieux où ré- » gne l'harmonie & l'innocence, j'y rencontre » les mêmes objets que *Theocrite* chanta dans » les plaines de *Sicile*, & ceux que *Virgile*

„ dé-

„dépeignit avec de si riantes couleurs (*). „La Joye aime à se trouver au milieu de ces „doux amusemens, & sa présence est annon„cée par des chants.

„Belle Santé! reste ici jusqu'à la fin de cet„te année. Quand l'année suivante arrivera, „mes vers t'inviteront à rester encore.“

(*) *At secura quies, & nescia fallere vita,*
Dives opum variarum: at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt: illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus:
Sacra Deum, sanctique patres: ———
Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum Sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant.

Virg. Georg. II. 467.

ARTICLE TREIZIEME.

ODE. *

POurquoi te dérober à nos regards avides ?
Sommes nous dévoués aux fureurs des méchans ?
Tomberons-nous, Seigneur, sous leurs coups homicides,
Tels que l'herbe des champs ?
Hâte toi, Dieu des Dieux, ou brave ta puissance;
Tes Enfans sont foulés par des monstres d'orgueil;
Vien ranimer des tiens la timide espérance;
Sauve-les du cercueil.
Je t'entens... Ces mortels qui trament nôtre perte,
Se prendront dans les rets, qu'ils nous ont préparés;
Sous leurs pas criminels la Terre est entr'ouverte,
Je les y vois r'entrés.
Ces hommes abrutis osent placer leur gloire
Dans l'assouvissement de leurs honteux desirs;
Mais la nuit du sépulcre engloutit leur mémoire,
Et finit leurs plaisirs.
Stupides & hautains ils ne courbent la tête
Que devant les tas d'or par l'avare amassés,
Ils courent aux faux biens, aucun péril n'arrête
Leurs desirs empressés.
Ils méconnoissent tout; leur sacrilège audace
Renverse avec fureur tous les droits les plus saints;
Où se tient, disent-ils, ce Juge qui terrasse
Les coupables humains?

Nous

* *Imitée du Ps. X. Par Mr. R.... de Neufchatel.*

Nous ne révérons point, esclaves de la crainte,
Ces Loix qu'on inventa pour le tourment des cœurs ;
Nôtre bonheur jamais a-t-il reçu d'atteinte ?
Où sont donc nos vainqueurs ?
Ceux qui suivent ces Loix craignent nôtre présence,
Ils n'osent se montrer, & nous, nous les bravons ;
Non, il n'est point de Dieu, préjugé de l'enfance,
Puisqu'enfin nous vivons !
Jamais, jamais le mal ne pourra nous atteindre,
Nous ne redoutons point les célestes fléaux ;
Laissons aux cœurs rampans, à ces cœurs nés pour craindre,
La terreur & les maux.
Surprenons le crédule, oprimons sa foiblesse ;
Qu'il ignore le bras dont il se sent fraper !
Qu'à nos traits acerés, conduits avec adresse,
Il ne puisse échaper !
Tel que le fier Lion de sa caverne sombre
Guette au loin les passans, & court les déchirer ;
Tels nos persécuteurs ont machiné dans l'ombre ;
Ils vont nous dévorer.
Leur fierté quelquefois fait descendre aux bassesses,
Leur orgueil fait ramper pour servir leur fureur ;
Qui leur prête l'oreille & reçoit leurs caresses,
Voit bientôt son erreur.
Quand le Juste est surpris par leur main sanguinaire,
Ils chantent leurs succès, insultent à son sort ;
Ils disent fierement, Qu'il reclame son Pére,
Qu'il crie à son Dieu Fort !
Ce Dieu qu'on nous dépeint Maître & Juge du Monde,
S'il existe, est assis dans le sein du repos ;
Ses yeux n'ont point percé dans cette nuit profonde,
Qui couvroit nos complots.
Eternel ! C'est ainsi qu'on obscurcit ta Gloire !
Parle, parois, confons d'audacieux mortels ;

Leurs diſcours inſolens, tels qu'un cri de victoire,
Menacent tes Autels.
Le Très haut feroit-il le jouët de la poudre?
Son Nom ne feroit-il qu'un nom vuide de ſens?
Ah! ſans la provoquer peut-on braver ta foudre,
Vengeur des innocens?
Tu parcours l'Univers du Trône où tu réſides,
Tu prévois nos deſſeins, tu comptes tous nos pas,
Et ces hommes ſi vains, ces ames intrépides,
Ne t'échaperont pas!
Tu ſoûtiens tes enfans qu'oprime l'infortune,
La voix de leur miſère éveille ton pouvoir;
L'orphelin par ſes cris jamais ne t'importune,
Tu remplis ſon eſpoir.
Au jour que tu viendras dévoiler l'injuſtice,
L'opreſſeur triomphant ſe verra confondu;
Ton aſpect changera ſon triomphe en ſuplice
Dans ſon cœur éperdu.
Le Sceptre des humains eſt un roſeau fragile,
Leur pouvoir par le tems fut toûjours limité;
Mais tu régnes, Seigneur; ſur un trône immobile,
Tu fais l'Eternité!
Oui, je ſens qu'en ce jour un nouveau feu m'enflame:
De nôtre humble priére annonçons le ſuccès.
Qu'une vaine frayeur dans le fond de nôtre ame,
Ne trouve plus d'accès.
Une fange orgueilleuſe, une vile pouſſiére,
Ne fera plus la guerre à ſon Dieu Créateur;
L'on n'inſultera plus aux enfans de Lumiére,
Qu'il porte dans ſon cœur.

ARTICLE QUATORZIEME.

VERS TECHNIQUES,

Qui contiennent un Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.

DEpuis treize cent ans, le pays des Gaulois
Partage notre nom, notre sort, & nos Loix.
Trois Races, des François ont porté la Couronne.
La Loi Salique exclud les femmes de leur trône.
En quatre cent dix-neuf, le premier de nos Rois
Pharamond dans le camp fut mis sur le pavois.
Clodion, *Merovée*, & *Childeric* suivirent;
Sous leurs armes l'Escaut & la Somme fléchirent.
Clovis à Tolbiac défait les Allemands,
Et vient à Dieu dans Reims offrir un juste encens:
Perfide, ambitieux, mais brave & politique; *
Il fait voir aux deux Mers un vainqueur pacifique.
Lui mort, ses quatre fils partagent ses Etats:
Ces partages, toujours féconds en attentats,
Causerent de grands maux aux deux premieres Races.
Des quatre freres Rois les principales Places
Furent Mets & Soissons, Orléans & Paris.
Clotaire survécut, régna seul, eut des fils,
Dont quatre sous leurs Loix tinrent encor la France.
Mille odieux forfaits transmirent leur puissance
A *Clotaire second*, né d'un sang détesté.
A son fils *Dagobert* des Moines trop vanté,

* 500.

En l'an six cent trente-huit *Clovis second* succède.
Sur un trône avili que la mollesse obsede
On ne voit plus alors que Princes Fainéants.
Les Maires du Palais devenus trop puissants,
De leurs Rois maitrisoient la foiblesse ou l'enfance.
Plusieurs, nés pour régner, servirent bien la France.
On respecta *Pepin*: on admira *Martel*,
Que les Maures vaincus doivent rendre immortel.
Il n'osa sur son front poser le diadême:
Pepin son fils parvint à cet honneur suprême.
Du Pape il fait valoir l'avis intéressé;
Et *Childeric* troisiéme est du trône chassé.
Sept cent cinquante-deux est l'an de sa disgrace.
On compte vingt-un Rois de la premiére Race.
Les Grecs & les Lombards virent sur leurs débris
Les Papes élevés par *Le Bref* & son fils.
» *Charlemagne*, en huit cent, renouvelle l'Empire. *
» Grand Monarque, grand homme, en quatorze il expire. »
Le premier des *Louis*, » par des Prêtres jugé,
» D'un sac de Pénitent dans Soissons est chargé:
» Rétabli, toujours foible, il expire en quarante. »
Le Chauve lui succède: une guerre sanglante
Des Enfants de *Louis* signale la fureur.
Le Chauve revêtu du titre d'Empereur,
En soixante-dix-sept, meurt de la main d'un traître.
Le Begue monte au trône, & ne fait qu'y paroître.
Dans l'Etat, après lui, tout est défiguré.
L'Empire, du Royaume est bientôt séparé.
Ou de force ou de gré, tout Grand devient un Prince.
Il faut aux fiers Normands livrer une Province;
Le Simple la céda: du *Begue* né trop tard,
Il fut, dès le berceau, le joüet du hazard.
Quatre Rois, avant lui, portérent la Couronne.

Roi,

* *Annales de l'Empire*, Tome 1er.

Roi, détrôné, captif, il mourut à Peronne. *
Raoul l'usurpateur par la mort renversé,
Au trône paternel *D'outremer* est placé.
Il a pour Successeur son fils ainé *Lothaire*,
Dont le fils *Louis cinq* perd bientôt la lumiére.
Charles son oncle au sceptre avoit un droit certain;
Mais, vassal de l'Empire, il est avec dedain
Rebuté des François. On élit à sa place
Hugues Capet, le chef de la troisiéme Race.
La seconde aux François donna quatorze Rois;
Et la troisiéme en compte aujourdhui trente-trois.
  Neuf cent quatre-vingt-sept est l'époque brillante
Du bonheur de *Capet*; sa fortune constante
Triomphe du Lorrain & de ses partisans.
Le Domaine s'accroît, *Capet* régne neuf ans.
  Robert Prince savant, pieux & débonnaire, †
Meurt en mil trente-deux. *Henri* soumet son frére,
Et les Grands contre lui par *Constance* excités.
En soixante, *Philippe*, ami des voluptés, **
Commence une honteuse & trop longue carriére.
  Louis le Gros d'une ame & plus noble & plus fiére,
Regne en onze cent huit: il rompt avec l'Anglais,
Trop dangereux vassal de l'Empire Français.
  Le Jeune, en trente-sept, hérite de son pére.
Au retour des saints lieux, il rend à la légére
La dot d'*Eleonor*: l'Anglais en profita.
  Roi dans l'an quatre-vingt *Philippe* mérita
Le beau titre d'*Auguste*: il vainquit en Syrie.
Dans la France, il soumet, avec la Normandie, ††
Presque tout le pays possedé par l'Anglais.
A Bouvines par lui les Germains sont défaits.
  En douze cent vingt-trois héritier de son pere,
Louis huit fit trembler l'Anglais & le Sectaire.

En

* 900. † 1000. ** 1100. †† 1200.

En vingt-six, *Louis neuf*, le plus Saint de nos Rois,
Dans un âge encor foible, eût perdu de ses droits ;
Mais *Blanche* tout-ensemble & Tutrice & Régente,
Par l'adresse ou le fer les maintient, les augmente.
En Afrique deux fois par son zèle guidé,
Louis fut par le sort toujours mal secondé.
Dans le sein du malheur, sa vertu, son courage,
Au Sarrasin lui-même arrache un humble hommage.
Au milieu des mourants, campé devant Tunis,
Il périt de la peste, en l'an soixante-dix.

Philippe en ce danger montre une ardeur insigne;
Du surnom de *Hardi* d'ailleurs il fut peu digne.

Philippe dit *le Bel*, maître des Navarrois,
En l'an quatre-vingt-cinq donne aux François des loix.
L'orgueilleux *Boniface* éprouve sa colére. *
Par lui le Parlement est rendu sedentaire.
Les Templiers sont détruits. Il finit son destin
En treize cent quatorze. A *Louis le Hutin*,
Qui fut, deux ans, l'objet de la haine publique,
Son frére succéda, suivant la Loi Salique.

Philippe dit *le Long* eut d'utiles projets;
Mais il périt trop tôt. On vit, six ans après,
Mourir *Charles le Bel*, ami de la justice.
Comme *le Long*, *Valois* ayant la Loi propice,
Il l'emporte en vingt-huit, sur *Edouard* l'Anglais,
Qui le bat à Creci, qui lui ravit Calais.
Il eut le Dauphiné. Sa mort est en cinquante.
Jean son fils transporté d'une ardeur imprudente,
Vaincu, pris à Poitiers, à Londres est conduit.
Une fatale paix en est le triste fruit.
Moins guerrier, plus prudent, *Charles cinq* dit *le Sage*,
Sur de fiers ennemis eut toujours l'avantage.

Les

*. 1300.

Les *Guesclin*, les *Clisson* vengeoient ses différends.
Il déclara nos Rois Majeurs à quatorze ans.
Après seize de régne, une si belle vie
Eteinte en quatre-vingt fit place à l'anarchie.
Son fils resté mineur, & depuis insensé,
Sur son trône flottant est toujours éclipsé. *
L'Anglais, le Bourguignon, *Isabeau* de Baviere,
Enlévent au Dauphin le sceptre de son pere;
Il se sauve à Poitiers: l'Anglais est dans Paris.
Dans le quinziéme siécle expire *Charles six*.
En vingt-deux *Charles sept* ne tient sous sa puissance
Que les bords de la Loire; & sa perte s'avance.
Mais la Pucelle accourt: Orléans délivré,
Et, suivant sa parole, à Reims le Roi sacré,
Elle est prise à Compiegne, & dans Rouen brulée.
Cependant des François la valeur rappellée
Rend au Monarque oisif ses Etats envahis.
Il meurt en soixante-un, victime de son fils.
En changeant brusquement ce qu'avoit fait son pere,
Louis onze souleve & les Grands & son frere.
Il est du Bourguignon le captif imprudent;
Son salut est toujours dans l'intrigue & l'argent.
En Bourgogne, en Provence, il se fait rendre hommage.
Ce Monarque, dit-on, mit nos Rois hors de page.
En l'an quatre-vingt-trois succède *Charles huit*.
Dans un âge indocile, & follement séduit,
Il veut conquérir Naple: il y vole, & tout plie.
On se ligue; avec peine il sort de l'Italie;
Et de Naple bientôt le François est chassé.
En quatre-vingt-dix-huit sur le trône placé,
De Naple & de Milan *Louis douze* s'occupe, †
Toujours armé, souvent ou malheureux ou dupe.
Anne veuve de *Charle*, en lui donnant la main,

Des

* 1400. † 1500.

Des Bretons pour toujours lui soumit le destin.
De tout son Peuple il fut regretté comme un père,
En l'an mil cinq-cent-quinze. Aimable, grand, sincère,
Vaillant, mais du plaisir écoutant trop le goût,
D'Angoulême entreprit, négligea, perdit tout.
Il recherche l'Empire, en veut à l'Italie,
Vainqueur à Marignan est pris devant Pavie.
Il rendit tout vénal, & fit le Concordat.
Sous lui tous les Beaux Arts reprirent leur éclat.
En l'an quarante sept, *Henri second* commence,
Et du vieux *Charles quint* abbaisse l'arrogance,
Prend Mets, Toul, & Verdun, & regagne Calais,
Défait à St. Quentin conclud trop tôt la paix,
Meurt en cinquante-neuf, blessé d'un coup de lance.
Des *Guises* nait alors la funeste puissance,
Du *Deuxiéme François* plus Rois que Favoris.
Contr'eux *Bourbon*, *Condé*, les *Chatillons* unis,
Avec les Protestants avoient juré leur perte;
Mais par un coup fatal la trame est découverte;
Et *Condé* périssoit, si le Roi n'eût péri.
Le bouillant *Charles neuf* second fils de *Henri*,
Trop jeune, en soixante-un, laisse libre carriere
Aux vœux ambitieux de *Medicis* sa mere.
Calvinistes, Romains, sans relâche abusés,
Maintiennent son pouvoir qui les tient divisés.
Vassy donne à la fin le signal de la guerre.
Après plus d'un combat au Protestant contraire,
Par une fausse paix follement endormi......
Ah! faut-il rappeller la St. Barthelemi!
En soixante-quatorze héritier de son frere,
Henri trois échapé d'une terre étrangere,
Vient avilir le trône avec ses favoris.

Le

Le pouvoir Souverain demeure à *Médicis*.
Sous un voile ſacré déguiſant ſon intrigue,
Guiſe le balafré forme la Sainte Ligue.
Il oſoit aſpirer au trône de ſes Rois ;
Un juſte aſſaſſinat le fait périr à Blois.
De Paris révolté le Roi faiſant le ſiége,
Meurt lui-même frappé d'une main ſacrilège,
En l'an quatre-vingt-neuf. *Henri* Chef des *Bourbons*
Brava durant cinq ans le feu des factions.
Mayenne bon guerrier & de *Guiſe* le frere,
Armoit contre lui Rome, & la Ligue, & l'Ibere.
Enfin en abjurant, plus que par ſa valeur,
Henri confond l'Ibere & ſoumet le Ligueur. *
Le pardon, les bienfaits prodigués aux coupables,
L'abondance renduë aux Peuples miſérables,
La France rétablie en ſon premier renom,
De ce Roi pour jamais ont conſacré le nom.
Dans Paris cependant un monſtre, une furie
Tranche, en mil ſix-cent-dix, une ſi belle vie.
Sous *Louis treize* enfant une autre *Médicis*
Gouverne le Royaume avec les *Concinis*.
Richelieu qu'elle éléve eſt l'auteur de ſa perte.
Au plein-pouvoir par lui la barriére eſt ouverte.
Fier, redouté des Grands, & même de ſon Roi,
Il fait dans la Rochelle au Proteſtant la loi,
De la ſuperbe Autriche abbaiſſe la puiſſance,
Et fonde habilement la grandeur de la France.
Un autre Cardinal, le ſubtil *Mazarin*,
Sous *Louis quatorziéme*, accomplit ſon deſſein.
En l'an quarante-trois orné du diadême,
En ſoixante *Louis* voulut régner lui-même.
Autant que *St. Louis* » par la gloire animé,
» Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé,

* 1600.

» On

» On le vit éprouvant des fortunes diverses,
» Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses.
» De vingt Peuples ligués bravant seul tout l'effort,
» Admirable en sa vie & plus grand dans sa mort. » *
Un Roi plein de bonté, d'équité, de vaillance,
Depuis mil sept-cent-quinze est l'*Amour* de la France.

* *Henriade, chant 6.*

ARTICLE QUINZIEME.

EPITRE

Sur l'Honneur & la Vertu.

A M. le Comte T***.

TOi, qui des préjugés ne connois point l'ivresse,
T..... toi, qui vois tout des yeux de la sagesse,
Di-moi quel est ce Dieu qu'encense le Français,
Qui de la vertu même usurpant les attraits,
Par la voix de l'orgueil dicte une loi prophane,
Que la vertu proscrit & que le Ciel condamne ?
C'est l'honneur, me dis-tu ; le redoutable honneur
Fait du trône des Lys la gloire & le bonheur ;
Je le crois : mais avant d'adopter ses maximes,
D'un œil moins prévenu, voyons ses Loix sublimes,
Examinons son culte, & la balance en main,
Pesons tout : si par lui je deviens plus humain,
Plus secourable au monde, à mon Roi plus fidèle,
Surtout pour mon pays s'il augmente mon zèle,
Si l'indigent m'inspire une utile pitié,
S'il me rend plus sensible à la tendre amitié,
Moins fier dans les succès, plus grand dans l'infortune ;
S'il peut vaincre des sens la révolte importune,
Si de nos passions il abat les vapeurs ;
Citoyens, j'y consens, qu'il régne sur nos cœurs.
Mais quel affreux tableau ! la nature en soupire,
L'himen

L'himen fuit en pleurant, & la pudeur expire ;
Vois-tu Lize & Damon, dans l'âge des plaisirs ?
L'himen a depuis peu couronné leurs desirs.
Damon dans son épouse adoroit sa maîtresse ;
Il ose à Lycidas confier sa tendresse ;
Lycidas en frémit, & forme dans son cœur
Le coupable projet de troubler leur bonheur ;
Il parle, persuade, & l'infidèle Lize
Voit sans honte un amour que l'exemple autorise :
Dupe du préjugé, le malheureux époux
Craint, dans son désespoir, de paroître jaloux.
Quel caprice ! l'honneur s'irrite de l'outrage,
Et l'honneur le condamne à dévorer sa rage.
L'usage après l'himen proscrit le sentiment ;
Il blâme dans l'époux les transports de l'amant ;
Et ce que la vertu regarde comme un crime,
L'usage en fait souvent une vertu sublime.
Comte, quelle vertu, qui peut-être demain
Te mettra contre moi le poignard à la main !
D'un mot dit sans dessein l'honneur peut faire un crime,
Et te faire en pleurant égorger ta victime :
Tu frémis, je le vois, & ton cœur vertueux
T'inspireroit sans doute un pardon généreux.
Non, dit l'honneur cruel, immole ou perds la vie,
Ou cours dans un désert cacher ton infamie :
D'un opprobre éternel tu te vois menacé,
Et ton cœur malgré lui doit paroître offensé.
Mon trépas, quelle horreur ! te devient nécessaire :
L'honneur a prononcé, l'amitié doit se taire.
Des discours menaçans d'un rival courroucé,
Themistocle autrefois ne se crut point blessé :
Frappe, s'écria-t-il, *mais écoute* ; la Grèce
Adopta ses conseils & loua sa sagesse.

Plus

Plus éclairés que nous, c'étoit pour les combats
Que les Grecs réservoient leur courage & leurs bras;
Ailleurs, dans la vertu mettant leur bien suprême,
Leur valeur étoit l'art de se vaincre soi-même.
Aimer le malheureux, protéger l'innocent,
Couronner les vertus, secourir l'indigent,
Exciter les beaux arts au bonheur de la terre,
Préparer dans la paix des soldats pour la guerre,
C'étoit là leur honneur; sous le nom de Pallas,
La sagesse elle-même éclaira leurs états;
Sous celui de vertu les Romains l'adorerent;
Sous d'autres noms encor nos peres l'adopterent;
Mais lorsque leurs neveux, sous un vain nom d'honneur,
Prirent pour la vertu son masque suborneur,
Bientôt l'humanité devint une foiblesse;
Le mépris insolent fut appellé noblesse,
L'austere piété fut l'art d'en imposer,
Et la Religion un droit de tout oser.
Achille avec fierté, dans les Ecrits d'Homere,
Contre un Roi qui l'offense exale sa colére.
Prenant nos mœurs pour règle, un critique envieux, (a)
Condamne Achille, Homere & leur siécle avec eux.
» Barbares, est-ce ainsi qu'un affront se répare?
Dit-il » Critique amer, ès-tu donc moins barbare,
» Toi, qui te crois en droit de me percer le sein
» Sur un mot équivoque échappé sans dessein?
Les Scythes moins cruels, nourris dans les allarmes,
Contre eux-mêmes jamais tournerent-ils leurs armes?
Leur farouche valeur de climats en climats
Portoit ainsi que nous la guerre & le trépas;
L'humanité gémit, & Rome avec audace
Enchaina sans pitié cette coupable race.

(a) La Mothe, Essai sur la Critique.

Pour un cœur vertueux la guerre n'a d'attraits,
Que lorsqu'à son pays elle donne la paix.
Au milieu du repos dans le sein de nos villes,
Que font à nos côtés ces glaives inutiles ?
Sans le secours du fer la vertu se défend ;
Le Citoyen qui s'arme est traitre ou méfiant.
Périsse le Guerrier dont l'aveugle furie,
S'irritant du repos que bénit sa Patrie,
Pour chercher les combats ose franchir les mers,
Et va porter sa haine au fond de l'univers.
Humain pendant la paix, vaillant quand sur la terre
Les Dieux pour nous punir ont déchaîné la guerre,
Desirant le repos sans craindre le combat,
Le grand homme s'oublie & ne voit que l'Etat ;
Prêt à sacrifier ses honneurs & sa gloire,
S'il pouvoit à ce prix lui donner la victoire.
Mais j'entens Montesquieu dans ses hardis portraits,
Nous tracer de l'honneur les sublimes effets (a) :
Quand il ne croit, dit-il, penser qu'à sa fortune,
Tout citoyen travaille à la gloire commune ;
C'est par l'ambition qu'animant ses travaux,
Du soldat paresseux l'honneur fait un héros ;
Pour élever les fils au-dessus de leur pére,
L'industrie enrichit l'artisan mercenaire :
Par lui Cloé rejette, & désire en secret
Les douceurs dont la flatte un amant qui lui plaît.
Damis enveloppé de sa vertu Stoïque,
Contre nos préjugés montre un zèle cynique ;
Damis, qui par vertu fait la guerre aux beaux arts,
Par honneur du théatre affronte les hasards ;
Quels que soient, en un mot, les motifs de leurs veilles,
Les

(a) Esprit des Loix, L. I. Chap. 17. Let. Perf. 77.

Les hardis Boffuets, les fublmes Corneilles,
Ont-ils moins des vertus infpiré le défir,
Moins corrigé les mœurs à l'aide du plaifir?
Avec même valeur Turenne vend fa vie,
Pafcal défend fon culte & Villars fa patrie.
Qu'importe le motif s'ils ont bien combatu,
Et fi l'honneur produit l'effet de la vertu?
Qu'importe? .... mais Eglé qu'entraîna fa foibleffe,
Qui porte dans fon fein le fruit de fa tendreffe,
Par la honte aveuglée, attend l'horrible jour
D'immoler à l'honneur le gage de l'amour:
Au crime qui fe cache il prête ainfi fes ombres,
Quand la vertu nous fuit dans les lieux les plus fombres.
  Mes pinceaux trop pefants dirigés par l'erreur,
Au lieu du vrai peut-être ont peint le faux honneur:
Remontons à fes loix, criminelles ou fages:
Quel Français oferoit quereller fes ufages;
Lui, dont l'efprit trompé veut prouver par l'effet,
Qu'un forfait adopté ceffe d'être un forfait?
  La vertu nous retient fur le bord de l'abîme;
Mais l'honneur n'eft fouvent que l'aiguillon du crime.
Vois Alcefte & Mondor, ces coupables fameux,
Qu'une faute plongea dans des revers affreux:
Secretement méchant, Mondor dans fa difgrace,
Couvre fon deshonneur des tréfors qu'il entaffe;
Et déja reprenant fa premiére fplendeur,
Par des crimes nouveaux rétablit fon honneur.
  Moins fenfible à l'affront de paroître coupable,
Que vivement bleffé du remord qui l'accable,
Alcefte voit fes maux fans en être abattu,
Et dans fon cœur flétri rappelle fa vertu.
La vertu nous foutient quand l'erreur nous égare;
Mais quand l'honneur périt, le crime le répare.

Des ſuffrages d'autrui l'honneur fait une loi ;
Qui chérit ſa vertu ne reſpecte que ſoi.
Le menſonge impoſteur, ou la cruelle envie,
Peuvent nous arracher & l'honneur & la vie ;
Au-deſſus des périls, à l'abri de leurs coups,
La ſolide vertu ne dépend que de nous.
C'eſt d'elle qu'elle tient ſon éclat & ſon luſtre ;
Elle n'eſt point le fruit d'une origine illuſtre.
Que Créſus en rougiſſe, honneurs, titres, tréſors,
Rien ne le ſauvera d'un ſeul de ſes remords.
Créſus, qui prend encor, rempli de ſes chimeres,
Pour ſes propres vertus les vertus de ſes péres,
Quoiqu'un vice ſecret deshonore ſon cœur,
Se croit avec raiſon au faîte de l'honneur.
Mais toi, pour qui l'erreur la plus accréditée,
T...... ne fut jamais qu'une erreur déteſtée.
Tu ſçais que ſans vertus il n'eſt point de héros :
Tu trouves en toi ſeul le prix de tes travaux.
C'eſt aſſez : tu m'appris qu'un encens ridicule
Bleſſe qui le reçoit, avilit qui le brûle ;
Qu'un heureux préjugé ne fait point le bonheur,
Et que la vertu ſeule eſt le ſolide honneur.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Nous n'annoncerons dans ces Nouv. Litt. *ni les brochures, ni les ouvrages qui ne méritent pas d'être tirés de l'obscurité; nos Lecteurs auront un Catalogue abrégé des meilleurs livres qui paroissent en France, en Angleterre, &c. ils pourront s'en faire une idée sur ce que nous dirons de ceux qui nous seront connus. Nous recevrons avec plaisir & reconnoissance les indications de Livres Nouveaux, les piéces détachées, les traductions, qu'on nous envoyera, & nous en ferons usage si nous croyons qu'ils méritent d'être donnés au Public. On addressera les envois* franco à Mrs. les Fréres PHILIBERT à Geneve.

FRANCE.

I. OEuvres de Mr. *de Crebillon.* Nouv. Edit. in 4°. 2 vol. imprimés au Louvre; se vendent à *Paris* chez *Grangé*: cette Edition est augmentée du *Triumvirat*; ce qui n'en fait pas le plus grand mérite.

II. Histoire naturelle des Animaux, par Mrs. *Arnault de Nobleville* & *Salerne*, 3 vol. in 12. qui contiennent ce qui concerne les insectes, les poissons, les amphibies & les oiseaux. *A Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*.

III. Abrégé Chronologique de l'Histoire Ancienne des Empires & des Républiques, qui ont paru avant J. C., avec la notice des Savans illustres, &c. Par Mr. *La Combe. Paris*, chez *Herissant.* Si cet ouvrage n'est pas original, c'est au moins une fort bonne copie.

IV.

IV. Fables nouvelles. Par Mr. l'Abbé *Aubert*. *Paris* chez *Duchesne*. Le mérite des Fables de *la Fontaine* n'empêche pas qu'on n'en trouve à celles-ci.

V. Recueil de Piéces concernant l'Inoculation de la petite verole, propres à en prouver l'utilité. *Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*. Les plus zélés adversaires de l'Inoculation ne le seront que par obstination, lorsqu'ils auront lû ce Recueil.

VI. Tableaux tirés de l'Iliade, & de l'Odyssée d'*Homere*, & de l'Eneïde de *Virgile*, avec des observations générales sur le *Costume*. Par Mr. le Comte *de Caylus*. 8°. *Paris* chez *Tilliard*. Les Poëtes & les Peintres liront avec plaisir & utilité cet excellent ouvrage.

VII. Réfléxions Philosophiques & Litteraires sur le Poëme de la Religion naturelle. *Paris* chez *Hérissant*. Ces Réfléxions sont d'un Poëte, d'un homme qui pense, & qui presque toujours pense bien.

VIII. Nouvelle Traduction de l'Historien *Josephe*, faite sur le Grec, avec des Notes critiques &c. Par le P. *Gillet*. *Paris* chez *Chaubert*. On ne donne ici qu'une partie des Antiquités Juives, c'est à dire XIII. livres des XX. que ce morceau d'histoire comprend. On a lieu de désirer la suite de cette Traduction.

IX. Hist. de l'Acad. des Sciences, Année 1752. A *Paris*, de l'Imprimerie Royale. Ce vol. contient plusieurs Mémoires intéressans, dont voici les principaux. Sur *quelques montagnes de la France qui ont été des Volcans*. Sur *le Canada comparé à la Suisse par raport aux minéraux*. Observations sur *le Cœur*. &c. On trouvera en particulier bien des observations nouvelles dans les Mémoires sur la *parallaxe de la Lune* & sur la maniére dont se fait la *digestion* dans les differens animaux.

X. Avis d'un Pére à sa Fille. Ouvrage Anglois de Mylord *Hallifax*, traduit en François par ***. Ce sont de sages Conseils de Mylord à sa fille sur la *Religion*, *la Morale*, *le Mariage* &c. Le Style de la Traduction est tel qu'il ne semble pas que ce soit une Traduction.

XI. Edition corrigée du fameux Poëme de *Chapelain*, tant imprimé que manuscrit. Traduction de la *Henriade* en Vers Latins, les Vers François à côté. Recueil de Poësies diverses rélativement à la gloire de la France. Par Mr. *Du Caux*. Cet Ouvrage en 5 vol. in 8°. est proposé par souscription, à *Paris* chez *Du Chesne*: le prix est de

de 15 liv. de Fr., broché. Les Talens poëtiques de l'Auteur invitent à souscrire; si le tout ressemble aux morceaux que nous avons vû, on n'aura pas lieu de s'en repentir.

XII. La *Colombiade*, ou, la Foi portée au nouveau Monde. Poëme, Made. *Du Bocage*. *Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*. Les Journalistes François font de grands éloges de ce Poëme.

XIII. Traduction des Partitions Oratoires de *Ciceron*, avec des notes & des exemples. *Paris*, chez *Debure*. Cette traduction est très élégante; les notes & les exemples éclaircissent le texte, & rendent l'ouvrage fort utile à ceux qui étudient la Rhétorique.

XIV. Histoire de la Révolution du Royaume de Naples dans les années 1646. & 47. Par Madame *De Lussan*. 4 vol. in 12. *Paris*, chez *Pissot*. Ces 4 volumes, qui auroient dû être réduits à la moitié, renferment l'histoire singuliére de la Révolution dans laquelle le fameux *Mazaniel* joüa le principal rôle.

XV. Dictionnaire Portatif des Prédicateurs François. *Lyon*, chez *Pierre Bruyset*, 1757. in 8°.

L'Auteur auroit dû ne parler que des Prédicateurs qui méritoient d'être connus. Les raisons qui l'ont porté à garder le silence sur les Prédicateurs Protestans nous ont paru très mauvaises.

ANGLETERRE.

I. AN *Harmony of the four Gospel*; &c. Harmonie des quatre Evangiles, avec une Paraphrase & des notes. Par J. *Macknigt*. In 4°. à *Londres*, chez *Dodsley*.

Ouvrage excellent; les 7 observations préliminaires sur les principes d'une Concordance. & sur le systême de l'Auteur, qui sont à la tête, ne méritent pas moins l'attention du Lecteur que l'Ouvrage même.

II. *The History of the Royal Society of London*, &c. Histoire de la Societé Royale de Londres, depuis son premier établissement. Par Thomas *Birch*. Le 1er. & le 2d. vol. in 4°. A *Londres*, chez *Millar*.

On a inséré dans cette Hist., selon leur ordre naturel, les meilleures piéces qui ont été communiquées à la Societé, & qui n'avoient point été jusques ici publiées dans les

les Transactions Philosophiques, dont cet Ouvrage est une espèce de suplément.

III. *The Scripture Doctrine of the Redemption* &c. Doctrine de l'Ecriture Sainte sur la Rédemption de l'homme par J. C. Par Arthur *Ashley Sykes*. 8°. *Londres*, chez *Millar*.

Dans la 1ere. Partie l'Auteur examine tous les passages rélatifs à son sujet. Dans la 2me. il renferme dans 48 propositions la Doctrine de la Rédemption. Tous les Théologiens ne seront pas du sentiment de cet Auteur; cela ne prouve pas qu'il ne puisse être très bon.

IV *The Credibility of the Gospel History* &c. Crédibilité des Faits Evangeliques. Part. 2me. Par *Nat. Lardner*, *Londres*. Dans cette 2me. part. de son Ouvrage, l'Auteur confirme les principaux faits du Nouv. Test. par des passages tirés d'anciens Auteurs, dont les uns ont été contemporains de J. C. ou de ses Apôtres, d'autres ont vêcu peu de tems après. Ce vol. in 12. contient une récapitulation de tout ce qui a été dit dans les vol. précédens, avec une table Alphabétique des Auteurs & des Matiéres. C'est un des meilleurs ouvrages qui ayent été écrits en faveur du Christianisme; on le liroit avec plus de plaisir & de fruit s'il étoit moins diffus; c'est le défaut de la plupart des Livres Anglois.

V. *Emily, or the History of a Natural Daughter.* Histoire d'Emilie. 2 vol *Londres* chez *Noble*. Roman estimé de ceux qui en lisent.

VI. *A Dissertation on the Knowledge of the Ancients* &c. Dissertation sur les connoissances des Anciens sur l'Astronomie, les causes physiques du Mouvement annuel & diurne, &c. Par J. *Rogers*. 8°. *Londres*, chez *Rivington*.

L'Auteur a recueilli tout ce que les Astronomes Juifs, Grecs, Romains, Egyptiens, Chaldéens ont dit sur l'Astronomie. Il montre que *Pythagore* a connu tous les principes de l'Astronomie moderne; & il prétend que par la projection & l'attraction on ne peut pas expliquer le mouvement de la terre & des autres planètes. Ce qu'il dit sur ce sujet ne nous semble pas mieux fondé que son systême pour expliquer ce mouvement.

VII. *Astronomy explained* &c. L'Astronomie expliquée suivant les principes de *Newton*. Par Jaq. *Ferguson*. Cet ouvrage mis à la portée de ceux qui n'entendent pas les Mathématiques, nous paroit un très bon cours d'Astronomie.

VIII

VIII. *The Hebrew Concordance*, &c. Concordance Hébraïque adaptée à la Bible Angloise. Par Jean *Taylor*. folio. vol. 1. *Londres*, chez *Waugh*.

Cet ouvrage, d'un travail immense, est en même tems une Grammaire, un Lexicon & une Concordance; il aprend à connoitre le vrai sens des passages de l'Ancien Testament, par l'original Hébreu. Le 2me. vol. ne tardera pas à paroitre.

IX. *A New Method of demonstrating* &c. Nouvelles Demonstrations Philosophiques des quatre points fondamentaux de la Religion, savoir, l'*existence & l'immatérialité de l'ame*, *l'existence de Dieu*, l'*immortalité de l'ame*, & *une vie à venir*. *Londres* chez *Millar*.

L'Auteur croit avoir démontré ces quatre grandes vérités; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'exprime aussi clairement qu'il est possible dans des sujets de ce genre.

X. *Treatises on Ruptures*. Traité des Hernies, par Mr. *Pott*. *Londres*, chez *Hith*.

XI. *Observations on a Series of* &c. Observations sur une suite d'Expériences sur l'Electricité, par le Docteur *Hoadley* & Mr. *Wilson*, Membres de la Soc. Royale. *Londres*, chez *Payne*.

XII. *A Dissertation on the following Subject*; &c. Dissertation sur le sujet suivant: Quelles sont les principales causes qui augmentent l'Espèce dans un pays? Et quelle influence l'augmentation de l'Espèce dans une Nation a-t-elle sur son Commerce? Par Guill. *Bell*. 4°. *Londres*, chez *Rivington*.

On reduit ici les moyens de rendre une Nation nombreuse à ces cinq principaux. 1°. Fournir abondamment les choses nécessaires à la vie. 2°. Diminuer le nombre des besoins imaginaires. 3°. Encourager l'industrie. 4°. Refrener la Débauche. 5°. Faire respecter les loix de la modestie & de la vertu.

XIII. *All the Orations of Demosthnes*, &c. Traduction Angloise de toutes les Harangues de *Demosthènes* contre Philippe Roi de Macédoine. Par Thomas *Leland*. 4°. chez *Johnston*, à *Dublin*. Nonseulement cette Traduction est très bien faite, l'Auteur l'a de plus accompagnée de notes tirées de Denis d'*Halicarnasse*, de *Ulpian*, de *Libanius*, de *Suidas*, de *Toureil* & de l'*Abbé d'Olivet*. Il a rangé ces harangues dans leur ordre naturel; il a mis à la tête de chacune l'histoire de la Gréce, & il a si bien fait con-

connoitre les Athéniens & Philippe de Macédoine, qu'il n'y a plus d'obscurité dans ces Harangues.

XIV. *A Treatise of the Causes* &c. Traité sur les causes & les symptomes de la Pierre, & sur les principaux moyens qu'on a inventés depuis quelque tems pour guérir cette maladie. Par D. d'*Escherny*. 8°. chez *Griffith*. à *Londres*.

HOLLANDE.

I. LE Nouveau Testament mis en Catéchisme par Demandes & Réponses. 6. vol. in 8°. *Amst.* chez *M. Michel Rey*. 1756. Par Mr. *Polier*, Professeur en Langues Orientales à Lausanne. Quelques défauts dans le Stile, & quelques longueurs, n'empêchent pas que le Travail de l'Auteur ne mérite de grands éloges. Cet Ouvrage se trouve aussi à Lausanne & à Geneve.

II. Elémens d'Algébre de Mr. *Saunderson*, Prof. en Mathématiques à Cambridge, traduits de l'Anglois par Mr. *De Joncourt*, Prof. en Philosophie. *Amsterdam*, chez *Arkstée* & *Merkus*. Cet Ouvrage de l'illustre Aveugle dont nous avons donné l'histoire dans le 3e. vol. du *Choix Litt.* est écrit d'une maniére si intelligible, qu'il rend la Science de l'Algèbre aussi facile qu'elle peut l'être.

III. Lettres de Charles *Drelincourt* au Prince *Ernest* Landgrave de Hesse au sujet de son changement de Religion. Sous presse chez *Pierre van Cleef* à la *Haye*. On a changé le langage de cet excellent ouvrage de Controverse, dont les expressions étoient du vieux tems; on a enrichi cette nouvelle Edition de notes & de la vie de l'Auteur.

IV. Harangue de *Démosthéne* sur les Immunités, ou contre la Loi de Leptine, traduite par *Ged. Le Cointe* Ministre à Geneve. *Leyde* chez *Elie Luzac* fils.

On peut mettre cette Traduction à côté de celles de Mrs. de *Tourreil* & d'*Olivet*. On rend toujours bien un Auteur quand on en a le génie; Mr. *Le Cointe* en est une preuve. Ses Notes Critiques & Histor. ne lui font pas moins d'honneur que sa Traduction.

ALLEMAGNE.

I. MEmoires de l'Académie Royale de Suede pour l'année 1752, traduits du Suédois par Mr. *Kaëstner*. *Hambourg*, chez *Grund*.

II.

II. Etat présent des Belles-Lettres en Allemagne, en forme de Lettres. *Berlin.*

III. De Causis florentissimi Litterarum statûs apud veteres Græcos. Par Ch. Guill. *Schumacher. Jene.*

ITALIE.

I. *Ciro riconosciuto.* C'est un ouvrage de Musique Italienne, du fameux *Sarti* Maître de Chapelle de S. M. Danoise. *Vol. in-fol.* imprimé à *Coppenhague*, très belle Edition. L'Auteur se propose de publier d'autres morceaux dans le même goût. On peut souscrire à *Geneve*, chez les fréres *Philibert.*

II. *Opere Drammatiche* dell'Abbate *Metastasio*, 9. vol. in 8. *Paris* 1756. & se trouve à *Geneve* chez les fréres *Philibert.*

DANNEMARC.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE COMMERCE, *d'Histoire Naturelle*, *& des Arts & Metiers*; *par les Fréres* SAVARY. *Nouvelle Edition augmentée. Quatre vol. in-folio.* Proposé par Souscription, à COPPENHAGUE & à GENEVE, Chez les *Fréres Philibert*, 1757.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

I. Les IV. vol. des précedentes Editions ont environ 180. feuilles chacun, *grand in-folio*, ceux-ci en auront autant, & davantage, à cause des Additions ou changemens convenables. L'impression sera fort belle, tant pour le Papier que pour les Caractéres qui seront *Petit Cicero*, entiérement neufs, de la fonderie de l'Université de *Glasgow*, que l'on estime les plus parfaits de l'Europe.

II. Nous ferons jouïr les *Six-Cent* premiers Souscripteurs du prix le plus modique qu'il soit possible, si on considére la beauté de l'Impression, & les frais des additions, sçavoir Rixd. Danois ou 30. Marcs Lubs. Mais si l'ouvrage va au delà de 750. feuilles, on en payera le surplus à propor-

portion, ou à raison de Rixd. 1. & demi les cent feuilles en recevant les deux derniers Volumes.

III. Les Souscripteurs au de-là de *six-Cent*, ne payeront pas moins de Rixd. 12. & l'Edition finie Rixd. 14. à quoi nous nous engageons solemnellement.

IV. Nous fournirons les Billets de Souscription, en payant Cinq Rixd. pour les Num. 1. à 600. & Six Rixd. depuis Num. 601. & au de-là.

V. En recevant les deux premiers volumes en Juillet 1758. on payera l'autre moitié, & on recevra les deux derniers *gratis* en Juillet 1759. supposé qu'on ait payé la Seconde Souscription, & qu'il n'y ait qu'environ 750. feuilles, suivant l'article II.

VI. On souscrira aussi chez tous les Libraires & Négocians qui auront nos Avis, Lettres & Billets de Souscription signés de nous.

VII. Nous donnerons une liste des Noms de Mrs. les Souscripteurs, qualités, Négoce, &c. à la tête du premier volume.

VIII. Tous les Souscripteurs payeront les fraix de transport depuis Coppenhague où l'ouvrage s'imprimera, jusques chez eux, & les risques seront aussi pour leur compte; nous nous chargeons seulement de les expédier aux adresses qu'on nous donnera, d'abord après l'impression des deux premiers volumes, & des deux derniers; promettant de ménager les dits fraix comme pour nous-mêmes; ou bien nous nous chargerons de les rendre *francò* moyennant cinq, dix, à quinze pour cent, suivant l'éloignement, & les risques de Mer.

IX. Nous donnerons un Supplement de toutes nos additions, en faveur de ceux qui ont les précedentes Editions, afin que personne ne puisse se plaindre, à raison de *deux sols lubs* la feuille, moyennant que nous ayons deux ou trois cent Souscriptions assurées, au moyen d'un Ecu d'avance, parce que nous n'en imprimerons que pour les Souscripteurs, & on payera le surplus en les remettant.

Le prix des IV. Volumes est fixé à GENEVE à 54. liv. de France pour les six-cent premiers Souscripteurs, & le reste à proportion.

A COPPENHAGUE 1. *Mars* 1757.

II. Mo-

II. Monumens de la Mythologie & de la Poësie des Celtes, & particuliérement des anciens Scandinaves. Par Mr. *Mallet*, Professeur &c. *Coppenhague*, & *Geneve* chez les fréres *Philibert*. L'Avant-propos, & les Notes de Mr. Mallet sur les piéces de Poësie dont il donne la traduction, répondent à la réputation qu'il s'est acquise par son Introduction à l'Histoire de Dannemarc.

III. Forme du Gouvernement de Suéde, avec l'Instruction du Prince Royal, &c. 8 *Coppenhague* chez les Fréres *Philibert* 1756.

SUISSE.

I. L*Ogica in usum studiosæ Juventutis* &c. Logique à l'usage de la Jeunesse, par *Ami de la Rive*, P. & Prof. en Philos. à *Geneve*, chez les Fréres *De Tournes*. Nous ne connoissons point d'Ouvrage qui mérite plus d'être recommandé aux Jeunes gens qui commencent leurs études de Philosophie; cette Logique est débarrassée de tant de questions inutiles dont les autres sont remplies; le style en est simple, & les préceptes servent également à former l'esprit & le cœur.

II. La Banque renduë facile aux principales nations de l'Europe. Nouvelle Edition, revuë, corrigée & considérablement augmentée sur les mémoires & les avis des plus fameux Banquiers & Négocians. Par Mr. *Giraudeau*, & se vend chez lui seul, à *Geneve*.

On ne sauroit assez louër l'Auteur de cet ouvrage, qui n'a pû être soutenu dans un travail aussi pénible, que par l'utilité que le Commerce en pourroit retirer.

III. Lettres d'un Patriote sur la Tolerance Civile des Protestans de France 8. 1756.

IV. Lettres Persanes, Nouvelle Edition, avec une Table des Sommaires, & le Temple de Gnide du même Auteur, 2 vol. in-12. 1757.

V. Mes Loisirs, ou Pensées diverses de Mr. le Chevalier *d'Arc*. Nouv. Edit. in 12. 1756.

VI. Sermons d'Ostervald Pére & Fils, Nouv. Edit. augmentée d'un Abrégé de la vie du Pére, 2 vol. in-8. 1757.

VII. La Dévotion reconciliée avec l'Esprit, par Mr. *Le Franc* de Pompignan Evêque *du Puy*, in-12. Nouv. Edit. beaucoup plus correcte que la premiére. 1756.

MEMOIRES & LETTRES, pour servir à l'Histoire de Madame DE MAINTENON & à celle du Siécle passé. *Nouvelle Edition, augmentée de Remarques Critiques, & Corrections de* Mr. DE VOLTAIRE. Proposé par Souscription, en 15 vol. in-12. à GENEVE, Chez *Cl. & Ant. Philibert*, 1757.

AVERTISSEMENT.

Les différentes Editions de cet Ouvrage étant presque épuisées, nous avons formé le dessein d'en donner une nouvelle au Public, & afin de contenter un chacun, nous donnerons à part les *Mémoires*, & les *Lettres*. Nous ne négligerons rien pour que nôtre Edition soit exacte & supérieure à celles qui ont paru jusques à présent.

On pourra souscrire jusqu'à la fin de May prochain,

Sçavoir

Pour les MEMOIRES & LETTRES, en 15 vol. Liv. 15. *de France*.

Pour les MEMOIRES séparément en 6. vol. à 1. liv. 5 sols.	L.	7. 10.
Pour les LETTRES séparément en 9. vol. à 1. liv. 5.		11. 5.

Ier. Payement d'avance à compte des 15. vol.	L. 7. 10
——— à compte des *Mémoires*	3. 15
——— à compte des *Lettres*	5. 10

On payera le surplus en recevant les *Mémoires* à la fin du mois de Sept. prochain, & les *Lettres* à la fin de Mars 1758.

L'Edition sera belle & exacte, du même Papier, format & caractéres de la *Préface*, que l'on distribue pour échantillon. Les Remarques Critiques & Corrections de Mr. DE VOLTAIRE, ne peuvent que donner un nouveau prix à cet Ouvrage, & rendre notre Edition bien préférable à toutes les autres.

TA-

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. Réfléxions sur *le Fanatisme*. page 3
ART. II. Voyage dans le Microcosme, par un Disciple moderne de *Pythagore*. 58
ART. III. Réflexions sur la différence qu'il y a entre l'*Homme honnête & Civil*, & *l'Homme poli & bien élevé*. 76
ART. IV. Discours sur cette Question : *Le Caffé est-il utile ou nuisible à la santé ?* 85
ART. V. Réflexions sur le *Mais*. 107
ART. VI. Lettre à M.... sur la question proposée par l'Académie de Marseille : *Le Bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les Petits ?* 112
ART. VII. Réflexions sur la *Manie de Rimer*. 124
ART. VIII. Réflexions sur l'*Education considérée particuliérement du côté Moral*. 137
ART. IX. *Le Mensonge & la Vérité*, Allégorie. 165

ART.

Art. X. *Pensées Celtiques.* page 174
Art. XI. Discours sur ces Paroles : *L'amour mutuel du Prince pour les Sujets, & des Sujets pour le Prince, est le plus ferme appui d'un Etat Monarchique.* 184
Art. XII. *La Santé*, Eglogue. 207
Art. XIII. *Ode.* 212
Art. XIV. Vers Techniques, qui contiennent un *Abregé de l'Histoire de France.* 215
Art. XV. Epitre *Sur l'honneur & la vertu.* 223
Art. XVI. *Nouvelles Litteraires.* 229

Fin de la Table des Articles.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta;
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME DIXIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVII.

AVEC PERMISSION.

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

REFLEXIONS

Sur les préjugés en general & sur quelques préjugés particuliers. *

UN Auteur moderne a défini la Coutume, *le resultat des passions & des préjugés de plusieurs, & des vuës d'un petit nombre d'hommes, le singe de la raison, dont elle usurpe les droits, & exerce l'empire.*

* Traduites de l'Anglois.

Cette définition nous donne occasion de parler de diverses coutumes absurdes & mauvaises, qui ont eu lieu en différens tems & en différens pays, & sur-tout de celles qui malheureusement sont reçuës dans ma patrie, & qu'on peut bien appeller le *resultat des passions & des préjugés de plusieurs, & des vuës d'un petit nombre.*

Il est certain, que dans aucun tems les droits de la raison n'ont été mieux soutenus, & les erreurs & les préjugés plus vivement attaqués, que dans le notre, par les meilleurs Ecrivains. Mais je demande, si l'on n'a pas poussé trop loin ce que l'on a dit sur ce sujet, ou du moins, si l'on n'a pas mal à propos manqué de distinguer quelques cas particuliers ?

Un *Préjugé* n'est pas nécessairement une erreur, comme on se l'imagine pour l'ordinaire. Au contraire, ce peut être une vérité indubitable, quoique ce soit toujours un préjugé chez ceux qui l'ont admise sans examen, & la conservent par habitude. Il y a même des préjugés fondés sur l'erreur, que l'on doit non seulement admettre, mais même chercher à établir; la societé retirant plus d'avantage des

des effets qu'ils produisent, qu'elle n'en retireroit s'ils venoient à être dissipés.

La raison humaine, lors même qu'elle est cultivée par les Sciences, & qu'elle n'est point troublée par les passions, n'est cependant pas un guide infaillible, quoiqu'elle soit le meilleur : mais lorsqu'elle n'est pas cultivée par l'étude, & que les passions l'altérent & la corrompent, c'est le plus dangereux de tous les guides, parce qu'elle fait naître une obstination invincible, & qu'elle donne de la dignité à l'erreur, qu'elle la consacre même & la sanctifie.

La plus grande partie des hommes n'ont ni le loisir ni les talens suffisans pour se faire une raison toujours droite; pourquoi donc leur enseigne-t-on à raisonner? Un instinct honnête & prompt, & quelques préjugés sains, ne seroient-ils pas pour eux un meilleur guide qu'un demi-raisonnement?

Le pouvoir qu'a le Magistrat de punir les méchans, & l'autorité de ceux qui étant d'un rang supérieur donnent de bons exemples, lorsqu'ils sont exercés comme il faut, procureroient vraisemblablement plus d'avantages à la société que les plus savantes dissertations des

Théologiens, des Moraliſtes, des Philoſophes & des Caſuiſtes. Par exemple.

Un brave Savetier dans ſa boutique, croit qu'il eſt un bon proteſtant, & il ſe donne ce nom; s'il demeure du côté de la cité de Londres, il va probablement à l'Egliſe de ſa paroiſſe tous les dimanches: y auroit-il de la prudence & de la ſageſſe à lui dire: » Mon ami, » vous croyez être membre de l'Egliſe Anglicane, mais vous ne l'êtes pas réellement, » puiſque vous ne l'êtes que par habitude & » par préjugé, & non point par examen & » par réflexion. Etudiez les meilleurs Auteurs » ſur la controverſe, Papiſtes & Proteſtans; » liſez *Bellarmin*, *ChillingWorth*, & *Stillingfleet*; » alors vous pourrez vous apeller avec raiſon ce » que vous n'êtes pas à préſent, un *proteſtant*.

Si notre Savetier ſuivoit cet avis, (ce qu'il ne fera pas, je penſe) on perdroit certainement un bon Savetier, qui feroit changé en un controverſiſte inutile, & un pauvre Logicien.

J'en dis de même à l'égard de la Morale. Notre Savetier a apris de ſes parens le meilleur & le plus court de tous les préceptes Chrêtiens & moraux, *Faites ce que vous voulez qu'on vous faſſe*; il l'a admis ſans examen, & il l'a ſuivi

ſuivi ſcrupuleuſement dans tous les cas, ſi vous en exceptez peut-être quelques-uns rélatifs à ſon métier. Mais ſi quelque Philoſophe, par zéle pour la vérité & pour les ſciences, venoit lui dire » que ſa probité n'eſt qu'un préjugé & » une habitude, parce qu'il n'a jamais bien » conſidéré le raport & la convenance des » choſes, ni contemplé la beauté de la vertu; » mais que s'il liſoit attentivement les *Caractéri*» *riſtiques*, la *Philoſophie morale*, & trente ou » quarante autres volumes ſur ce ſujet, il pour» roit alors, & alors ſeulement, ſe donner à » juſte droit le titre d'*honnête-homme*; « je ne ſai pas trop ce que deviendroit la probité de ce Savetier; mais ce que je ſçai bien, c'eſt qu'il ne ſeroit plus mon Savetier. Je le citerai encore deux fois, & enſuite je l'abandonnerai à ſes préjugés honnêtes & utiles, qui, j'eſpére, ne ſeront jamais diſſipés par des demi-connoiſſances & des demi-raiſonnemens.

Mon Savetier eſt auſſi un politique. Il lit tous les papiers publics qu'il rencontre, curieux de connoitre l'état de l'Europe & les vols qui ſe commettent dans Londres. Il n'a pas analyſé, je penſe, les intérêts des divers Princes de l'Europe, ni ceux de ſon pays; en-

core moins eſt-il informé par ſyſtême des devoirs d'un Citoyen ou d'un ſujet, mais ſon cœur & ſes habitudes ſupléent à ce défaut; il brule de zéle pour l'honneur & le bien de ſon pays; il ſe battra pour lui, s'il le faut; il boira à ſa proſpérité; peut-être même un peu trop ſouvent. Ne doit-on pas ſouhaiter que nous euſſions ſix millions de citoyens ſi braves & ſi zélés, quoique ſi peu au fait des affaires?

Toutes ces opinions admiſes ſans examen par mon Savetier, quoique préjugés chez lui, ſont cependant en elles-mêmes des vérités très certaines, & l'on doit voir avec plaiſir qu'elles ſoient reçuës, quelque nom qu'on puiſſe leur donner. Je vai citer un autre exemple d'un préjugé très commun dans ce pays, qui eſt fondé ſur l'erreur, mais que tout homme de ſens ſe gardera bien de diſſiper.

Mon brave Savetier eſt fermement convaincu, comme ſes Ancêtres l'ont été depuis longtems, qu'un Anglois peut battre trois François; dans cette perſuaſion, il ne manqueroit pas l'occaſion d'en faire l'expérience. Quoique je croye, par des raiſons déduites de la Phyſique, qu'un Anglois ne peut battre que deux François de taille & de force égales,

les, * je me garderai cependant bien de désabuser mon Savetier sur une erreur, qui a surement fait triompher ses compatriotes dans les plaines de Poitiers & de Creci.

Mais il y a des préjugés qui ne sont pas de la nature de ceux dont nous venons de parler; préjugés, non seulement fondés originairement sur l'erreur, mais qui ont donné lieu aux coutumes les plus absurdes, les plus folles, & les plus impies.

L'Honneur, ce nom sacré, qui ne doit se donner qu'au mérite & à la vertu, est prophané de nos jours, puisqu'il ne consiste que dans la promptitude à se battre en duel, sur un affront réel ou imaginaire, & à ne pas tromper au jeu. Il n'y a point de vices, point d'actions contraires aux bonnes mœurs, qui ternissent ce caractére devenu à la mode, qui même ne lui prêtent de la dignité & qui ne l'embellissent. Ce qui devroit bannir un homme de toute société, l'introduit dans les plus brillantes compagnies : il peut même, avec honneur, réduire à la misére les négociants, qui, par leur industrie, fournissent, non seulement

* Traduit de l'Anglois.

ment à ſes beſoins, mais encore à ſes débauches; il peut ſéduire la femme, la fille, la ſœur de ſon ami; en un mot il peut ſe livrer à toutes ſortes d'excès, pourvû qu'il ſoit toujours prêt à ſe battre, & qu'il obſerve ſcrupuleuſement les régles du jeu.

Ce ſont là des préjugés que l'eſprit tourne en ridicule, que la ſatyre attaque, que les loix puniſſent, &, ce qui ſeroit bien plus à déſirer, que la mode devroit décrier & proſcrire.

Cette coutume de ſe battre en duel eſt évidemment *le réſultat des paſſions de pluſieurs hommes & des vuës d'un petit nombre*; mais le reſte de la définition ne lui convient pas, puiſque, loin d'être le *ſinge de la raiſon*, elle s'éléve ouvertement contr'elle. Cette coutume eſt née de la cruauté & de la folie, & elle porte la livrée de ces deux monſtres qui lui ont donné le jour.

Comme je ne veux pas offenſer le beau monde, qui forme la plus grande partie de mes lecteurs, je ne veux pas ſeulement inſinuer qu'il y ait de l'impieté dans cette coutume; je ne chercherai pas même à montrer combien elle repugne à la nature, à la raiſon, & à toute obligation morale; examinée du côté criminel, elle

elle excite l'horreur; du côté abſurde, elle eſt une ſource féconde de ridicule. De meilleures plumes que la mienne en ont fait voir le crime; je me contenterai d'en montrer le ridicule & la folie.

Il faut que les Anciens n'ayent connu que bien imparfaitement ce que c'eſt que l'*honneur*, puiſqu'ils ne connoiſſoient point les Duels. Nous voyons, il eſt vrai, dans l'Hiſtoire des Grecs & des Romains, des exemples de meurtres, occaſionnés par l'intérêt & l'eſprit de vengeance, & qui ſe commettoient ſans la moindre politeſſe attique ou urbanité romaine. On n'envoyoit point de lettres pour inviter poliment un homme à venir ſe faire couper la gorge le lendemain mâtin; & nous voyons que *Milon* n'obſerva pas les régles de la décence, en donnant à *Clodius*, le plus ſcélerat de tous les hommes, le plus dangereux des citoyens, & ſon ennemi mortel, les moyens de le faire périr lui-même.

Cette délicateſſe de ſentiment, ce rafinement de ſavoir vivre, étoit reſervé à des gens plus polis, aux Goths, aux Viſigoths, aux Oſtrogoths, aux Vandales, &c. c'étoit à eux à l'introduire & à le perfectionner. J'avouë qu'on

a aſſez generalement regardé ces peuples comme des nations barbares, & qu'il y a bien des raiſons de les regarder comme tels ; ils ont fait une guerre ouverte aux Sciences, & ils ont détruit tous les monumens des beaux arts ; mais d'un autre côté, ils ont élevé ſur leurs ruines la ſublime & noble ſcience de l'*Homicide*, ils lui ont donné de la dignité, ils l'ont appellé le *véritable honneur*, ils en ont fait une Divinité, ils l'ont adoré, ils lui ont offert des hécatombes de victimes humaines.

Dans ces tems heureux, l'*Honneur*, c'eſt-à-dire, le combat ſingulier, étoit la grande pierre de touche des droits civils, des actions morales & des ſaines doctrines : l'Egliſe le ſanctifia ; dans de certaines occaſions on le permettoit aux Eccleſiaſtiques ; nous liſons dans l'Hiſtoire pluſieurs exemples de duels entre des Laïques & des Prêtres. Il étoit encore, & même ſans appel, la preuve infaillible de la chaſteté des femmes. Si une Princeſſe ou quelque Dame de diſtinction, étoit ſoupçonnée d'incontinence, quelque brave champion, qui pour l'ordinaire étoit du ſecret, ou quelquefois ſon ſéducteur, prenoit auſſitôt ſa défenſe, & ſoutenoit ſon innocence à la pointe de ſon épée

épée ou de sa lance: si, par son agilité, son adresse, sa force ou son courage, il mettoit à mort l'accusateur, la Dame étoit sans tache; mais si son champion étoit vaincu, on ne doutoit plus qu'elle ne fût coupable du crime dont on l'accusoit. C'est sans doute de cette héroïque galanterie, qui faisoit prendre la défense des belles, qu'est venuë cette association d'idées de *Brave* & de *Belle*; car il est évident qu'il convenoit alors à toute personne du Sexe, qui avoit à cœur sa réputation, de choisir un amant d'une adresse, d'une force & d'un courage extraordinaire.

Lorsque les Arts & les Sciences reparurent en Europe, on cultiva davantage & on perfectionna la Science de l'homicide. Si d'un côté elle fit quelques pertes rélativement à l'étendue de sa jurisdiction, de l'autre, elle acquit plus de précision, de clarté, de beauté, par les soins & les travaux des meilleurs Auteurs Italiens & Espagnols, qui en formérent un corps régulier, & qui éclairerent le monde par le moyen de leurs codes, de leurs digestes, de leur pandectes *della Cavalleresca*, contenus dans une centaine de volumes. Ils y ont examiné & établi tous les cas possibles sur l'*Honneur*; ils ont dis-

diſtingué trente-deux ſortes de menſonges, & ils ont marqué avec la plus grande préciſion les ſatisfactions que l'on doit exiger ſuivant chacun de ces menſonges. Ils ont déclaré qu'un coup de pied donné avec un eſcarpin attaquoit plus l'honneur (quoique le mal fût moindre) qu'un coup de pied donné avec un ſabot; en un mot, on a fait cent obſervations de ce genre, toutes auſſi utiles à la ſociété, dans ces tréſors volumineux ſur l'*Honneur*.

Aujourd'hui que tout a dégénéré, on tourne en ridicule ces loix fondamentales de l'*Honneur*; on regarde le Duel comme un moyen très incertain de décider de la propriété des biens, de la vertu du Sexe, & des accuſations criminelles; mais je demande très humblement quelle en eſt la cauſe? Le Duel ne peut-il pas auſſi-bien décider de toute autre choſe que de la véracité, qui eſt à préſent preſque le ſeul cas pour lequel il ſemble réſervé? Je ſuis convaincu qu'il y a plus d'hommes qui mentiront & ſe battront auſſi, qu'il n'y en a qui mentiront & ne ſe battront pas; parce que je crois qu'il y a plus d'hommes qui ont du courage, qu'il n'y en a qui en manquent. Si cependant le Duel eſt une preuve de véracité, ceux de mes

mes Lecteurs qui ſont des perſonnes de condition, me pardonneront ſi je leur dis, qu'à l'avenir, lorſque je ferai des recherches ſur la vérité, je ne m'adreſſerai qu'aux trois régimens des gardes.

Il y a une raiſon qui me fait ſoupçonner qu'un Duel n'eſt pas toujours une preuve infaillible de véracité; c'eſt qu'il eſt rare qu'un des combattans n'ait pas quelqu'avantage ſur l'autre. Qu'il me ſoit permis de poſer un cas, qui eſt très poſſible, & qui arrive même fréquemment, auquel les loix de l'honneur n'ont pas encore pourvu, dont elles ne font pas même mention.

Un jeune garçon, plein d'*honneur*, leſte, maigre & mince, qui ne péſe peut-être pas douze pierres, * & qui a pris dès ſa jeuneſſe des leçons d'*homicide* d'un maitre très habile en cet art, a, ou croit avoir un point d'honneur à diſcuter avec un gentilhomme de moyen âge, zélé partiſan de l'honneur, gras & gros, peſant vingt-quatre pierres, & qui dans ſa jeuneſſe n'a peut-être pas eu le bonheur de pouvoir

* Une *Pierre* eſt un poids d'Angleterre, dont on ſe ſert; il y en a de huit & de quatorze livres.

voir s'apliquer à l'excellente étude d'*homicide*. Le jeune homme maigre envoye à l'homme gras une lettre très polie, par laquelle il l'invite à venir se battre le lendemain en duel avec lui ; si celui-ci accepte le défi, il va inévitablement se faire tuer ; ne pourroit-il pas, sans manquer à l'*honneur*, répondre à l'invitation du jeune homme en ces termes.

MONSIEUR,

» Je vois par votre lettre que vous me faites la justice de croire que j'ai de justes idées de l'*honneur*, comme il convient à un gentilhomme ; & j'espére que je ne démentirai point auprès de vous cette maniére de penser sur mon compte ; comme j'ai aussi de vous cette opinion avantageuse, je dois supposer que vous ne demandez pas de nous battre avec des avantages inégaux, ce qui arriveroit si nous nous battions demain ; malheureusement je pése actuellement vingt-quatre pierres, & je pense que vous n'en pesez pas douze ; mon poids est donc double du vôtre ; mais outre cela vous êtes leste, & je suis lourd ; voici donc ce que je vous propose, c'est que dès aujourd'hui nous employions

» ployions tous les moyens possibles, moi, pour
» perdre de ma graisse, & vous pour en ga-
» gner, jusques à ce que nous pesions chacun
» dix-huit pierres; je ne perdrai point de tems
» de mon côté, étant impatient de vous prou-
» ver que je ne suis pas tout-à-fait indigne
» de la bonne opinion que vous avez de vô-
» tre très humble serviteur. «

P. S. » Je crois qu'il ne sera pas mal que
» nous nous communiquions de tems en tems
» l'un à l'autre nos augmentations & nos di-
» minutions, & qu'il ne faudra pas regarder à
» deux ou trois livres de plus ou de moins.

Ce cas, entre plusieurs autres que je pourrois raporter, suffit pour prouver non seulement qu'il convient, mais encore qu'il est nécessaire de rétablir, & de perfectionner les régles & les statuts du Duel, tel qu'il fleurissoit au quinziéme & seiziéme siécle.

La *Naissance*, envisagée comme on a coutume de le faire, est aussi le *résultat des préjugés de plusieurs & des vuës d'un petit nombre*; c'est l'enfant de l'orgueil & de la folie, unis par ce coquin industrieux que l'on nomme l'*amour propre*. Elle est certainement l'exemple le plus frapant, comme le soutien le plus foi-

ble de la vanité humaine. S'il faut lui attacher quelqu'idée, je dirai, que c'est la descente en droite ligne de quelqu'homme dont les talens ou la bonne fortune, le mérite ou peut-être les crimes, ont mis en état ses descendans de vivre inutiles à la societé, & de transmettre aux leurs leur orgueil & leur patrimoine.

La distinction que l'on fait ordinairement entre gens *qui ont de la naissance* & ceux *qui n'en ont pas*, embarrassera probablement les Critiques & les Antiquaires du trentiéme ou du quarantiéme siécle, lorsque dans leurs judicieuses & pénibles recherches sur les coutumes de notre tems, ils auront quelque raison de croire que l'Isle de la Grande-Bretagne étoit habitée pendant les septiéme, huitiéme & neuviéme siécles par deux sortes de gens, dont les uns étoient *nés* & non pas les autres. * On croira ce fait, quelqu'incroyable qu'il paroisse; la seule difficulté sera de l'expliquer; cela attirera, comme il arrive en pareils cas, toute l'attention des Savans. Les hommes de *Cadmus* serviront merveilleusement à prouver la possibilité du fait, & la vérité en sera attestée par les Archives le l'Université d'Oxford, qui témoi-

* Anglois. *Born & Unborn.*

moigneront qu'une perſonne *non née*, & qui pour cette raiſon étoit apellée *Fils de la terre*, amuſoit toutes les années cette Univerſité par une harangue ſur le Théatre.

Je ſaiſis donc avec plaiſir l'occaſion d'expliquer & d'éclaircir cette difficulté, en faveur de mes ſucceſſeurs dans la République des Lettres les plus éloignés, en leur donnant la véritable ſignification de ces expreſſions, *Naiſſance illuſtre*, *Naiſſance noble*, *Naiſſance*, & *non-Naiſſance*.

L'illuſtre naiſſance eſt certifiée & rendue authentique par un arbre généalogique conſervé ſoigneuſement dans la famille, & qui, lorſqu'il eſt déroulé, après une heure de tems, montre vingt *entre-mariages* * de vaillans & puiſſans *Geoffreys* & *Hildebrands*, avec autant de pieuſes & chaſtes *Blaunches* & *Mauds*, avant la conquête, & par-ci par-là quelques traits des *Plantagénétes*. Mais ſi malheureuſement des vers avoient été aſſez inſolens pour ronger l'arbre généalogique, comme ils ont rongé les perſonnes de l'illuſtre famille, on peut ſuppléer à cela par les Archives authentiques du bureau des *Héraults*, ces précieuſes repoſitaires du

* C'eſt le mot Anglois.

bon ſens & des connoiſſances utiles. Si cette grande naiſſance eſt encore illuſtrée par une pairie, tant mieux; ſinon, il n'y a pas grand mal; car, étant par elle-même un bien ſi ſolide, elle peut ſe paſſer d'avantages empruntés; ce qui doit être une ſource de ſentimens délicieux pour une grande ame.

Le titre de *Pair* dans une famille fait la *naiſſance noble*. Les Ancêtres ne ſont point néceſſaires pour cette ſorte de naiſſance; la patente en eſt la ſage-femme, & le premier deſcendant eſt *noble*. Les armes, quoique modernes, acquiérent de la dignité, par une couronne & un manteau; mais on met ſouvent de côté, pour de bonnes raiſons, la livrée de la famille.

J'ignore juſqu'où s'étend poſitivement la *Naiſſance*, ſans épithéte, mais elle s'arrête là où commencent les arts utiles & l'induſtrie. Les marchands, les laboureurs, les fermiers, les gens de métier, ne ſont pas *nés*, ou le ſont d'une façon ſi mépriſable, qu'ils ne méritent pas qu'on les regarde comme tels: c'eſt peut-être pour cette raiſon que l'on dit que leur mére a *été délivrée*, & non pas, qu'elle a *accouché*. Les *Baronets*, les *Chevaliers*, & les *Ecuiers* ont l'honneur d'être *nés*. J'a-

J'avoue qu'avant d'avoir la clef de ce langage à la mode, j'étois très embarrassé de la distinction entre la *naissance*, & la *non-naissance*: n'ayant d'autre guide que ma foible raison, je me trompois grossiérement sur ce sujet. Je m'imaginois follement qu'être *bien né*, c'étoit, être né avec un esprit sain dans un corp sain, un tempérament fort & robuste, joint à du bon sens & un bon cœur; je ne pouvois pas soupçonner qu'il fût possible que cela ne désignat que le fruit ridé & sans gout d'un vieil arbre généalogique. Je communiquai mes doutes sur ce sujet à feuë ma digne & curieuse amie Madame *Kennon*, dont la riche collection de fossiles & de mineraux qui a été vendue depuis peu, démontre l'habileté & les recherches profondes des choses les plus cachées de la nature: elle m'assura avec cette franchise & cette bonté qui lui étoit naturelle, que tout cela étoit un préjugé, une erreur vulgaire, qui énorgueillissoit cependant les nobles & les gentilshommes; qu'elle n'avoit jamais remarqué que les enfans de condition fussent plus sains ou plus robustes que les autres; qu'elle avoit même observé le contraire. (Ce qu' elle attribua à de certaines causes dont je

 ne

ne parlerai pas ici.) Ce que me dit cette bonne amie me confirma dans l'erreur philoſophique dont j'ai parlé; cependant n'étant pas entiérement ſatisfait, & croyant qu'il y avoit quelque choſe de plus dans ce que l'on eſtimoit ſi univerſellement, je pris la réſolution de faire d'autres recherches: je m'adreſſai, pour cet effet, à un homme d'une vaſte, prodigieuſe, immenſe *naiſſance*, qui deſcendoit *atavis regibus*, & avec qui j'avois l'honneur d'être lié. Il ne me fut pas difficile de trouver l'occaſion de le mettre ſur un ſujet ſur lequel il diſſerte ſans ceſſe; je lui propoſai en toute humilité mes doutes; il me parla en ces termes.

» Je penſe, Mr. Fitz-Adam, que vous n'ignorez pas quelle eſt l'antiquité de ma famille; je puis vous prouver par des actes authentiques que je remonte juſqu'au Roi *Alfred*; une partie de ſon ſang coule actuellement dans mes veines, & je ne vous cacherai pas que je trouve dans cette idée une ſource de plaiſirs bien vifs & bien délicieux. » Que les gens qui *ne ſont point nés* rient tant qu'ils voudront de ces idées, elles ne ſont point imaginaires, & quiconque eſt *bien né* eſt très charmé de l'être. Un marchand, un

» arti-

» artiſan, un fermier, un laboureur, & tels au-
» tres gens de cette ſorte, peuvent peut-être avoir
» une probité ordinaire & des vertus vulgai-
» res; mais ſoyez ſûr de ce que je vous dis,
» c'eſt que les purs ſentimens d'honneur, de
» courage & de grandeur d'ame ne ſe trou-
» vent que dans un ſang noble & ancien. Qu'eſt-
» ce qui portera un négociant, ou tel autre
» homme de baſſe extraction, à des vertus gran-
» des & héroïques? Sera-ce les exemples de
» ſes ancêtres? il n'en a point. Sera-ce le
» ſang ignoble qui croupit bien plus qu'il ne
» circule dans ſes veines? Non! la naiſſance
» ancienne, la naiſſance noble, ſont les ſeu-
» les véritables ſources des grandes vertus.
» Les brutes même en ſont une preuve; elles
» ne dégénérent jamais qu'en faiſant des allian-
» ces indignes de leur nobleſſe. Ne garde-t-on
» pas ſoigneuſement la généalogie des chevaux,
» des coqs, des chiens, &c. comme étant une
» preuve infaillible de leur agilité & de leur
» courage? Je le répéte; la *naiſſance* eſt un
» avantage ineſtimable, mais qu'il faut poſſé-
» der pour en ſentir tout le prix. «

Mon ami alloit continuer; mais, comme il commençoit à m'ennuyer, je pris la liberté de

l'interrompre, en reconnoiſſant la force de ſes argumens, & l'évidence des faits qu'il m'avoit cités; je lui dis qu'il avoit entiérement diſſipé mes doutes, que je ſentois le prix d'une naiſſance illuſtre; mais j'ajoutai malheureuſement que ma vanité en étoit extrémement flattée, parce que je deſcendois en droite ligne du premier homme. Là-deſſus, mon ami prit un air ſérieux, & me parut choqué, ſoit qu'il crût que je raillois, ſoit qu'il craignit que je ne prétendiſſe être d'une famille plus ancienne que la ſienne; il ſe contenta de me dire ſéchement; » Mr. Fitz-Adam, votre conſéquen-
» ce n'eſt pas néceſſaire, puiſque j'ai lû quel-
» que part qu'il y avoit des *Préadamites*;
» opinion qui me paroit aſſez vrai ſemblable.

N'ayant rien à repliquer à cela, je me retirai en faiſant des réflexions ſur le pouvoir étonnant de l'amour-propre, qui peut puiſer du plaiſir & de la conſolation dans les préjugés les plus abſurdes & les plus extravagants. En tout autre cas mon ami n'eſt ni fol ni imbécille; mais telle eſt la nature de l'eſprit & du cœur humain, qu'on ne doit pas former d'eux un jugement général, ſur une erreur manifeſte, ou ſur quelque qualité brillante.

A R-

ARTICLE DEUXIEME.

REFLEXIONS SUR LA FABLE. *

La Fable eſt une inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action. C'eſt ainſi que la Mothe l'a définie : il ajoute ; *c'eſt un petit poëme épique, qui ne le céde au grand que par l'étendue.* Idée du P. le Boſſu, qui devient chimérique dès qu'on la preſſe.

Les ſavans font remonter l'origine de la *fable*, à l'invention des caractéres ſymboliques & du ſtyle figuré, c'eſt-à-dire à l'invention de l'allégorie dont la *fable* eſt une eſpéce. Mais l'allégorie ainſi réduite à une action ſimple, à une moralité préciſe, eſt communément attribuée à Eſope, comme à ſon premier inventeur. Quelques-uns l'attribuent à Héſiode & à Archiloque ; d'autres prétendent que les *fables* connues ſous le nom d'Eſope, ont été compoſées par Socrate. Ces opinions à diſcuter ſont heureuſement plus curieuſes qu'utiles. Qu'importe

te

* Encyclopédie. Cet article eſt de Mr. *Marmontel.*

te après tout pour le progrès d'un art, que ſon inventeur ait eu nom *Eſope*, *Héſiode*, *Archiloque*, &c. ? l'auteur n'eſt pour nous qu'un mot ; & Pope a très bien obſervé que cette exiſtence idéale qui diviſe en ſectes les vivans ſur les qualités perſonnelles des morts, ſe réduit à quatre ou cinq lettres.

On a fait conſiſter l'artifice de la *fable*, à citer les hommes au tribunal des animaux. C'eſt comme ſi on prétendoit en général que la comédie citât les ſpectateurs au tribunal de ſes perſonnages, les hypocrites au tribunal de Tartufe, les avares au tribunal d'Arpagon, *&c.* Dans l'apologue, *les animaux ſont quelquefois les précepteurs des hommes*, la Fontaine l'a dit : mais ce n'eſt que dans le cas où ils ſont repréſentés meilleurs & plus ſages que nous.

Dans le diſcours que la Mothe a mis à la tête de ſes *fables*, il démêle en Philoſophe l'artifice caché dans ce genre de fiction : il en a bien vû le principe & la fin ; les moyens ſeuls lui ont échappé. Il traite, en bon critique, de la juſteſſe & de l'unité de l'allégorie, de la vraiſemblance des mœurs & des caractéres, du choix de la moralité & des images qui l'envelopent : mais toutes ces qualités réunies ne font qu'une

fable

fable réguliére ; & un poëme qui n'eſt que régulier, eſt bien loin d'être un bon poëme.

C'eſt peu que dans la *fable* une vérité utile & peu commune, ſe déguiſe ſous le voile d'une allégorie ingénieuſe ; que cette allégorie, par la juſteſſe & l'unité de ſes rapports, conduiſe directement au ſens moral qu'elle ſe propoſe ; que les perſonnages qu'on y employe, rempliſſent l'idée qu'on a d'eux. La Mothe a obſervé toutes ces régles dans quelques-unes de ſes *fables* ; il reproche avec raiſon à la Fontaine de les avoir négligées dans quelques-unes des ſiennes. D'où vient donc que les plus défectueuſes de la Fontaine ont un charme & un intérêt, que n'ont pas les plus réguliéres de la Mothe ?

Ce charme & cet intérêt prennent leur ſource non-ſeulement dans le tour naturel & facile des vers, dans le coloris de l'imagination, dans le contraſte & la vérité des caractéres, dans la juſteſſe & la préciſion du dialogue, dans la variété, la force, & la rapidité des peintures, en un mot dans le génie poétique, don précieux & rare, auquel tout l'excellent eſprit de la Mothe n'a jamais pû ſuppléer ; mais encore dans la naïveté du récit & du

du ſtyle, caractére dominant du génie de la Fontaine.

On a dit : *le ſtyle de la fable doit être ſimple, familier, riant, gracieux, naturel, & même naïf.* Il falloit dire, *& ſur-tout naïf.*

Eſſayons de rendre ſenſible l'idée que nous attachons à ce mot *naïveté*, qu'on a ſi ſouvent employé ſans l'entendre.

La Mothe diſtingue le naïf du naturel ; mais il fait conſiſter le naïf dans l'expreſſion fidéle, & non réfléchie, de ce qu'on ſent ; & d'après cette idée vague, il appelle naïf le *qu'il mourût* du vieil Horace. Il nous ſemble qu'il faut aller plus loin, pour trouver le vrai caractére de naïveté qui eſt eſſentiel & propre à la *fable.*

La vérité de ce caractére a pluſieurs nuances qui la diſtinguent d'elle-même : ou elle obſerve les ménagemens qu'on ſe doit & qu'on doit aux autres, & on l'appelle *ſincérité* ; ou elle franchit, dès qu'on la preſſe, la barriére des égards, & on la nomme *franchiſe* ; ou elle n'attend pas même pour ſe montrer à découvert, que les circonſtances l'y engagent & que les décences l'y autoriſent, & elle devient imprudence, indiſcrétion, témérité, ſuivant qu'elle

eſt

eſt plus ou moins offenſante ou dangereuſe. Si elle découle de l'ame par un panchant naturel & non réfléchi, elle eſt ſimplicité; ſi la ſimplicité prend ſa ſource dans cette pureté de mœurs qui n'a rien à diſſimuler ni à feindre, elle eſt candeur; ſi à la candeur ſe joint une innocence peu éclairée, qui croit que tout ce qui eſt naturel eſt bien, c'eſt ingénuité; ſi l'ingénuité ſe caractériſe par des traits qu'on auroit eu ſoi-même intérêt à déguiſer, & qui nous donnent quelque avantage ſur celui auquel ils échappent, on la nomme *naïveté*, ou *ingénuité naïve.* Ainſi la ſimplicité ingénue eſt un caractére abſolu & indépendant des circonſtances; au lieu que la naïveté eſt relative.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée,

ne feroit dans Agnès qu'un trait de ſimplicité, ſi elle parloit à ſes compagnes.

Jamais je ne m'ennuie,

ne feroit qu'ingénu, ſi elle ne faiſoit pas cet aveu à un homme qui doit s'en offenſer. Il en eſt de même de

L'argent qu'en ont reçu nôtre Alain & Georgette, &c.

Par

Par conséquent ce qui est compatible avec le caractére naïf dans tel tems, dans tel lieu, dans tel état, ne le seroit pas dans tel autre. Georgette est naïve autrement qu'Agnès; Agnès autrement que ne doit l'être une jeune fille élevée à la cour, ou dans le monde: celle-ci peut dire & penser ingénuement des choses que l'éducation lui a rendues familiéres, & qui paroitroient réfléchies & recherchées dans la premiére. Cela posé, voyons ce qui constitue la naïveté dans la *fable*, & l'effet qu'elle y produit.

La Mothe a observé que le succès constant & universel de la *fable*, venoit de ce que l'allégorie y ménageoit & flattoit l'amour-propre: rien n'est plus vrai, ni mieux senti; mais cet art de ménager & de flater l'amour propre, au lieu de le blesser, n'est autre chose que l'éloquence naïve, l'éloquence d'Esope chez les anciens, & de la Fontaine chez les modernes.

De toutes les prétentions des hommes, la plus générale & la plus décidée regarde la sagesse & les mœurs: rien n'est donc plus capable de les indisposer, que des préceptes de morale & de sagesse présentés directement.

Nous

Nous ne parlerons point de la satyre; le succès en est assuré: si elle en blesse un, elle en flate mille. Nous parlons d'une philosophie sévère, mais honnête, sans amertume & sans poison, qui n'insulte personne, & qui s'adresse à tous: c'est précisément de celle-là qu'on s'offense. Les Poëtes l'ont déguisée au théatre & dans l'épopée, sous l'allégorie d'une action, & ce ménagement l'a fait recevoir sans révolte: mais toute vérité ne peut pas avoir au théatre son tableau particulier; chaque piéce ne peut aboutir qu'à une moralité principale; & les traits accessoires répandus dans le cours de l'action, passent trop rapidement pour ne pas s'effacer l'un l'autre: l'intérêt même les absorbe, & ne nous laisse pas la liberté d'y réfléchir. D'ailleurs l'instruction théatrale exige un appareil qui n'est ni de tous les lieux, ni de tous les tems; c'est un miroir public qu'on n'éléve qu'à grands fraix & à force de machines. Il en est à peu près de même de l'épopée. On a donc voulu nous donner des glaces portatives aussi fidéles & plus commodes, où chaque vérité isolée eût son image distincte; & de-là l'invention des petits poëmes allégoriques.

Dans ces tableaux, on pouvoit nous peindre

dre à nos yeux ſous trois ſymboles différents ; ou ſous les traits de nos ſemblables, comme dans la *fable* du Savetier & du Financier, dans celle du Berger & du Roi, dans celle du Meunier & ſon fils, *&c.* ou ſous le nom des êtres ſurnaturels & allégoriques, comme dans la *fable* d'Apollon & Borée, dans celle de la Diſcorde, dans les contes orientaux, & dans nos contes de fées ; ou ſous la figure des animaux & des êtres matériels, que le poëte fait agir & parler à notre maniére : c'eſt le genre le plus étendu, & peut-être le ſeul vrai genre de la *fable*, par la raiſon même qu'il eſt le plus dépourvû de vraiſemblance à notre égard.

Il s'agit de ménager la répugnance que chacun ſent à être corrigé par ſon égal. On s'apprivoiſe aux leçons des morts, parce qu'on n'a rien à démêler avec eux, & qu'ils ne ſe prévaudront jamais de l'avantage qu'on leur donne : on ſe plie même aux maximes outrées des fanatiques & des enthouſiaſtes, parce que l'imagination étonnée ou éblouïe en fait une eſpéce d'hommes à part. Mais le ſage qui vit ſimplement & familiérement avec nous, & qui ſans chaleur & ſans violence ne nous parle que le langage de la vérité & de la vertu, nous laiſſe

laisse toutes nos prétentions à l'égalité : c'est donc à lui à nous persuader, par une illusion passagére, qu'il est, non pas au-dessus de nous (il y auroit de l'imprudence à le tenter), mais au contraire si fort au-dessous, qu'on ne daigne pas même se piquer d'émulation à son égard, & qu'on reçoive les vérités qui semblent lui échapper, comme autant de traits de naïveté sans conséquence.

Si cette observation est fondée, voilà le prestige de la *fable* rendu sensible, & l'art réduit à un point déterminé. Or nous allons voir que tout ce qui concourt à nous persuader la simplicité & la crédulité du poëte, rend la *fable* plus intéressante; au lieu que tout ce qui nous fait douter de la bonne-foi de son récit, en affoiblit l'intérêt.

Quintilien pensoit que les *fables* avoient surtout du pouvoir sur les esprits bruts & ignorans; il parloit sans doute des *fables* où la vérité se cache sous une enveloppe grossiére : mais le goût, le sentiment & les graces que La Fontaine y a répandus, en ont fait la nourriture & les délices des esprits les plus délicats, les plus cultivés, & les plus profonds.

Or l'intérêt qu'ils y prennent, n'est certainement pas le vain plaisir d'en pénétrer le sens. La beauté de cette allégorie est d'être simple & transparente, & il n'y a guére que les sots qui puissent s'applaudir d'en avoir percé le voile.

Le mérite de prévoir la moralité que la Mothe veut qu'on ménage aux lecteurs, parmi lesquels il compte les sages eux-mêmes, se réduit donc à bien peu de chose : aussi La Fontaine, à l'exemple des anciens, ne s'est-il guére mis en peine de la donner à deviner; il l'a placée tantôt au commencement, tantôt à la fin de la *fable*; ce qui ne lui auroit pas été indifférent, s'il eût regardé la *fable* comme une énigme.

Quelle est donc l'espéce d'illusion qui rend la *fable* si séduisante? On croit entendre un homme assez simple & assez crédule, pour répéter sérieusement les contes puérils qu'on lui a faits; & c'est dans cet air de bonne-foi que consiste la naïveté du récit & du style.

On reconnoit la bonne-foi d'un historien, à l'attention qu'il a de saisir & de marquer les circonstances, aux réflexions qu'il y mêle, à l'éloquence qu'il employe à exprimer ce qu'il sent; c'est-là sur tout ce qui met La Fontaine au-

au-dessus de ses modéles. Esope raconte simplement, mais en peu de mots; il semble répéter fidélement ce qu'on lui a dit: Phedre y met plus de délicatesse & d'élégance, mais aussi moins de vérité. On croiroit en effet que rien ne dût mieux caractériser la naïveté, qu'un style dénué d'ornemens; cependant La Fontaine a répandu dans le sien tous les thrésors de de la Poésie, & il n'en est que plus naïf. Ces couleurs si variées & si brillantes sont elles-mêmes les traits dont la nature se peint dans les écrits de ce poëte, avec une simplicité merveilleuse. Ce prestige de l'art paroit d'abord inconcevable; mais dès qu'on remonte à la cause, on n'est plus surpris de l'effet.

Non-seulement La Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vû; il croit le voir encore. Ce n'est pas un poëte qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante; c'est un témoin présent à l'action, & qui veut vous y rendre présent vous-même. Son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire, & de sentiment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour vous persuader; & ce sont tous ces efforts, c'est le sérieux avec

lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites ; c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfans ; c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin & une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant, *le bon homme !* On le disoit de lui dans la société, *son caractère n'a fait que passer dans ses fables.* C'est du fond de ce caractére que sont émanés ces tours si naturels, ces expressions si naïves ; ces images si fidéles ; & quand la Mothe a dit, *du fond de sa cervelle un trait naïf s'arrache*, ce n'est certainement pas le travail de la Fontaine qu'il a peint.

S'il raconte la guerre des vautours, son génie s'éléve. *Il plut du sang* ; cette image lui paroit encore foible. Il ajoûte pour exprimer la dépopulation :

Et sur son roc Prometée espéra
De voir bien-tôt une fin à sa peine.

La querelle de deux coqs pour une poule, lui rappelle ce que l'amour a produit de plus funeste :

Amour, tu perdis Troye.

Deux chévres se rencontrent sur un pont trop étroit, pour y passer ensemble ; aucune des deux

deux ne veut reculer : il s'imagine voir

Avec Louis le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Un renard est entré la nuit dans un poulailler :

Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube. On vit un étalage
De corps sanglans & de carnage ;
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liqui-
de, &c.

La Mothe a fait à notre avis une étrange méprise, en employant à tout propos, pour avoir l'air naturel, des expressions populaires & proverbiales : tantôt c'est Morphée qui fait *litière de pavots* ; tantôt c'est la Lune qui est *empêchée* par les charmes d'une magicienne ; ici le lynx attendant le gibier, prépare ses dents *à l'ouvrage* ; là le jeune Achille *est fort bien moriginé* par Chiron. La Mothe avoit dit lui-même, *mais prenons garde à la bassesse, trop voisine du familier*. Qu'étoit-ce donc à son avis que *faire litière de pavots* ? La Fontaine a toujours le style de la chose ;

Un mal qui répand la terreur,

Mal que le Ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.

. . . .

Les tourterelles ſe fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joye.

Ce n'eſt jamais la qualité des perſonnages qui le décide. Jupiter n'eſt qu'un homme dans les choſes familiéres ; le moucheron eſt un héros lors qu'il combat le lion : rien de plus philoſophique, & en même tems rien de plus naïf, que ces contraſtes. La Fontaine eſt peut-être celui de tous les Poëtes qui paſſe d'un extrême à l'autre avec le plus de juſteſſe & de rapidité. La Mothe a pris ces paſſages pour de la gaïeté philoſophique, & il les regarde comme une ſource du riant ; mais La Fontaine n'a pas deſſein qu'on imagine qu'il s'égaye à rapprocher le grand du petit ; il veut que l'on penſe, au contraire, que le ſérieux qu'il met aux petites choſes, les lui fait mêler & confondre de bonne-foi avec les grandes ; & il réuſſit en effet à produire cette illuſion. Par-là ſon ſtyle ne ſe ſoûtient jamais, ni dans le familier, ni dans l'héroïque. Si ſes réflexions & ſes peintures l'emportent vers l'un, ſes ſujets le raménent à l'autre, & toujours ſi à propos, que le lec-

teur n'a pas le tems de désirer qu'il prenne l'essor, ou qu'il se modére. En lui, chaque idée réveille soudain l'image & le sentiment qui lui est propre; on le voit dans ses peintures, dans son dialogue, dans ses harangues. Qu'on lise pour ses peintures, la *fable* d'Apollon & de Borée, celle du Chêne & du Roseau; pour le dialogue, celle de l'Agneau & du Loup, celle des compagnons d'Ulysse; pour les monologues & les harangues, celle du Loup & des Bergers, celle du Berger & du Roi, celle de l'Homme & de la Couleuvre; modéles à-la-fois de philosophie & de poësie. On a dit souvent que l'une nuisoit à l'autre; qu'on nous cite, ou parmi les anciens, ou parmi les modernes, quelque poëte plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux & plus sublime, quelque philosophe plus profond & plus sage.

Mais ni sa philosophie, ni sa poésie ne nuisent à sa naïveté: au contraire, plus il met de l'une & de l'autre dans ses récits, dans ses réflexions, dans ses peintures, plus il semble persuadé, pénétré de ce qu'il raconte, & plus par conséquent il nous paroit simple & crédule.

Le premier soin du fabuliste doit donc être

de paroître persuadé ; le second, de rendre sa persuasion amusante ; le troisiéme, de rendre cet amusement utile.

Pueris dant frustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.
Horat.

Nous venons de voir de quel artifice la Fontaine s'est servi pour paroître persuadé ; & nous n'avons plus que quelques réflexions à ajoûter sur ce qui détruit ou favorise cette espéce d'illusion.

Tous les caractéres d'esprit se concilient avec la naïveté, hors la finesse & l'affectation. D'où vient que *Janot Lapin*, *Robin Mouton*, *Carpillon Fretin*, *la Gent-Trote-Menu*, &c. ont tant de grace & de naturel ? d'où vient que *don Jugement*, *dame Mémoire*, & *demoiselle Imagination*, quoique très bien caractérisés, sont si déplacés dans la *fable* ? Ceux-là sont du bon homme ; ceux-ci de l'homme d'esprit.

On peut supposer tel pays ou tel siécle, dans lequel ces figures se concilieroient avec la naïveté : par exemple, si on avoit élevé des autels au Jugement, à l'Imagination, à la Mémoire, comme à la Paix, à la Sagesse, à la Justice, *&c.*

&c. les attributs de ces divinités feroient des idées populaires, & il n'y auroit aucune fineſſe, aucune affectation à dire, *le dieu Jugement*, *la déeſſe Mémoire*, *la nymphe Imagination*; mais le premier qui s'aviſe de réaliſer, de caractériſer ces abſtractions par des épithétes recherchées, paroit trop fin pour être naïf. Qu'on réfléchiſſe à ces dénominations, *don*, *dame*, *demoiſelle*; il eſt certain que la premiére peint la lenteur, la gravité, le recueillement, la méditation, qui caractériſent le Jugement: que la ſeconde exprime la pompe, le faſte & l'orgueil, qu'aime à étaler la Mémoire: que la troiſiéme réunit en un ſeul mot la vivacité, la legéreté, le coloris, les graces, & ſi l'on veut le caprice & les écarts de l'Imagination. Or peut-on ſe perſuader que ce ſoit un homme naïf qui le premier ait vû & ſenti ces rapports & ces nuances?

Si la Fontaine employe des perſonnages allégoriques, ce n'eſt pas lui qui les invente; on eſt déja familiariſé avec eux. La fortune, la mort, le tems, tout cela eſt reçû. Si quelquefois il en introduit de ſa façon, c'eſt toujours en homme ſimple; c'eſt *que-ſi-que-non*, frére de la Diſcorde; c'eſt *tien-&-mien*, ſon pére, *&c.*

La

La Mothe, au contraire, met toute la finesse qu'il peut à perſonifier des êtres moraux & métaphyſiques: *Perſonifions*, dit-il, *les vertus & les vices: animons, ſelon nos beſoins, tous les êtres*: & d'après cette licence, il introduit la vertu, le talent, & la réputation, pour faire faire à celle-ci un jeu de mots à la fin de la *fable*. C'eſt encore pis, lorſque *l'ignorance groſſe d'enfant*, accouche *d'admiration*, *de demoiſelle opinion*, & qu'*on fait venir l'orgueil & la pareſſe* pour nommer l'*enfant*, qu'*ils appellent la vérité*. La Mothe a beau dire qu'il ſe trace un nouveau chemin, ce chemin l'éloigne du but.

Encore une fois le poëte doit jouër dans la *fable* le rôle d'un homme ſimple & crédule; & celui qui perſonifie des abſtractions métaphyſiques avec tant de ſubtilité, n'eſt pas le même qui nous dit ſérieuſement que *Jean Lapin* plaidant contre *dame Belette*, *allégua la coûtume & l'uſage*.

Mais comme la crédulité du poëte n'eſt jamais plus naïve, ni par conſéquent plus amuſante que dans des ſujets dépourvûs de vraiſemblance à nôtre égard, ces ſujets vont beaucoup plus droit au but de l'apologue, que ceux qui ſont naturels & dans l'ordre des

possibles. La Mothe après avoir dit,

Nous pouvons, s'il nous plait, donner pour véritables
Les chimeres des tems passés,

ajoûte :

Mais quoi? des vérités modernes
Ne pouvons-nous user aussi dans nos besoins?
Qui peut le plus, ne peut-il pas le moins?

Ce raisonnement du *plus au moins* n'est pas concevable dans un homme qui avoit l'esprit juste, & qui avoit long-tems réfléchi sur la nature de l'apologue. La *fable* des deux Amis, le Paysan du Danube, Philemon & Baucis, ont leur charme & leur intérêt particulier: mais qu'on y prenne garde, ce n'est là ni le charme ni l'intérêt de l'apologue. Ce n'est point ce doux soûrire, cette complaisance intérieure qu'excite en nous *Janot Lapin*, la mouche du coche, *&c.* Dans les premiéres, la simplicité du poëte n'est qu'ingénue & n'a rien de ridicule: dans les derniéres, elle est naïve & nous amuse à ses dépens. C'est ce qui nous a fait avancer au commencement de cet article, que les *fables*, où les animaux, les plantes, les êtres inanimés parlent & agissent à nôtre maniére,

niére, font peut-être les feules qui méritent le nom de *fables*.

Ce n'eft pas que dans ces fujets même il n'y ait une forte de vraifemblance à garder, mais elle eft relative au poëte. Son caractére de naïveté une fois établi, nous devons trouver poffible qu'il ajoûte foi à ce qu'il raconte ; & delà vient la régle de fuivre les mœurs ou réelles ou fuppofées. Son deffein n'eft pas de nous perfuader que le lion, l'âne & le renard, ont parlé, mais d'en paroître perfuadé lui-même ; & pour cela il faut qu'il obferve les convenances, c'eft-à-dire qu'il faffe parler & agir le lion, l'âne & le renard, chacun fuivant le caractére & les intérêts qu'il eft fuppofé leur attribuer : ainfi la régle de fuivre les mœurs dans la *fable*, eft une fuite de ce principe, que tout y doit concourir à nous perfuader la crédulité du poëte. Mais il faut que cette crédulité foit amufante, & c'eft encore un des points où la Mothe s'eft trompé ; on voit que dans fes *fables* il vife à être plaifant, & rien n'eft fi contraire au génie de ce poëme :

Un homme avoit perdu fa femme,
Il veut avoir un perroquet.
Se confole qui peut : plein de la bonne dame,

Il veut du moins chez lui remplacer ſon caquet.

La Fontaine évite avec ſoin tout ce qui a l'air de la plaiſanterie ; s'il lui en échape quelque trait, il a grand ſoin de l'émouſſer :

A ces mots l'animal pervers,
C'eſt le ſerpent que je veux dire.

Voilà une excellente épigramme, & le poëte s'en ſeroit tenu là, s'il avoit voulu être fin ; mais il vouloit être, ou plûtôt il étoit naïf : il a donc achevé,

C'eſt le ſerpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourroit aiſément s'y tromper.

De même dans ces vers qui terminent la *fable* du rat ſolitaire,

Qui déſignai-je à vôtre avis,
Par ce rat ſi peu ſecourable ?
Un moine ? non, mais un dervis,

il ajoute :

Je ſuppoſe qu'un moine eſt toujours charitable.

La fineſſe du ſtyle conſiſte à ſe laiſſer deviner ; la naïveté, à dire tout ce qu'on penſe.

La Fontaine nous fait rire, mais à ſes dépens, & c'eſt ſur lui-même qu'il fait tomber

le

le ridicule. Quand pour rendre raiſon de la maigreur d'une belette, il obſerve qu'*elle ſortoit de maladie* : quand pour expliquer comment un cerf ignoroit une maxime de Salomon, il nous avertit que *ce cerf n'étoit pas accoutumé de lire* : quand pour nous prouver l'expérience d'un vieux rat, & les dangers qu'il avoit courus, il remarque qu'*il avoit même perdu ſa queue à la bataille* : quand pour nous peindre la bonne intelligence des chiens & des chats, il nous dit :

Ces animaux vivoient entr'eux comme couſins ;
Cette union ſi douce, & preſque fraternelle,
Edifioit tous les voiſins,

nous rions, mais de la naïveté du poëte, & c'eſt à ce piége ſi délicat que ſe prend notre vanité.

L'Oracle de Delphes avoit, dit-on, conſeillé à Eſope de prouver des vérités importantes par des contes ridicules. Eſope auroit mal entendu l'oracle, ſi au lieu d'être riſible il s'étoit piqué d'être plaiſant.

Cependant comme ce n'eſt pas uniquement à nous amuſer, mais ſur-tout à nous inſtruire, que la *fable* eſt deſtinée, l'illuſion doit ſe terminer au développement de quelque vérité utile : nous diſons *au développement*, & non pas

à

à la preuve ; car il faut bien obſerver que la *fable* ne prouve rien. Quelque bien adapté que ſoit l'exemple à la moralité, l'exemple eſt un fait particulier, la moralité une maxime générale ; & l'on ſait que du particulier au général il n'y a rien à conclure. Il faut donc que la moralité ſoit une vérité connue par elle-même, & à laquelle on n'ait beſoin que de réfléchir pour en être perſuadé. L'exemple contenu dans la *fable*, en eſt l'indication & non la preuve ; ſon but eſt d'avertir, & non de convaincre ; de diriger l'attention, & non d'entraîner le conſentement ; de rendre enfin ſenſible à l'imagination ce qui eſt évident à la raiſon : mais pour cela il faut que l'exemple méne droit à la moralité, ſans diverſion, ſans équivoque ; & c'eſt ce que les plus grands maîtres ſemblent avoir oublié quelquefois :

La vérité doit naître de la fable.

La Mothe l'a dit & l'a pratiqué ; il ne le céde même à perſonne dans cette partie : comme elle dépend de la juſteſſe & de la ſagacité de l'eſprit, & que la Mothe avoit ſupérieurement l'une & l'autre, le ſens moral de ſes *fables* eſt preſque toûjours bien ſaiſi, bien déduit, bien pré-

préparé. Nous en exceptons quelques-unes ; comme celle de l'*eſtomac*, celle de l'*araignée* & du *pélican*. L'eſtomac patit de ſes fautes ; mais s'enſuit-il que chacun ſoit puni des ſiennes ? Le même auteur a fait voir le contraire dans la *fable* du chat & du rat. Entre le pélican & l'araignée, entre Codrus & Néron, l'alternative eſt-elle ſi preſſante qu'*héſiter ce fût choiſir* ? & à la queſtion, *lequel des deux voulez-vous imiter* ? n'eſt-on pas fondé à répondre, *ni l'un ni l'autre* ? Dans ces deux *fables* la moralité n'eſt vraie que par les circonſtances ; elle eſt fauſſe dès qu'on la donne pour un principe général.

La Fontaine s'eſt plus négligé que la Mothe ſur le choix de la moralité ; il ſemble quelquefois la chercher après avoir compoſé ſa *fable*, ſoit qu'il affecte cette incertitude pour cacher juſqu'au bout le deſſein qu'il avoit d'inſtruire ; ſoit qu'en effet il ſe ſoit livré d'abord à l'attrait d'un tableau favorable à peindre, bien sûr que d'un ſujet moral il eſt facile de tirer une réflexion morale. Cependant ſa concluſion n'eſt pas toujours également heureuſe ; le plus ſouvent profonde, lumineuſe, intéreſſante, & amenée par un chemin de fleurs ; mais quelquefois auſſi commune, fauſſe ou mal déduite.

déduite. Par exemple, de ce qu'un gland, & non pas une citrouille, tombe ſur le nez de Garo, s'enſuit-il que tout ſoit bien?

Jupin pour chaque état mit deux tables au
monde;
L'adroit, le vigilant & le fort ſont aſſis
A la première, & les petits
Mangent leur reſte à la ſeconde.

Rien n'eſt plus vrai; mais cela ne ſuit point de l'exemple de l'araignée & de l'hirondelle: car l'araignée, quoiqu'adroite & vigilante, ne laiſſe pas de mourir de faim. Ne ſeroit-ce point pour déguiſer ce défaut de juſteſſe, que dans les vers que nous avons cités, La Fontaine n'oppoſe que les *petits* à l'*adroit*, au *vigilant* & au *fort?* S'il eût dit, *le foible*, *le négligent* & *le mal-adroit*, on eût ſenti que les deux dernières de ces qualités ne conviennent point à l'araignée. Dans la *fable* des poiſſons & du berger, il conſeille aux Rois d'uſer de violence: dans celle du loup déguiſé en berger, il conclut,

Quiconque eſt loup, agiſſe en loup.

Si ce ſont là des vérités, elles ne ſont rien moins qu'utiles aux mœurs. En général, le reſ-

pect de La Fontaine pour les anciens, ne lui a pas laissé la liberté du choix dans les sujets qu'il en a pris; presque toutes ses beautés sont de lui, presque tous ses défauts sont des autres. Ajoûtons que ces défauts sont rares, & tous faciles à éviter, & que ses beautés sans nombre sont peut-être inimitables.

Nous aurions beaucoup à dire sur sa versification, où les pédans n'ont su relever que des négligences, & dont les beautés ravissent d'admiration les hommes de l'art les plus exercés, & les hommes de goût les plus délicats.

Du reste, sans aucun dessein de loüer ni de critiquer, ayant à rendre sensibles par des exemples les perfections & les défauts de l'art, nous croyons devoir puiser ces exemples dans les auteurs les plus estimables, pour deux raisons, leur célébrité & leur autorité, sans toutefois manquer dans nos critiques aux égards que nous leurs devons; & ces égards consistent à parler de leurs ouvrages avec une impartialité sérieuse & décente, sans fiel & sans dérision; méprisable recours des esprits vuides & des ames basses. Nous avons reconnu dans La Mothe une invention ingénieuse, une composition réguliére, beaucoup de justesse & de sagacité.

Nous

Nous avons profité de quelques-unes de ſes réflexions ſur la *fable*, & nous renvoyons encore le lecteur à ſon diſcours, comme à un morceau de poëtique excellent à beaucoup d'égards. Mais avec la même ſincérité nous avons crû devoir obſerver ſes erreurs dans la théorie, & ſes fautes dans la pratique, ou du moins ce qui nous a paru tel; c'eſt au lecteur à nous juger.

Comme La Fontaine a pris d'Eſope, de Phédre, de Pilpay, *&c.* ce qu'ils ont de plus remarquable, & que deux exemples nous ſuffiſoient pour développer nos principes, nous nous en ſommes tenus aux deux Fabuliſtes François.

ARTICLE TROISIÉME.

LE PHAETON,

POEME HEROI-COMIQUE. *

CHANT PREMIER.

JE chante le malheur d'une belle téméraire, qui, marchant ſur les pas des Amazones, oſa diriger les plus fiers des animaux créés par *Neptune*. Je dirai comment précipitée de ſon *Phaëton*, elle illuſtra par ſa chute un lac poiſſonneux auquel elle donna ſon nom.

O Muſe, qui inſpires les Poëtes lorſqu'ils entonnent la trompette pour annoncer à toute la terre les combats des rats & des grenouilles, ou pour placer parmi les étoiles la boucle de cheveux de *Belinde*; Muſe folâtre, jette ſur moi un regard propice; ou ſi ce n'eſt pas toi, que ce ſoit au moins *Seline* qui daigne me ſourire.

Le Colonel *Hans Tromm*, hautement aſſis dans ſon fauteuil élaſtique, ne ſe ſentoit plus ſoula-

* Traduit de l'Allemand.

ſoulagé par la molleſſe des couſſins qu'il faiſoit gémir : Devenu inſenſible aux ſons harmonieux du clavecin & aux charmes de la voix mélodieuſe de *Diane* ſa fille, il languiſſoit ſous la tyrannie d'une Déeſſe redoutable. La Goutte, cette cruelle fille de l'Enfer, lui faiſoit ſentir la piquûre envenimée de ſes ſerpens. Ses jambes couvertes de bandes épaiſſes, étoient emprisonnées dans des lits de duvet, & des bequilles ſoutenoient ſes bras énervés. Ce fut au milieu de ſes douleurs qu'il ſe reſſouvint des combats où il s'étoit ſignalé contre les Turcs en Hongrie, & contre les François en Flandre. Il ne ſe rappella pas moins les victoires qu'il avoit remportées parmi les enfans de la joye, ſur les tendres Blondes & ſur les Brunes piquantes. Il ne pouvoit ſe cacher combien elles avoient ſervi, ainſi que les vins ſpiritueux, à attaquer chez lui le principe de la vie, & à faire paſſer un poiſon cruel dans ſes membres.

Depuis qu'il ſouffroit ainſi, le Soleil du midi avoit déja grillé deux fois les fermiéres baſanées, & rappellé autant de fois à la calebaſſe rafraichiſſante les valets alterés du travail. Déja deux fois des canards, des beccaſſes au long bec & des coqs-d'Inde, avoient inutilement

tourné devant le feu leurs croupions engraiſſés. *Tromm* pouſſoit des cris de douleur, & ſa table en deuil n'étoit plus ſervie pour lui. Enfin, au retour du troiſiéme midi, *Diane* adreſſe à *Jeanneton* ſa ſoubrette ces paroles héroiques : » Va chercher les champignons que Pier» re, le vacher, a cueillis ce matin dans le » bois ; c'eſt l'unique mets qui puiſſe tenter » mon pére ; prens enſuite un tablier de toile » dans mon armoire, où les cornettes, les » chemiſes & les nappes ſe trouvent entaſſées » par douzaines. Va, & te prépare à me ſui» vre dans la cuiſine ; car je veux moi-même » apprêter ce mets pour mon pére. » A ces paroles *Jeanneton* ſaiſie d'effroi léve ſes mains au Ciel, & répond avec une voix entrecoupée par ſes ſanglots : » Ah, ma bonne mai» treſſe, quelle Divinité ennemie excite dans » votre ame un projet auſſi téméraire ? L'ai-je » bien entendu ? Quoi, vous voulez deſcendre » vous-même dans la cuiſine ? Qu'eſt devenu » ce ſoin que vous preniez de vos attraits ? » Le feu va détruire la fraicheur de votre teint, » & vos yeux noirs comme du jais vont être » rougis par la fumée. Comment votre illuſtre » nez ſoutiendra-t-il l'odeur qu'exhalent les

» en-

» entrailles des canards? Eh! pourquoi donc
» vous aller confondre avec les dégoutantes
» cuiſiniéres? Pourquoi chercher à être effrayées
» par les mines enfumées des marmitons?
» *Brandiſs* le cuiſinier, ne ſort-il pas de la
» cuiſine d'un Prince de l'Empire? Pourquoi
» ne point vous repoſer ſur lui du ſoin de pré-
» parer les champignons?

Ainſi parla *Jeanneton*; mais ſes remontrances furent inutiles. *Diane*, déja munie d'un tablier, la regarde avec un ſouris mêlé de fierté. Sui-moi, ame timide, lui dit-elle: la ſoubrette obéït, & elles deſcendent dans la cuiſine.

Semblables au courageux *Ulyſſe* & au pieux *Enée*, elles entrérent dans un enfer rugiſſant, rempli de feu & de flammes. Quels effrayans ſpectacles s'y offrent à leurs yeux! Nouvel *Ixion*, le *fripon de Conrad*, attaché à un tournebroche, faiſoit cuire un gigot qui ne rotiſſoit pas pour lui. Ici des carpes éventrées nagent dans leur propre ſang. Bientôt des flots de vinaigre bouillant vont ſe répandre ſur leurs écailles luiſantes, & les teindre de la couleur du Ciel. Là une ſervante à bras charnus, plus cruelle encore que robuſte, occupe ſes mains

sanguinaires à faire passer à un pauvre liévre la peau sur les oreilles. Le malheureux ne les dressera plus derriére les collines ou dans les choux frisés; il n'excellera plus parmi ses compagnons à faire des cabrioles bouffonnes. *Brandiss* étoit le maître & le tyran de cet enfer: il s'étoit enrichi & engraissé par les tourmens & les morts cruelles qu'il faisoit journellement subir aux animaux. Pour marque de sa férocité, il portoit dans ses mains terribles une fourche branchue, & des couteaux trenchans étoient suspendus à sa ceinture. Injustement vétu de blanc, ce nouveau *Pluton* auroit dû porter l'uniforme de la nuit.

Tout se prosterna devant *Diane*; & lorsque, telle qu'une beauté céleste, elle approcha du foyer, le bonnet de *Brandiss* quitta rapidement son chef tondu. A peine la jeune maîtresse a-t-elle donné ses ordres, que les mains endurcies du cuisinier retirent de la flamme des tisons ardens, & les arrangent en se jouant. C'est ainsi que bravant la fureur d'un incendie, le téméraire pompier se jette dans les brasiers, passe sur des poutres brulantes, & ne paroît que se chauffer dans une maison qui s'écroule sous lui. Ainsi un Professeur hardi,

di, se tenant près d'une barre électrique, provoque le tonnerre, & détourne la foudre changée en étincelles.

Déja les champignons étoient imbibés de beurre ardent, & les joues de *Diane* teintes de pourpre resplendissoient de l'ardeur de la flamme qui les bruloit. En vain *Jeanneton*, étendant d'une main tremblante un mouchoir, avoit tâché de les garantir de la violence du feu. Le grand ouvrage est enfin consommé, & les mets délicieux fument dans un plat de vermeil, en attendant l'honneur de servir de victime.

Les douleurs aigues qui déchiroient les jambes du Colonel, avoient commencé à s'adoucir, & l'estomach de *Tromm* soupiroit après quelque ragoût piquant, lorsque *Diane* parut, portant dans ses mains le mets qu'elle avoit préparé. » Ah, mon pére, dit-elle d'une voix touchante, » que ne m'ont point fait souffrir » vos douleurs? Toute la fureur de votre mal » a passé dans mon ame. Voici le troisiéme » midi que *Brandiss* épuise inutilement ce qu'il » y a de plus secret dans son art; il est in» consolable de voir que vous trouvez les bec» casses insipides, & que vous dédaignez ses

» pâ-

» pâtés; cependant je me flatte que vous gou» terez de vôtre plat favori; c'est moi qui » viens de l'apprêter pour le plus aimé des pé» res. « Elle dit. A ces paroles la joie sembla rajeunir le vieillard. Tout son corps se ranima, & les boucles de ses cheveux argentés flottérent autour de sa rouge trogne. » Vous avez » bien deviné, répondit-il tendrement à sa fille, » voilà mon rêve accompli, ma chére » *Diane*; c'est précisément ce que je désirois » de manger. Ni les pâtés, ni les faisans, ni » les truites bigarrées ne sçauroient réveiller mon » appetit; mais des champignons, ma chére » fille, des champignons! J'en mangerai, ou » je ne m'appelle pas *Hans Tromm.* « Lors qu'il juroit ainsi, son serment étoit aussi inviolable que ceux que les Dieux faisoient autrefois par le Styx. Qu'on mette le couvert, dit-il.

A ces mots, deux grands laquais, fiers des galons de soie qui publient leur servitude, mettent avec empressement devant le vieillard la table où le Précepteur & la Gouvernante Françoise, squelette décharné, viennent prendre place. On servit sur un vase d'argent un chapon dans un jus que la vertu de ses os avoit rendu délicieux; mais semblable à un

avare

avare qui n'ose toucher à ses biens, il n'en jouïssoit pas. Un pâté de francolins le suivoit. Ensuite parurent un levraut plus hérissé de lard qu'un pédant de Grec, & des truites qui d'une bouche armée de dents tenoient leurs propres queues. Bientôt elles descendirent dans l'estomach du Précepteur, qui les fit nager dans de bon vin du Rhin.

Cependant le Colonel *Tromm* mangeant ses champignons avec sensualité, releva par une gracieuse approbation l'art de sa chére *Diane*, & transporté de joie, ordonna d'apporter du vin de Tokaï. Il remplit lui-même les verres de perles d'or, but à la santé de *Diane*, & fit la nique à la goutte. Le Précepteur saluant *Diane* à son tour, avala impitoyablement le vin précieux. De grands flots se précipitérent dans son gosier, comme dans les concavités des montagnes se précipitent des torrents dont le lit s'est trouvé resserré. La joie du pére montant enfin à son plus haut degré, il embrassa tendrement sa fille, & lui dit: » Vous » m'avez fait revivre, ma chére *Diane*, & la » goutte m'a quitté; demandez à vôtre pére » tout ce qui peut vous faire plaisir, je jure » que je vous l'accorderai. « Une modeste rougeur

geur colora les joues de *Diane*; elle se leva de son siége, fit une profonde revérence, & répondit à son pére: » Si vous m'aimez & que » vous ne regardiez point votre *Diane* comme » indigne du héros qui lui a donné le jour; » s'il est vrai, comme vous me l'avez assuré tant » de fois, que jamais garçon ne sçut monter » un cheval avec plus d'habileté que moi, de- » main, où j'accomplis ma quatorziéme an- » née, vous me permettrez de conduire, sans » le secours d'aucun homme, le nouveau PHAE- » TON où personne n'est encore entré, & je » choisirai moi-même les chevaux à l'écurie. «

A ces mots, le vieillard, accablé de tristesse, déchira sa robe de chambre, & la gouvernante frappa son sein desséché. » Enfant de » malheur, repliqua le vieillard, que me de- » mandez-vous? N'y aura-t-il donc jamais » que les dangers qui ayent droit de vous plai- » re? Votre entreprise marque la grandeur de » votre ame, mais elle est trop périlleuse pour » un âge si tendre, & pour les foibles bras » d'une demoiselle. Il n'y a que moi & *An-* » *dré* notre cocher, qui sçachions conduire » les chevaux que vous entreprenez de diriger. » Que ne nâquites-vous garçon? Cette intré- » pidité

» pidité vous feroit honneur; mais je vois bien
» que vous ressemblez en tout à vôtre mére,
» à cette brave *Serini*, qui m'accompagna tou-
» jours au champ de bataille, mais qui enfin
» hâta sa mort en voulant conduire elle-même
» des coursiers indomptés. Hélas! faut-il donc
» que je vous perde aussi! "

Les larmes dont il accompagna ce discours se perdirent dans les rides sombres de son visage, ainsi que la neige fondue se perd dans les sillons des champs. » Mon pére, reprit *Dia-
» ne*, cessez de craindre pour moi, puisque je
» ne crains rien moi-même. N'ai-je pas dès
» mon enfance monté des chevaux farouches,
» & ne vous ai-je pas déja servi de cocher plus
» d'une fois? Mais je vois bien que vous ne
» craignez que pour votre PHAETON, parce
» qu'il est tout neuf. Je vous conjure de me le
» confier, je le raménerai sans le moindre dom-
» mage.

Elle se tut, & ses charmes naissans achevérent de persuader le vieillard qui craignoit de lui causer quelque chagrin. » Soit, dit-il,
» je le permets, j'ai juré & je tiens ma pa-
» role. Prenez le PHAETON, & choisissez vous
» même les chevaux qui obéissent à la bride
» avec

» avec le plus de docilité; mais j'ajoute la
» condition que vous n'irez pas plus loin qu'à
» la terre voisine de la Comtesse vôtre parente. «
Aussi-tôt la jeune héroïne, dans les transports de sa joie, lui baise les mains, s'incline devant lui, & vole dans l'instant faire les préparatifs de son voyage. En vain le Précepteur l'appelle à l'étude, & la Gouvernante au travail. Elle s'enfuit, & cherche sa *Jeanneton*.

CHANT SECOND.

Jeanneton! *Jeanneton*! s'écrioit *Diane*. Les murs & les échos répétoient *Jeanneton*. Enfin *Jeanneton* paroît, tenant dans ses mains un bas qui n'étoit encore formé qu'à moitié. » Réjouï-
» toi, lui dit sa jeune maîtresse, & admire,
» avec moi, la bonté de mon pére. Il me per-
» met de conduire seule le PHAETON neuf.
» Demain, trainée par des coursiers hennissans,
» j'irai en triomphe rendre visite à la Comtesse
» ma cousine. Semblable à un ouragan rapi-
» de, je courrai au grand galop, & les roues
» bruyantes feront trembler tous les carreaux
» des fenêtres ébranlées. Prépare-moi tout ce
» qu'il me faut pour m'habiller en Amazone, &

» toi-

» toi-même dispose-toi à m'accompagner dans » ma course. « A ces mots, *Jeanneton* pâlit, laisse tomber son bas, & demeure quelque tems immobile. » O Ciel, replique-t-elle enfin, » vous ai-je bien entendue? ou bien est-» ce un songe affreux qui me fait illusion? » Vous voulez conduire vous-même un PHAE-» TON! Vous ne songez donc pas à quels » dangers vous voulez vous exposer. Mais al-» lez, courez; quant à moi je ne suis pas en-» core lasse de la vie, & je n'ai nul désir » de me faire briser si jeune. Ah! femelle ti-» mide, ame tremblante! reprend la courageuse *Diane*: » Est-ce que tu vaux mieux que » moi? Qui est-ce qui prétend te briser? Folle » que tu es! Ne crain rien avec moi, & re-» çoi pour prix de ta complaisance cette robe » de moère, que je n'ai portée que trois fois. «

Le courage & la joie se répandirent tout à coup dans l'ame de *Jeanneton*. Enhardie par le présent, elle flatte sa jeune maîtresse; c'est avec raison qu'elle se croit capable de conduire le PHAETON, & il n'est pas possible qu'elle ait moins d'adresse qu'*André*, ce lourdaut qui n'a d'imposant que sa moustache.

Satisfaite de ces éloges, *Diane* descend l'escalier

calier comme un éclair, & *Jeanneton*, comme un autre *Achate*, la ſuit juſqu'aux écuries henniſſantes, où *André* reçoit les héroïnes à la porte. Il les ſalue humblement, en adouciſſant ſa voix accoutumée à ne parler qu'aux chevaux. *Diane*, le remerciant d'un ſourire de protection, entre, & la timide *Jeanneton* attend ſon retour.

Dans ces belles écuries, de ſuperbes chevaux placés en longues files, agitant leurs queuës traînantes & faiſant retentir leurs chaînes, mangeoient l'avoine dorée dans des auges travaillées en forme de coquilles. Chaque courſier étoit ſéparé des autres, & le nom de chacun étoit écrit en lettres d'or ſur les colonnes Doriques qui les ſéparoient. O Muſe, rappelle-moi ces illuſtres noms. *Centaure*, ſauteur léger & à la jambe fine, henniſſoit de joie à l'approche de *Diane*. Son voiſin étoit un cheval blanc dont la vanité étoit de ſe faire paſſer pour Eſpagnol, & qui, mépriſant ſon origine, déſiroit au moins d'être bâtard. La *Perle*, jument Danoiſe, dreſſoit gayement les oreilles, & de ſon dos pommelé tomboit juſques ſur le carreau une queue magnifique. *Muck*, Hongrois bai, mutilé par les Turcs, étaloit ſes nobles bleſſures. *Farouche*,

che, Polonois, accoutumé à la chasse, frappoit près de lui le pavé. Ses naseaux inquiets annoncent la chaleur de son saug; il hennit au moindre son du cor, & souvent lui-même se déchire les veines. Fiers de n'avoir jamais été mis soug le joug, ces coursiers méprisoient les chevaux d'attelage comme de vils esclaves qui deshonoroient leur espéce. Six de ces derniers se ressembloient parfaitement; leurs tailles & leurs crins étoient les mêmes. Ils formoient l'attelage chéri de leur maître, & on les appelloit *les Maures*.] Mais deux étalons blancs comme la neige faisoient la gloire de l'écurie. On ne pouvoit leur disputer l'honneur d'être de race Espagnole, & ils égaloient en beauté les chevaux du Soleil. Ces superbes animaux n'avoient pas encore sept ans accomplis. Elevés dans le même manége, une tendre amitié les avoit unis pour toûjours. L'un s'appelloit *Castor*, l'autre *Pollux*. Ces noms leur avoient été donnés par leur premier Ecuyer. *Diane* s'approcha de ce noble couple, qui reconnut sa voix; elle leur fit les plus tendres caresses.
» Beaux coursiers, leur dit-elle, il y a long-
» temps que vous êtes mes amours, & que
» j'ai désiré de vous conduire. Enfin mes vœux

» ſont exaucés. Mon pére vient de permettre » que je ſorte demain dans le beau PHAETON » neuf. C'eſt vous que je choiſis pour cette » glorieuſe courſe, quoique les *Maures* en mur» murent, & qu'ils vous envient les harnois cou» leur de pourpre dont vous ſerez parés. Trop » nobles, trop fiers pour être dirigés par un » cocher, je vous conduirai moi-même, & je » vous ferai traverſer rapidement la plaine. Si » vous m'obéiſſez pendant douze jours, vous » mangerez votre avoine ſans paille hachée, » & vous ſerez toujours mes favoris. «

Elle ſe tut. *Pollux* lui baiſa galamment la main, & le courageux *Caſtor* lui promit, par un henniſſement, de la gloire & de l'obéiſſance. En les quittant, *Diane* dit au barbu *André*: » Graiſſe les roues du PHAETON, je le » conduirai demain moi-même, pour aller voir » ma couſine. Nettoye auſſi les harnois de pour» pre, & poli ſurtout les boucles & les boſſet» tes. « *André* ouvre ſa grande bouche édentée, & reſte long-tems ſans pouvoir la refermer, dans l'étonnement où il eſt du deſſein témeraire de ſa jeune maîtreſſe.

Remontée dans ſon appartement, *Diane* ſe jette dans un fauteuil, & ordonne à *Jeanne-*

ton

ton de préparer ses ajustemens. La soubrette docile va tirer d'une commode un habit d'Amazone. Il est d'un verd tendre. De riches ganses entrelassées de clinquant & des olives d'or en garnissent les devants. *Jeanneton*, pour relever davantage l'air de sa maîtresse, ajoûte à cet habillement un chapeau, orné d'un plumet éclatant, & tel que les portent les fiers nourrissons des Muses, qui sur les bords de la Saade & de la Leine limoneuse défendent courageusement leurs libertés.

Notre jeune héroïne contemploit sa parure avec complaisance, lorsque *Kahlmann* (le précepteur) s'approcha d'elle, & lui dit: » Votre » grandeur daignera-t-elle entendre mes re» présentations? L'histoire rapporte qu'un jeune » téméraire, fils du Soleil.... Mon cher maî» tre, Monsieur *Kahlmann*, lui dit *Diane*, vous » me parlez un langage trop sçavant. J'entre» vois cependant ce que vous voulez me dire; » & vous pouvez garder pour vous vos con» seils. Je ne suis pas fille du Soleil, & ce » ne sont point des coursiers célestes que j'entre» prends de conduire. D'ailleurs, ma résolu» tion est prise, & vous la combattriez en vain. «

A ces mots, Maître *Kahlmann* se tut & se

retira, en jettant un regard passionné sur la soubrette. Il l'aimoit depuis long-temps, & *Jeanneton* répondoit à ses feux. Elle le suivit & le mena contre une croisée. „ Quel entête-„ ment imprudent! lui dit-elle. *Diane* est in-„ fléxible. Elle-même veut conduire le PHAE-„ TON, & je dois l'accompagner. Veuille le „ Ciel détourner les malheurs qui nous mena-„ çent! " Ces mots furent suivis de torrens de larmes, & la salle retentit des sanglots & des baisers de ce couple attendri. L'extase de nos amans duroit encore, lorsque *Diane* fit entendre sa sonnette d'argent. A ce son l'on quitte son amant, l'on essuye ses larmes, & l'on compose son visage.

CHANT TROISIEME.

Cependant la trompette de la Renommée, si souvent à la solde, tantôt d'un partisan, tantôt d'un pédant infatué de son mérite, avoit publié l'entreprise ambitieuse de *Diane*. L'envie n'en fut pas plutôt instruite, que tous les serpens qui composent son affreuse chevelure se mirent à siffler.

Quoi, dit-elle, tout l'univers conspire donc contre mon empire, & la gloire sera donc le

char-

charme de tous les cœurs ! Ce n'eſt point aſſez que les Rois gouvernent eux-mêmes leurs peuples, & gagnent en perſonne des batailles ! Il faut encore que les femmes briguent des honneurs que j'avois refuſé à leur ſexe ! J'ai déja vû avec dépit la beauté de Vienne voler ſur des courſiers qu'animoient les acclamations d'un peuple qui l'adore. Verrois-je encore, ſemblables aux héros de l'antiquité, des femmes conduire elles-mêmes des chars, & joindre les graces d'un mâle courage à l'éclat éblouïſſant de leurs charmes. Non, je ne ſerois plus l'Envie, ſi je pouvois le permettre. Que la promenade de *Diane* ait donc une fin tragique !

Ainſi parla le Monſtre. Il étend enſuite ſes aîles, & s'éléve au-deſſus de l'antre horrible qu'il habite. Déja la nuit profonde deſcendoit du Ciel ſur les cabanes des campagnards endormis ; déja des ſpectres giganteſques, délivrés de leurs chaînes, ſe promenoient dans les carrefours & dans les maiſons ; maint hibou & maint corbeau préſageoient par leurs cris, que la ſuperſtition rend agréables aux Curés, des morts au village, lorſque l'*Envie*, qui porte par-tout la corruption, s'abattit ſur le château du Baron, amant déclaré de *Diane*. Pour en-

trer dans l'appartement de l'*Adonis*, le Monstre se change en Sylphe riant, & adresse au Baron ces paroles: „Le plus beau des mortels, que vous dormez tranquillement! Les „ graces régnent sur vos joues, même en dormant, & votre front serein annonce vos victoires. Vous méritez sans doute d'être aimé „ de *Diane*. Mais vous ignorez le funeste projet qu'elle vient de former. Elle prétend conduire sans le secours d'aucun homme un „ PHAETON traîné par les coursiers les plus „ farouches. N'est-ce pas là, Baron, vous mépriser, ainsi que vos feux? N'est-ce pas usurper sur vous & sur tout votre sexe la prérogative sacrée de conduire des chevaux? Si „ vous lui abandonnez les brides de *Castor* & „ de *Pollux*, vous êtes indigne du plumet blanc „ & du glorieux nom de Chevalier. Si vous „ pouvez consentir que, semblable à l'aurore, „ elle brille toute seule dans le PHAETON, il „ ne manquera plus à votre honte que de filer „ la quenouille de votre *Omphale*."

Après avoir soufflé ce discours au Baron amoureux, elle l'abandonna aux rêves les plus effrayans, pour se rendre à l'écurie du Colonel *Tromm*. Le palfrenier qui étoit de garde, ronfloit

floit profondément, & les chevaux faisoient leur repas de la nuit, lorsque l'*Envie* arriva. Elle prit la forme du barbu *André*, & dit ainsi à *Castor* & à *Pollux* : „ Coursiers de race Espa-
» gnole, vous savez que votre *André* vous a
» toujours aimés d'une maniére distinguée, &
» qu'il a soin d'attester l'autenticité de vôtre gé-
» néalogie. Le Sauteur qui prétend aussi être
» Espagnol, peut-t-il se mettre en paralléle
» avec vous, ou aspirer aux prérogatives que
» vous accordent le Colonel & votre guide fi-
» déle. Jamais un fouet ignoble n'est tombé
» sur vous, & jamais vos oreilles généreuses
» n'ont été blessées de paroles offensantes. J'o-
» se dire que nous avons vécu en amis. Com-
» bien de jours n'avons-nous pas passés ensem-
» ble à causer familiérement ? Et maintenant il
» faut que j'aye la douleur de voir flétrir vô-
» tre gloire au point qu'on vous confie à un
» enfant comme des chevaux de bois. Une
» fille, enfin, une fille, prétend mener des
» coursiers que le Colonel lui-même ose à pei-
„ ne conduire ! Quelle honte pour vous & pour
„ votre *André* ! Ah ! chers camarades, ne souf-
„ frez point qu'une main féminine vous gou-
„ verne. Prenez le mords aux dents ; qu'elle

„ pâliſſe d'effroi, & n'oſe plus vous dégrader. "

En achevant ce diſcours ſéditieux, l'Envie laiſſa tomber quelques gouttes de ſon poiſon dans l'avoine des étalons, & diſparut. La nourriture envenimée échauffe le ſang des courſiers; ils deviennent furieux, ſe cabrent, henniſſent, & frappent des pieds.

Le Baron, agité par des rêves ſiniſtres, avoit quitté ſon lit avant l'aube du jour, pour ſe rendre auprès de l'objet de ſes vœux. Il réveille ſon palfrenier, & trois coups d'un ſifflet perçant font retentir tous les coins du château ſolitaire, trembler toutes les fenêtres, & aboyer tous les chiens de chaſſe. Le palfrenier paroit auſſi-tôt. Vite, *Pierre*, lui crie ſon jeune maître, ſelle les chevaux, je pars dans l'inſtant pour aller voir le Colonel. Déja les éperons d'argent retentiſſent aux bottes fortes du Baron, & il étoit occupé à achever ſa parure à la hâte, lorſqu'il vit entrer ſa tante, matrone ſurannée qui l'aimoit auſſi tendrement qu'une mére peut aimer ſon fils. Le terrible ſifflet l'avoit réveillée en ſurſaut, & attirée dans l'appartement de ſon neveu, „ Où allez-vous de ſi grand matin ? lui dit-elle : „ Chez *Diane*, répondit *Frederic* empreſſé. O

„ Ciel,

„ Ciel, repliqua la matrone, avant que le jour „ ait paru ! J'eſpére au moins que vous ne ſor- „ tirez pas à jeun. Oublieriez-vous ainſi ce que „ vous devez à votre famille & à votre naiſ- „ ſance ! Feu votre pére qui ſçavoit vivre ne „ ſortit jamais ſans s'être muni d'un bon dé- „ jeuné, & il laiſſoit avec raiſon les fatigues „ accablantes au vil payſan. Que voulez-vous, „ mon fils ? Ordonnez.“ L'ardent Baron n'é-coute rien ; il baiſe la main de ſa tante, deſ-cend l'eſcalier avec précipitation, & s'élançant avec adreſſe ſur ſon cheval, il part comme un trait, ſuivi de *Pierre*. La matrone ſe lamente, & ſes yeux baignés de larmes ſuivent ſon cher neveu auſſi loin que ſa vûe éraillée peut s'étendre.

CHANT QUATRIEME.

L'Aurore, étendant ſes doigts de roſe, avoit levé le ſombre rideau de la nuit. Elle ſortoit radieuſe de ſa couche odoriférante, & l'on voyoit les aſtres diſparoître. L'étoile du matin chaſ-ſant devant elle leurs troupes brillantes, fer-moit la marche, & ſortoit la derniére du Ciel. Au fond du village, abondant en troupeaux, le pâtre matinal faiſoit retentir ſa corne bruy-

ante, & réveilloit les fermiéres par le claquement perçant de son fouet. Les bœufs & les génisses sortant des étables couroient rapidement grossir le troupeau. On en voyoit de noirs, de rouges, de bigarrés; & tous avoient quelque chose, soit dans la taille, soit dans la couleur, qui désignoit le lieu de leur origine. *André*, le cocher, entra dans la remise, ôta la toile cirée du PHAETON, saisit le timon, & avança tout seul la brillante voiture dans la cour.

On n'a jamais rien vû de plus beau, & l'aurore elle-même en parut jalouse pour son char, qui, mis auprès, ne paroissoit qu'un équipage gothique. La forme en est pittoresque. Une coquille dorée en compose le corps. Derriére s'éléve un Négre; sa tête est ornée d'un turban d'argent, & le parasol entouré de franges d'or qu'il tient dans sa main, sert d'impériale. Les roues couleur de pourpre sont plus légéres que celles du char de *Neptune*. Le rapide PHAETON ne laissera point de traces dans le sable, &, semblable aux doux zéphirs, à peine courbera-t-il les tendres pointes de l'herbe couverte de rosée. Par les soins d'*André*, un goudron balsamique abreuve les

roues

roues altérées, & la brosse enléve sous ses mains la poussiére cachée dans les enfoncemens de la sculpture & entre les rayons artistement travaillés. Le vigilant cocher achevoit son ouvrage, & venoit d'assurer les aissieux, lorsque le généreux Baron parut soudain dans la cour du Château, où il entra au grand galop.

Frappé de la vûe du PHAETON, & craignant l'accomplissement du songe qu'il vient d'avoir, il dit brusquement au cocher: „Qui „va se servir de cette voiture? *Diane*, lui répond *André*. »*Diane*! reprit le Baron, & » son pére peut le permettre!“ *André* haussa les épaules, & ne dit mot.

„Bon jour, bon jour, Baron, s'écria le Colonel, dont la voix se fit entendre au même instant. „D'où viens-tu de si grand matin? continua-t-il en chargeant sa pipe. „Monsieur le „Comte, répondit le Baron, je viens sauver „votre fille. Vous êtes bien sensé, Monsieur „le Comte! Comment avez-vous pu lui per„mettre de conduire elle-même cette voitu„re? J'ai un pressentiment funeste de la témé„rité de *Diane*, &, s'il faut ajouter foi aux „songes, l'avanture ne peut être que tragi„que. Tu parles bien, mon garçon, répon-
dit

dit le vieillard ; „ mais quand tu parlerois en-
„ core mieux, j'ai donné ma parole. Si tu
„ peux, mon fils, la détourner d'une entrepri-
„ se aussi périlleuse, je t'en aurai une obliga-
„ tion éternelle ; mais si elle persiste à vou-
„ loir la tenter, je ne suis plus maître de m'y
„ opposer. Au moins, répondit le Baron, par-
„ tagerai-je les périls avec elle. Je veux bien
„ qu'elle conduise son char. Mais, en cas
„ que les impétueux étalons tentent de pren-
„ dre la fuite & de se mettre en liberté, mes
» mains plus robustes & plus exercées que cel-
» les de *Diane*, seront prêtes à saisir la bri-
» de, & à détourner des malheurs que je ne
» prévois que trop. «

Il dit ; & le pére joyeux l'embrassa avec tendresse. Cependant le cœur du Baron palpitoit du désir de voir sa belle *Diane* ; mais elle étoit encore à sa toilette, où de nouveaux appas naissoient pour elle sous les mains industrieuses de *Jeanneton* ; elle parut enfin. Son habillement, semblable à celui de la Déesse de la Guerre, ne nuisoit point à ses charmes, dont la douceur & l'éclat l'auroient fait prendre pour *Cythérée*.

De grosses boucles noires nouées négligem-

ment

ment par un ruban couleur de perle, flottoient sur ses épaules. Sa gorge éblouïssante étoit entourée d'un col de satin noir, & un panache éclatant ombrageoit sa tête. Des gants d'homme déroboient à la vûe ses mains délicates, & donnoient de la grace à l'air impérieux avec lequel elle tenoit un long fouet, dont la verge de baleine étoit enrichie d'or. Ainsi parée, elle se présenta d'un air héroïque devant son pére. Il ne put s'empêcher de lui sourire, & le Baron resta interdit à la vûe de ses nouveaux attraits. *Jeanneton* servit bientôt le caffé, & la surprise fit place à la conversation. » Gracieuse *Diane*, dit le Baron, » c'est avec étonnement que j'ai » appris l'entreprise périlleuse que vous avez » formée. Un songe affreux m'arrachant au » sommeil, j'ai pensé crever mes chevaux pour » arriver avant que vôtre témérité eût rendu » mes avis inutiles. Ecoutez-les, chére *Diane*, si vous m'aimez. Supposé que vous soyez inébranlable dans la résolution de conduire vous-même des coursiers farouches, permettez au moins que je prenne place à vos » côtés. « Ces mots firent briller un rayon d'espérance dans le cœur de *Jeanneton*, qui ne s'étoit qu'à regret déterminée à accompagner no-

tre

tre héroïne. Elle composa son visage, & addressant la parole à *Diane* : » Le beau Baron, lui dit-elle » vous prieroit-il en vain ? Il est » de votre gloire qu'il se place à vos côtés. » Quel nouveau triomphe pour vous, lorsqu'a» bandonnant à vos mains des rênes que les » siennes devroient tenir, il semblera par son » inaction reconnoître la supériorité de vôtre » addresse ! « Ce discours séduisant flatta la vanité de *Diane*; son cœur parut s'épanouir, & l'incarnat de la joye se répandit sur son visage. Ainsi, lorsque l'haleine caressante du Zéphire entr'ouvre le sein de la rose, elle déploye ses feuilles vermeilles & se pare de tous ses trésors. Le Colonel se joignit à *Jeanneton*, le Baron redoubla ses instances, & *Diane* fut enfin forcée de se rendre à leurs désirs. Elle consentit donc qu'il se plaçat à ses côtés; mais elle lui fit en même tems promettre qu'il ne prendroit les rênes que dans le dernier danger. Le Baron transporté de joie baisa la veste de l'Amazone.

Dans le même instant, on entendit les étalons pétulans conduits par la main connue de leur cocher, danser, sauter & faire retentir le pavé sous leurs courbettes. *Castor* hennit le

pre-

premier; *Pollux* à la belle crinière le suivit bientôt. A l'ardeur impatiente avec laquelle ils secouoient les aigrettes dont leurs têtes étoient ornées, *Diane* sentit son courage ébranlé, & se félicita intérieurement de la compagnie du Baron.

Déja les deux amans sont montés dans la voiture, & *Diane* s'est emparée des rênes. Les étalons partent au premier signal, & font voler le PHAETON dans la plaine.

CHANT CINQUIEME.

Comme un ouragan furieux, courant sur les vagues écumantes de l'Océan, mêle la lueur affreuse des éclairs & de la foudre à l'obscurité dont il envelope le Ciel, ainsi les coursiers, en traversant les campagnes, soufflоient le feu par leurs naseaux, & couvroient le Baron & *Diane* d'un nuage de poussiére. L'intrépide héroïne n'abandonne point les rênes, & s'applaudit de l'inaction à laquelle son adresse condanne le cavalier qui l'accompagne. Ainsi, lorsque les deux armées sont aux prises, l'on voit, aux échecs, la fiére épouse maîtriser le Roi, & décider de sa destinée: tandis qu'elle met en œuvre des stratagêmes nouveaux, qu'elle en-

entre dans la mêlée, & que traversant comme un torrent toutes les régions de l'échiquier, elle porte la mort de toutes parts, le Monarque, entouré d'une troupe d'eunuques, étale une pompe inutile, & laisse travailler pour sa gloire. Le Baron ne supporta cependant qu'avec indignation la honte de ne pas donner lui-même la loi à de si nobles coursiers. Ils s'effarouchérent trois fois, & trois fois il chercha à faire passer les guides des mains de *Diane* dans les siennes; mais la Belle, jalouse de ses droits, sçut les conserver, & continua de voler au grand galop.

L'Envie ne put voir son courage sans frémir, & jura de nouveau sa perte.

Non loin du chemin que tenoit *Diane*, étoit sur la droite un étang couronné d'aulnes & de peupliers. Une blonde Siréne, nommée *Wasser-Nixe*, en habitoit les eaux, & venoit souvent sur les bords peigner ses cheveux dorés. La perfide Nymphe avoit attiré déja par son chant enchanteur maint & maint beau garçon venu sur ces rives pour pêcher à la ligne ou pour suivre les canards sauvages à travers des roseaux. Après les avoir charmés par sa voix séduisante, elle les entraînoit sous les eaux &

les

les transportoit dans son palais souterrain. Là, comme en font foi les nourrices & les sevreuses, ces jeunes victimes, renfermées dans des étables, sont engraissées avec des dragées & des gâteaux, & couvrent ensuite la table de la Syréne. L'Envie l'alla trouver, & lui dit: » La plus belle des *Nixes*, ne vous occupez-» vous donc plus qu'à peigner vos cheveux dorés? » Voyez ce nuage de poussiére qu'élévent des » coursiers rapides, & au travers duquel perce » l'éclat d'une brillante voiture. Une jeune mor-» telle conduit dans son char un jeune homme, » beau comme l'Amour. Si ce bel *Adonis* ten-» te vos désirs, excitez la curiosité de la belle » par votre voix enchanteresse. Si, pour la » satisfaire, elle approche de ces bords, je me » charge de répandre l'épouvante sur les che-» vaux fougueux. Ils s'affranchiront avec im-» pétuosité des foibles mains de leur conductri-» ce, le char se brisera, l'amant chéri roulera » dans les flots, & ma vengeance sera satis-» faite. «

La *Nixe* sourit, & bientôt les rivages couverts de verdure retentirent des chants séducteurs de la Syréne. Les brochets voraces quittérent leur proye pour l'entendre, & les car-

pes cessérent de fuir devant ces tyrans des eaux. Ainsi les poissons élevérent autrefois leurs têtes au-dessus de l'onde pour honorer *Saint Antoine*, & pour écouter ses édifians Sermons. *Diane*, appercevant de loin la Nymphe aux cheveux dorés, voulut l'entendre de plus près. En vain le Baron l'avertit tendrement du danger; entiére dans ses volontés, elle pousse le PHAETON sur les bords de l'étang. Le poison de l'avoine infectée avoit passé dans le sang des coursiers. Il bouillonnoit dans leurs veines gonflées, & les étalons effarouchés par l'Envie qui leur présentoit ses serpens, prirent la fuite en écumant de fureur. Le courageux Baron s'empare des guides, & déja leur course commençoit à se rallentir, lorsqu'une roue quitta l'aissieu. *Diane* tremblante glisse, & tombe dans l'étang. Le Baron saute du char & la retire des eaux dans l'instant où la *Nixe* accouroit pour se saisir de sa proye. *Diane* toute mouillée se trouve dans les bras du héros. Le premier regard qu'elle jetta sur lui, exprima toute sa reconnoissance. » Mon cher Fréderic, lui dit-elle en reprenant ses esprits égarés, » cher amant, qu'il est doux pour moi de vous » devoir la vie! C'est avec justice que le sort

» con-

» confond mes projets audacieux ; sans vous, » je sucombois à un châtiment mérité. Ah, » cher *Frederic*, avec quel excès ne dois-je » pas vous aimer ! « Le Baron enchanté remercia la Belle attendrie par un baiser plein de feu. Ensuite, après avoir appuyé sa maîtresse chancelante contre un orme discret, il vole aux coursiers qui s'étoient arrêtés près du chemin. *Frederic* s'en approche en les flattant ; il les raméne, ainsi que le char délabré, aux pieds de *Diane*. Le Baron retire la roue qui étoit tombée dans l'eau, & qui heureusement n'avoit point quitté les bords de l'étang. Il rajuste la voiture du mieux qu'il peut, y remet sa charmante *Diane*, & s'empare lui-même des guides.

Les étalons sentant alors le bras nerveux de leur conducteur, obéissent à sa voix impérieuse. *Frederic*, fier d'avoir sauvé du trépas l'objet qu'il adore, raméne la belle *Diane* au chateau du Comte son pére, tel que *Pluton* qui conduisit la fille de *Cères* sur les bords du *Styx*, en dépit de *Cyané* qui s'opposoit à son ardeur. L'Envie, furieuse d'avoir échoué dans les projets de sa rage, alla de désespoir s'emparer

de l'ame d'un *Bentley*, * qui jaloux des notes de quelque érudit plus jeune que lui, eſt mécontent de ſon propre individu & de toute la race humaine.

Au bruit du PHAETON rentré dans la cour du château, le Colonel vint recevoir ſa fille, qui pleine de confuſion perça la foule pour ſe jetter dans ſes bras.

Cependant, le Baron, indigné de la trahiſon des courſiers, léve ſon bras vengeur, & punit les rebelles. Le fouet tombe ſur eux à coups redoublés, & des ruiſſeaux de ſang coulent de leurs dos écorchés. Le Baron les remet enſuite à *André*, qui en les remenant à l'écurie ſecoue leurs mords avec violence, & déchire les bouches indociles des mutins.

Jeanneton conduiſit ſa maîtreſſe devant ſa toilette, & lui ôtant ſon habillement guerrier, lui fit reprendre des ajuſtemens plus convenables à ſon ſexe. Elle ſe revêtit, comme les Anges, de la couleur de l'innocence, & une cornette modeſte lui rendit cette douce timidité

---

* *Bentley*, Commentateur farouche qui a eu des querelles ſi vives & ſi groſſiéres avec *Cuningham*, autre Commentateur, qui étoit plus jeune que lui.

té dans laquelle la plus belle moitié de l'Univers doit toujours mettre ſa puiſſance.

Un feſtin, auquel préſida la joye, ſuivit la toilette, & l'union des jeunes amans y fut arrêtée. L'étang conſerve encore par ſon nom le ſouvenir du malheur arrivé ſur ſes bords, & on l'appelle juſqu'à ce jour le *Lac de Diane*: nom inſtructif & redoutable pour les Belles qui, trop hardies dans leurs déſirs, veulent franchir les bornes préſcrites à leur ſéxe.

ARTICLE QUATRIEME.

OBSERVATIONS SUR LA VRAIE PHILOSOPHIE. *

PResque tous les siécles ont eu des dénominations particuliéres, tirées des objets ou des événements qui les ont remplis. Aucun n'a été aussi consacré à la Philosophie que celui où nous vivons; on parle d'elle, on s'en occupe, les conversations s'y rapportent, les écrits en sont pleins, les hommes de tous les états y prétendent, les femmes s'en piquent; & des diverses conditions qui partagent la société, celle des Philosophes, autrefois la moins nombreuse, est aujourd'hui la plus étendue & la plus accréditée. On ne peut d'abord qu'y applaudir; la Philosophie est la mére de toutes les sciences, la source de toutes les vertus; & s'il n'y a pas plus d'abus dans la chose que dans le

* Par Mr. l'Abbé *Pernetti*. Le portrait du vrai Philosophe ressemble à tous égards à celui qui l'a tracé dans ce discours.

le mot, si la vérité répond au titre, ce siécle est le plus savant & le plus vertueux de tous les siécles.

Mais comme on abuse des meilleures choses, que les plus excellentes sont précisément celles qui courent le plus de risque, qui s'accommodent le moins de l'imperfection humaine & qui souffrent de la plus petite altération, établissons les vraies notions de la Philosophie, faisons-en un tableau qui lui ressemble, & laissons ensuite cette foule de Philosophes nouveaux apprécier leur mérite, ajouter ou retrancher à la qualité qu'ils prennent, & s'exécuter eux-mêmes sur un attribut d'autant plus honorable qu'il comprend l'homme tout entier, soit qu'il pense, soit qu'il agisse; l'objet de la Philosophie étant également de penser juste & de faire bien. Ces derniers mots regardent deux facultés, que la Philosophie se propose de perfectionner: deux places, qu'elle doit remplir dans l'homme, pour arriver au terme de ses désirs bienfaisants pour l'humanité, je veux dire l'esprit & le cœur. Défions-nous de toute Philosophie qui n'opère que sur l'un ou sur l'autre; la premiére n'empêche pas la production des monstres, & la seconde celle des en-

touſiaſtes, pareillement éloignés de la vraye Philoſophie, qui fait les ſages.

Il faut l'avouer : on a donné dans tous les temps trop d'étendue au mot *Philoſophie*, ou, pour mieux dire, on s'eſt trompé ſur la fonction qui lui eſt propre ; on a cru la voir où elle n'étoit pas. Ce nom, le plus beau des noms, a été prodigué ; on en a récompenſé les hommes extraordinaires & ſinguliers ; on l'a avili en le prodiguant, & il s'eſt vû accordé à une infinité de gens qui ne le méritoient pas, qui le deshonoroient, qui l'expoſoient aux ſatyres les plus améres, aux traitements les plus mépriſants.

On ne change point la nature eſſentielle des êtres, quelqu'application qu'on en faſſe ; ſi la métamorphoſe du fer en or paroît encore impoſſible à de très-grands Phyſiciens, les êtres ſpirituels, moins à la portée des mains des hommes, ſont plus à l'abri de tout changement, & leur conſtitution eſt immuable.

Les diverſes Sectes des Philoſophes, leurs ſyſtêmes, leurs inventions même ſe décorent mal à propos de la Philoſophie, qui les condamne preſque tous ; leurs contradictions, leur ſucceſſion, leur chute dépoſent contre eux : la

plû-

plûpart de ces Auteurs, à ne les envisager que sous l'aspect le plus avantageux, n'ont droit tout au plus qu'au titre d'hommes laborieux, savants, ingénieux; ils ont fait plus de mal que de bien; ils ont établi des erreurs; ils auroient moins nui à la Nature en restant dans l'inaction qu'en produisant ces volumes immenses, qui ne disent rien, ou qui ne disent que ce qui n'est pas.

Il n'en est point de la Philosophie comme de ces Sciences formées de plusieurs connoissances dirigées à un même objet; on peut être plus ou moins savant, sans cesser de l'être absolument. Il est impossible de conserver le nom de Philosophe, en raisonnant mal ou en agissant mal sur quelque point que ce puisse être: en un mot, la Philosophie n'est point une science, c'est un moyen d'y parvenir; ne la tirons point de sa véritable essence, elle n'a pas besoin qu'on lui cherche des prérogatives étrangéres; toute occupée de l'esprit & du cœur de l'homme, elle s'employe à rectifier l'un & à purifier l'autre; elle porte un flambeau qui éclaire l'esprit, pour le préserver de l'erreur, & qui échauffe le cœur pour l'animer à la vertu. Comme elle ne peut souffrir dans le premier au-

aucun principe erroné, elle ne laiſſe dans le ſecond aucun vice.

Qu'on ne m'accuſe pas d'une ſévérité mal entendue, je m'en rapporte à la définition avouée de la Philoſophie: être Philoſophe, c'eſt aimer la ſageſſe; cette ſageſſe a deux branches, ſageſſe de raiſon & ſageſſe de conduite. Ainſi donc les erreurs de l'entendement & la corruption des mœurs ſont incompatibles avec la Philoſophie, l'éloignent, lui font une véritable guerre & la détruiſent tout-à-fait. Comment parvenir, dira-t-on, à cet état ſublime? On ne peut donc être Philoſophe ſans ſavoir tout, & ſans être exempt de paſſions? Quel eſt l'homme ici-bas qui oſe y prétendre? Objection frivole, & dont la réponſe ne ſervira qu'à éclaircir la vraie nature de la Philoſophie. On peut être Philoſophe ſans ſcience, & l'on peut être Philoſophe avec des paſſions. La Philoſophie n'eſt inacceſſible à perſonne; elle n'éxige point de prodiges. Tout homme qui raiſonne juſte eſt Philoſophe; tout homme qui ſurmonte ſes paſſions l'eſt auſſi. N'éxagérons ni ne bornons la Philoſophie; rapportons-nous-en à ſes opérations les plus grandes & les plus ſimples.

Tou-

Toutes les Sciences, tous les Arts ont des ſphéres particuliéres qui les renferment ; leurs travaux ſont auſſi différents que les objets qui les occupent. La Philoſophie ſeule embraſſe tout, préſide à tout, perfectionne tout. Le beſoin, le hazard même ont fait des découvertes : que deviendroient-elles ſans la Philoſophie qui les conduit, à qui il appartient de les mener à la perfection ? Elle a ſur les eſprits cette monarchie univerſelle, dont il n'y a point d'éxemple ſur la terre ; les facultés de l'ame, qui paroiſſent les plus indépendantes d'elle, ne peuvent s'affranchir de ſes loix ; le monde entier eſt un objet proportionné à ſa puiſſance ; le Ciel, la terre & les mers ſont ſoumis à ſon empire ; elle marque de ſon ſceau tout ce qui s'y paſſe de grand, de bon & d'utile aux hommes ; ce qui ne porte pas ſon empreinte n'a que l'éclat de ces feux qu'on voit naître & périr. Le temps, qui détruit tout, reſpecte les monuments qu'elle a élevés ; l'immortalité même eſt ſon ouvrage.

De ces vues générales, ſi avantageuſes à la Philoſophie, paſſons aux effets qui la couronnent & qui ſont la preuve de ſa gloire. Le Roi ſur ſon trône a beſoin d'elle pour rendre

ſon

ſon peuple heureux, & pour l'être lui-même : vous ne ſerez heureuſes, diſoit l'Antiquité à toutes les Nations, que lorſque les Rois ſeront Philoſophes, ou que les Philoſophes ſeront Rois. N'eſt-ce pas elle qui apprend à ces Maîtres du monde l'objet eſſentiel de leur état, qui leur ſuggère les moyens les plus efficaces de le remplir, qui écarte les préjugés monſtrueux de l'éducation intéreſſée qu'on leur donne, qui léve le maſque à l'hypocriſie & à la flatterie qui les entourent, & qui leur préſente le miroir de la vérité qui peut les éclairer ?

Le Laboureur ſe ſert de la Philoſophie ſans la connoître ; il ne doit peut-être la ſtérilité de ſon champ qu'à l'opiniatreté héréditaire de ne vouloir pas faire autrement que ſes Péres. Que n'ont pas valu aux hommes l'expérience & l'obſervation, deux reſſorts que la Philoſophie employe pour découvrir la vérité ? Progreſſion lente, mais aſſurée, aſſortie au caractére de l'eſprit & la moins ſujette à l'illuſion.

Je la vois guider le Géometre dans le labyrinthe des calculs, lui apprendre ceux qu'il doit préférer pour parvenir plus facilement à la démonſtration qu'il cherche ; je la vois, ce qui

qui eſt plus précieux encore, lui montrer à rendre ſa ſcience utile; c'eſt elle qui le tire de ſes méditations abſtraites, qui l'engage à faire des établiſſements nouveaux, à conſtruire des machines inattendues, qui accélèrent ou qui forment même l'abondance.

C'eſt avec ſon flambeau que le Phyſicien examine les ſyſtêmes du monde, qu'il étudie la nature, & qu'il ſe forme les idées les plus claires qu'il peut en avoir; malheur à lui s'il le laiſſe éteindre, & ſi au lieu de la lumiére pure qu'il en tiroit, il ne ſe ſert que des lueurs que lui fournit une imagination échauffée par la curioſité & enorgueillie par l'amour propre.

Elle conduit le Téleſcope, qui fait deſcendre le firmament ſous nos yeux; & la Bouſſole, qui guide le Pilote au milieu des eaux. L'Aſtronomie eſt née, ſi l'on veut, de l'oiſiveté, & la Navigation de l'intérêt. Leur naiſſance ne les dégrade point aux yeux de la Philoſophie; elle aide à leurs progrès; elle ne craint point de faire ſervir les paſſions à enrichir l'eſprit.

La Morale, qui s'occupe à les vaincre, emprunte de la Philoſophie ces oracles qui conſtituent les gouvernements, qui aſſurent les

avanta-

avantages de la ſociété. Les Légiſlateurs, qui ont éterniſé leurs noms par leur ſageſſe, lui doivent la célébrité dont ils jouïſſent.

L'éxamen des Etres, de leurs attributs, de leurs facultés, la génération des idées, leur ſucceſſion, les compoſés qui en réſultent, ſoumettent encore à la Philoſophie la Métaphyſique, cette ſcience profonde, qui fait abſtraction des corps, qui paroit ne vivre que dans une région céleſte, & qui, ſans la Philoſophie dont nous parlons, reſſembleroit plutôt au délire d'un homme qui rêve, qu'à la méditation d'un homme qui raiſonne.

On feroit tort à la Philoſophie, ſi l'on croyoit que la ſcience, qui a Dieu même pour objet, mépriſe ſon ſecours; elle emprunte ſes armes pour terraſſer ſes ennemis. La Philoſophie apprend encore à l'Orateur à dépouiller les vérités qu'il annonce, des ornements faſtueux qui les étouffent; elle le guide dans le choix des moyens de perſuader; elle lui défend de courir après cette gloire humaine, qui enléve à la Religion celle qu'elle mérite, & la ſeule qu'il doit rechercher.

Les Loix, qui ſont ſon ouvrage, reclament ſon ſecours dans le Temple de la Juſtice; elle en

en est l'interprète véritable. Que les hommes n'imputent qu'à eux les victoires odieuses que remporte tous les jours la chicane.

C'est pour n'être pas écoutée que les disputes s'éternisent dans les écoles où elle devroit régner, que les opinions les plus insensées ont eu des Sectateurs & des Martyrs.

Quoiqu'elle voye couler avec peine le sang des hommes, elle instruit le militaire qui l'implore; elle dirige sa valeur; défendre & attaquer sont ses leçons : la Victoire lui doit le plus grand nombre de ses trophées, & le Héros l'admiration qu'il mérite.

Toute sévére qu'on peint la Philosophie ou qu'on la suppose, elle sourit aux productions agréables de l'esprit. Les Talents & les Arts, qui recherchent son secours, sont assurés de leurs succès. Le Goût, qui immortalise les ouvrages, le Goût, qu'on croit indépendant des régles, supérieur aux raisonnements, ne peut se passer d'elle: nous nous tromperions nous-mêmes, si la beauté de ses productions éblouïssoit nos yeux, & ne nous permettoit pas d'y voir le doigt de la Philosophie qui le conduit.

Quelle image se fait-on de la Philosophie, faute de la connoitre? La dureté, la sécheresse,

ſe, la triſteſſe ſemblent être ſon apanage, & ce ſont ces mêmes affections de l'ame qu'elle cherche à corriger.

Parce qu'elle gémit de ne pouvoir rendre tous les hommes juſtes & ſages, il ne faut pas croire qu'elle ſupporte ſans peine ceux qui ſont ſauvages, miſantropes, inſociables; elle n'avoue pas tous ceux qui ſe diſent ſes diſciples: l'eſprit, qu'elle guide, mérite ſeul de plaire; comme elle l'éléve à ce qu'il y a de plus ſublime, elle ne refuſe pas de le former à ce qu'il y a de plus aimable.

Demander s'il faut employer la Philoſophie par-tout, c'eſt demander s'il faut ſe ſervir toujours de ſes yeux: qu'eſt-elle donc cette Philoſophie, ſi elle n'eſt pas faite pour aider l'eſprit depuis les plus petites opérations juſqu'aux plus grandes? Heureux les enfants qui la ſucent en naiſſant, & les vieillards qui meurent dans ſon ſein! Vous méconnoiſſez le beſoin que vous en avez & la valeur des ſecours qu'elle fournit, ſi vous croyez qu'il y a un temps de la vie qui peut ſe refuſer à ſa conduite.

Loin d'ici ces diſtinctions imaginaires entre la Philoſophie naturelle & la Philoſophie acquiſe; il n'y en a qu'une, ſoit qu'elle ſoit l'effet d'un

d'un esprit juste & précis qui tient toujours le chemin le plus droit pour aller à la vérité, soit qu'elle dépende d'une exacte application des principes qu'elle donne pour discerner le vrai du faux, le bien du mal, l'honnête de ce qui ne l'est pas; soit enfin que renfermant ces deux espéces, elle se forme de l'une & de l'autre, & devienne cette lumiére vive, qui s'aide de ce que les qualités de l'esprit peuvent lui fournir & de ce qu'elle tire de l'étude & du travail. Reconnoissez-la à cette image, vous qui la cherchez encore, ou qui, la formant d'après vos idées fausses, l'avilissez au lieu de l'ennoblir, la peignez ce qu'elle n'est pas, & la proposez plutôt pour revolter les hommes contre elle que pour lui gagner tous les cœurs. On n'est point Philosophe parce qu'on croit l'être; c'est un nom qu'il faut mériter; & il en coute pour dépouiller son esprit des nuages qui l'obscurcissent, & pour préserver son cœur des déréglements qui le corrompent.

Se plaindre qu'on pousse l'esprit philosophique trop loin, c'est sans doute faire le procès aux Hommes; il ne peut être fait à la Philosophie, elle n'abuse de rien: si les Hommes

ſont foibles & ſujets à l'erreur, ce n'eſt pas à elle qu'on doit s'en prendre; elle ne doit pas être accuſée des chûtes de ceux qui ſe diſent Philoſophes, ils ceſſent de l'être au moment même qu'ils tombent dans l'erreur; s'écarter du vrai, c'eſt s'éloigner d'elle, c'eſt l'offenſer que de faire des fautes.

Etre trop Philoſophe dans le ſens qu'on le dit ſouvent, c'eſt donc ne l'être pas aſſez, puiſque ce n'eſt pas ſe ſervir de la Philoſophie pour corriger les excès dont on eſt coupable. Laiſſons comparer la Philoſophie au Soleil, qui éclaire l'univers; elle opére ſur les eſprits ce qu'il n'opére que ſur les corps; elle n'eſt point ce feu qui, en contribuant à la production des êtres, les conſume quelquefois; qui ne ſait proportionner ni ſa flamme ni ſa chaleur, qui réglé à la vérité dans ſa courſe, ignore le bien & le mal qu'il fait; prodigue de ſes dons il en laiſſe le ſuccès au hazard & ne peut apprendre à perſonne à s'en ſervir. La lumiére bienfaiſante de la Philoſophie ne ſe contente pas d'éclairer ceux qui aſpirent à la vérité, elle régle encore leur marche, elle fixe leurs connoïſſances.

L'homme reſteroit aveugle, malgré ſa curioſi-

riosité ; l'infinité des objets qui s'offrent au désir qu'il a de savoir, l'éblouit, le dégoûte, le confond, ou ne lui donne qu'une science difficile, qui produit un cahos inexplicable. Il y a peut-être plus d'écueils à craindre dans le chemin de la Science que dans l'état d'ignorance : cette vérité, si c'en est une pour la multitude, n'en est pas une pour ceux dont la Philosophie assure la conduite, & elle devroit assurer celle de tous les hommes.

L'ordre & la méthode sont les garants des succès qu'elle annonce ; ce n'est point la Nature qui lui a servi de modéle dans ses ouvrages, sa maniére est obscure ; nous ne jugeons d'elle que par ses productions, & nous soupçonnons plutôt qu'elle est admirable dans sa pratique que nous ne le voyons en effet. La Philosophie n'a besoin de couvrir la sienne d'aucun mystére pour la rendre respectable, elle n'inspira point ces prétendus Philosophes, dont il falloit étudier long-temps le langage avant que d'appercevoir les vérités qu'ils enseignoient.

C'est d'après elle que ce Génie créateur, à qui on a prodigué & enlevé successivement la gloire de l'être, a établi la méthode de raisonner, qui a dissipé la nuit d'ignorance dans la-

quelle nous marchions sans avancer & même en reculant : elle a été l'aurore du jour qui nous luit. Combien de phantômes & de préjugés qui avoient séduit & tyrannisé nos Péres, se sont évanouïs aux rayons de sa lumiére! En permettant d'avouer ce qu'on connoît, elle a défendu de prononcer sur ce qu'on ignore, éloignée de ceux qui doutent de tout, comme de ceux qui ne doutent de rien. La Philosophie regarde en pitié ces diverses Sectes qui ont partagé le monde ; elle se croiroit offensée si on l'associoit aux extravagances de leurs systêmes & aux scénes ridicules qu'elles ont données. L'injustice la plus criante qu'on lui fasse, parce que c'est la plus opposée à ses principes, c'est de croire qu'elle favorise ces esprits forts, qu'on caractériseroit mieux en les nommant esprits foibles, qui font gloire de tout savoir, qui soumettent à leur examen ce qu'ils ne voyent ni ne peuvent voir, & qui du tribunal que l'orgueil leur érige, prononcent hardiment sur les objets les plus impénétrables à leurs lumiéres, qui croyent enfin que ce qu'ils ne peuvent pas comprendre ne peut pas exister. N'est-ce pas moi, leur dit la Philosophie, qui vous ai fait remonter jusqu'à une

cause

cause premiére, de laquelle tous les êtres dépendent comme de leur source? qui, en vous faisant ensuite descendre jusqu'à vous, ai établi cette disproportion infinie qui se trouve entr'elle & vous, disproportion qui vous ôte tout moyen de censurer sa conduite, de juger de ses décrets, d'examiner même son pouvoir? N'est-ce pas moi qui en vous démontrant l'impossibilité d'avoir des connoissances détaillées de son essence, vous ai borné à obéir à sa loi? qui, en vous découvrant votre foiblesse dans les choses naturelles, vous ai appris à ne pas vous mêler de discuter celles qui sont surnaturelles? N'est-ce pas moi enfin qui vous ai fait sentir la contradiction où vous tombiez, lorsque vous avez mieux aimé croire l'ame matérielle, la matiére capable de penser, que de croire l'union d'une puissance spirituelle avec une puissance matérielle? La Philosophie n'a qu'un systême, elle n'en a jamais admis d'autre, malgré la multitude de ceux qu'on lui a prêtés; elle veut voir ce qui est l'objet de sa lumiére, ce qui lui est proportionné; elle connoit sa portée, elle se défend d'aller plus loin.

Le voile qui cachoit le Saint des Saints aux Israélites, étoit une foible image de celui qui

cache l'Eternel & ses desseins ; celui-là pouvoit être levé par l'audace & par la force ; tous les efforts humains ne peuvent rien contre celui-ci. Un aveugle peut aspirer à voir le jour ; Hommes, vous ne pouvez aspirer à voir la lumiére de Dieu. Sentez la foiblesse de vos yeux, mais n'essayez pas de la surmonter ; une nuit plus noire encore vous priveroit du peu de jour dont la Philosophie vous fait jouïr, & vous jetteroit dans des égarements qui sont la la honte de l'humanité ; il faut entendre ceux qui, cessant de la suivre, se sont livrés à leur présomption, pour juger des erreurs où ils sont tombés.

Ces fameuses colonnes qui sembloient borner le monde, au-delà desquelles il étoit téméraire d'aller, se ressentoient de la Fable qui les avoit établies. La Philosophie a été la premiére à s'en mocquer ; elle ne leur a laissé que le titre fastueux que leur héros leur avoit donné. Il n'en est pas ainsi des bornes qu'elle a fixées à l'esprit humain ; elles sont fondées sur la nature même de l'esprit, qui est fini en tout, & que ses attributs, quels qu'ils soient, ne peuvent rendre capable de juger de l'infini.

Semblable à cette Reine que les prodiges de Sa-

Salomon attirérent de l'extrémité de l'Orient pour le voir, & qui au lieu d'éxaminer & de définir ce qu'elle voyoit, le trouva si supérieur à ses lumiéres, qu'elle se contenta de l'admirer: la Philosophie nous méne avec elle jusqu'à notre Auteur; elle admire ce qu'il lui a plû de nous réveler de son essence & de ses ouvrages, & ne se croit pas permis d'en raisonner. Il ne tient pas à elle que la face du monde ne soit changée, que, soumis au Souverain Etre, tous les hommes ne l'adorent, & que cessant de disputer sur des objets placés trop loin d'eux pour les connoître, ils n'employent le peu de temps qui leur est accordé à joüir de ses bienfaits, & à en mériter de nouveaux par la sagesse de leurs mœurs.

On n'en rapporte pas assez la véritable régle à la Philosophie; sans elle les mœurs sont toujours incertaines, équivoques, plus susceptibles de la corruption que de cette fermeté qui les assure contre l'impétuosité des passions, le torrent de l'éxemple & les caprices de la mode, qui ose quelquefois porter son inconstance jusqu'à elles. On la croit bornée à la perfection de l'esprit, uniquement occupée des sciences, placée dans cette sphère spirituelle où elle dé-

cide en souveraine; on craint de la faire descendre jusques dans le cœur de l'homme, où elle se plait si fort à régner, où elle sait qu'est fixé le vrai bonheur, qu'elle cherche à procurer à tout ce qui respire.

Contemplons-la un moment dans ce sanctuaire; elle en écarte les vices, pour n'y laisser de place qu'aux vertus; elle y fait entrer avec elle l'amour de tout ce qui est bien, incompatible avec tout ce qui est mal; elle y enseigne aux hommes de ne pas faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit, qu'ils sont tous fréres, que l'inégalité, qui met tant de distance entre eux, n'est pas l'effet de la nature, qui est leur mére à tous, mais de la fortune aveugle, qu'on a rendue supérieure à elle, malgré ses injustices, qu'on encense de tant de maniéres, à qui on sacrifie sans cesse; elle y recommande la soumission à l'ordre, l'obéissance aux loix, la patience dans les maux, la modération dans les biens, cette probité indivisible dans son principe, qui ne souffre ni le plus ni le moins dans sa pratique, qui existeroit chez le Philosophe, comme dit Ciceron, quand elle seroit ignorée du Dieu même qui la commande.

Avec

Avec quelle persuasion elle proscrit l'Envie qui trouble l'ame, l'Intérêt qui la captive, la Malice qui la ronge, la Jalousie qui la déchire, l'Ambition qui la dévore, & tous ces vices tolérés qui dégradent si souvent les hommes, qui les associent aux animaux. Je crains de parler de toi, Fanatisme exécrable, qui commets des forfaits qu'on ne peut nommer, ennemi irréconciliable de l'humaine Philosophie, toi qui verses religieusement le sang le plus respectable, qui te reclames d'un nom qui devroit t'épouvanter & te détruire, qui t'autorises enfin d'une Religion qui abhorre le sang autant qu'elle t'abhorre toi-même; fui devant le glaive que la Philosophie tient dans la main, elle ne s'en est jamais armée que contre toi; que ne brille-t-il à tous les yeux pour les dessiller, & leur faire voir dans tout son jour l'horreur de ta conduite! Recourez à la Philosophie, ames foibles, victimes de l'illusion, devenues criminelles & scélerates ou prêtes à le devenir, faute d'être éclairées par elle; venez détester à ses pieds les crimes affreux dont vous vous êtes noircies, ou que vous êtes menacées de commettre; rendez aux Etats, qui ont le malheur de vous posséder, l'ordre & la paix, qui ne

ne peuvent subsister avec vos principes malheureux. Jettons un voile épais sur cet horrible tableau, voyons plutôt la Philosophie chercher à corriger dans les hommes jusqu'aux défauts & aux ridicules qui ternissent quelquefois les vertus même ; voyons-la percer jusqu'à l'extrémité de l'homme, annoncer par le maintien du corps, par la décence, la simplicité & l'honnêteté qui l'embellissent, ce qui se passe dans le cœur ; déhors plus analogues à la Philosophie qui les fonde, que la barbe & le manteau ; l'air dédaigneux & la malpropreté affectée de ces Philosophes insensés qui croyent en imposer aux Peuples par leur contrariété avec les usages reçus, dénaturant ainsi les maximes invariables de la Philosophie, qui ne condamne que le mal.

Elle produit dans le cœur ce courage si nécessaire dans le cours de la vie ; elle en exclut la crainte avilissante par la vue même des dangers sans nombre dont nous sommes environnés, & que toutes les précautions humaines ne peuvent détourner toujours. Elle y établit cette tranquillité inaltérable, que les peines exercent & ne détruisent pas ; cette joye précieuse, fruit d'une conscience pure, le charme

me de ceux qui la possédent, la consolation de ceux sur qui elle répand ses plaisirs : elle est le principe de toutes ces vertus qui forment les Sociétés aimables qu'on croit si faussement méprisées par elle ; la douceur qui tolére, la complaisance qui se prête, l'affabilité qui s'offre, l'amitié qui s'intéresse, la vérité qui se montre, la fidélité qui se tait, la candeur & l'ingénuité qui se déployent, l'esprit qui ne veut que plaire, les connoissances qui ne viennent que quand on les appelle.

C'est de cet assemblage de lumiéres & de moeurs qu'est formé le nom sublime de la Philosophie ; refusons opiniatrément de le laisser porter à quiconque souille les lumiéres de l'esprit par les vices du cœur, ou dont les erreurs de l'esprit rendent les vertus du cœur dangereuses & capables d'égarements.

De ce composé merveilleux résulte enfin le bonheur si recherché de tous les hommes, qui n'est rare que parce qu'on le cherche mal, qu'on ne cherche mal que parce qu'on le cherche où il n'est pas & où il ne peut pas être. Il est surprenant que le bonheur étant le contentement de l'ame, comme on ne peut en douter, on se soit imaginé de le trouver ailleurs

leurs que chez elle, qu'il pouvoit être attaché à mille objets étrangers, qui après des fatigues inouïes n'ont laissé à ceux qui les suivoient que la honte ou le désespoir d'avoir été trompés.

Quelque systême qu'on embrasse, on doit se convaincre que le bonheur ne peut subsister avec un esprit erroné ou avec un cœur corrompu: son siége est dans l'ame; cette ame ne peut être heureuse que par l'harmonie de l'esprit & du cœur qui la constituent, & que nous ne distinguons l'un de l'autre que rélativement aux diverses opérations de l'ame même: ces opérations sont de connoître & de vouloir; elle connoît, par ce que nous appellons esprit; elle veut, par ce que nous appellons cœur. Il est évident qu'elle ne peut connoître mal & vouloir bien, ou connoître bien & vouloir mal, sans être revoltée & sans souffrir. Ce n'est donc que par l'accord de connoître bien & de vouloir bien, qu'elle peut être heureuse: ce n'est donc que par le secours de la Philosophie, qui éclaire nos esprits & qui purifie nos cœurs, que nous pouvons jouïr du bonheur.

Que n'y auroit-il pas à ajouter sur une vérité

rité ſi importante ? Je me ſuis borné à établir des principes. Puiſſe la briéveté de ce diſcours ne faire rien perdre à la véritable Philoſophie de l'eſtime qui lui eſt due, & inſinuer à ceux qui marchent ſous ſes étendarts, à quel prix ils peuvent ſe dire ſes diſciples.

ARTICLE CINQUIEME.

DISCOURS

DE Mr. SEGUIER. *

MESSIEURS,

QUand le célébre Académicien que vous regrettez fut admis dans votre illustre Compagnie, il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand Corneille. Mais si le hazard de la naissance l'attachoit par les liens du sang au pére du Théâtre, cet éclat héréditaire disparoissoit auprès des titres personnels qui l'avoient rendu digne de votre choix.

Combien suis-je plus obligé, MESSIEURS, de faire un aveu aussi modeste que le sien? Je dois au nom que je porte, l'honneur de m'asseoir aujourd'hui parmi vous; le souvenir du Chancelier Seguier vous a été transmis, il vit

* Prononcé le jour de sa réception à l'Académie Françoise, à la place de Mr. de *Fontenelle*. Ce Discours, & surtout la réponse de Mr. le *Duc de Nivernois*, nous paroissent deux chefs-d'œuvre d'Eloquence.

vit dans vos cœurs, vous avez voulu l'honorer dans un héritier de ſon nom, vous avez étendu ſur moi les ſentimens que vous lui conſervez, & qu'il mérita, ils ont fait mon titre. Je me hâte de rendre à ſa mémoire un hommage public, & dans les tranſports que vous aviez droit d'attendre de ma reconnoiſſance, c'eſt à moi ſeul, MESSIEURS, qu'il étoit permis de le nommer ici avant le Cardinal de Richelieu, ce génie profond & ſublime, qui le premier raſſembla les talens diſperſés, à qui les Lettres doivent autant que cet Empire, dont le nom vit encore parmi vous avec une nouvelle ſplendeur dans un héros de ſa race; le Chancelier Seguier ajouta à l'éloge de votre fondateur en l'imitant; il ſe crut heureux de ſeconder ſes vues en concourant à la gloire des Muſes, & de pouvoir, en mêlant ſon nom avec les vôtres, ſe promettre l'immortalité.

Eh! ſur quoi pouvoit-il mieux fonder cette vaſte & flateuſe eſpérance, que ſur une Compagnie éclairée, faite pour repréſenter l'eſprit de la Nation, pour ajouter à ſon titre de Guerriére celui de Savante, pour la préſerver de la barbarie, pour perpétuer ſon exiſtence par les lumiéres, & tandis que d'autres Peuples autre-

trefois éclairés comme elle, n'éxiſtent plus que dans les monumens qui nous reſtent de leur génie, lui garantir une immortalité réelle, en fixant dans ſon ſein l'empire du génie & de la raiſon

Un de ſes plus grands Rois, Louis XIV. Protecteur du mérite qu'il ſut connoître, mit le comble à la gloire de cet établiſſement, en lui imprimant la ſienne. Sous ſes regards créateurs, on vit ſe multiplier les génies: il a tranſmis ſa grande ame à notre Auguſte Monarque, & la même faveur a renouvellé parmi vous les prodiges. Pourquoi ne puis-je qu'admirer? que votre choix ne peut-il créer en moi tout ce qui me manque pour le juſtifier?

D'autres plus heureux ſont entrés dans ce Temple des Muſes, précédés par d'immortels écrits, nommés dès long-tems par la voix publique. Leurs talens ſupérieurs étoient venus, pour ainſi dire, reconnoître avant eux la place où ils devoient s'aſſeoir. Je parois devant vous, Messieurs, ſous les auſpices d'un nom qui vous eſt cher, mais auquel je n'ai rien ajouté; vous décernez à ma jeuneſſe le prix des travaux d'une plus longue carriére: vous avez violé pour moi cette loi ſévére & juſte, qui ne per-

met d'entrer ici que les lauriers à la main ; je me vois sous ceux qui vous couvrent, associé à vos honneurs sans l'être à votre renommée, & voici le premier moment où choisi par vous je commence à exciter l'envie.

Je sens à la fois le prix & le motif de vos bontés, MESSIEURS, aussi sages dans vos bienfaits, qu'éclairés dans vos récompenses ; c'est en m'honorant que vous avez voulu m'encourager ; vous avez senti combien dans le Sanctuaire de la Justice où je suis placé, j'ai besoin de cette éloquence mâle & victorieuse, digne interprète de la vertu & de la vérité, combien le maintien des Loix & la défense des opprimés exige de moi cette raison persuasive, cette énergie, cette force, cet esprit d'ordre & de sagesse qui se réfléchit dans vos Ouvrages, & qu'en m'approchant de vous, vous me ferez puiser dans sa source.

Mais à qui succédai-je, MESSIEURS ? A un de ces hommes rares, nés pour entraîner leur siècle, pour produire d'heureuses révolutions dans l'Empire des Lettres, & dont le nom sert d'époque dans les annales de l'esprit humain ; à un génie vaste & lumineux, qui avoit embrassé & éclairé plusieurs genres, universel par

l'attrait de ses goûts, par l'étendue de ses idées ; & non par ambition ou par enthousiasme ; à un esprit facile qui avoit acquis & qui communiquoit, comme en se jouant, toutes les connoissances ; à un bel esprit philosophe, fait pour embellir la raison, & pour tenir d'une main légére la chaîne des Sciences & des vérités.

Il falloit, dit M. de Fontenelle, décomposer Leibnitz, pour le louer ; c'est un moyen que sans y penser, le Panégyriste préparoit dès-lors pour le louer lui-même. En effet que de différens mérites dans le même Ecrivain ! La Philosophie affranchie par Descartes des épines de l'école, restoit encore hérissée de ses propres ronces : M. de Fontenelle acheva de la dépouiller de ce langage abstrait, de ces surfaces énigmatiques, qui étoient un voile de plus pour ces mystéres, voile épais, imaginé par l'ignorance pour dérober l'absurdité des systêmes, ou par la vanité pour se reserver à elle seule la connoissance de la vérité. Il fit plus, il substitua les fleurs aux épines : c'est ainsi qu'il embellit Copernic & Descartes lui-même, dans la pluralité des Mondes, ouvrage adroitement superficiel, appât qu'il présenta à son siécle, pour ins-

inspirer le goût de la Philosophie. Eh, quelle magie de style ne falloit-il pas pour faire descendre les corps célestes sous les yeux du vulgaire, pour lui en développer toute l'économie d'une manière si agréable, avec autant d'ordre qu'ils se meuvent, pour proportionner l'instruction à tous les esprits ! C'est un Orphée qui diminue sa voix dans un lieu resserré, qui ne permet point de plus grands éclats.

Il la déploye cette voix savante, propre à tous les tons, dans ces extraits raisonnés, dans ces profondes analyses, dans ces sublimes résultats de tant d'ouvrages de l'Académie des Sciences, lorsque semblable au destin de la Fable, qui ne rendoit ses Oracles que pour les Dieux, il ne parle que pour se faire entendre aux Savans.

Vos lumiéres m'ont déja précédé, MESSIEURS, elles supléent à ce que je ne puis exprimer pour son éloge : on regarda comme un prodige dans le même homme de parler à chaque Savant son langage, de passer si facilement d'une sphére à l'autre ; ne faudroit-il pas que le même prodige se renouvellât en moi, pour le louer d'une maniére digne de ses connoissances & des vôtres, pour effleurer au moins tout ce qu'il aprofondissoit ?

C'étoit au milieu de ces vastes spéculations que né pour l'agrément il en étendoit l'empire ; le même génie qui mesuroit les Cieux avec Galilée, qui calculoit l'infini avec Newton, ressuscitoit encore l'art de Théocrite, ou devenoit le rival de Quinault ; entraîné par la diversité de ses pensées, il évoquoit les morts célébres dans ces Dialogues Philosophiques, où il se plaît à présenter les objets dans un jour inattendu, à ôter aux choses les idées accoutumées, non par un esprit dangereusement systématique, qui confondroit les principes avec les préjugés, mais pour nous montrer la folie des prétentions humaines, les méprises de la raison même, & nous apprendre à nous méfier d'une sagesse qui n'est si présomptueuse que parce qu'elle est bornée.

Mais quels éloges rendre à M. de Fontenelle pour ces éloges si estimés, où non-seulement il sut vaincre le dégout de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus justes, mais encore se faire de l'art de louer un caractére particulier, & un talent nouveau ; il me semble en ce moment les entendre en foule, tous ces morts fameux, me presser d'acquitter ici leur reconnoissance ; doués d'un dif-

férent mérite & d'une réputation inégale, ils furent portés presque tous au même degré de célébrité par l'éloquence & les lumiéres du Panégyriste, Orateur qui savoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la Philosophie des sciences, cette Philosophie de raison supérieure encore au savoir, cette sage liberté de penser, qui d'un côté s'éléve au-dessus des erreurs communes, & de l'autre se renferme dans de justes bornes. Il eut assez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées, & assez de sagesse pour en dégager les esprits, en évitant de les heurter de front, plus sûr de les gagner que de les subjuguer. C'est ainsi que dans l'histoire des Oracles il sépara peu à peu la vérité de la superstition; c'est ainsi qu'exempt de passion & d'enthousiasme, il jugea tous les anciens comme Descartes en avoit jugé un d'entre eux, posant les limites du respect qui leur étoit dû, ne reconnoissant d'autorité que le génie, de loi que le sentiment, ramenant les esprits à eux-mêmes, & les débarrassant du joug qui les étouffoit en les captivant. Rangé du parti des modernes, la plûpart ses contempo-

 rains,

rains, il vit leur gloire ſans jalouſie, quelque près qu'il fût d'eux; il la défendit ſans vanité, quelqu'avantage qu'il aſſurât à leur parti: le mérite de ſes Ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité, quand même il ſe ſeroit déclaré pour elle.

Attaché au Carteſianiſme par tout ce qu'il avoit cru trouver de vraiſemblable dans ce ſyſtême, & non par ſuperſtition ou par opiniâtreté, il ne refuſa point ſon admiration au grand Newton; il ne fut point au rang de ſes Sectateurs, mais il fut ſon plus illuſtre Panégyriſte.

Qui l'auroit cru, MESSIEURS? la critique qui ſe déchaîne ordinairement contre les Ecrivains célébres, ne lui lança que quelques traits. On put, il eſt vrai, lui reprocher dans pluſieurs de ſes écrits plus de brillant que de goût, plus d'art que de naturel, d'affecter, pour ainſi dire, une certaine galanterie d'eſprit, & même trop d'eſprit; exemple dangereux, en ce qu'il ſavoit plaire par tant d'autres faces, & peut-être par ſes défauts mêmes; mais la critique lui rendit cet hommage, de n'oſer le pourſuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. La ſupériorité de ſes talens couvrit tout: il put compter ſes ennemis & non ſes

ſes admirateurs : l'envie le reſpecta, la renommée ne tint ſur lui qu'un langage ; il jouït de ſa réputation, il jouït de l'avenir même : il vit toute la poſtérité dans ſes contemporains.

Eh ! comment avec un mérite ſi éminent, échappa-t-il aux fureurs de l'envie ? Il dut cet heureux privilége à ſa Philoſophie, à ſa modération, au reſpect que ſes mœurs inſpirérent, à ce caractére doux & liant qui ne revoltoit point l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de ſa ſupériorité, à la juſtice qu'il rendit au mérite : enfin il échappa à l'envie, parce que lui-même ne la connut point. Il vécut tranquille au milieu de ces querelles littéraires, où l'Auteur qu'on attaque expoſe autant ſa gloire en voulant la défendre, que le critique cherche à la ternir en l'attaquant : guerres honteuſes entre la malignité & l'amour propre, qui deshonorent les Lettres, le cœur & l'eſprit !

Le nom de M. de Fontenelle ne pouvoit être reſſerré dans les bornes de ſon pays ; la réputation des grands hommes part d'auprès d'eux, mais c'eſt au loin qu'elle paroit briller davantage ; elle ne parle jamais plus haut, que lorſqu'ils ne ſont point à portée de l'entendre ;

 du

du même essor dont la gloire franchit les tems, elle franchit les lieux ; elle n'est guéres immortelle qu'autant qu'elle est générale ; son étendue est le sceau de sa durée. Tel fut le triomphe de M. de Fontenelle : les étrangers accouroient ici pour l'entendre, pour pouvoir dire au moins dans leur patrie, je l'ai vû. Un d'eux arrive à peine aux portes de cette Capitale, il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, persuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde, ne pouvoit être ignoré d'aucun de ses concitoyens.

Honoré des bontés d'un grand Prince, qui doué comme lui d'un génie universel, étoit le juge le plus éclairé du mérite ; admis, si l'on ose le dire, dans sa familiarité, il ne fit point servir à son ambition ou à sa fortune cet excès de faveur. Exempt de l'esprit d'intrigue, inaccessible aux mouvemens inquiets ou violens, ami du bien général, animé du désir de plaire, sachant jouir de tout & de lui-même ; né plutôt pour la société que pour un commerce plus intime, elle s'enrichit de ce qu'il eût pu donner à des liaisons particuliéres, à ces panchans estimables, mais dangereux, passions des ames nées trop sensibles, sujettes à s'éga-

rer,

rer, dès qu'elles ne sont plus surveillées par la raison.

Il eût été publiquement révéré à Sparte par son âge; ses talens eussent été négligés peut-être par ce peuple austère qui n'estimoit que la vertu; il fut respecté parmi nous dans tout le cours de sa vie, & à tous les titres.

La vieillesse, ce tems d'affoiblissement qui n'est ni la mort ni l'existence pour le reste des hommes, mérita d'être comptée dans sa vie. Le Ciel en lui accordant un esprit si étendu & de si longs jours sembla reculer pour lui toutes les bornes humaines, & n'enlever qu'à regret à la terre un Sage placé sous deux régnes, pour être à la fois la lumiére & l'ornement de deux siécles, pour pouvoir en comparer les merveilles sous deux Augustes Monarqnes, dont l'un fut la terreur de l'Europe, & l'autre en a été l'Arbitre; l'un passionné pour la gloire, l'autre se partageant entr'elle & l'humanité; l'un fameux par son courage dans les revers, l'autre par sa modération dans les triomphes; l'un justement surnommé LE GRAND, l'autre plus grand encore par le titre de BIEN-AIME.

REPONSE

De Mr. LE DUC DE NIVERNOIS, au Discours de Mr. SEGUIER.

MONSIEUR,

VOtre entrée à l'Académie Françoife rappelle le fouvenir de ce bel âge du monde, où la reconnoiffance uniffoit les hommes par des nœuds indiffolubles, de ces tems où le droit facré de l'hofpitalité offroit aux Héros une Patrie partout où leurs ancêtres avoient répandu leurs bienfaits. Nous vous recevons aujourd'hui parmi nous, MONSIEUR, & notre empreffement à vous poffeder a dû attendre vos défirs; mais vous êtes Académicien né, pour ainfi dire, & vous auriez pû réclamer à titre de patrimoine la place que nous vous déférons en ce jour à tant d'autres titres: car il ne vous a pas fuffi, MONSIEUR, d'être annoncé, défigné par la gloire de votre nom, vous avez voulu être précédé par votre réputation perfonnelle, & j'oferai prefque m'en plaindre à vous au nom de l'Académie. Diftingué comme vous l'êtes, par des talens rares dans l'exer-

l'exercice d'une Charge qui exige tant de talens, nous ne ſatisfaiſons en vous adoptant que la juſtice : il ne reſte rien pour la reconnoiſſance que nous devons à notre ſecond Fondateur, & vous nous avez mis dans l'impuiſſance de nous acquitter envers lui, en nous impoſant la néceſſité de nous acquitter envers vous ; il n'y a perſonne qui ne connoiſſe, & qui ne révére ces importantes fonctions du Miniſtére public que vous rempliſſez, MONSIEUR, avec tant d'éclat.

Etre en même tems la voix publique & la voix du Légiſlateur, être le défenſeur néceſſaire de toutes les cauſes qui intéreſſent le Prince, & de toutes celles qui intéreſſent le Public, être l'organe toujours ſecourable de ceux à qui leur âge ou leur état ne permettent pas de ſe faire entendre au pied des tribunaux, être dans les affaires contentieuſes le dépoſitaire, l'interprète, l'arbitre des preuves, des argumens, des moyens reſpectifs, & par-là prévenir ſouvent & faciliter toujours le jugement du Sénat reſpectable dont on s'attire la confiance ; tels ſont les droits qui caractériſent la charge d'Avocat Général, telles ſont les fonctions de ſon miniſtére. L'imagination s'effraye,

&

& l'émulation se décourage en considérant toutes les qualités qu'un esprit doit rassembler pour fournir glorieusement une si vaste carriére : il faut une étendue qui suffise à la multitude toujours renaissante des affaires, une pénétration capable de les approfondir toutes, une perspicacité qui atteigne jusqu'à la substance intime d'une affaire obscure, pour en arracher les moyens décisifs & victorieux qui auroient échapé à l'œil perçant de l'intérêt, aux parties elles-mêmes ; il faut enfin réunir les sentimens du citoyen, les vûes de l'homme d'Etat, l'érudition du Jurisconsulte, l'ordre & la netteté dans les idées qui caractérisent le grand Magistrat, l'éloquence vive & en même tems judicieuse de l'Orateur le plus consommé. L'art de bien dire, celui de bien écrire, celui de bien composer dont vous venez de faire, MONSIEUR, un si bel usage, ne rempliroient qu'imparfaitement les devoirs d'un Avocat Général ; forcé souvent par des circonstances aussi soudaines qu'imprévûes à être éloquent sans préparation, avouez-le, MONSIEUR, vous avez besoin de ce talent inné que la nature seule peut donner, & dont elle est si avare ; vous avez besoin de ce rare & admirable instinct du génie

nie qui entraîné par une inſpiration toujours heureuſe, ſaiſit & embraſſe à la fois le vrai, le beau, le ſublime; vous avez beſoin de cette énergie du ſtyle que l'étude ne donne point, qui ſemble participer de l'enthouſiaſme, & qui préſentant les objets ſous le point de vûe le plus frappant, pénétre rapidement l'auditeur du ſentiment dont l'Orateur eſt pénétré.

Je n'en dirai pas davantage, que votre modeſtie ſe raſſure, MONSIEUR; je la reſpecterai, & je laiſſe au Public le ſoin facile de trouver dans l'énumération des talens qui vous ſont néceſſaires, celle des talens que vous poſſédez. Cet éloge vraiment digne de vous, a déja prévenu celui que je pourrois faire, & telle eſt ma deſtinée aujourd'hui, qu'ayant à traiter des ſujets qui ſeront à jamais célébres dans l'hiſtoire de l'Académie, je ne puis rien dire qui n'ait été dit, je ne puis rien louer qui n'ait été loué, je ne puis que rappeller au Public ſes propres idées, & ſes propres ſentimens.

En effet, ſi l'heureuſe acquiſition que nous faiſons en vous adoptant, MONSIEUR, eſt un triomphe public, la perte que nous déplorons en même tems eſt une perte publique. Nous nous étions approprié le grand homme auquel

vous

vous succédez : dans nos fastes nous jouissions de sa gloire, dans notre Société de ses vertus ; il étoit fait pour être l'Oracle de nos Assemblées, il se contentoit d'en être l'ornement ; il aimoit à n'être qu'un d'entre nous, mais nous ne nous flatons pas qu'il fût notre bien propre & particulier ; il étoit le bien commun de l'humanité ; il appartenoit à quiconque aime les Lettres, les talens, & la Philosophie ; il est pleuré, il sera révéré par-tout où il y a des hommes qui pensent.

L'Antiquité vit toutes les Nations adorer l'astre qui féconde tous les climats, & dont les influences bienfaisantes se répandent sur toutes les productions de la Nature : ainsi tous les talens, toutes les sciences reclament Monsieur de Fontenelle, & tous les temples de la Littérature consacrent son culte. Sa réputation n'est pas la réputation d'un homme, elle est un glorieux amas de toutes les réputations possibles ; & on peut lui appliquer parfaitement la belle louange que mérita autrefois Caton le Censeur, en qui Tite-Live (*) admire cette rare & flexible fécondité qui fait embrasser tous les genres,

(*) Tite-Live, lib. 39.

res, & qui fait réussir dans tous au point de paroître successivement né pour chacun en particulier; & il semble qu'en formant le génie de M. de Fontenelle la Nature ait eu attention à le former tel pour les circonstances dans lesquelles ce grand homme devoit paroître. A son entrée dans la noble carriére des Lettres la lice étoit pleine d'Athlétes couronnés; tous les prix étoient distribués, toutes les palmes étoient enlevées, il ne restoit à cueillir que celle de l'universalité. Monsieur de Fontenelle osa y aspirer, & il l'obtint. Semblable à ces chefs-d'œuvre d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il réunit l'élégance & la solidité, la sagesse & les graces, la bienséance & la hardiesse, l'abondance & l'économie; il plait à tous les esprits, parce qu'il a tous les mérites; chez lui le badinage le plus léger, & la Philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée, & ceux de la morale la plus intérieure, les graces de l'imagination, & les résultats de la réflexion, tous ces effets de causes presque contraires se trouvent quelquefois fondus ensemble, toujours placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses contrastées avec une intelligence inimitable.

Par-là

Par-là dans ces admirables éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes, non-seulement il s'incorpore tour à tour avec chacun d'eux, non-seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, en sorte que suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successivement tout ce qu'il a lû*, mais encore il embellit chaque matiére qu'il traite par les richesses de toutes les autres qu'il posséde. Il ne se contente pas d'être Métaphysicien avec Mallebranche, Physicien & Géométre avec Newton, Législateur avec le Czar Pierre, homme d'Etat avec M. d'Argenson; il est tout avec tous, il est tout en chaque occasion, il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. Leibnitz projettoit la création d'une langue universelle, & Monsieur de Fontenelle a regardé ce projet comme une belle chimére; il ne s'appercevoit pas qu'il étoit lui-même, si j'ose ainsi parler, l'exécution de cette idée; & comment s'en seroit-il apperçu? Cette langue qu'il parloit étoit sa langue naturelle, il ne l'avoit pas apprise, & elle ne s'enseigne pas.

Oserai-je parler, MESSIEURS, de cet Ouvrage immortel qui faisant l'histoire des sciences,

&

& ſubſtituant ſouvent à leurs hiéroglyphes ſacrés le langage commun, a ſi bien étendu leur empire en leur attirant le juſte hommage de ceux mêmes qui ne les connoiſſent pas ? De grands hommes qui m'écoutent (& que le ſort plus juſte auroit dû me permettre d'écouter) ces grands hommes dont la gloire a fourni de ſi beaux matériaux à celle de M. de Fontenelle, feroient ſeuls dignes de le célébrer, de l'apprécier en cette partie, & je dois craindre de profaner un ſujet trop au-deſſus de ma portée. Mais dans cet aveu ſincére de mon incapacité, je puis me permettre les expreſſions de la reconnoiſſance, & je ne refuſerai pas le plaiſir de rendre graces au génie bienfaiſant qui m'a mis en état d'entrevoir d'auguſtes myſtères qu'une laborieuſe initiation ne m'a pas dévoilés. Il a rempli l'intervalle, il a comblé l'abime qui ſéparoit les Philoſophes & le vulgaire. La ſageſſe n'habite plus les déſerts ; on arrive à ſon temple en parcourant des chemins faciles où tous les eſprits ſe tiennent par une chaîne non interrompue. Quel bienfait plus digne de la reconnoiſſance publique ? Quel homme rendit jamais un plus grand ſervice à l'humanité ?

Le fameux Chancelier d'Angleterre connut

& attaqua les prestiges de la fausse Philosophie qui régnoit impérieusement de son tems; il pressentit, il devina qu'il existoit une méthode pour connoître, il en avertit son siécle, & mit les siécles suivans en état de la trouver. Descartes nâquit pour recueillir ce trait de lumiére; il apprit aux Savans à ignorer, aux Philosophes à douter, aux Physiciens à observer; & par-là il forma de vrais Savans, de vrais Philosophes, de vrais Physiciens. Il étendit la raison de tous ceux à qui il parla, mais il ne parla qu'à ceux qui étoient en état de l'entendre. Cette portion de la société que le vulgaire ignorant croit oisive, comme il croit les astres immobiles parce que leur mouvement lui échape, les hommes studieux, les gens de Lettres profitérent seuls de la révolution causée par Descartes dans les connoissances humaines; il étoit reservé à M. de Fontenelle de généraliser l'ouvrage de Bacon & de Descartes, de familiariser le Public entier avec la Philosophie; de rendre la raison d'usage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres & dans tous les esprits.

L'exécution de cette grande entreprise demandoit bien de l'art & des talens. Les hommes

mes consentent à savoir, mais non pas à étudier. La multitude se refuse au travail, & il faut la conduire par des chemins semés de fleurs: c'est ce qu'a fait M. de Fontenelle, ne cessant jamais de plaire pour parvenir à instruire, & apprivoisant tous les hommes avec la raison, parce qu'il la montre toujours sous les traits de l'agrément.

C'est ainsi que la plus haute astronomie; c'est ainsi que l'érudition la plus profonde deviennent entre ses mains des matiéres de goût parées de toutes les graces qui captivent l'imagination. Les sublimes spéculations de Descartes sur le Systême planetaire ne paroissent qu'un badinage, qui dévelopant au lecteur le plus superficiel toute la théorie des astres, le conduit sans effort jusqu'à cette vaste & brillante hypothése entrevûe par les anciens (*) de la multiplicité des mondes; les compilations laborieuses du docte Van-dale sur les prestiges imposteurs du Paganisme, ne sont plus qu'un précis élégant qui force l'inapplication mê-

(*) Xenophane a enseigné que la Lune est habitée. *Cic. in Lucullo.* Démocrite a enseigné la multiplicité des Mondes. *Ibid. & de Nat. Deor. lib. 1.*

même à s'instruire, parce que l'instruction n'est jamais séparée du plaisir.

Ce soin de plaire en enseignant, n'étoit à vrai dire, qu'une restitution que M. de Fontenelle faisoit à la raison & au savoir, qui lui avoient tant de fois prêté leurs trésors pour en enrichir ses Ouvrages de pur agrément. Que ne peuvent Ovide & Lucien se voir revivre dans ses écrits! Le premier y reconnoitroit tout le brillant de son coloris, toute la délicatesse de son pinceau, toutes les finesses de sa touche; mais il s'étonneroit de se trouver encore moins peintre que philosophe. Le second reconnoîtroit tout le piquant de ses idées & de ses expressions; mais il s'étonneroit de se trouver toujours aussi riche, aussi varié que neuf & hardi; tous deux aimeroient à être Fontenelle.

Quelques fruits peut-être précoces de sa jeunesse littéraire ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chefs-d'œuvre dont ils ont été suivis de près. Loin de nous une semblable pensée: rendons graces, soit à la modestie, soit à l'amour paternel de M. de Fontenelle; applaudissons avec reconnoissance à un sentiment qui l'empêchant d'effacer des

fastes

fastes de sa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes, a permis que les hommes vissent le Nil foible & naissant. C'est après lui que j'emprunte de Lucain (*) cette image, & je voudrois n'employer dans ce Discours que des expressions de M. de Fontenelle, ce seroit peut-être la seule maniére de le louer qui fût digne de lui.

Est-ce dans le sein de sa Patrie, est-ce à un tel homme qu'on a pû reprocher avec aigreur d'avoir pris parti en faveur de ses contemporains, de ses compatriotes, dans cette fameuse & éternelle dispute de la prééminence des siécles? Ce que Ciceron avoit dit à l'antiquité, on a osé faire un crime à M. de Fontenelle de le penser? Gardons-nous de cette témérité sacrilége, & si notre goût de prédilection pour l'énergie, le feu, la fécondité, le naturel des ouvrages anciens nous fait traiter d'erreur & de prévention dans M. de Fontenelle la préférence qu'il donnoit à l'élégante clarté, à la méthode lumineuse, à la fine précision, qui caractérisent les ouvrages modernes, respectons cette prévention, cette erreur, & re-

(*) *Non licuit populis parvum te, Nile, videre.* L. Ph. l. 10. ℣. 296. M. de Fontenelle, Eloge de *Newton*.

gardons-les comme un patriotiſme, comme un zéle de nationalité littéraire. Eh ! comment M. de Fontenelle ſe ſeroit-il dépouillé de ce ſentiment dans les matiéres ſoumiſes au goût, lui qui l'a porté juſques dans les Mathématiques?

Je parle de cette ténacité infléxible avec laquelle il perſévèra conſtamment dans le Cartéſianiſme. Accoutumé à croire le vuide & l'attraction bannis pour jamais de la Phyſique par le plus grand génie de la France, il ne put ſe réſoudre à les y voir revenir ſous les auſpices du plus grand génie de l'Angleterre. Lent à s'aſſurer des vérités parce qu'il les examinoit, il n'aimoit pas qu'elles lui échapaſſent quand il croyoit s'en être aſſuré. Il doutoit longtems avant de voir, il ne revenoit pas au doute après avoir vû; mais en ſe fixant avec une eſpéce de religion aux principes de phyſique générale qu'il avoit adoptés, il vit ſans aigreur le nouveau ſyſtême ſe répandre comme un torrent; il fit mieux que d'adopter le Newtonianiſme, il imita la conduite de Newton, qui *auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de ſa vie troublé par des orages littéraires*. C'eſt ainſi que M. de Fontenelle (*) nous peint le grand Newton

(*) Eloge de *Newton*.

Newton auſſi modéré que ſublime; & tel a été M. de Fontenelle lui-même.

Attaqué plus d'une fois par des adverſaires redoutables, il eſſuya des critiques améres, piquantes, humiliantes même, ſi un tel homme pouvoit être humilié: aux traits les plus perçans & les plus envenimés, il n'oppoſa jamais que l'égide du ſilence, il ne montra ce qu'il penſoit des armes dont il étoit bleſſé, qu'en ne les employant jamais. Occupé par préférence à tout de ſoigner ſon propre bonheur, & de reſpecter le bonheur d'autrui, il ſe vit ſouvent contredit, & il s'abſtint toujours de contredire: il fut offenſé, & il n'offenſa jamais: il ſembloit qu'il fût impaſſible, & il porta la patience juſqu'à ſouffrir qu'on prit ſa patience même pour un orgueil déguiſé. On l'accuſa d'approuver pour qu'on l'approuvât; de louer tout, afin que tous le louaſſent. On l'accuſa d'être doux, d'être indulgent, d'être ſage par vanité. Quel eſt donc cet amour-propre nouveau, dont le caractére eſt de ſervir l'amour propre d'autrui? Quel eſt cet orgueil approbateur qui s'accorde toujours ſi bien avec l'orgueil des autres? Et à quels traits reconnoîtra-t-on déſormais la bienfaiſance, la douceur & la raiſon?

Tels furent les traits diſtinctifs du caractére de M. de Fontenelle : la nature lui avoit donné cet aſſemblage rare d'un caractére & d'un eſprit aſſortis l'un pour l'autre. Les hommes penſent ſelon leur eſprit, ils agiſſent ſelon leur caractére, & de la diſcordance trop commune de ces deux facultés naiſſent toutes ces inégalités, ces variations, ces contrarietés qui étonnent ſouvent le public. M. de Fontenelle n'offrit jamais ces ſpectacles honteux pour l'humanité & plus encore pour la Philoſophie. Il avoit dans le cœur le même équilibre que dans l'eſprit ; la raiſon dominoit dans toute ſon exiſtence, la raiſon régloit ſes ſentimens comme ſes idées, & elle n'avoit pas plus de peine à régler les uns que les autres. C'eſt ainſi que la vie de ce grand homme auſſi longue, & plus digne encore de l'être que celle de Démocrite (*), préſente dans tout ſon cours le rare tableau de cette belle & conſtante uniformité qu'accompagne le bonheur ; il étoit cet heureux qu'il peint ſi bien dans un de ſes Ouvrages, (†) reconnoiſſable entre tous les hommes à une eſpéce d'immobilité dans ſa ſituation ; mais,

(*) Démocrite a vécu au moins cent ans.
(†) Traité du Bonheur.

mais, s'il est possible, M. de Fontenelle fit plus que d'être heureux; il accoutuma ses contemporains à la vûe de son bonheur, il se le fit pardonner. On convint qu'il étoit heureux, & qu'il méritoit de l'être: & comment n'auroit-on pas été forcé d'applaudir au bonheur d'un homme toujours doux & conciliateur, lors même qu'il n'étoit pas impartial; un homme qui, fléxible à toutes les maniéres, observateur de tous les égards, respectant tous les devoirs, indulgent pour toutes les fautes, & inaltérable au milieu des offenses, n'a jamais heurté ni ses inférieurs, ni ses égaux, ni ses supérieurs, ni même ses ennemis!

Je l'avouerai, MESSIEURS, & je crois que toute cette respectable Assemblée éprouvera le même sentiment; je ne saurois sans en rougir pour nôtre siécle, me rappeller que M. de Fontenelle eût des ennemis. Mais que dis-je, & de quoi peut-on s'étonner en ce genre? N'est-ce pas l'histoire de tous les siécles du monde & de toutes les conditions humaines? Le bannissement d'Aristides, la condamnation de Socrate, les fers de Galilée, & pour passer dans un autre ordre d'exemples, Marc-Auréle, Charles le Sage, Henri le Grand, sans cesse in-

quié-

quiétés par des ſujets factieux, ou aſſaillis par des voiſins jaloux, quels monumens! quelles traces ineffaçables de l'injuſtice des hommes! Et ne voyons-nous pas notre Auguſte Protecteur, ce Roi ſans orgueil & ſans ambition, qui n'a jamais vaincu que pour pacifier, ne le voyons-nous pas aujourd'hui contraint à reprendre les armes qu'il s'étoit flaté de dépoſer pour jamais? Que lui ont ſervi ſa douceur, ſa modération, ſa patience? En le forçant à ſe défendre, on l'a accuſé d'être aggreſſeur. On a oſé lui ſuppoſer des vues d'uſurpation, des projets d'envahiſſement, tandis qu'on abuſoit de ſa réſerve à publier ſes droits les plus légitimes: on a oſé peindre comme un Conquérant perturbateur ce Prince que les conquêtes n'ont jamais enorgueilli. En vain la fortune a mis ſa modération à la plus forte épreuve par le ſuccès brillant d'une expédition qui ſera une merveille parmi les merveilles de ce ſiécle. Les ſtatues érigées au vaincu pour éterniſer l'honneur de la réſiſtance, déclarent aſſez la gloire du vainqueur, & le prix de la conquête. Reſervons à la majeſtueuſe ſimplicité de l'hiſtoire un événement trop ſupérieur aux éloges contemporains, puiſqu'il eſt digne de l'admiration

de la poſtérité ; & contentons-nous d'applaudir à la ſageſſe d'un Roi que les victoires ne peuvent enyvrer, parce qu'il eſt toujours moins flaté de l'honneur d'avoir vaincu, qu'affligé de la néceſſité de vaincre : Un Roi que les triomphes ne rendent point heureux, parce qu'il ne ſauroit l'être quand il ne lui eſt pas permis de faire jouïr ſon peuple des douceurs de la paix. Si pour la conſerver il n'avoit fallu que le ſacrifice de ſa propre gloire, ce ſacrifice auroit peu coûté à ſon cœur : mais ſa gloire eſt celle de la Nation, le bonheur public y eſt attaché, & c'eſt par-là ſeulement qu'il en eſt jaloux. L'honneur de ce Pavillon reſpectable qui porte notre renommée juſqu'aux bornes de l'Univers, la ſécurité de cette navigation qui nous fait participer aux richeſſes des deux Mondes, la protection de ces Etabliſſemens qui fourniſſent à la navigation un aliment néceſſaire, voilà les ſeuls motifs qui le font nous appeller aux combats. Ce n'eſt pas un Pére qui arme ſes enfans pour ſa querelle, c'eſt un Pére qui ne s'arme que pour la querelle de ſes enfans. Je n'entreprendrai pas, MESSIEURS, je crois devoir m'abſtenir de faire ſon éloge ; le bonheur que j'ai d'être admis à l'approcher ſouvent, m'interdit une fonction dont

dont l'exercice me feroit ſi cher. Je ſens que je ne pourrois me livrer au ſentiment de mon cœur ſans me laiſſer ſoupçonner de flaterie ; je ſai que je ne pourrois peindre tant de vertus ſans bleſſer celle qui reléve le prix de toutes les autres. Falloit-il, hélas! que pour déveloper en entier la grandeur de ſon ame, il nous en coutât les larmes les plus améres, les inquiétudes les plus cruelles! Que ne pouvons-nous ignorer, que ne puis-je oublier juſqu'où il ſait porter ces vertus preſque ſur-humaines qui ſe déployent dans les circonſtances les plus critiques & les plus accablantes pour l'humanité, le mépris du danger, le ſacrifice de ſoi-même, l'accord ſi difficile de la réſignation & de la ſenſibilité? Nous en ſommes l'*objet* permanent de cette ſenſibilité qui caractériſe le meilleur des Rois: Ce n'eſt pas un vain titre pour lui que le nom de Pére Commun, c'eſt l'expreſſion du ſentiment qui domine en lui; nous occupons dans ſon cœur la même place que ſes enfans; nos droits s'y confondent avec les leurs, & ils aiment à diſputer avec nous d'obéiſſance & de reſpect, comme ils nous permettent de diſputer avec eux d'amour & de filialité. Ainſi cette vaſte & heu-

reuſe

reuſe Monarchie n'eſt qu'une famille immenſe, qui toujours réunie dans un ſentiment commun, n'a beſoin que de ſon union même pour être la Puiſſance la plus floriſſante & la plus reſpectée de l'Univers.

ARTICLE SIXIEME.

DISCOURS.

Combien un Empire se rend respectable par l'adoption des Arts étrangers. *

MESSIEURS,

On peut le dire à l'honneur du siécle: le prix des Arts est fixé, & leur gloire affermie. Ils sont tombés ces voiles injurieux dont l'ignorance avoit voulu couvrir leurs graces: ils ont disparu, ces crimes imaginaires dont la superstition avoit tenté de flétrir leur innocence.

Qui ne sent point aujourd'hui quel charme ils répandent sur nos jours, combien ils sont néceffaires à notre bonheur; soit que dans ces états, abjects en apparence, vénérables en effet,

* Cet excellent Discours composé à Paris par Mr. *de Mehegan*, fut recité à Copenhague par Mr. *De la Beaumelle*, le jour de l'ouverture des Leçons publiques de Langues & de Belles-Lettres Françoises. Nous donnerons dans le Volume suivant celui de Mr. *Mallet* pour la même occasion, qui est bien de lui, & qui en est digne.

ſet, ils nous donnent ces inventions précieuſes qui adouciſſent les peines de la vie, ou qui lui prêtent de ſi heureux agrémens; ſoit que chargés d'une inutile abondance, ils volent aux extrémités de la terre, & rapportent les brillantes richeſſes des Indes, ou les utiles productions des Poles: ſoit que ſous un ciſeau fin ils donnent la vie au marbre & la rendent aux Héros, ou que tenant un pinceau délicat, ils tracent ces grands mouvemens qui les agitoient: ſoit que ſur les aîles du Génie, ils meſurent les vaſtes Globes de cet immenſe Univers; ou que portant un œil hardi ſur la Nature, ils lui arrachent ſes plus intimes ſecrets: ſoit que plus nobles encore, ils s'élévent juſqu'au ſein de la Divinité, qu'ils dévelopent ſes glorieux attributs, & annoncent ſes loix avec majeſté; ou qu'amis des hommes, ils préſentent la Vertu ſous l'habit des Graces, & enchantent nos ſens pour éclairer notre ame!

Graces aux lumiéres dont l'Europe brille de toutes parts, l'apologie des Beaux Arts eſt inutile; & ſi ce ſoin fut jamais ſuperflu, c'eſt ſans doute dans cette auguſte aſſemblée, où, de quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que des Citoyens qui les aiment & qui

en

en font aimés ; dans une Cour où j'aperçois tant d'hommes moins diftingués par les titres dont ils font revétus, que par les faveurs qu'ils leur accordent ou qu'ils en reçoivent ; devant un protecteur qui concilie, à un fi fublime degré, les dons aimables & les talens utiles ; fous un Roi qui les cultive en Platon & qui les protége en Alexandre.

Je ne veux pas même célébrer l'éclat où le Dannemark les a portés, ni les génies qu'il a produits : carriére trop vafte & dignement remplie avant moi, par tant d'hommes célébres.

C'eft un nouvel hommage que je viens vous préfenter. Grand par lui-même, puiffant par fes propres forces, illuftre par fes propres richeffes, cet Empire daigne appeller *les Lettres* de toutes les parties de l'Europe, recueillir les Talens, adopter les Arts qui ne font point nés dans fon fein. Voilà l'objet fur lequel je m'arrête. C'eft cette *Adoption* que je viens célébrer. C'eft elle dont j'entreprens de développer les avantages, en examinant cette propofition : *Combien un Empire fe rend refpectable par l'adoption des Arts étrangers.*

Eh ! quand cette vérité mérita-t-elle mieux d'être dévelopée que dans ce jour, où les bon-

tés

tés d'un grand Roi m'honorent d'un emploi dont m'excluoit ma foiblesse, que dans ce Palais que la faveur d'Auguste ouvre à des Muses étrangéres ?

Voyons ce qui peut rendre un Empire respectable : c'est sans doute la Grandeur & du Prince & du Peuple. C'est de cet accord, c'est de cette harmonie, que résulte la gloire d'un Etat. Or, il me semble que l'Adoption des Arts procure ces deux avantages dans le degré le plus éminent ; qu'elle dévelope avec le plus d'éclat la grandeur du Prince, & qu'elle éléve le Peuple au plus haut point de gloire.

Si, par un heureux hazard, des traits que je vai tracer, les uns conviennent au Prince dont les Arts m'ont fait sujet, les autres au Peuple dont les Arts m'ont fait le concitoyen ; Vérité sainte, j'en atteste vos droits ; vous le sçavez, jamais la basse flaterie ne souilla mon cœur. Vous le sçavez, je ne veux peindre qu'un grand Roi & un Peuple glorieux, & je ne songe à représenter ni Frederic, ni le Dannemark.

PREMIERE PARTIE.

Quand je parle de la Grandeur du Prince, je n'entens point cet éclat extérieur qui l'environne, cette pompe du Trône, ces limites

reculées d'un Empire, ce monde de ſujets qui tremblent ſous ſa puiſſance & qui en adorent les loix ; en un mot, ce faſte impoſant, commun au Monarque éclairé & au Prince ſtupide, au Roi que l'on chérit, & au Tyran que l'on abhorre. Laiſſons le vulgaire n'apercevoir dans les Grands que les déhors qui les décorent & qui l'enchaînent. Malheur à moi, ſi j'arrachois de ſes yeux un bandeau ſi ſouvent néceſſaire, & ſi la terrible vérité lui préſentoit par mes mains un flambeau dont la lumiére pourroit devenir ailleurs ſi pernicieuſe & ſi funeſte.

Mais puiſque, grace à la Providence, la vertu pure ſe trouve ici réunie à la puiſſance, oſons invoquer la véritable grandeur, cette grandeur qui naît de l'ame du Souverain, cette grandeur ſur laquelle juge le Sage ; le Sage qui fait quelquefois deſcendre du Trône les Deſpotes les plus redoutés, pour les confondre parmi leurs plus vils eſclaves, & qui place au-deſſus des têtes les plus revérées, les derniers en apparence, & les plus mépriſés des mortels.

Or tout le monde convient qu'une des épreuves où ſe manifeſte le plus cette véritable grandeur, c'eſt dans la protection que le Prince accor-

accorde aux Arts ; & ſans citer ici mille noms illuſtres garants de cette vérité, un coup d'œil lui ſuffit.

En effet, quel que ſoit le Souverain, maître des loix ou exécuteur de leur pouvoir ; libre de les créer & de les détruire, ou obligé d'en ſubir la rigoureuſe infléxibilité ; pacifique ou guerrier, jaloux d'étendre les bornes de ſon Empire, ou content de les conſerver ; ſoit que la ſaine politique, & l'humanité lui montrent ſes vrais intérets dans ceux de ſon peuple, ſoit que l'orgueil & l'erreur les en ſéparent ; il lui eſt également néceſſaire de tendre aux Arts une main bienfaiſante ; parce que, ſans eux ſes actions les plus brillantes périſſent englouties dans la nuit du tombeau ; parce qu'avec eux, le plus foible exploit paſſe juſqu'à la poſtérité la plus reculée, & acquiert cette empreinte d'immortalité qui leur eſt propre.

Mais cette protection, pour montrer de la grandeur dans le Prince, doit avoir deux ſources, l'amour & les lumiéres. Car, Meſſieurs, quelle grandeur annonceroit un amour aveugle & ſans choix, plus nuiſible ſouvent par ſon imprudence qu'utile par ſes bienfaits ? Il faut à la gloire des Arts une ame élevée qui les ai-

me : il faut à leurs progrès une ame éclairée qui les discerne & qui les place à propos. Et ce sont ces deux caractéres qui se dévelopent avec toute leur majesté, dans l'Adoption dont il s'agit.

Avouons-le, à la honte de l'humanité ; il est des hommes peu sensibles aux charmes des lettres ; semblables à ces malheureux que la Nature met au jour avec les organes extérieurs disposés pour apercevoir ses merveilles & pour en être frappés, mais qu'elle prive de cette délicate texture, nécessaire pour découvrir toute la splendeur, ou pour discerner toutes les finesses de ses ouvrages. Il en est cependant peu, sur qui les Arts n'ayent aucun pouvoir. Des hommes, même dans les états les plus grossiers, tout-à-fait insensibles aux Talens, sont de ces ames dont la Nature afflige rarement la société.

Mais que des hommes sur le Trône, des hommes qui sont nés parmi eux, dont ils ont couvert le berceau de leurs plus douces fleurs ; que de tels hommes ayent vû les Arts avec indifférence, qu'ils n'ayent pas senti les charmes dont les Lettres pouvoient dorer leurs jours ; c'est ce qu'on auroit peine à se persuader, si l'é-

l'équitable hiſtoire ne nous préſentoit de ces prodiges.

Ainſi un Prince qui protége les Arts dont il eſt entouré, montre à la vérité pour eux un amour reſpectable, mais qui n'a rien d'étonnant. Il cherche ſon bonheur, il ſuit la pente d'un inſtinct commun à tous les hommes: c'eſt une eſpéce de beſoin qu'il ſatisfait ſans effort. Tout ne concourt-il pas à lui arracher des faveurs ?

Qu'un pére chériſſe les êtres qui lui doivent le jour, qu'il les éléve avec tendreſſe, qu'il veille à leur bonheur avec complaiſance; cet amour n'offre rien d'extraordinaire, parce qu'il eſt ſi naturel qu'il n'eſt pas libre, parce qu'il eſt ſi lié à notre exiſtence que la réflexion ne peut pas même ravir une partie de la gloire à l'amour propre. C'eſt un panchant, ce ſont des ſentimens dont la Nature réclame tout l'honneur, & dont l'univerſalité diminue le mérite.

Mais, pour adopter les Arts étrangers, il faut un amour qui ait toute une autre vivacité. La facilité de les élever, la force ſi puiſſante de l'habitude, l'amour de la Patrie, les voeux de tout un Peuple, la gloire; tout ce qui engage le Souverain à ſeconder les efforts

des Muses qui s'élévent autour de son Trône, se tourne contre les talens qui naissent loin de son Empire.

Ce n'est plus dans le cercle étroit de ses Etats, qu'il est obligé de les découvrir : l'Univers entier devient un champ où son œil sçavant est forcé de chercher des plantes inconnues. C'est une carriére immense qui s'ouvre à ses regards, qui s'étend sous ses pas. Il faut que son amour se porte dans les parties les plus éloignées, qu'il pénétre dans les régions les plus inconnues, pour reconnoître ceux qui sont obscurs, & pour démêler ceux qui languissent sur le sol qui les fit naître.

Et que de difficultés de la part des Arts mêmes ! Amis de l'indépendance, que de recherches pour les attirer dans un nouvel esclavage ! Modestes, que de soins pour les découvrir ! Fiers, que de ménagemens pour les tirer de l'indigence, en ménageant leur délicatesse ! Reconnoissans, que d'adresse pour leur persuader d'être infidelles à leurs bienfaiteurs ! Tendres, comment les séparer de leurs amis ! comment les arracher au sein qui les a nourris !

Mais combien l'habitude n'opose-t-elle pas d'obstacles ? Il faut s'élever au-dessus de ce pré-

jugé

jugé destructeur qui nous fait envisager comme suffisant tout ce qui nous a précédés, comme admirable tout ce qui nous environne, comme dangereux tout ce qui ne ressemble point à nos premiéres impressions.

Il faut s'élever au-dessus de la prévention, qui ne voit les objets qu'à travers le verre infidéle de la partialité : il faut s'élever au-dessus de l'ignorance, qui ne les voit qu'à demi & difficilement. Il faut s'élever en quelque sorte au-dessus de la raison même, de cette raison froide, timide, que le présent séduit, que l'avenir effraye, qui ne sacrifie qu'à regret un foible avantage à une grande espérance, qui asservissant les humains au joug d'une imitation servile, & les exhortant à n'être pas plus sages que leurs péres, énerve l'imagination, & met le génie dans les fers.

L'amour de la Patrie armé de ces traits persuasifs dont il est si difficile de se défendre, vient combattre l'amour des Arts étrangers. Il faut reconnoître que sa Nation a manqué d'un mérite dont une Nation, peut-être ennemie, s'est vue décorée : il faut rendre hommage au génie d'un Peuple rival : il faut convenir d'une espéce d'infériorité de talens. L'orgueil rejette

ces humiliantes idées. Et quels cris n'oppose-t-il pas de la part des sujets, aux voeux les plus empressés de l'amour du Prince !

L'Autorité s'effraye ; accoutumée à voir tout plier sous ses loix, elle se représente l'adoption des Arts étrangers, comme une infraction téméraire, comme un attentat à ses droits.

La Superstition plus facile à s'allarmer, plus puissante encore, toujours blessée des moindres rayons du vrai, craint ces lumiéres qui découvriroient l'imposture de ses oracles, & qui montreroient un fantôme dans l'idole encensée.

La fausse sagesse, armée indistinctement contre toutes les nouveautés, séme sourdement des jugemens défavorables. Les uns traitent les desseins du Prince, de brillantes chiméres ; les autres marchent au devant de l'exécution, & l'accusent de tyrannie. Le Prêtre fait parler la Religion, le Ministre ses intérêts, le Peuple ses préjugés, Tous leur ignorance.

La gloire enfin, ce tyran des grands coeurs, vient avec tous ses attraits s'opposer au projet du Souverain. Si ses voisins entrent dans la solidité de ses plans, leur jalousie répand de sinistres soupçons, imagine des accusations dangereuses, les ligue contre l'agrandissement d'une

ne puissance rivale. Si la confiance aveugle, les rapports de partialité, l'ignorance du véritable état des choses, leur en donne une idée désavantageuse; ils le regardent comme un esprit faux, comme un ambitieux sans conduite, comme un allié peu solide. Qu'on aime les Arts, quand on a le courage de renoncer pour eux à la jouissance actuelle de sa gloire! que dis-je? quelquefois au plaisir si flatteur de faire le bonheur de tous ses sujets!

Représentez-vous, Messieurs, un Prince méditant ces grands changemens que produit dans un pays l'introduction des Arts étrangers, & prêt à frapper ces grands coups qui rendent un Empire si différent de lui-même. Il voit le bien de quelques particuliers sacrifié au bien général; & il est humain. Il travaille à faire des heureux, & il fait des mécontens. Il pourroit être toujours les délices de son Peuple, & il se dépouille pour un temps de ce titre si cher. Il s'attire même la haine de plusieurs de ses sujets, & il se sent le Pére de tous. Quel zèle ne faut-il point pour élever un Titus au-dessus de ces dégouts, & l'affermir dans le dessein de triompher de tels obstacles!

Vous déveloperai-je ici le spectacle d'un

grand Empereur, d'un génie plus grand encore, tantôt ſur un des Trônes les plus redoutables du monde, tantôt la hache à la main, ſur un chantier de Hollande, également reſpectable ſur l'un & ſur l'autre? Vous peindrai-je cet ardent amour des Arts dont il étoit animé, & tous les travaux qu'il entreprit pour les introduire dans ſa Nation? Qui ne ſçait les difficultés qu'il eut à vaincre, les fatigues qu'il eut à eſſuyer, les ſéditions qu'il eut à étouffer, combien de veilles & de douleurs lui couta ce grand ouvrage! Il ſacrifie tout à cet objet, & ſe mettant au-deſſus de l'eſtime publique, ſupérieur à une gloire paſſagére, il s'éléve au-deſſus de tout éloge. Les noms de la plupart des Rois qui ſe ſont bornés à protéger les Arts nés dans leur Empire, ont échapé à la Muſe qui tranſmet à la poſtérité les grands noms, confondus avec ceux du Peuple, des Rois fainéans. Le nom de Pierre vivra toujours, auſſi immortel que les Arts qu'il a protégés; l'Empire qu'il a créé ne pourra faire un pas vers ſa gloire qu'il n'en réjailliſſe une partie ſur ce Prince. Les talens qu'il y a conduits ne feront aucun progrès qu'ils n'en rapportent l'hommage à ſa grande ame; & ce régne, l'admiration de

de tous les âges, sera l'éternelle preuve que l'adoption des Arts est en même temps le fondement de la gloire d'un Prince, & la preuve la plus forte de son amour pour eux. Elle est encore la marque la plus infaillible de ses lumiéres.

Ne dissimulons point ce qui tourne à la gloire des lettres : il faut l'avouer ; il est des hommes qui les chérissent & qui ne les connoissent pas. Ce sont des aveugles qui n'aiment la lumiére, que parce qu'on leur en a loué les bienfaits, prêts à prendre quelque pâles rayons pour la vive clarté de l'astre qui nous éclaire.

De tels hommes, même dans le rang des particuliers, nuisent souvent aux talens. Le faux goût, plus dangereux que l'ignorance, est le fruit ordinaire de cet amour aveugle.

Mais c'est le comble du malheur, si ces infortunés occupent les places éminentes d'où se répandent les bienfaits, d'où se lancent les foudres. L'espérance & la crainte font que tout se tourne à leur gré. Des Artistes grossiers charmés de la foiblesse du Protecteur, offrent avec confiance leurs ouvrages informes. Les récompenses qu'ils obtiennent engagent mille autres à les imiter. Le faux domine, le mauvais goût étend son empire, le véri-

véritable beau eſt méconnu ou redouté; & les Arts en ſoupirant éteignent dans l'obſcurité un flambeau qui ne ſerviroit qu'à allumer ſur eux des tonnerres.

Que ſera-ce ſi la fortune place ſur le Trône de tels Protecteurs? Tout ſera perdu. Les Arts ſeront récompenſés ſans choix, & les vrais talens abſolument découragés par cette confuſion, ſuccomberont infailliblement ſous les coups de la jalouſe ignorance.

Ces malheurs ſont pourtant moins à craindre pour les Arts du Pays. Il ne faut pas à un Prince de grandes lumiéres pour connoître les talens qui germent à l'ombre de ſon Trône. Dès l'enfance on lui apprit à les diſcerner. Il a dans ſa Cour des yeux éclairés qui peuvent le guider. Les Artiſtes d'ailleurs, nés ſous ſa domination, s'offrent de toutes parts à ſes graces, & préviennent ſes faveurs. Quelquefois l'Envie appellera contre eux les orages; mais s'ils ont des tempêtes, ils ont des ports aſſurés. Ils vivent au milieu de ceux qui les ſoutiennent, qui s'intéreſſent à leur gloire, & qui combattent pour elle.

Mais s'il s'agit d'appeller les Arts étrangers, il faut une toute autre portion de lumiéres. Il eſt

est bien plus difficile de les *choisir*, plus difficile de les *engager*, plus difficile de les *placer*, plus difficile de les *soutenir*.

Et d'abord pour le choix, quel vaste champ s'offre aux lumiéres du Souverain? Quel discernement ne lui faut-il pas! Que de qualités ne lui sont pas nécessaires! Ce tact fin que la réfléxion donne moins que le sentiment, & dont la perfection est le fruit de l'un & de l'autre; ce goût naturel, qui avertit subitement des qualités de l'objet; ce coup d'œil qui en saisit tout-à-coup les suites les plus éloignées: tout cela doit être ici porté au degré le plus éminent. Il faut dans cette immense distance, appercevoir les choses dans toute leur étendue & dans tout leur détail. Il faut malgré les illusions qu'enfante l'éloignement, une justesse qui en triomphe, & qui laisse agir cette délicate sagacité nécessaire pour discerner les meilleurs modéles, dans la foule des bons qui se présentent.

Car ne pensez pas, que tous les Arts conviennent indifféremment à toutes sortes de Constitutions, & dans toutes sortes de circonstances. Il en est qui amolliroient une République formée sur un certain plan, & qu'on doit proscrire

crire à l'exemple du légiſlateur de Lacédémone. Il en eſt qui propres à un gouvernement Démocratique, uſeroient le reſſort d'une Monarchie, & ſapperoient les fondemens d'un Etat ſoumis au pouvoir arbitraire. Il en eſt qui choqueroient des préjugés qu'il faut reſpecter, parce qu'on ne peut les remplacer que par des vérités pires que les préjugés mêmes. Il en eſt de tellement liés au Phyſique du climat, que faits pour une Nation, ils ne peuvent s'aſſortir au génie d'une autre.

Pour faire un choix ſi important, il faut que le Protecteur, placé entre les Arts & le bien public, étende ſes vues ſur l'avenir, & que ſa ſageſſe aille au devant du ſuccès. Il ne lui ſuffit pas de connoître la nature de ſon Gouvernement, il doit l'avoir approfondie, en avoir examiné tout le détail, en avoir pénétré toutes les parties. Il doit avoir conſidéré tous les rapports que les Arts ont entre eux, tous ceux qu'ils ont avec les mœurs, les loix, les coutumes, le climat; tous ceux qu'ils ont avec les établiſſemens de ſes voiſins; en un mot tous les rapports qu'ils ont avec l'ordre des choſes ſur leſquelles il les établit. Travail immenſe, qui n'eſt cependant que l'ébauche de l'ouvrage.

Il s'agit à préſent d'engager les Arts étrangers, c'eſt-à-dire, de les arracher à leur Patrie, pour les amener dans une nouvelle.

Vous le ſçavez, Meſſieurs, l'amour de la Patrie eſt un des panchans les plus naturels aux hommes : il leur ſemble qu'il n'eſt point de plus heureuſe Région que celle où ils ont pris naiſſance. En ſortent-ils ? Ils ſoupirent. L'ont-ils quittée ? le regret les y rappelle. Infortunés Lapons, ſous un Ciel nébuleux, dans vos tanniéres affreuſes, vous remerciez la Nature de ſes bienfaits ; & la mort vous paroît préférable à l'horreur de quitter vos horribles déſerts, & vos plages glacées.

Nous aimons toujours ce qui a frappé nos yeux dès l'enfance. D'ailleurs, nous craignons naturellement un pays dont nous ignorons les mœurs, dont nous n'avons point ſucé les principes. Enfin, quand on eſt prêt à quitter la terre où l'on a reçu le jour, que l'on ſent combien on y eſt attaché ! Le ſang, l'habitude, le plaiſir d'être honorés de ceux qui nous ont connus dès notre enfance, la douceur de paroître couverts de gloire aux yeux des compatriotes avec qui nous avons paſſé les plus beaux de nos jours, que de liens pour nous fixer !

Il

Il faut qu'un Prince brise ces chaînes, & qu'à ces motifs si puissans il oppose des motifs plus puissans encore. Qu'on ne pense pas que la voye des bienfaits suffise. Il est peu de véritables Artistes qui ne soient esclaves que d'un vil intérêt. Les Arts veulent ordinairement d'autres attraits. Il germe au fond du cœur de leurs favoris une fierté inséparable de la sublimité des talens. Ils haïront les graces d'un arrogant dispensateur. Ils aimeront mieux, mille fois, se contenter de la récompense qu'ils trouvent dans leurs travaux mêmes. Elle ne leur manque jamais. La Nature la leur donne toujours dans ce beau feu qui les enflamme, aux moments où le génie prend l'essor; dans ces plaisirs si vifs, si délicieux, qui naissent dans l'ame à la vue d'un beau trait, qui la ravissent hors d'elle-même à l'aspect d'un ouvrage fini.

Pour les gagner, on doit les tenter par des appas dignes d'eux. C'est l'amour propre & l'estime qu'ils exigent, moins jaloux des richesses que des honneurs, plus flattés quelquefois d'un coup d'œil, que du présent le plus pompeux. Il faut que le Protecteur descende jusqu'à eux, ou plutôt qu'il les éléve jusqu'à lui par son affabilité; qu'il sçache ménager un amour pro-

pre

pre délicat, qui les force à devenir ses sujets par la bonté dont il reléve ses dons. Charmés d'une estime éclairée, & dédaigneux pour une admiration aveugle, ils demandent de ces éloges fins qui portent sur une vérité, de ces éloges que Louis le Grand sçavoit si bien donner, lui qui disoit à un Poëte de son régne : *Je suis content de vous, je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué. Souvenez-vous que j'ai une heure par semaine à vous donner.*

Voila l'adresse nécessaire pour engager les Arts. Mais quel discernement n'exige pas le mérite de les placer à propos ?

Dans le pays où naissent les Arts, ils se ployent d'eux-mêmes aux mœurs des habitans. Ils sont relatifs aux loix, ou ils s'y assortissent ; ils tiennent aux principes, ou ils les perfectionnent. La nécessité les crée, la nécessité les employe. Les talens créateurs ne s'exercent le plus souvent que sur des objets d'une utilité prochaine, & l'inventeur a sous les yeux le cadre, où il doit placer son ouvrage. Semblables à ces pierres qui s'élevoient en ordre sur les murs de Thébes, aux accords de la lyre d'Amphion, ils se rangent naturellement pour les besoins & les plaisirs du peuple qui les voit

naître, & prennent un essor rapide vers le but auquel ils sont destinés. Ce sont des plantes qui croissent dans le pays; & la prévoyance de la nature ne laisse presque rien à faire à l'adresse du cultivateur.

Le sort des Arts adoptés est moins heureux. Ce sont des fleurs qu'il faut tirer de l'étranger à grands fraix, & exposer aux rayons d'un Soleil bienfaisant. Combien d'essais, que de travaux perdus avant que de trouver le sol qui leur est propre, le degré de chaleur qu'il faut leur donner, ou leur conserver; soit, pour les ranimer, quand ils n'offrent qu'une tige languissante, ou que leurs rameaux dépérissent faute de ces sucs qui y portent la substance & la vie; soit pour écarter les épines qui pourroient les étouffer dans leur naissance ou les retarder dans leur accroissement; soit pour empêcher que leur qualité ne s'altére, ou pour les garantir du vent brulant du Midi, ou du souffle glacé des Aquilons. C'est dans cette partie que le génie du Protecteur brille dans tout son éclat. Sa grande ame domine là sur la théorie des Arts, & lui forme un nouvel Empire où l'on ne commande que par les lumiéres.

Il en est qui employés de telle maniére sont dé-

défectueux, & tournés de telle autre cessent de l'être. Il en est dont il faut modérer les effors, parce qu'en simplifiant trop le travail, ils apporteroient la misére. Il en est qui, admirables dans la spéculation, ne peuvent être ramenés à la pratique sans des précautions extraordinaires, parce qu'ils frappent sur des abus liés avec des usages vénérables. Il en est qui semblent méprisables d'abord, dont il faut attendre les progrès, & qui peuvent alors devenir les sources des plus grands biens; semblables à ces fleuves foibles dans leur source, mais dont les eaux grossissent à mesure qu'elles s'en éloignent, & qui avant que d'en porter le tribut à la mer arrosent mille régions, & fertilisent les plus arides campagnes.

Quelle étendue de connoissance ne demande point la nécessité de statuer sur tant d'objets, d'entrer dans tant de détails, pour en régler avec justesse les innombrables combinaisons!

Vous présentez, me dira-t-on, le tableau d'un Etre chimérique. Un Prince doit-il, peut-il même avoir une connoissance exacte de tous les Arts? Voulez-vous qu'il ressemble à cet homme unique que toutes les Académies renferment dans leur sein, & qui renferme dans son sein les richesses de toutes les Académies?

 Non,

Non, Messieurs, & je ferois un injuste appréciateur des forces de l'esprit humain, si j'éxigeois d'un Prince qui a tant de devoirs à remplir, distrait d'ailleurs par tant d'occupations, les mêmes connoissances dont une longue étude a enrichi un seul homme, qui tenant au siécle passé & à celui-ci, & réunissant les caractéres distinctifs de l'un & de l'autre, semble nous avertir qu'il faut à la nature plusieurs siécles pour en produire un semblable. Mais ne peut-on pas exiger d'un Prince qu'il suive le modéle que Fréderic a tracé, que réunissant comme lui le goût des plaisirs, des affaires, & des Arts, il sçache comme lui connoître le mérite par-tout, sentir le vrai dans tous les genres, & animant tous les Arts, ne point dédaigner d'être quelquefois curieux avec les Géometres, observateur avec les Astronomes, industrieux avec les Méchaniciens, hardi avec les Philosophes, sublime & juste avec les Génies ?

Les Arts étrangers sont choisis, invités, placés : il reste encore une partie essentielle : il faut les conserver & les soutenir. On les voit entrer avec un œil jaloux. L'envie augmente par leurs progrès. Talens ! si vous étiez unis, vous

vous feriez les maîtres du Monde. Il est des rivaux généreux : mais le plus grand nombre est de ces lâches, qui, nés pour la médiocrité, ne voyent dans un émule qu'un ennemi, dans un étranger qui les efface qu'un usurpateur qui les désespére.

On cherchera à diminuer le prix de l'adoptif, auprès du Souverain. On lui donnera quelques louanges vagues, pour acquerir le droit de lui en refuser d'essentielles. On taira ses succès : on ne parlera que de ses revers. Il faut que le protecteur prévienne tous ces malheurs, ou l'en dédommage ; & que, comme un autre Hercule, il terrasse les Hydres renaissantes, prêtes à le dévorer.

On tramera des complots : sa sagesse doit les éclairer. On attaquera sourdement par des embuches : sa pénétration doit les dissiper. On flétrira par la calomnie : sa fermeté doit la confondre. On ternira l'éclat par des satyres sanglantes : sa bonté doit consoler par des récompenses glorieuses.

Doutez-vous, Messieurs, que de tels soins exigent la plus grande ame ? Pensez-vous qu'ils ne soient pas l'infaillible sceau de ses lumiéres ? Laissons nos idées. Ouvrons les annales du

Monde. Chaque page nous montre l'adoption des Arts comme le partage des plus grands Princes. Voyez Alexandre, cette ame si élevée, ce génie si perçant : quoique né dans la patrie des Arts, instruit de ce qu'ils ont de plus fin par le plus grand maître du Monde, il ne dédaigne point de s'éclaircir encore sur les rives de l'Inde, il invite auprès de lui les Philosophes du Gange, & ne rougit point de mêler à sa Cour ces Sages Barbares avec les Sages du Licée. Les Ptolomées appellent de la Gréce en Egypte tous les Arts : ils cherchent des vérités dans le cahos des fables de Memphis : ils vont en puiser sur les bords du Jourdain. Les deux premiers Césars font oublier le sang qu'a couté leur injustice, & consolent les Romains de leurs fers, en plaçant leur Trône au milieu des talens qu'ils appellent des extrémités du Monde. Les Antonins pensent qu'il manqueroit quelque chose à la gloire de l'Aigle Romaine, s'il manquoit aux citoyens de Rome quelque talent que possédat une autre contrée. Julien vole sur les bords de l'Euphrate, & ne croit point, dit-il, acheter trop cher une vérité de plus, par un voyage de mille lieues. Charlemagne place à côté des lys, les sciences de l'Irlan-

lande, (*) & les Arts de l'Italie. Léon recueille les Arts fugitifs de Bisance, il les console sur les rives du Tibre, & rend par eux aux murs que ce fleuve arrose, une partie de l'éclat que l'exil des Lettres leur avoit ôté. Christine, cette Princesse née avec tous les gouts, rassemble dans la Suede toutes les lumiéres de la Philosophie dans la personne du Prince des Philosophes, & transplante dans le Nord tous les Arts du Midi. Et vous, François, vous chérissez encore la mémoire de ce Prince le pére des Muses & l'éléve de Mars, qui en recueillant les premiers débris des Arts persécutés par le stupide Musulman, vous annonça l'aurore du beau jour qui vous luit. Louis, cette ame dont on a dit qu'elle donnoit aux plus petits objets l'empreinte de sa grandeur, enléve Bernini & Cassini à l'Italie, Homberg à l'Allemagne, Vanrobais à la Hollande; & ses sujets s'enrichissent sous son régne des dépouilles de toutes les Nations. Que ne m'est-il permis de vous citer, vous l'honneur du Nord, si vous n'en vouliez point être l'effroi? Pourquoi les justes larmes d'une Princesse que la France adore,

(*) Tous les sçavans nommés alors *Scots*, étoient Irlandois.

re, viennent-elles arrêter mes pinceaux? Pourquoi empêchent-elles ma main de bruler ici un encens que les Arts doivent à votre amour & à vos lumiéres?

Oui, Messieurs, les régnes les plus glorieux sont tous marqués par ces heureux larcins. Les plus grands Monarques ne sont pas ceux dont la valeur a fait le plus de conquêtes, mais ceux dont le génie a fait les conquêtes les plus solides en étendant l'Empire des Arts. Heureux les Peuples gouvernés par un tel Maître! Ils s'élévent au plus haut degré de puissance & de gloire.

SECONDE PARTIE.

Si l'adoption des Arts, en élevant *le Prince*, abbaissoit le sujet, si elle séparoit de la gloire du Trône le bonheur du Peuple; content de donner en secret des éloges au génie du Souverain, j'en déplorerois les funestes abus, & je n'employerois pas à louer de fausses vertus, une voix que j'ai consacrée à de véritables.

Mais, Messieurs, les Arts sont trop amis des hommes, pour qu'on en redoute de pareils malheurs. Bien loin de partager les intérêts du Monarque & du Peuple, ils les unissent par les nœuds les plus étroits. Ils bannissent ces détes-

déteſtables maximes qui ſuppoſent que le bien public & le bien des particuliers ſont des êtres différens. En adouciſſant les mœurs & en éclairant les eſprits, ils comblent l'eſpace qui diviſoit celui qui commande & celui qui obéit, & ils raprochent leur gloire que l'erreur avoit déſunie.

En parlant de la gloire, je n'entens point une gloire d'où n'émanent aucuns avantages. Je parle d'une gloire ſolide, qui liée avec l'utilité publique, ſuppoſe, dans le ſein de l'Empire, plus de lumiéres & plus de bonheur; & au dehors, une puiſſance plus éclatante & mieux affermie.

Je dis d'abord que les Arts adoptés augmentent les lumiéres. Chaque Peuple a un certain nombre de connoiſſances & de talens. La Nature verſe à peu près partout ſes bienfaits avec compenſation. Mére à la fois de tous les humains, elle leur diſpenſe ſes dons avec une prudente meſure, & elle les régle dans les divers climats, ſur leurs beſoins les plus preſſans. Mais ces dons épars ſur toute la terre, il faut les raſſembler; les Arts ſemblables aux graces qui aiment à ſe tenir toujours par la main, ſe ſéparent avec regret & avec perte,

s'u-

s'unissent avec plaisir & avec avantage. Toujours prêts à se prêter de mutuels secours, les uns aident les autres, & fournissent à leurs rivaux de nouveaux moyens pour chasser les ténébres du pays qui les reçoit : comme on voit dans ces endroits vastes & obscurs un seul flambeau découvrir à peine les plus grands objets ; si vous en assemblez plusieurs, la clarté augmentée par cette réunion, rend sensibles les objets les plus petits & les plus éloignés. Or voilà le magnifique présent de l'adoption.

L'art Patriote s'éléve à de nouveaux progrès par l'émulation que fait naître l'Etranger ; & l'Etranger s'anime à de nouveaux succès par les progrès du Patriote. L'un & l'autre se corrigent réciproquement leurs défauts : ce sont des concurrens qui ne se pardonnent rien, & qui profitent également à cette rigueur. Une louable ambition s'empare des esprits. D'un côté, l'Artiste du pays engagé par la jalousie à de plus grands travaux, s'occupe nuit & jour à se maintenir dans la possession de l'Empire que ses talens lui ont acquis sur l'estime publique, & à combattre par des chefs-d'œuvre le panchant d'un peuple favorable aux nouveautés : à son ardeur, vous diriez qu'il croit perdre tout ce qu'ac-

qu'acquiert celui qui partage les suffrages. D'un autre côté, l'Etranger, obligé par son peu d'appui à des efforts toujours plus grands, travaille sans cesse à vaincre à force d'éclat les obstacles qui s'élévent en foule contre lui. C'est un aveu tacite d'égalité, qu'il faut arracher à l'ambition. C'est un tribut d'admiration qu'il faut lever sur ceux mêmes qui sont déja en possession de le recevoir du public. C'est un nouveau droit qu'il faut se faire à des biens auxquels la naissance n'avoit point donné de part; & cela dans une terre étrangére, sans amis qui aplaudissent au succès, sans parens qui consolent dans les disgraces, sans autre ressource que ses talens, & souvent sans autre protecteur qu'un mérite envié.

Des deux côtés, tous les jours nouveaux efforts, & tous les jours nouveaux progrès. C'est de ces guerres innocentes dont la politique corrige le principe, que les Arts acquiérent une nouvelle force: c'est de leurs victoires, & de leurs défaites mêmes, qu'ils tirent un nouveau lustre: c'est enfin de ce conflict, que sortent ces feux qui rendent seuls une Nation plus éclairée. J'ajoute encore qu'ils la rendent plus heureuse.

Il n'eſt point de mortels qui puiſſent ſe ſuffire : il eſt peu de pays qui puiſſent ſe paſſer du ſecours des autres. La Nature en diviſant les Peuples par des mers, les a réunis par des beſoins.

Qu'une Nation, orgueilleuſe de ſa fécondité, ſe renferme en elle-même, ſe borne à ſes fruits, dédaigne tout ce qu'elle n'a pas vû naître ; elle reſtera dans une funeſte foibleſſe ; elle deviendra à la longue un corps languiſſant, qui n'aura de force que pour faire tous les jours de nouveaux pas vers ſa ruine. L'induſtrie tombera, & l'indigence cauſée par cette inaction, fera bientôt naître une dépopulation fatale. Car qui ſe reſoudra à porter les *chaînes de* l'himen ſi légéres dans la proſpérité, ſi peſantes dans la miſére ? Qui voudra donner la vie à des enfans, auxquels on n'aura d'autre héritage à tranſmettre, que la pauvreté, &, ce qui ſera le comble du malheur, une pauvreté orgueilleuſe ? Quel exemple ne pourroit-on point citer ici d'un Empire du Midi ? Mais, grace au Souverain qui y régne, le vice ſe répare ; & c'eſt par l'adoption des Arts étrangers. Eux ſeuls pouvoient en effet rallumer un flambeau prêt à s'éteindre, ranimer un ſouffle de vie tout prêt à s'exhaler.

Mais

Mais qu'un Empire ſentant ce qui lui manque, s'empreſſe de l'acquerir; que, ſemblable à cet inſecte ingénieux qui compoſe ſon miel du ſuc de toutes les fleurs, il dérobe à chaque Nation ce qu'elle a de plus utile; je vois l'induſtrie, ce grand objet de la politique, mettre en œuvre les fruits de la terre, convertir en or les productions les plus viles, faire de l'Art même de la frivolité, une ſource de richeſſes. Je vois le peuple actif qui l'habite, groſſir tous les jours par le concours des étrangers qui vont en foule peupler un Etat où ce titre n'eſt point un vice, où fleurit le commerce, où régnent les agrémens, où ſe multiplient les reſſources. Fortunés habitans des bords du Zuiderzée, j'en atteſte votre bonheur. Comment vos affreux marécages ſont-ils devenus des plaines fertiles, vos Bourgades des Villes floriſſantes, vos chaumiéres des Palais pompeux, vos Barques de pêcheurs des Flottes redoutables, qui couvrent les Mers, & rapportent dans vos ſuperbes ports les richeſſes de l'un & de l'autre Monde? Vous avez fait ces miracles en appellant les Arts des extrémités de l'Univers, en ouvrant un azile à tout mérite fugitif, à tous talens étrangers.

Ban-

Banniſſez-les ; vous faites évanouïr cette félicité domeſtique. Mais quel coup au dehors ne portez-vous point à votre puiſſance ?

Qu'on ne diſe point que la fortune des Etats eſt aveugle : la balance panche toujours à la longue du côté de la ſageſſe ; & cette ſageſſe conſiſte ſurtout à réunir toutes les parties du corps que l'on gouverne, afin de les faire agir de concert ; & à mettre plus d'habileté dans la redoutable profeſſion de la guerre.

Or qu'eſt-ce qui eſt plus propre à ce double avantage que l'adoption des Arts ?

Un Etat qui ne communique point avec ſes voiſins, ne communique guéres avec lui-même. Le même eſprit qui l'éloigne des Arts étrangers, l'éloigne de la culture des Arts nés dans une autre Province. Les Provinces ſe regardent mutuellement comme étrangéres, & s'entretiennent dans une eſpéce d'indépendance réciproque ; de-là la déſunion, & conſéquemment l'affoibliſſement des forces de l'Etat.

L'adoption des Arts excitant l'émulation, & réveillant l'idée du commerce, anime par-là l'échange mutuel des patriotes. Toutes les différentes parties d'un Empire ſe réuniſſent ainſi dans un ſeul point ; tous les rayons aboutiſſent

au

au centre : toutes les forces se combinent pour le bien public ; & un clin d'œil du Chef fait mouvoir ce grand corps, & déploye toutes ses forces : comme on voit cette ingénieuse machine qui seule remplit les fonctions de vingt métiers divers, & dont la main d'un enfant fait jouer tous les ressorts.

Et toi, Art sublime des Vaubans & des Folards, Art destructeur & conservateur tout à la fois, quels avantages ne tires-tu pas de l'adoption ? Qu'une Nation découvre quelque machine plus meurtriére, qu'elle trouve quelque méthode plus parfaite, c'est-à-dire plus terrible ; si le peuple voisin ne dérobe ces funestes secrets, s'il ne se hâte d'imiter ce sanglant ouvrage, l'équilibre est perdu, & il va bientôt devenir la proie de ses rivaux, accablé par cet Art qu'il aura méconnu ou dédaigné.

Comment Rome parvint-elle à cette puissance qui embrassa tout l'Univers ? par l'adoption de tous les Arts qui pouvoient perfectionner ses manœuvres. Sous les Rois, sous les Consuls, sous les Césars, libre ou esclave, elle marche du même pas : c'est toujours la même attention à chercher dans ses amis, à ravir à ses ennemis, ce qu'ils ont de plus parfait. Ses loix

sont

ſont informes : elle eſt jalouſe d'en donner à toute la Terre : elle ne rougit point d'en aller demander à Athénes ; & ces loix perfectionnées par des découvertes qu'ils puiſent dans la Toſcane, & dans mille peuples vaincus, deviennent celles de l'Univers. Carthage puiſſante ſur la mer, inſulte à leurs bâtimens groſſiers : un vaiſſeau de cette République jetté ſur les côtes, devient un modéle ſur lequel ils travaillent ; & l'année d'après ils ont une Marine qui triomphe ſur toutes les mers. Ils combattent contre Pirrhus, ils lui dérobent l'Art des campemens. Ils prennent de la Macédoine la force de la Phalange, & des Theſſaliens l'art de la faire mouvoir. Ici c'eſt une épée plus légére ; là c'eſt un bouclier qui les couvre mieux ; partout ce ſont des évolutions plus rapides, des manœuvres plus ſures, des armes plus redoutables dont ils enlévent le ſecret à leurs rivaux.

Voulez-vous des exemples plus récens ? Portez vos regards ſur l'Europe dans ſa ſituation préſente. Voyez-la, autrefois agitée par les fureurs de la ſuperſtition, aujourd'hui pacifiée par l'amour de la tolérance : autrefois, bornée aux Arts méchaniques, aujourd'hui dévelo-

pant

pant les plus délicats, & s'élevant aux plus sublimes : autrefois, dans cet état de langueur où est le corps humain lorsqu'une funeste léthargie arrête le sang, ou que la pesante vieillesse le glace dans les veines ; aujourd'hui dans cette sérénité qui annonce les charmes de la santé, & la vigueur de la jeunesse : autrefois féroce dans ses mœurs, perfide dans ses traités, barbare dans ses guerres, horrible dans ses succès ; aujourd'hui polie jusques dans ses vices, humaine jusques dans les combats, généreuse dans les plus sanglantes victoires : autrefois divisée, déchirée, désunie dans ses parties ; aujourd'hui réunie toute entiére, par les intérêts de la politique & du commerce. On diroit que l'Europe est une grande Ville dont tous les habitans sont concitoyens, & que c'est un seul esprit qui anime ce vaste corps.

Arts bienfaisans ! Arts divins ! C'est à votre adoption que sont dûs ces prodiges ; c'est votre union qui a formé la chaîne qui unit les divers Empires de cette belle partie du monde : sans vous, elle éprouveroit toutes les insultes que l'ignorance fait essuyer dans les trois autres à la nature humaine : sans vous, elle retomberoit dans les malheurs de ces siécles té-

nébreux où vous étiez ensevelis dans le tombeau des Grecs & des Romains. Sans vous l'Européan seroit réduit à la condition de l'Américain sauvage ; infortuné non par la faute de la nature qui l'a placé dans de si heureux climats, mais parce qu'il n'a pas sçu allier ses Arts avec ceux de ses voisins, parce qu'il n'a point fait le commerce des esprits.

Ce commerce, aucun peuple ne l'a fait plus glorieusement que vous, Messieurs. Tant de beaux établissemens formés sur des modéles que vos voisins vous ont fournis, tant de modéles de beaux établissemens fournis à vos voisins, attestent & votre industrie pour créer les Arts, & votre panchant à les adopter.

On voit parmi vous tous les dons du *génie* excités par des récompenses, les manufactures encouragées, le commerce animé ; une Université florissante, une milice nombreuse & disciplinée, une Marine si respectable qu'elle fait de cette Nation la troisiéme Reine de la mer. Une société de Sçavants & d'Artistes s'occupe avec succès à égaler les plus illustres Sociétés Litteraires. La carriére de la Gloire est ouverte à tous les talens ; & vous regardez comme vos compatriotes, tous les étrangers qui méritent vos suffrages. . . . . . . Et

Et combien de grands hommes en tout genre & dans tous les tems a produits cet Empire ! Quel mérite, quels talens a-t-il à envier aux autres Nations ? Qu'elles montrent fastueusement leurs illustres, vous leur opposerez les vôtres : aux Descartes, les Ticho Brahé ; aux de Thou, les Huifeld ; aux Cassini, les Romer ; aux Meri, aux Boerhaave, les Bartholins, les Wormius ; aux Condés, les Rantzau ; aux Ruyter, les Juels, les Sehestted ; aux Richelieu, aux Colbert, ces deux fameux Ministres d'un génie juste & hardi, profonds dans la connoissance des hommes, consommés dans la politique, qui depuis. . . Mais alors ils étoient vertueux.

Et combien d'autres qui nous éclairent aujourd'hui ? Artistes, Magistrats, Guerriers ! pardonnez si je ne rappelle point ici vos noms illustres. Ma foible voix pourroit-elle vous payer le juste tribut que vous doivent les Arts, & la Patrie ?

Peu contens de votre propre gloire, vous avez cherché à en augmenter le fonds. Assez riches par vous-mêmes, vous n'avez pas dédaigné de vous approprier les richesses de vos voisins. Vous n'avez pas rougi de devoir à la Fran-

ce la Placette, à la Hollande Meursius, à la Franconie Schulin. Muses! Jettez des fleurs sur le tombeau de ce vertueux Ministre qui travailla si longtems au bonheur de cet Empire. Ombre illustre! si les regrets des vivans peuvent passer chez les morts, que tes Manes doivent être sensibles aux pleurs de ton Roi!

Mais, Messieurs, vous avez voulu vous acquitter de ce que vous deviez aux Nations les plus puissantes. Quels présens n'avez-vous point fait à l'Europe! Quel est le pays où vos talens n'ayent point pénétré! Vous avez donné les Rantzau à la France, les Trolles à la Suéde, les Adeller à l'Italie, un modéle de Gouvernement aux peuples les plus florissans d'aujourd'hui.

Et permettez-moi, Messieurs, de vous montrer deux de vos compatriotes, dont la France a adopté de nos jours les lumiéres & récompensé le Génie. L'un, ornement de la plus sçavante Académie du monde, observateur curieux à qui rien n'échappe, occupé à faire de nouvelles découvertes dans la science la plus sure & la plus utile, veille sur les plantes du jardin le plus curieux de l'Europe. L'autre, employé aux opérations les plus épineuses, élevé aux

aux plus brillans honneurs, attaquoit, emportoit des villes imprenables. L'un éclaire la France, l'autre la défendoit. Le premier lui conserve cette supériorité qu'elle a acquise dans la connoissance du corps humain; le second, l'ami, l'éléve, le rival d'Alcide, la consoloit de la perte de son invincible Saxon. Dans Winslou, la Gaule Payenne eût vu le Dieu de la santé; dans Lowendahl, le Dieu de la guerre.

Quel présent vous fait ma patrie? Sa reconnoissance se borne à des applaudissemens. En effet qu'ai-je à vous offrir? Des traités de politique où l'on trouve quelques pensées profondes; des sistêmes de morale où l'on voit quelque sentiment heureux; des ouvrages de goût où l'on rencontre quelques idées fines & vraies; des poëmes où l'on trouve quelques maximes & quelques descriptions brillantes; trésors précieux à la vérité pour un esprit délicat, mais dont le Dieu du goût vous enrichit dès l'enfance.

Mais, Messieurs, si je ne vous apporte ni talens, ni lumiéres, du moins je puis vous offrir le désir le plus vif de m'instruire parmi vous, l'ardeur la plus forte pour justifier l'adoption dont vous m'honorez; & surtout, ce

 qui

qui sera sans doute le titre le plus précieux auprès de vous, l'admiration la plus sincére pour les vertus du Héros qui vous gouverne.

Que les Arts s'empressent à l'envi de le couronner. Que les talens se disputent l'honneur de l'immortaliser. Que l'harmonie consacre dans de sublimes accens ses bienfaits & votre amour. Que le pinceau de Zeuxis exprime sur la toile cette douceur qui nous charme, Que le ciseau des Praxitèles reproduise dans vos places cette dignité qui nous enchante. Que la Poésie cueille pour lui ses plus brillantes fleurs. Que l'éloquence fasse éclater pour lui ses traits les plus sublimes. Que l'Histoire retrace à vos derniers neveux sa sagesse, sa justice, sa clémence, sa tendresse pour son Peuple. Arts patriotes! Arts étrangers! unissez-vous pour la gloire de votre Auguste Protecteur. Beaux Arts! je vous invoque tous. En célébrant Frédéric, vous célébrez la vertu.

Pour moi je ne mêlerai point ma voix à vos concerts. Content de vous admirer, je dirai naïvement ce que nos François m'ont fait répéter tant de fois: je dirai: Il est dans le Nord un mortel né dans la Grandeur & que l'humanité caractérise; placé dans le plus haut

haut rang, & qui sent toutes les douceurs de l'amitié: il est un Roi dans l'âge des égaremens, & fidéle aux loix de la vertu; dans l'âge des plaisirs, & qui n'en a d'autre que celui de faire des heureux; dans l'âge de l'ambition, & qui n'en connoit d'autre que celle d'étendre son Empire sur les cœurs.

ARTICLE SEPTIEME.

DIALOGUE.

BRUTUS ET CESAR AUX CHAMPS ELYSE'ES.

CÉSAR.

AH ! mon fils, je te retrouve. Les Dieux en m'accordant l'Elysée, m'ont assuré que je ne jouirois du bonheur qu'après m'être reconcilié avec toi ; & ils ont trop bien rempli leur promesse. Sans sentir absolument des remords, le trouble & l'inquiétude me suivent par-tout. J'ose à peine contempler les habitans de ces lieux ; & plus d'une fois ils ont fui ma présence. Ah ! *Brutus*, vien calmer mon ame agitée. Je te pardonne ta vertu barbare ; j'oublie que tu as été mon assassin, permets-moi d'être ton ami.

BRUTUS.

Ainsi, Grands Dieux, vous êtes à la fin justes ! Ainsi vous éclipsez la félicité de l'homme qui a fait des infortunés .... *César*, tu ne peux être

être heureux ici qu'avec moi, mais j'y serois très malheureux avec l'oppresseur de ma patrie. Je demanderai aux Dieux le Tartare, plutôt que de souffrir ta société. J'y porterai mon bonheur, car j'y porterai ma conscience.

CÉSAR.

Quoi, *César* est mort, & ta haine vit encore! Je t'ai sauvé deux fois le jour que tu m'as ravi, & c'est moi qui te demande en vain que tu oublies ton crime!

BRUTUS.

C'est bien à toi de parler de crime, cruel! Penses-tu que le sang de tes concitoyens que tu fis couler, ait dû rendre le tien sacré?

CÉSAR.

Ecoute. J'ai sauvé cette Rome que tu chéris tant. Elle n'avoit pas moins à craindre des Helvétiens que des Cimbres; j'ai rechassé ces Helvétiens; j'ai ajouté les Gaules à son Empire; & tous ces services de citoyen doivent bien me faire pardonner d'avoir été un Héros.

BRUTUS.

Non, il eût mieux valu à Rome d'être ravagée par les Barbares qu'asservie par ses enfans;

ſans; & que lui importoit d'être maîtreſſe du Monde, ſi elle ſouffroit un Tyran?

CÉSAR.

Moi, un Tyran? *Céſar* qui pardonna à ſes ennemis, qui pleura ſur la cendre de Pompée; qui vous aſſocia tous aux fruits de la victoire, & qui pouvant en jouïr dans ſa patrie, alloit en Orient expoſer ſes jours pour venger votre gloire?

BRUTUS.

Va, je ne te pardonne pas tes vertus; elles nous ont ravi les notres; c'eſt parce que tu as affecté de la clémence, que nous avons ſouffert l'eſclavage. Si tu avois été un barbare, peut-être euſſions-nous été des hommes.

CÉSAR.

Il n'eſt donc pas poſſible que tu te repentes de ma mort; eh bien, tu crois *Céſar* un oppreſſeur, tu ne le croiras pas un fourbe; je te jure par les ondes du Stix que tu ès mon fils.

BRUTUS.

Je ne ſçai ſi tu m'as donné un corps; c'eſt un reproche qui m'a été fait: mais *Caton* m'a donné une ame, c'eſt mon vrai pére. Tu l'as forcé à mourir, lui & les meilleurs citoyens de

de la République ; étoit-ce trop de ton sang pour appaiser leurs manes ?

CÉSAR.

Ah, mon fils ! les droits de la nature sont avant ceux de la patrie ; il y a eû des Péres, avant qu'il y eût des Etats.

BRUTUS.

Brutus mon ayeul n'en jugeoit pas ainsi : il fit mourir son fils qui avoit inutilement attenté à la liberté de Rome ; devois-je t'épargner toi qui l'avois ravie ? Tu te dis mon Pére, & Rome n'étoit-elle pas ma Mére ? Ne voyois-je pas mes fréres dans mes concitoyens ? Et parce que *Servilie* a pu être une adultére, devois-je renoncer à être le bienfaiteur d'un million d'hommes ?

CÉSAR.

Non, les Romains n'étoient pas tes fréres ; je n'aurois eu garde d'attenter sur un peuple de *Brutus* ; mais je vis, & tu dus voir comme moi, que Rome étoit accablée du poids de sa liberté, & de sa grandeur ; que les Grands aspiroient tous à l'asservir, les citoyens à la vendre, les légions à la piller. N'étoit-ce pas lui rendre service que de lui ravir des droits qui fai-

ſoient ſon malheur & celui du monde ?

BRUTUS.

Il eſt bien pardonnable de douter longtems, quand il s'agit de s'aſſurer de la honte de ſa patrie. Les fureurs impunies de *Marius* & de *Sylla* m'avoient déja appris que Rome n'étoit guére, ainſi qu'à ſa naiſſance, qu'un repaire d'eſclaves & de brigands: cependant il lui reſtoit encore des hommes; on avoit réſiſté à *Catilina*; *Caton* & *Caſſius* vivoient; & j'eſpérois, en t'arrachant l'ame, ranimer mes citoyens abattus.

CÉSAR.

L'événement a dû au moins te détromper; car j'ai appris les guerres civiles qui ont ſuivi ma mort, & en particulier le ſuccès de la bataille de *Philippes*.

BRUTUS.

Oui, j'y fus vaincu par deux traitres, ou ſortis de ton ſang, ou formés à ton école. Mais n'importe, j'avois appris à tous les Républicains que les Tyrans peuvent être invincibles, & ne ſont jamais immortels.

CÉSAR.

Ah! *Brutus*, je te le répéte, Rome étoit trop dépravée pour conſerver ſa liberté. J'aurois

rois reformé la licence, & reprimé la rapacité des Publicains; le joug des Provinces allégé les eût attachées à notre Empire; Rome eût joui en paix du fruit des vertus de ses Péres.

BRUTUS.

Oui, elle devoit infailliblement subir l'esclavage, & malgré cela, malheur à celui qui oseroit l'y réduire. Un Etat libre n'est jamais si corrompu, qu'il ne se corrompe cent fois plus sous un Maitre. Vous autres Tyrans, punissez les crimes, qui demandent une audace que vous redoutez; & vous fomentez les vices qui amollissent les courages, & vous laissent la liberté d'être barbares tout seuls. Oseras-tu dire que ce fût par amour pour ta patrie, que tu répandis le sang de ses enfans en Italie, en Gréce, dans l'Afrique & l'Espagne?

CÉSAR.

Non, mais crois-tu que j'eusse été un barbare? Et si Rome devoit souffrir un Maître, qui méritoit mieux de l'être que moi?

BRUTUS.

Je veux que tu n'eusses pas abusé de ta puissance; mais je t'ai déja dit que la douceur des premiers oppresseurs d'un peuple produit autant

de

de mal que de bien; elle l'apprivoise avec la servitude, elle le dispense d'avoir de la vertu; car s'il en avoit, il voudroit être libre; elle le façonne si bien au joug, qu'il n'a plus la force de le secouer, à quelque point qu'il s'appesantisse. Les *Gélons* sont cause qu'on obéit aux *Hiéronymes*.

ÇÉSAR.

Etoit-ce décourager la vertu, que récompenser si noblement la tienne & celle de *Cassius*? Je vous donnai des gouvernemens, ou plutot je vous mis en état de me tuer impunément.

BRUTUS.

Que te devons-nous, *César*, si la République nous eût donné les places que tu nous reproches? Vous êtes singuliers, vous autres Princes des peuples; vous ne pouvez vous passer de Représentans & de Ministres, & vous ne laissez pas d'accorder comme une grace, ce que vous seriez forcés de donner, si notre basse avidité n'empêchoit toujours que vous sentissiez combien nous vous sommes nécessaires. Mais ce ne fut point mon cas; je ne te demandai rien, *César*, ni la vie, ni ce qu'on en appelle

le les grandeurs. Tu me les accordas volontairement; & s'il y a quelqu'un de nous redevable à l'autre, c'est assurément toi; quel honneur ne faisions-nous pas à ton administration?

CÉSAR.

Oui, tu as raison, mon cher *Brutus*. Un voile épais tombe de mes yeux. Je comprens qu'un citoyen est plus qu'un Héros, & que je devois respecter la liberté de Rome, tant qu'il lui restoit un *Caton*, ou un *Brutus*. Je te pardonne de bon cœur ma mort; que faut-il que je fasse pour que vous cessiez de me détester?

BRUTUS.

Il te suffit de détester ta conduite: c'est elle, & non *César*, que nous abhorrions. Nous te reprochions & le mal que tu faisois, & le bien que tu pouvois faire; mais tu redeviens grand à mes yeux en maudissant ta grandeur passée; je m'honorerois du nom de ton fils, si toutes ces distinctions ne s'évanouïssoient en ces lieux. Mais vien réjouïr *Caton* par tes remords, & formons avec lui un *Triumvirat* de vertus & d'amour, plus glorieux mille fois que celui d'ambition & de tyrannie que tu formas jadis avec *Crassus* & *Pompée*.

GENEVE.

ARTICLE HUITIEME.

LA VIE, LA MORT, ET L'IMMORTALITÉ.

Complainte.

PREMIÈRE NUIT.*

SOmmeil, Baume délicieux, agréable restaurateur de la nature épuisée! .... Hélas! Tel que l'homme, il ne recherche que les favoris de la fortune; il oublie les malheureux! Sur les ailes de la mollesse il fuit rapidement le triste séjour de la misére, & ne se repose point sur des paupiéres arrosées de larmes.

Je sors, selon ma coutume, d'un sommeil court & agité! Heureux ceux qui ne se réveillent plus! Mais le seroient-ils si les songes entrent dans les tombeaux! Je m'éveille, j'échape à une

* Le Docteur YOUNG a donné un Recueil de Poësies, intitulé *Pensées Nocturnes*. Quelque bonne que soit la traduction de cette premiére Piéce, il faut convenir qu'il est impossible de rendre en François l'énergie des pensées & des expressions de l'Original. Nous prions le Traducteur de ne pas se laisser décourager par cette difficulté.

à une mer orageuse de songes tumultueux; mon esprit, prêt à faire naufrage, flottoit égaré sur les vagues d'un malheur imaginaire; après avoir perdu la raison, son gouvernail; il l'a retrouvé; mais ce n'est qu'un échange de tourmens contre des tourmens plus cruels. Le jour est trop court pour mon angoisse! La nuit, parvenue au centre de son ténébreux domaine, est un brillant soleil auprès des sombres couleurs de mon destin!

Nuit, Déesse noire! De ton trône d'ébène où repose ta lugubre majesté, tu étens ton sceptre de plomb sur le monde endormi! Quel morne silence! Quelles profondes ténébres! Les yeux & les oreilles ne reçoivent aucune impression! La création dort; on diroit que le pouls universel de la vie est suspendu, & que la Nature fait une pause: pause effrayante, présage de sa fin; puisse-t-il s'accomplir! Baisse la toile, Destin! Je ne puis plus rien perdre.

Silence, Obscurité, respectables sœurs! Filles jumelles de l'antique nuit, vous qui élevez nos foibles pensées à la réflexion, & de là à une volonté ferme, (fondement de la vraye majesté de l'homme) prêtez-moi votre secours!

Je vous remercierai dans le tombeau, oui, dans le tombeau, votre empire! Ce corps doit être facrifié fur vos horribles autels! Mais qu'êtes-vous? O Toi, qui chaffas la premiére nuit, lorfque les étoiles du matin treffaillirent de joye à la vue de notre globe naiffant; Toi, qui des ténébres épaiffes tiras cette étincelle, le Soleil; allume la fageffe dans mon ame qui fe refugie vers toi, fa confiance & fon tréfor, comme l'avare vers fon or, tandis que le refte du monde fommeille. Qu'un *rayon de ta pitié* perce au travers de cette obfcurité de la nature & de l'ame; qu'il m'éclaire! qu'il me confole! Guide mon efprit (un efprit qui voudroit s'arracher à fa mifére;) condui-le parmi les différentes fcénes de la vie & de la mort! *Infpire-lui* les fublimes vérités que chaque fcéne lui préfente! Dirige ma conduite auffi-bien que mes chants! Enfeigne à ma raifon là raifon, & à ma volonté, à faire le meilleur choix. Soutien ma ferme réfolution de m'unir à la fageffe, & de lui payer de longs arrérages. Que la coupe de ta vengeance ne foit pas répandue inutilement fur cette tête coupable!

Une heure fonne. Nous n'apercevons le tems que par fa perte. L'homme eft donc fage de lui

lui prêter une langue. Je suis frapé de ce son *respectable*, * comme de la voix d'un Ange. Si j'entends bien, c'est la cloche funebre des heures qui viennent d'expirer. Où sont-elles? Avec celles qui ont précédé le déluge. C'est le signal d'un prompt départ. Ah combien il me reste encore à faire! Mes craintes & mes espérances s'arrêtent; elles se portent au-delà des bornes étroites de cette vie; sur quoi? sur un abyme sans fond, la redoutable Eternité! l'Eternité, qui surement m'appartiendra! A qui? à moi, dont l'existence précaire n'est que d'une heure.

Que l'homme est pauvre! Qu'il est riche! Que de petitesse! Que de grandeur! Quel mélange étonnant! Que celui qui l'a formé est admirable! Quelle réunion surprenante d'extrêmes opposés! Merveilleux composé de natures différentes, Mélange de mondes divers, Anneau remarquable dans la chaine des Etres, l'homme tient le milieu entre le néant & la Divinité. Rayon céleste, fouillé, englouti, & toujours divin! Miniature imparfaite de la premiére Grandeur! Héritier de gloire! Foible en-

* Anglois, *Solemn.*

enfant de la poussiére! Immortel abandonné! Insecte infini! un Ver, un Dieu! Je frémis à ma vuë, je me perds en moi-même. Ma pensée, étrangére chez elle, se proméne étonnée, & s'admire elle-même. Ma raison extravague! L'homme est un miracle pour l'homme! Misérable dans ses triomphes même! Que de joye, que d'angoisse! Alternativement ravi & allarmé! Qu'est-ce qui peut assurer ma vie? qu'est-ce qui peut la détruire? Le bras d'un Ange ne pourroit me garantir du tombeau: *une légion d'Anges ne pourroit m'y tenir enfermé!*

Ceci n'est pas une simple conjecture; les preuves sortent de toute part. Lors même que le sommeil étend son empire sur tous mes membres, & que mon ame entrainée par *les fougues* de l'imagination parcourt des prairies enchantées; ou, dans sa mélancholie, se proméne dans l'obscurité des forêts désertes par des routes jusqu'alors inconnues; ou, précipitée du haut d'un roc escarpé, se tire avec effort d'une bourbe épaisse; ou, voltige sur l'aile des *vents*, entourée de fantomes bizares tracés par une imagination égarée; toujours, son vol infatigable, dans ses écarts même, prouve qu'elle est d'une essence plus pure que la terre qu'el-

le

le foule aux pieds; que c'eſt un eſprit actif, aërien, ſublime, libre, qui ne ſe laiſſe pas entrainer dans la chûte de ſon compagnon terreſtre. La Nuit ſilentieuſe publie l'immortalité de mon ame & m'annonce un jour éternel! Le Ciel fait tout ſervir au bien de l'homme: le ſtupide ſommeil nous inſtruit; les ſonges légers ne folatrent pas inutilement.

Pourquoi donc pleurer la perte de ceux qui ne ſont pas perdus? Pourquoi mes triſtes penſées erreroient-elles autour de leur tombe dans une affliction incrédule? Quoi, il y auroit là un Ange! Un feu éthérien ſeroit aſſoupi dans la pouſſiére! Non! ils vivent! Ils vivent d'une véritable vie, qui n'étoit pas encore commencée ſur la terre, qui n'étoit pas connuë; & d'un œil de tendreſſe ils laiſſent tomber un regard d'une commiſération céleſte ſur moi qu'ils comptent avec bien plus de raiſon parmi les morts. Oui, la terre eſt le vrai déſert, la vraye ſolitude. Combien le tombeau eſt-il vivant & peuplé! C'eſt ici l'antre mélancholique de la création, la vallée de la mort, l'obſcurité des funébres Cyprès, le pays des illuſions & des ombres vaines! Tout, tout, ſur la terre eſt ombre; au-delà, tout eſt réalité! La folie

 ſeu-

ſeule croit le contraire... Quelle ſolidité, où il n'y aura plus de changement !

Ce n'eſt ici que le commencement de notre exiſtence, le foible crépuſcule de nos jours, la pâle lueur d'un feu naiſſant, une avenuë ; le théatre de la vie nous eſt encore fermé ; la mort, la puiſſante mort, peut ſeule lever ce puiſſant verrou, écarter ce groſſier obſtacle d'argile, & nous donner, à nous Embryons, la liberté d'exiſter. Le futur Embryon, qui n'eſt pas encore capable de voir la lumiére, qui ſommeille dans le pére qui le produira, n'eſt pas plus éloigné de la vie réelle. Nous ſommes condamnés à demeurer Embryons, juſques à ce que nous ayons briſé notre envelope, déchiré ce voile d'azur, pour nous élancer dans la vie, dans la vie des Dieux ! O raviſſement ! Dans la vie des Dieux, qui doit-être celle de l'homme !

Cependant, Homme, Homme inſenſé ! tu enterres ici toutes tes penſées, tu enſevelis ici tes céleſtes eſpérances, ſans pouſſer un ſeul ſoupir ! La Terre, ta priſon, eſt le centre de tous tes déſirs ; le Ciel ne leur avoit donné des aîles que pour s'élever vers l'infini & te porter dans ce ſéjour, où, à côté du trône de Dieu, les Séraphins cueillent l'immortalité ſur le

le divin arbre de vie. Quels torrens de délices coulent, pour les Justes, dans ces demeures céleſtes, où les âges ne ſont plus d'un moment; où le tems, la douleur, les hazards & la mort ne ſont plus ! Un paſſage de ſoixante ans ſuffiroit-il pour bannir de notre eſprit l'idée de l'Eternité, pour étouffer dans la pouſſiére une ame immortelle ?... Une ame immortelle, qui conſume tout ſon feu, qui épuiſe toute ſa vigueur dans une laborieuſe oiſiveté; qui, ravie ou allarmée, toujours agitée ſuivant que les événemens la flattent ou la menacent, reſſemble à l'Océan, qui ſouléveroit ſes flots pour emporter * une plume, ou noyer une mouche.

Mais ſur qui tombent ces reproches? Ils me terraſſent moi-même! Mon cœur & le monde n'ont-ils pas été un ſeul être? Mon ame abjecte ne s'eſt-elle pas garottée de ſes propres chaines? Tel qu'un ver, je m'étois envelopé dans un tiſſu de foibles & de molles penſées, ourdi par une imagination rampante, juſque là que ma raiſon obſcurcie étoit livrée aux douces illuſions d'un plaiſir éternel ſur la ter-

N 4 re,

* Anglois, *to Waft*. Il n'y a point de mot François.

re, & n'essayoit plus de déployer ses ailes pour s'élever dans les cieux.

Oui, les visions de la nuit peuvent nous être utiles; mais les rêves du jour nous sont funestes. A combien de choses impossibles n'ai-je point songé? (le sommeil pouvoit-il faire rien de plus?) A des plaisirs continuels sur un théatre de vicissitudes; à des joyes constantes sur des vagues agitées; à un Soleil toujours brillant au milieu des noires tempêtes de la vie. Quelle nombreuse cohorte de *plaisirs* venoit se montrer à mon esprit, dans mes rêveries! Quelle perspective infinie de joyes toujours renaissantes! Jusqu'au moment où l'idée de la mort, dont l'insatiable langue de fer *demande* chaque jour des millions d'êtres pour sa nourriture, me tirant en sursaut de mon sommeil, je me trouvai ruiné. Où sont maintenant ces superbes décorations que mon imagination avoit forgées? Les ruines d'une cabane cimentées d'un fragile limon, sont, en comparaison, des palais de Roi: le fil d'araignée le plus délié est une corde épaisse, un cable, comparé au lien subtil qui attache l'homme au bonheur terrestre; un souffle, & il n'est plus.

O Etat fortuné que celui d'une joye perma-

nente,

nente, pleine ſans meſure, éternelle ſans bornes! Un bonheur ſans fin eſt un vrai bonheur. Si dans les tranſports d'un raviſſement continuel, vous aviez une fin à craindre, cette affreuſe idée abſorberoit toute votre joye, & obſcurciroit le ſéjour de la lumiére. Vous repoſez en ſureté au-deſſus de ces ſphéres roulantes, qui, par la fatale influence de leur *danſe confuſe*, * aſſujettiſſent les choſes d'ici-bas à une triſte viciſſitude. Ici chaque inſtant améne quelque *révolution*, & rarement en bien; le meilleur même de tous les changemens eſt moins durable que les événemens les plus ordinaires du deſtin. Chaque moment a ſa faulx, & (rival du *Tems* qui arrache les Royaumes juſqu'à la racine) la portant dans la ſphére étroite de nos plaiſirs domeſtiques, il tranche les plus belles fleurs de la félicité terreſtre.

Bonheur, Félicité terreſtre! Mots vuides & orgueilleux! Léze-majeſté déguiſée contre les décrets divins! Uſurpation téméraire ſur les droits du Ciel! J'embraſſai ces fantomes, je ne trouvai que du vent! O Mort, grand proprietaire de toutes choſes! Tu peux fouler à tes pieds

* Expreſſions de l'Original.

pieds les Empires, & éteindre les étoiles : le Soleil ne luit que par ta permiſſion ; un jour, tu l'arracheras de ſa ſphére : Maitreſſe d'un ſi riche butin, comment t'es-tu attachée à vuider ton carquois contre un but ſi peu élevé ? Pourquoi me faire eſſuyer une haine particuliére ? Inſatiable meurtriére ! une victime ne te ſuffiſoit-elle pas ? Ta fléche vola trois fois, & trois fois ma tranquillité fut immolée. La Lune n'acheva pas trois fois ſon cours pendant que j'éprouvai ta fureur.... * Je vois *s'évanouïr* ma félicité, produite par une politeſſe paſſagére, un ſourire de la fortune ; au lieu d'être fondée ſur la vertu, qui fait ſon bonheur, & qui, telle que le Soleil, brille par elle-même.

Quelle ſituation, quelle heure, quel *lieu que* je choiſiſſe, mon ame eſt vuide de plaiſir. Ma penſée, trop active pour mon repos, ma penſée, au travers de la porte dérobée d'un tems qui depuis longtems n'eſt plus, ſe gliſſe, dans le ſilence de la nuit, comme un aſſaſſin, & s'égare en parcourant un paſſé agréable ; par une curioſité fatale, elle va à la recherche de la miſére ; elle ne trouve plus qu'un déſert ; elle

* A propos de la Lune, l'Auteur avoit placé ici une fade Apoſtrophe, que nous n'avons pas traduite.

elle ne rencontre que les ombres de mes anciens plaisirs. Je regrette les avantages de mon premier état; je gémis sur les fleurs fanées des douceurs que j'éprouvai autrefois: ces plaisirs, qui me furent si chers, me font trembler; chaque joye me perce le cœur. Mais pourquoi me plaindre, ou, me plaindre seul? Le Soleil n'éclaire-t-il que moi? Suis-je le seul homme? Tous les autres sont-ils des Anges? Je pleure pour des millions; c'est la destinée universelle. Sous différentes formes, le Destin fait partager à tous les êtres nés de femme les douleurs de l'enfantement de leurs méres. Nous sommes aussi surement héritiers qu'enfans du tourment.

La guerre, la famine, la peste, les volcans, les tempêtes, les incendies, les dissentions civiles, la tyrannie, dont le cœur est armé d'une triple cuirasse de fer, assiégent le genre humain. Ici, l'image de Dieu, enfermée dans des mines, privée du jour, oublie qu'un Soleil fut créé. Là, des êtres aussi immortels que leurs superbes maitres, enchainés pour la vie à une rame meurtrissante, labourent les ondes dans les saisons les plus rigoureuses, & moissonnent le désespoir. D'autres énervés sous les armes & mutilés dans les combats, pour des maitres

bar-

barbares, font forcés, lorfque le tyran ou fes favoris les y condamnent, de mendier, avec les triftes reftes de leur corps, un pain de mifére, dans ces mêmes pays fauvés par leur valeur. L'indigence & les maladies incurables, crüelles compagnes, faififfent impitoyablement, avec une fureur réunie, une foule de malheureux fans efpérance, & font du tombeau un refuge. Combien de morts les plaintifs hopitaux ne vomiffent-ils pas? Combien de malheureux foupirent après la trifte confolation *d'y être reçus*! Combien, qui autrefois dans le fein de l'abondance, implorent aujourd'hui la froide main de la charité, & ce qui révolte, l'implorent en vain. O vous, lâches enfans de la volupté, qui maudiffez les vifites que la mode prefcrit, rendez-en ici, & repofez vous de vos débauches. Donnez à ces malheureux quelque portion de votre fuperflu, & vous délivrez de la tyrannie du dégout: mais, telle eft votre impudence, que vous rougiffez de ce qui eft bien!

Heureux, fi les maux ne tomboient que fur des hommes de ce genre! Mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous en défendre. La chafte tempérance eft attaquée par des maladies; l'innocence eft punie; le trouble & les allarmes pourfuivent les amis de la paix dans

les ombres les plus épaiſſes. Souvent la prévoyance de l'homme le perd, & il eſt écraſé ſous la chute de ſon boulevard. Le bonheur même ne tient pas ce qu'il annonce; l'accompliſſement de nos déſirs ne les remplit pas. Les choſes que nous ſouhaitions avec le plus d'ardeur comme propres à nous rendre heureux, nous éloignent ſouvent du bonheur. On trouve des difficultés dans le chemin de la nature le plus uni. Les amis les plus fidéles troublent par mégarde notre repos. Que de calamités ſans malheur! que d'hoſtilités ſans ennemis! Et les ennemis manquent-ils aux juſtes ſur la terre? Mais le catalogue des miſéres humaines ſeroit infini, & nous manquerions plutôt de ſoupirs que de ſujets de ſoupirer.

L'homme ne poſſéde qu'une très petite partie de la terre; le reſte n'eſt que déſerts, rocs, ſolitudes, mers glacées, ſables brulans, où l'on ne trouve que des ſauvages, des poiſons, des ronces & la mort. Telle eſt la carte mélancholique de la terre! mais, ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt la vraie carte de l'homme! Les plaiſirs de ſes ſuperbes maitres ſont auſſi renfermés dans des bornes fort étroites, en comparaiſon du vaſte empire de la miſére, où ré-

régnent les troubles orageux, où retentissent les gémissemens, où les passions venimeuses rongent & dévorent, où les fléaux de l'intempérance attaquent le principe de la vie, où enfin le destin menaçant ouvre sa large gueule pour nous engloutir.

Qui suis-je donc pour me plaindre moi? Dans l'enfance & dans la vieillesse, les autres ne sont-ils pas notre unique ressource? C'est la premiére & la derniére leçon que la nature donne à l'homme, pour lui aprendre à être bienfaisant. Le cœur qui n'est que pour lui souffre une juste peine. Une plus noble tristesse nous éléve dans le tems même qu'elle nous abat; & le sentiment intérieur de la vertu adoucit nôtre peine. La prudence & la vertu m'enseignent à donner une seconde issue à ces pensées affligeantes; on affoiblit le torrent des douleurs en le divisant. Reçoi donc, ô Monde, les larmes que je te dois! Quel triste aspect la félicité humaine n'offre-t-elle point à un homme dont les pensées pénétrent au-delà d'une heure! O toi, qui que tu sois, dont le cœur est dans la joye, veux-tu que je te félicite de ton sort? Oui, tu le veux; ton orgueil me le demande. Mais que ton orgueil excuse, ce que ta nature

exige,

exige, les avis salutaires d'un ami. Heureux infortuné ! c'est ton aveuglement qui te rend si content. La folie te séduit par des caresses qui semblent n'être pas d'un moment. Tu souris ? c'est à tes dépens. Tes plaisirs sont le signal de tes chagrins. Semblable à un Créancier sévére, plus le malheur attend, plus il demande ; ton bonheur précédent sera une verge avec laquelle il te rendra plus sensible à ses coups, & redoublera ton tourment.

Lorenzo, la fortune te flatte. Ton cœur s'égaye au chant de la Siréne. Ton bonheur m'est cher ; ne m'accuse pas d'être fâcheux. Je ne veux pas détruire tes plaisirs, mais te les assurer. Ne croi pas que la crainte ne soit consacrée qu'aux tempêtes ; défie-toi du sourire de la Fortune. Sans doute, le Ciel est à craindre dans sa colére, mais il ne l'est pas moins dans ses faveurs. Ses faveurs ici-bas sont plutôt des épreuves que des récompenses ; loin de diminuer nos soins, elles nous appellent à de nouveaux devoirs ; elles devroient autant nous allarmer que les calamités ; elles devroient nous porter à la recherche de leurs causes & de leurs suites, nous faire juger de nous avec plus de défiance, & nous faire trembler, lorsque nous

les

les peſons à la balance de notre mérite ; elles devroient diriger les mouvemens de nos paſſions, & régler nos joyes, de peur que nous ne les étouffions par trop de ſenſibilité, & que leurs douceurs perverties ne nous affligent plus que la ſimple miſére. Lorſque nos joyes ſe tournent contre nous, ſemblables à un parti ennemi dans une guerre civile, ou à des amis aigris par le reſſentiment, leur fureur répand le plus noir venin ſur notre repos. Défie-toi de tout ce qu'on appelle *bonheur ſur la terre*; défie-toi de toute joye, excepté de ces joyes qui ne doivent jamais finir. Quiconque ne bâtit pas ſur un fondement immortel, condamne ſes plaiſirs à la mort, quelque affection qu'il ait pour eux.

Tous mes plaiſirs ſont morts avec toi, *Philandre*! Ton dernier ſoupir rompit le charme ; la terre *déſenchantée* perdit tout ſon éclat. Où ſont maintenant ces brillantes tours, ces montagnes d'or ? Je ne vois qu'un déſert aride, qu'une ſombre vallée de larmes. Le grand enchanteur eſt mort ! Quel changement d'un jour à un autre ! Tu touchois à tes plus belles eſpérances, à ce prix depuis long-tems mérité ! De quelles vives couleurs l'ambition peignoit tes joues enflammées ! Sublime ambition, qui n'aſ-

n'aspiroit qu'à la gloire que donne la vertu ! La mort, telle qu'un mineur rusé, travailloit dans le secret, & se mocquoit de tes brillans projets ; elle fit signe au ver de ronger cette rose éclatante, qui ne se flétrit qu'au moment de sa chûte. Un instant, & on ne la vit plus !

Lorenzo, la prévoyance de l'homme n'est pas toujours sage. La sagesse se change souvent en folie, à l'instant même que la raison enfante avec peine des idées qui la charment. Que nos yeux sont foibles ! Nous ne voyons que le moment présent ; celui qui va suivre est couvert de nuages aussi épais que ceux qui nous cachent le dernier jour. Nôtre pénétration, nos prédictions sont inutiles. Le tems nous est distribué par parties ; & avant que chacune se mêle au sable coulant de la vie, liée par un serment inviolable du destin, elle doit nous cacher dans un profond silence, *Où commence l'Eternité !*

Suivant les loix de la nature, tout ce qui peut arriver, peut arriver à l'instant même ; il n'est aucune heure qui ait un privilége à cet égard. Peut-il s'élever de pensée plus hardie dans le cœur de l'homme, que de compter sur

le lendemain? Où eſt le *lendemain*? Dans un autre monde; oui, & cela pour un grand nombre d'hommes; mais en eſt-il un ſeul qui ſoit ſûr du lendemain? Cependant nous bâtiſſons nos eſpérances ſur ce *peut-être*, ſur ce *hazard*, ſi fameux par ſes menſonges, comme ſur un roc de diamant. Nous formons projets ſur projets, & nous mourons tout occupés des *avenir* de cette vie.

Philandre lui-même n'avoit pas préparé ſon tombeau; il n'avoit point *été averti* qu'il touchoit à ſa fin. Que de gens dont la chute eſt auſſi ſoudaine, quoiqu'ils ayent été avertis intérieurement depuis bien des années! Gardez-vous, *Lorenzo*, du plus grand malheur qui puiſſe arriver à l'homme, gardez-vous d'être ſurpris par une mort lente. Que cette ſurpriſe prévuë eſt terrible! Sois ſage aujourd'hui; inſenſé celui qui renvoye! Le jour paſſé prétextera l'exemple du jour précédent, & ainſi de ſuite; la vie finira ſans qu'on ait été ſage. Les délais nous dérobent notre tems, une année après une année, juſques à ce que tout le tems s'étant écoulé, la grande affaire de l'Eternité ſoit laiſſée à la diſcrétion d'un *moment*! Le croiroit-on, ſi on ne le voyoit pas tous les jours?

jours ? N'eſt-il pas même plus incroyable que cela ſoit ſi commun ?

Parmi les erreurs ſurprenantes de l'homme, celle-ci ne tient-elle pas le premier rang ? Nous ſommes ſur le point de vivre ; & nous reſtons éternellement à la porte, pour ainſi dire, de nôtre véritable naiſſance. Tous ſe flattent qu'ils ceſſeront d'être enfans ; & ſur cette eſpérance leur vanité emprunte des éloges, ou s'en donne à elle-même ; ils s'applaudiſſent du mérite qu'ils auront un jour. Que la vie qu'ils ne méneront jamais ſera excellente ! ... Le tems qui eſt entre leurs mains eſt ſacrifié à la folie ; ils deſtinent à la ſageſſe celui qui eſt entre les mains du *Deſtin !* Ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de ſe propoſer pour but, eſt renvoyé. La folie rit toujours de la folie ; à peine la Sageſſe humaine peut-elle rien faire de plus. L'homme inſenſé renvoye toujours, & cela, dans tous les points de ſa vie. Jeunes, nous nous endormons dans une parfaite ſécurité, nous nous croyons heureux ; ſeulement, en enfans bien nés, nous ſouhaitons que nos péres ayent été plus ſages que nous ne ſommes. A trente ans l'homme ſoupçonne ſa folie ; il la connoit à quarante,

& il réforme son plan. A cinquante, il condamne ses honteux délais; il sent qu'il faut prendre des résolutions; il en prend; il en prend encore... & il meurt le *même.*

Pourquoi l'homme agit-il ainsi? Parce qu'il se croit immortel. Chaque homme regarde tous les autres hommes comme mortels; il n'excepte que lui seul; à moins que quelque coup terrible ne jette dans son cœur une frayeur subite; mais cette impression se dissipe à l'instant, semblable à celle de l'aile d'un oiseau dans l'air, ou d'une rame dans l'onde. Ces pensées de la mort sont oubliées ainsi que les larmes que la nature nous fait verser sur le tombeau de nos amis... Quoi, je pourrois t'oublier, *Philandre?* Je ne puis l'imaginer. Mon cœur est dans l'angoisse! Quand pour soulager ma douleur on prolongeroit la nuit la plus longue, elle seroit encore trop courte, & l'Alouette entendroit mes plaintes nocturnes.

Le brillant ramage de l'Alouette appelle l'aurore. Le cœur percé de la plus vive douleur, je m'efforce comme toi, douce *Philomèle*, d'égayer par un chant soutenu la triste obscurité. J'invite les étoiles à m'écouter; mais elles sont sourdes à mes chants, elles ne se plai-

plaisent qu'au tien. Mais n'en sois pas vaine ! Il en est d'autres que moi dont la voix est plus agréable que la tienne ; elle enchante les siécles les plus éloignés ! Combien de fois, dans les ténébres, n'ai-je pas répété aux heures silentieuses les accens de leurs divins transports, pour calmer mes douleurs, & distraire mon cœur du sujet de ses plaintes ! Leurs transports m'agitent, mais je ne puis bruler du même feu. Me trouvant dans les ténébres, quoique je ne sois pas aveugle, comme vous, divin *Homère*, sublime *Milton*, pourquoi ne puis-je me monter sur votre ton, ou sur celui de ce Poëte * qui a fait de notre nation la patrie d'*Homére*. *Pope* a chanté l'*homme* ; je chante l'homme immortel ! Souvent mes chants franchissent les bornes de la vie. L'immortalité seule a des charmes pour moi ! Pourquoi ce divin Poëte n'a-t-il pas poursuivi son sujet ? Que ne s'est-il plus avancé dans le chemin, qui de l'obscu-

 rité

* *Pope* a traduit en vers Anglois l'Iliade d'*Homére*, & sa Traduction ne le céde point à l'original. Il a fait aussi un Poëme sur l'*Homme*.

rité conduit à la lumiére! Que n'a t-il plané dans ce lieu élevé! Porté ſur ſes ailes de flammes, que n'a-t-il atteint ces hauteurs d'où je me précipite, pour chanter l'homme immortel! Que le monde auroit été heureux! A quel péril ne m'auroit-il pas enlevé!

ARTICLE NEUVIÉME.

LE POUVOIR DE L'ELOQUENCE.

Poëme. A M.....*

C *Hryfoftome* nouveau, dont la bouche éloquente
Prête aux arrêts du Ciel une force puiffante,
Toi de qui les difcours, pleins d'un charme vainqueur,
Vont convaincre l'efprit pour attendrir le cœur,
Toi qui forces l'impie à quitter fa carriére,
En femant fur fes pas des traces de lumiére;
. . . daigne à mes yeux déployer tes tréfors,
Et de ton Art facré m'aprendre les refforts.

Par quels attraits divins d'une humaine éloquence
Peut-on des cœurs altiers fléchir la réfiftance?
Pour foumettre l'efprit au feul art du difcours,
Quels refforts employer? quels fecrets? quels détours?
Je laiffe à ta raifon de creufer ce miftére,
Je dois fur tous ces points t'admirer, & me taire.

Des divins Orateurs telle eft l'autorité;
Leur pouvoir par les lieux n'eft jamais limité,
Et tandis que des Rois l'Empire fe refferre,
Leur Sceptre, orné de fleurs, couvre toute la terre.

* *Par Mr.* Garcin *Etudiant en Théologie à Neufchâtel. Il a très bien décrit le pouvoir d'un Art qu'il poffède lui même à un grand point: Il eft auffi bon Orateur que bon Poëte.*

Quand Démosthéne en feu, la haine dans le cœur,
Détruit la faction de Philippe vainqueur,
Quand ranimant des siens la liberté mourante
Il soutient de l'Etat la force chancelante,
Quel fut le plus puissant du Monarque ou de lui?
Lequel fut de son peuple ou la gloire ou l'apui?
De quelques noms divers que l'Histoire les nomme,
Démosthéne étoit Roi, Philippe n'étoit qu'homme.

Eloquence, Art divin, cent fois par tes bienfaits,
Du sein de la révolte on vit naitre la paix.
Dans tes mains la discorde, au milieu des allarmes,
Cent fois en frémissant a vû briser ses armes.
Rome, quel monstre affreux s'éléve dans ton sein!
Son cœur roule en silence un horrible dessein.
Du fier Catilina, de sa troupe *homicide*
La noire ambition arme le bras perfide:
Tous ont avec serment signé l'arrêt fatal,
Qui doit faire de Rome un tombeau général.
Quel Dieu protégera cette *Cité* chérie?
Demain pour les Romains il n'est plus de *patrie*.
L'Univers va subir la loi des Conjurés,
Et tous les Sénateurs par le fer massacrés
Vont de leurs corps sanglans rougir les flots du Tibre;
Ciceron voit le mal, il parle, Rome est libre.

Mais quelle auguste main par d'invisibles traits
Semble de l'éloquence annoblir les attraits?
C'est la Religion, dont la clarté fidéle
La présente aux humains plus touchante & plus belle.
Sous ce simple apareil qu'elle étale d'apas!
Les plus féroces cœurs ne lui résistent pas,
Du Moteur éternel de tout ce qui respire
Dans Athéne idôlatre elle établit l'Empire;
Le Mensonge autrefois dans son temple introduit

Y faisoit de l'erreur régner l'épaisse nuit ;
Sur son Autel impur l'Opinion assise ,
Y fouloit à ses pieds la Vérité soumise ;
L'odieux Préjugé, que l'âge rend plus fort,
De son glaive de sang en défendoit l'abord.
Chaque sage à son gré se compose un sistême ;
Zénon ne reconnoît d'autre Dieu que lui-même,
Epicure le plonge au milieu des plaisirs ;
Ainsi chaque homme en Dieux érige ses désirs.
Paul paroit. Au milieu d'une ville infidéle,
Il sent son cœur aigri s'armer d'un nouveau zèle :
» Citoyens malheureux, quelle aveugle fureur
» Vous a tous entraînés dans ce gouffre d'erreur ?
» Est-ce là cette ville où régne la sagesse ?
» Est-ce à ces Dieux impurs que vôtre cœur s'adresse ?
» Insensés ! détruisez ces ouvrages honteux,
» Renversez de vos mains ces objets de vos vœux.
» Ce Dieu que vos esprits n'ont encor pu connaitre,
» C'est l'Etre tout puissant qui vous a donné l'etre ;
» L'Eternel est son nom : son bras fit l'Univers ;
» Toûjours sur vos besoins il tient ses yeux ouverts.
» Cessez de limiter ses attributs suprêmes,
» Son Trône est sur la Terre, au Ciel & dans vous-mêmes.
Par ces mâles discours l'esprit est entrainé,
Epicure frémit, Zénon est consterné,
Et le peuple confus, sans chercher de réponse,
Adore & craint le Dieu que sa bouche prononce.
Les temps n'ont point changé ; la nature en son cours
De l'éloquence encor a rendu les beaux jours :
Longtems, je l'avourai, la source en fut perduë ;
A ses attraits sans fard l'Orateur substitue
D'un langage affecté le jargon précieux,
D'ornemens puérils l'amas fastidieux.

Mais ce faux gout détruit, enfin l'on vit en France
Renaitre de cet art l'éclat & la puissance:
Ainsi quand les frimats, enfans des Aquilons,
N'impriment plus la mort au sein de nos vallons,
Quand après un long deuil, l'immortelle nature
Reprend du Dieu du jour ses fleurs & sa parure;
Elle semble annoncer de plus touchans plaisirs,
Et des plus doux bienfaits couronnant nos désirs,
Etaler à nos yeux plus de magnificence.
Telle en ce siécle heureux a brillé l'éloquence.

O toi, divin mortel,* dont la sublime voix
Instruisit, tour à tour, les peuples & les Rois,
Toi qui sçus réunir, successeur des Grégoires,
Aux Mitres des Prélats les *lauriers oratoires*,
Reçois un foible encens dont ton nom fait le prix,
Et qu'allume en mon cœur le feu de tes écrits.

Loin du bruit de la Cour, dans une humble retraite,
Né pour être du Ciel le fidèle interprète,
Massillon préparoit son cœur & sa raison.
Il connut des grandeurs l'attrait & le poison,
De la prospérité la chimére profonde,
Le néant de la gloire & des plaisirs du monde.
Plein du feu qui l'anime, il entre dans ce lieu
Où le monde a souvent l'encens qu'on doit à Dieu;
Où souvent loin d'aider à fuir le précipice,
On embellit de fleurs l'affreux sentier du vice;
Où les Rois adorés, illustres malheureux,
Avalent des flatteurs le venin dangereux.
Théatre d'intéret, scéne où l'orgueil étale

De

---

* Massillon, *plus grand Orateur, suivant nous, que* Bourdaloue.

De la gloire du Ciel une gloire rivale.
Maſſillon de cet art ignore les reſſorts ;
Le Ciel ſur ſa belle ame épuiſe ſes tréſors ;
L'auguſte vérité dans ſon cœur ſe retire,
La perſuaſion ſur ſes lévres reſpire ;
Des traits de la vertu ſes diſcours imprimés,
Semblent porter au Ciel nos cœurs qu'elle a charmés,
Et nous y ménageant mille heureuſes retraites,
En peindre les plaiſirs & les douceurs parfaites.

Qu'avec force du vice il repouſſe les traits !
Sans compter les grands noms, il péſe les forfaits.
Guidé par le flambeau que prête l'Evangile,
Il pénétre du cœur le plus ſecret azile ;
Ce flambeau redoutable en ſes mains agité,
D'une effroyable horreur glace l'impiété,
Et changeant ſa lumiére en mille éclats de foudre,
De l'incrédulité reduit le maſque en poudre.
Maſſillon au devoir rapelle le pécheur,
Sa voix inſtruit le ſimple, étonne la grandeur,
Fait trembler la richeſſe, attendrit la puiſſance,
Conſole l'infortune, adoucit l'indigence :
On eſt touché, vaincu. Le Seigneur eſt vengé,
La raiſon eſt ſoumiſe, & le cœur eſt changé.

Mais cet homme n'eſt plus : mille fleurs arrachées,
Autour de ſon tombeau languiſſent deſſéchées,
L'éloquence abattue en vêtemens de deuil,
Cherche à s'enſevelir dans le même cercueil....
Des portes du trépas quelle voix la rapelle ?
Vient-on joindre l'inſulte à ſa douleur mortelle !
... A ce nom ſeul ſes yeux s'ouvrent enfin ;
A ſes jours de douleur ſuccéde un jour ſerein,
Son front s'orne de fleurs, tous ſes traits s'embelliſſent.

J'en

J'en atteste ces murs, ces murs où retentissent
De ta sublime voix les sons harmonieux,
Qui de ce tas de bouë élévent l'ame aux Cieux.
Avec moins d'apareil, ta main nous la présente;
Mais pour être plus simple, est-elle moins touchante?
Non: s'il faut mesurer son prix à ses bienfaits,
Sa modeste beauté ne périra jamais.

AR-

ARTICLE DIXIEME.

LE CHRISTIANISME.

ODE. *

CHef-d'œuvre de la main propice
D'un Dieu dont la puissance égale la bonté,
L'homme créé dans la justice,
Fut fait pour la félicité.
Roi de ses passions, épris du bien suprême,
Il goûtoit des plaisirs avoüés du Ciel même;
Heureux sans crime & sans effort,
Paisible sectateur d'une Vertu facile,
Au sein de l'innocence il trouvoit un azile
Contre la douleur & la mort.

* * *

Mais que vois-je? ingrat, infidelle,
Quand tu combles ses vœux, il viole ta loi,
Grand Dieu! la poussiére rebelle
Ose s'élever contre toi.
Cet affreux attentat soûleve la nature;
La foudre va partir pour venger ton injure;
Non, c'est te venger à demi.
L'homme a pu t'offenser: Que l'insensé périsse!
Mais ce n'est, Dieu puissant! qu'après un long suplice,
Que doit périr ton ennemi.

* * *

Ses

* *Par Mr. de* la Beaumelle.

Ses triſtes enfans avec l'être
Reçoivent de ſes maux le levain dangereux;
Coupables avant que de naître,
En naiſſant ils ſont malheureux.
Le Feu diſpute à l'Eau, l'Air diſpute à la Terre
L'avantage fatal de leur faire la guerre;
Ciel irrité, ſuſpen tes coups;
Livre à leurs paſſions ces objets de ta haine;
Leurs fougues ſont pour eux la plus cruelle peine
Que puiſſe inventer ton courroux.

* * *

Quel ſpectacle affreux m'épouvante!
Quels monſtres furieux ſont ſortis des Enfers!
La Vertu fuit pâle & tremblante;
Le crime inonde l'Univers.
L'adultère, le vol, le meurtre, le parjure,
Des forfaits dont le nom fait rougir la nature.....
Leur aſpect me glace d'effroi.
Partout de l'Equité qui gémit enchainée,
Triomphe impudemment la licence effrénée:
Les mortels n'ont plus d'autre Loi.

* * *

Par des châtimens mémorables
Tu te venges, grand Dieu! mais tu frapes en vain;
Chaque inſtant de nouveaux coupables
Bravent la foudre dans ta main.
L'homme au crime enhardi ne craint plus ta juſtice.
Seigneur! que ta bonté l'arrache à ſa malice!
De tes feux daigne l'enflammer!
Du céleſte ſéjour hâte toi de deſcendre!
Vien; parais à ſes yeux! Pourra-t-il ſe défendre
De t'obéir & de t'aimer?

* * *

C'en

C'en eſt fait: mes vœux s'accompliſſent.
Le Ciel s'ouvre: la Terre enfante ſon Sauveur.
Les Enfers vainement frémiſſent,
Leur proïe échape à leur fureur.
Je te vois confonduë, orgueilleuſe ſageſſe!
Le Fils du Tout-puiſſant, ſous l'humaine foibleſſe!
Il naît, il vit dans le mépris.
Eſt ce aſſez? Tu vas voir un plus grand ſacrifice:
Le bonheur des mortels dépend de ſon ſuplice;
Il va l'acheter à ce prix.

* * *

Ce noir attentat t'épouvante,
Soleil! en l'éclairant tu crains de te ſouiller!
De ta lumiére étincellante
Il t'aprend à te dépouiller.
Des Cieux ſaiſis d'horreur l'harmonie eſt troublée,
Par d'affreux tremblemens la Terre eſt ébranlée,
Les rochers entr'ouvrent leur ſein.
Jeſus meurt: l'homme altier oſe le méconnaitre;
Mais l'Univers en deuil dédommage ſon Maître
Des mépris de l'orgueil humain.

* * *

Il meurt: mais la mort terraſſée
Bientôt de ſes liens le voit ſortir vainqueur;
Sa gloire à nos yeux éclipſée
Reprend ſa premiére ſplendeur.
Dans les Cieux, triomphant, il ſe fraïe une voïe:
Mais quels nouvaux tranſports de terreur & de joïe!
Quel bruit! quels feux miſtérieux!
Ses enfans ſont ſaiſis d'une yvreſſe divine;
L'Eſprit ſaint les remplit, l'Eſprit ſaint les domine;
En a-t-il fait autant de Dieux?

* * *

Quelle

Quelle Doctrine, quels Oracles,
Vont être par leur bouche en tous lieux annoncés ?
Leurs mains prodiguent les miracles,
Les peuples courent empressés.
Une foule attentive autour d'eux se rassemble ;
Quel respect ! quel silence ! ils parlent, l'erreur tremble,
Leur voix enfanté les Chrêtiens.
Tombez, Dieux impuissans, vile & frêle matiére !
Grand Dieu ! que leurs autels soient réduits en poussiére,
Qu'en tous lieux s'élévent les tiens !

* * *

Tout prend une face nouvelle.
A des hommes impurs, injustes, *inhumains*,
Succéde une race fidelle,
Une nation d'hommes saints.
Maîtres de leurs panchans, vainqueurs de tous les vices,
Triomphans des tourmens, triomphans des délices. . .
Mon œil les admire étonné.
Portique ! ton Héros ne fut qu'un vain fantôme ;
C'est dans le Chrêtien seul, que tu peux trouver l'homme
Tel que tu l'as imaginé.

* * *

Ici quelles tragiques scénes !
En faveur de ses Dieux je vois armer l'erreur ;
Partout je vois charger de chaines
Les victimes de sa fureur.
Partout le fer barbare à mes yeux étincelle ;
Des fidéles proscrits partout le sang ruisselle ;
Au glaive ils courent se livrer.
Dieu ! quelle fermeté ! mais quels tourmens horribles !
On croit vous faire grace, Athlétes invincibles,
Lorsqu'on vous permet d'expirer.

* * *

Leur

Leur ſang verſé devient fertile ;
Leur cendre reproduit un peuple de Héros.
Un Chrêtien meurt, il en naſt mille,
Leur nombre laſſe les bourreaux.
Grand Dieu ! ta main féconde en merveilles ſubites,
De leurs perſécuteurs leur fait des Proſélites.
Le menſonge fuit conſterné.
Déjà même éclairé de ta vive lumiére,
Céſar a ſous ton joug courbé ſa tête altiére :
Je vois un Chrétien couronné.

* * *

Enfin, tranquille & triomphante,
La Vérité ſe montre aux dociles mortels :
Des fers, plus purs & plus brillante,
Elle paſſe ſur les autels.
Le thrône eſt devenu l'apui du ſanctuaire,
Et la Religion, en ſon ſein ſalutaire
Réunit cent peuples divers.
Ton oracle eſt certain, Seigneur ! le dernier âge
La verra de l'enfer bravant la vaine rage,
Durer autant que l'Univers.

* * *

ARTICLE ONZIEME.

ELEGIE A EGLE.*

EGlé, c'en est donc fait, tu ne veux plus entendre
La voix & les soupirs de l'amant le plus tendre;
Tu rejettes son cœur, tu méprises ses feux,
L'hommage qu'il t'en fait te devient odieux.
L'amour ne se plaît-il qu'à voir couler mes larmes?
Est-ce au sein du plaisir qu'habitent les allarmes?
Helas! barbare Eglé, je te dois mes malheurs:
A tes genoux Lycas, qu'aveugloient ses erreurs,
Se faisoit de ces riens, qui font tout quand on aime,
Sa gloire, son bonheur, sa volupté suprême.
J'adorois tes vertus bien plus que tes apas,
Je te voyois par-tout, même où tu n'étois pas:
Dans le sein du sommeil, au lever de l'aurore,
Je répétois cent fois, chère Eglé, je t'adore;
Quand j'étois près de toi, tu flatois mon espoir;
Mes baisers, mes transports paroissoient t'émouvoir.
A mon amour sans art je croyois tout possible;
J'espérois que ton cœur pourroit être sensible;
Je me flatois qu'enfin, épris des mêmes feux,
Certain de mes sermens, il combleroit mes vœux;
Séduit par ta candeur, ébloui par ma flame,
J'ai crû lire mon sort dans le fond de ton ame:
J'ai dit, je suis aimé; je l'ai dit quand tes yeux
M'a-

* Par M. L. C. T. D. C.

M'abreuvoient d'un poison d'autant plus dangereux,
(Ils me trompoient hélas avec tant de finesse!)
Que j'y crus malgré toi, lire un peu de foiblesse.

Principe du bonheur, source des doux plaisirs,
O Loi! qui dans nos cœurs entretiens les desirs;
Sans qui l'amour languit ou devient une yvresse,
Sentiment, Dieu du monde, ame de la tendresse,
Comment un cœur peut-il, s'il ne t'éprouve pas,
Se servir de tes traits & feindre tes appas?
Lorsqu'Eglé me trompa, j'ai cru te voir en elle:
Et quand je lui jurois une flamme éternelle,
Un rival plus heureux occupoit ses desirs,
Et l'ingrate en secret rioit de mes soupirs!
Eglé doit triompher du cœur le plus volage;
Esprit, graces, talens, l'amour est son image.
Que tes mépris cruels empoisonnent mes jours!
Eglé, je t'aime encore, & t'aimerai toujours.
Insensé! qu'ai-je dit? Quoi j'aimerois encore...
Eh qui? grands Dieux! un cœur qui peut-être m'abhorre;
Qui flatte mon espoir, jouit de mon erreur,
Assez traitre, en un mot, pour jouer la candeur!
C'en est fait.... Dieu de sang, Dieu cruel de la guerre,
Dieu que déteste Eglé, vien, descen sur la terre,
Vien tirer le François d'un indigne repos,
Et que l'amour pâlisse en voyant tes drapeaux.
Tu pars... Vénus soupire, & son fils est en larmes;
Nos cœurs ont tressailli; l'honneur fourbit nos armes:
Ces globes meurtriers que la flamme conduit
Précipitent l'Anglois dans une obscure nuit.
Qu'Erynnis secondant ma fureur, & ta rage,
Sorte encor des Enfers pour exciter l'orage;
De l'aveugle Albion embrase les vaisseaux;

Que ta foudre en grondant les ſuive ſous les flots;
L'intrépide Germain a quitté ſes montagnes;
Ses nombreux bataillons inondent les campagnes;
Tout s'arme, qu'ai-je à craindre? Eglé ne m'aime pas;
Qui craint d'être haï doit chérir le trépas.
Soufle dans tous les cœurs la fureur & la haine;
Dans l'horreur des combats je briſerai ma chaine;
Je porterai par-tout dans mon cœur ulcéré,
L'image d'un rival à mes vœux préféré.
Cet aiguillon plus fort que celui de la gloire,
Sur mes ſens à la fin obtiendra la victoire.
Mais où m'emporte hélas! cette aveugle fureur!
L'amour ſera-t-il moins dans le fond de mon cœur!
Il me ſuivra par-tout; l'amour eſt une flamme
Qui ſe nourrit en nous, *qui* dévore notre ame.
Eglé! couvert de ſang, au milieu des combats,
J'affronterai la mort, rempli de tes appas.
A l'honneur, à l'amour je devrai mon courage,
Trop heureux ſi ton cœur peut en être le gage!
Je veux par mes vertus te ſoumettre à ſa loi,
Etre eſtimé de tous, le ſeul digne de toi.

A R-

ARTICLE DOUZIEME.

PIGMALION. *

Eléve d'Apollon & favori des belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore:
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.
L'artiste en la formant se rapelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que son cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
Mon art, dit-il, a rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre.
Que leur accord me plait! & que j'ai bien sçu rendre
La jambe de Doris & la gorge d'Eglé!
J'adorois dans Philis cette taille légére!
Que j'exprime avec vérité
Toutes les graces de Glycére!
Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il proméne sa vûe.
L'amour propre & la volupté
Le raménent sans cesse aux pieds de la statue.

* Par Mr. le Marquis de St. Lambert.

En vain pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il voudroit s'éloigner de l'objet qui l'enchante,
Il s'excite au travail, mais sa main languissante
S'arrête, tombe, & laisse échaper son ciseau.
Il quitte la statue, il revient auprès d'elle,
Il la revoit, elle est encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage !
Je l'instruirois à faire usage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être;
Il devroit son bonheur à mon art, à mes feux.
Avec l'art d'en jouïr il me devroit son être,
Il ignoreroit tout, mais son cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoitre.
Amour, sur ce marbre enchanteur
Répan la flamme la plus pure.
D'une beauté nouvelle enrichi la nature;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore,
Il croit avoir senti de foibles mouvements;
Il frémit, il observe, il voit, il doute encore:
Une timide joie agit sur tous ses sens.
Il a vu palpiter une gorge naissante;
De transports plus fougueux cet objet le remplit;
Il y porte une main tremblante,
Sous les doigts étonnés le marbre s'amollit.
Il colle sur sa bouche une bouche enflammée;
Elle répond, dit-il, à mon emportement.
Par le plaisir la statue animée
Ouvre les yeux, & voit le jour & son amant.
Elle éprouve sans le connoître
Une aveugle félicité.

Son

Son cœur naiſſant eſt emporté
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame eſt ſans idée, & n'a que des deſirs.
Ses premiers ſentimens ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens,
Et ſes plus ſimples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.
Ah! c'en eſt fait, dit-il, mon cœur content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté ſuprême.
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'amour même,
Le Ciel a comblé tous mes vœux,
Vous vivez, vous m'aimez, & j'aime.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. OBservations sur l'Histoire & sur les preuves de la Résurrection de Jésus-Christ, traduites de l'Anglois de Mr. le Chev. *Gilbert West*, sur la 4e. édition. 1 vol. in 12. Paris chez *Tilliard*. Il y a longtems que le Public attendoit la traduction de cet excellent ouvrage, qui est divisé en 3. parties. Dans la 1re on examine les faits rapportés par les Evangelistes, qui concernent la Résurrection de Jésus-Christ. Dans la 2e. on prouve, que les Apotres eurent de *ce fait* une certitude entiére. Dans la 3e. *on* expose deux des motifs qui nous forcent à n'avoir aucun doute sur cet événement important.

II. Dissertation sur l'état du Commerce en France, depuis *Hugues Capet* jusqu'à *François* I. Par Mr. *Clicquot Blervaches*. *Amiens*, chez *Godart*. Dans cette Dissertation, qui a remporté le prix par *le jugement* de l'Acad. d'Amiens, l'Auteur décrit les commencemens, ou ce qu'il appelle l'enfance du commerce en France, les obstacles qu'il rencontra, &c. Les faits, les reflexions, le stile, interessent également dans cette Dissertation.

III. Histoire naturelle, générale & particuliére, avec la Description du Cabinet du Roi. T. 6e. Il s'agit dans ce nouveau Volume, du *Chat*, du *Cerf*, du *Daim*, du *Chevreuil*, du *Lievre* & du *Lapin*. On connoit le mérite des Auteurs, Mrs. de *Buffon* & d'*Aubenton*.

IV. L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, 9. Vol. in 12. Cette nouvelle Edition est revuë, corrigée & augmentée d'une table des matiéres.

V. Histoire générale des Voyages T. 13me. Ce Volume, très-interessant, contient la découverte du Pérou, la conquête qui en fut faite par trois Espagnols qui s'étoient établis à Panama, la fin tragique d'*Atahualipa* dernier Empereur du Pérou, &c.

VI.

VI. Vie d'Erasme, dans laquelle on trouvera l'histoire de plusieurs hommes célébres avec lesquels il a été en liaison; l'analyse critique de ses ouvrages, & l'examen impartial de ses sentimens sur la Religion. Par Mr. de *Burigny*. Paris, chez *De Bure* l'aîné.

VII. Commentaires sur la défense des places d'Æneas le Tacticien, le plus ancien des Auteurs militaires, avec quelques notes &c. Par M. le Comte de *Beausobre*. *Paris* chez *Pissot*. On aprend dans cet ouvrage, traduit du Grec, quelle étoit la maniére de défendre les places, il y a plus de deux mille ans.

VIII. L'Ecole de l'Amitié. *Amsterdam*. Roman estimé.

IX. Observations périodiques sur la Physique, l'Histoire naturelle & les Arts. Par Mr. *Toussaint* de l'Acad. Royale de Prusse. *Paris* chez *Lambert*. Ce Journal sera un régistre fidèle de toutes les nouvelles idées philosophiques, nationales & étrangéres; on y rapprochera les vuës de toutes les Sçavans de l'Europe, on les réduira, & on en présentera un plan abrégé. Il en paroitra deux volumes in 4to. par année. Le prix de la souscription est de 36. livres de France. Le nom de l'Auteur invite à souscrire.

X. Vie de Louis Balbe-Berton de Crillon surnommé le *Brave*, & Mémoires des régnes de Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV. pour servir à l'histoire de son tems. *Paris* chez *Pissot*. Très-curieuse.

XI. Etat politique actuel de l'Angleterre, ou, Lettres sur les Ecrits publics de la Nation Angloise rélativement aux circonstances présentes. *Paris* chez les freres *Etienne*. Dans le cours de 2. mois l'Auteur donne 3. volumes in 12 sur le sujet qu'annonce le titre; il en a déja paru quelques-uns.

XII. Histoire universelle, sacrée & profane. Par M. *Hardion* de l'Acad. Françoise. 8. Vol. Paris, chez *Guil. Desprez*. Cette Histoire Univ. est, suivant nous, la meilleure qui ait encore été faite.

XIII. Examen du Fatalisme, 3. Vol. *Paris*, chez *Didot* & *Barrois*. Dans le 1er. Vol. de cet excellent Ouvrage l'Auteur examine l'origine & les progrès du *Fatalisme*. Dans le 2e. & le 3e. il refute les principaux sistêmes des Fatalistes, *Spinosa* &c.

XIV. Remarques diverses sur la prononciation & sur

l'Or-

l'Ortographe par M.... *Paris*, chez *Prault* fils. C'est le meilleur ouvrage en ce genre qui ait encore paru.

XV. La Religion révélée, défendue contre les ennemis qui l'ont attaquée. Par le R. P. *le Balleur*. *Paris* chez *Lambert*. Dans la 1re partie l'Auteur attaque les Epicuriens, les Spinosistes & les nouveaux Materialistes. Dans la 2de il établit la néceſſité d'une Religion révélée, & il prouve que celle de J. C. en renferme tous les caractères.

XVI. Précis des expériences qui ont été faites par ordre du Roi à Trianon, sur la cause de la corruption des bleds, & sur les moyens de la prévenir; à la suite duquel est une instruction propre à guider les laboureurs dans la maniére dont ils doivent préparer le grain avant de le semer. *Paris* chez *Briaſſon*.

XVII. Description historique de l'Empire Rossien. 2. Vol. in 12. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. C'est une traduction mal faite d'un Ouvrage Allemand fort estimé pour la fidélité des faits, de Mr. le *Baron de Strahlenberg*, Officier Suédois, qui a été pendant plusieurs années prisonnier de guerre en Russie.

XVIII. Nouvelle Construction de Ruches de bois, avec la maniére d'y gouverner les abeilles, inventée par Mr. *Patteau* premier Commis du Bureau des vivres de la Généralité de Metz, & l'histoire naturelle de ces insectes. Le tout arrangé & mis en ordre par M... avec des figures en taille-douce. A *Metz*, chez Joseph *Collignon*, & à *Paris* chez *Hériſſant*. Le but de l'Auteur est de rendre les abeilles généralement communes, d'un produit assuré, continuel, & de beaucoup supérieur à celui des ruches ordinaires. Sa méthode paroit excellente.

XIX. Tableau de l'Empire Ottoman. 1. Vol. in 12. *Paris*, chez *Duchesne*. On y trouve tout ce qui concerne la Religion, la milice, le gouvernement civil des Turcs & les grandes charges & dignités de l'Empire.

XX. Examen de plusieurs parties de la Chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir raport. 2. Vol. *Paris* chez la veuve de *Laguette*. Ce livre contient des recherches sur les playes d'armes à feu, d'excellens mémoires sur l'amputation, & un examen analytique de plusieurs nouvelles méthodes pour amputer les membres.

XXI.

XXI. Traité des maladies occaſionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité, & autres intempéries de l'air, avec la méthode pour les guérir, fondée ſur l'expérience & ſur des obſervations comparées. Par Mr. *Raulin* D. en Med. T. 1. *Paris*, chez la veuve de *Laguette*.

XXII. Hiſtoire générale des Provinces Unies. Par Mrs. *D*. . . & *S*. . . de la Societé Royale de Londres. 3. Vol. in 4to. *Paris* chez *P. G. Simon*.

XXIII. Dévelopement & défenſe du ſyſtême de la Nobleſſe commerçante. Par M. l'Abbé *Coyer*. *Paris*, chez *Ducheſne*. C'eſt une réponſe aux objections qui avoient été faites à l'Auteur contre ſon ſyſtême, & c'eſt, ſuivant nous, une réponſe ſans replique.

XXIV. Analyſe Hiſtorique des Principes du Droit François, en un Vol. in 12. *Paris*, chez *Prault* pere. Cet ouvrage eſt diviſé en 3. parties. Dans la premiére, l'Auteur conſidére d'abord toutes les perſonnes indiſtinctement, enſuite toutes les differences qu'elles ont entr'elles, comme la Patrie, l'Etat, &c. Dans la 2de. il examine la nature des biens, leurs différences, &c. Dans la 3me. il traite des obligations, des conventions d'où elles dérivent, &c.

XXV. Second Mémoire ſur la Théorie de la Marine, ou Réflexions ſur l'ouvrage de Mr. *Bouguer* de l'Acad. R. des Sciences, ſur la conſtruction, la mâture & la manœuvre des Vaiſſeaux. In 4to. *Paris*, chez *Guerin*.

XXVI. Hiſtoire générale des Guerres diviſée en 3. Epoques. La 1re. depuis le Déluge juſqu'à l'Ere Chrétienne. La 2de depuis l'Ere Chrétienne juſqu'à la chute de l'Empire d'Orient. La 3me. depuis la chute de l'Empire d'Orient juſqu'à l'année 1748. Avec une diſſertation ſur chaque Peuple, concernant ſon origine, la ſituation du pays, ſes loix, ſes mœurs, ſes révolutions &c. T. 1. Par Mr. le Chev. d'*Arcq*. *Paris*, chez *Lambert*. Le titre ſeul de cet ouvrage en annonce l'importance. Ce premier Volume contient l'Hiſtoire de la grande Arménie, celle des deux petites Arménies, & celle de la Cappadoce; il fait attendre avec impatience les ſuivans.

XXVII. L'Eſprit de l'Abbé *Des Fontaines*, ou Réfle-

flexions fur differens genres de Science & de Litterature; avec des jugemens fur quelques Auteurs & fur quelques Ouvrages tant anciens que modernes. 4. Vol. in-12. *Paris* chez *Du Chesne*. Cet ouvrage est divisé en 4. parties. Dans la 1re l'Auteur a rassemblé les Reflexions diverses de l'Abbé D. F. fur les Sciences & les Arts. Dans la 2de. il raporte ses Jugemens fur le caractère de plusieurs Auteurs anciens & modernes. Dans la 3me. ses décisions fur tous les ouvrages dont il a parlé. La 4me. renferme des pensées détachées fur differens sujets, qui se trouvent dans les Ecrits de l'Abbé D. F. Le tout est précédé d'une histoire abrégée de la vie de cet illustre Critique.

XXVIII. Nouvelles observations fur les différentes Méthodes de prêcher, avec un Recueil de tous les Prédicateurs qui ont prêché l'Avent & le Carême devant Leurs Majestés Louis XIV. & Louis XV., qui ne se trouve nulle-part. *Lyon*, chez *Brayset Ponthus*. 1757. Trois parties. Dans la premiére, il s'agit des différentes méthodes de prêcher qu'on a suivi depuis le commencement du 17. Siècle jusqu'à present. Dans la 2de. on traite des Homélies, des Prones, des Conférences &c. Dans la 3me. on donne des *régles* fur l'Eloquence Chrétienne. Ce sujet mériteroit d'être traité d'une maniére moins superficielle.

ANGLETERRE.

I. AN Argument in defense &c. Argument en faveur du Christianisme, tiré des concessions des plus anciens adversaires Juifs & Payens, Philosophes & Historiens. Par Mr. *Sharpe*. *Londres*, chez *Millar*. On montre dans la 1re. partie de cet ouvrage la difference de l'incrédulité dans les premiers siècles & dans le notre. La 2de est une apologie de quelques-uns des Péres de l'Eglise. Elles sont l'une & l'autre très-intéressantes.

II. Maxims, Caracters, &c. Maximes, Caractéres & Reflexions Critiques & Morales. *Londres*, chez *Tonson*. Il y a dans cet Ouvrage, imité de *la Bruyere*, plusieurs portraits très-bien tracés.

III. The Doctrine of endles torments &c. Differta-

tation sur l'éternité des peines. Par Mr. *Maud. Londres*, chez *Whiston*. L'Auteur s'est donné une peine infinie pour prouver que les tourmens de la vie avenir seront éternels ; je ne sçai si ses preuves paroîtront bien satisfaisantes.

IV. A Letter to a Student &c. Lettre addressée à un jeune homme qui fait ses études de Théologie dans une Université étrangére. *Londres*. Nous conseillons à tous les Etudians en Théologie qui savent l'Anglois, la lecture de cette Lettre, qui est bien écrite & bien pensée.

V. An authentic and faithful history &c. Histoire autentique & fidelle du fameux Pirate *Tulagée Angria*, &c. *Londres*, chez *Cooke*.

VI. *The Grand Objections to Inoculation considered.* Examen des principales objections contre l'Inoculation. 8. *Londres* chez *Cooke*. L'Auteur s'attache particuliérement à prouver par des faits, que les Inoculés ne risquent pas de prendre les autres maladies auxquelles pouvoient être sujets ceux dont on a tiré la matiére varioleuse.

VII. *An Analysis of the Laws of England.* Analyse des Loix de la Grande-Bretagne. 8. *Londres*. On prétend dans cet Ouvrage que le droit de l'Angleterre émane directement de sa Constitution ; & que si la Constitution de son Gouvernement est la meilleure de l'Europe, ses Loix doivent être les meilleures.

VIII. *Select Cases* &c. Consultes de Médecine sur différens cas choisis, par feu Jean *Woodward*, D. en Med. ; publiées par le Dr. Pierre *Templeman*. *Londre* chez *Davis*.

IX. A Compendium of Authentic &c. Recueil de Voyages amusans & de Relations authentiques, mises dans un ordre chronologique, avec une description exacte des Coutumes, Mœurs &c. de toutes les Nations du Monde connu, en 7. Vol. *Londres* chez *Dodsley*. Ce sont les Voyages de *Christophe Colomb*, de *Vasco Gama* &c. En fait d'ouvrages de ce genre, nous n'en connoissons aucun qui soit plus intéressant que celui-ci.

X. The History of Great Britain. Vol. 2d. Histoire de la Grande Bretagne T. 2. Par David *Hume*, Ecuier. *Londres*. Ce 2d. Vol. contient le tems de la République sous *Cromwel* & les Regnes de *Charles* II. & de

Jaques II. L'Ouvrage de Mr. *Hume* nous paroît un modele pour ceux qui veulent écrire l'Histoire. Rien de mieux tracé que le portrait de Cromwel & de Charles II.

XI. The Wisdom of the supreme Being. La sagesse de l'Etre suprême. Poëme. Par George *Bally*.

XII. An easy Introduction to Practical Gunnery &c. Introduction à l'art de jetter les Bombes. Par Fr. *Holliday*. *Londres*, chez *Innys*.

XIII. Four Dissertations &c. Quatre Dissertations sur l'histoire naturelle de la *Religion*; les *Passions*; la *Tragédie*, & le *Goût*. Par David *Hume*. 12. *Londres*, chez *Millar*.

XIV. A Letter from à Physician &c. Lettre d'un Médecin à un de ses Amis, sur l'Inoculation. 8vo. *Londres* chez *Meadows*. L'Auteur, Mr. Dan. *Cox*, après avoir donné les raisons en faveur de l'Inoculation, démontre que cette pratique n'a rien de contraire à ce que l'homme doit à Dieu & *à la Societé*.

ITALIE.

I. D*issertazioni e Lezioni* &c. Dissertations & Leçons sur l'Ecriture Ste. Par le Pére *Alphonse Nicolai*. T. 1. *Florence* chez *Viviani*. Tout ce qui a été dit de plus remarquable, pour ou contre le Livre de la Genése, est confirmé ou refuté dans cet ouvrage du Pére *Nicolaï*.

II. *Riflessioni* &c. Réflexions de Physique & de Médecine, par Alex. *Catani*. *Naples*, chez *Dominique Manfridi*. Il s'agit dans cette brochure d'un spécifique contre la rage; c'est la poudre de cantarides mêlée avec le poivre.

ALLEMAGNE.

I. Schertzhafte Epische Poësien &c. Poësies Epiques & Badines, par Mr. Zacharie. *Brunswic*. Ces Poësies sont fort estimées en Allemagne, & méritent de l'être.

II. Histoire de l'Academie R. des Sciences & Belles Lettres de Prusse, Année 1754. Tom. X. *Berlin*. Ce Volume contient une Dissertation sur *les differens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées*, par Mr. de *Maupertuis*. Deux Discours; l'un, sur l'*étendue de l'imagination*, par Mr. *Formey*; l'autre, sur l'*expédition de Cyrus contre les Perses*, par Mr. *Pelloutier* &c.

III.

III. Cogitationes vel Meditationes de causis Terræ motuum. Pensées sur les causes des Tremblemens de Terre. Par Nr. *Kruger*, in 4to. *Halle*. L'Auteur attribue les tremblemens de Terre à des tempêtes souterraines occasionnées par l'Electricité.

HOLLANDE.

I. LE Monde, par Adam Fitz Adam; ou Feuilles Periodiques sur les Mœurs du tems, traduites de l'Anglois. 2. Vol. chez *Luzac* à *Leyde*. Ces feuilles Periodiques sont les plus estimées de toutes celles qui paroissent à *Londres*. Il y en a plusieurs qui auroient très-bien figuré dans le *Spectateur Anglois*.

II. Le *Philosophe Chrétien*, par Mr. *Formey*. Tom. 4me. à *Leyde* chez Elie *Luzac*. Ce 4me. Volume, qui ne le céde en rien aux trois premiers, traite de la Naissance de Jésus-Christ, des principales circonstances de sa vie, &c. On espére que ce Vol. ne sera pas le dernier.

SUISSE.

TRaduction en vers Italiens de l'*Essay sur l'homme* de *Pope*, par Mr. *Castillon* Prof. à Utrecht. *Zurich* chez *Orell* & Comp. Cet ouvrage s'imprime par souscription ; il est précédé d'une Préface & de la vie de *Pope*. L'Auteur y a joint quelques Poësies Italiennes de sa façon.

GENEVE.

ON réitere ici l'avis que l'on a donné ailleurs, concernant les *Mémoires & Lettres de Me. de Maintenon*, en faveur de ceux qui voudront acquérir les Exemplaires en papier fin, dont le nombre fixé une fois rempli, on ne sera plus admis à souscrire que pour les exemplaires de papier inférieur. On a pris des mesures pour accélérer l'Edition, qui sera revuë & corrigée sur la derniére publiée par l'Auteur, avec des changemens & améliorations qui ne peuvent que la rendre préférable aux précédentes. C'est de quoi pourra se convaincre quiconque voudra se donner la peine d'en faire la comparaison. Le prix de Souscription est de 15. livres de France, en payant la moitié d'avance suivant le Projet, chez les freres *Philibert* à *Geneve*.